





[illegible]

ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.

TOME II.

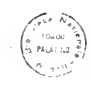
ŒUVRES

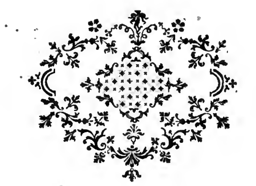
DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.





AU DONJON DU CHATEAU.

Avec Privilége d'Apollon.

M. DCC. L.

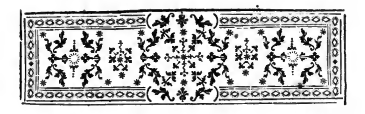
PREFACE.

C'EST à vous, mes Amis, que j'offre cet ouvrage ;
D'un cœur qui vous chérit c'eſt un léger hommage ;
Vous y verrez du ſérieux ,
Entremêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux
Dont la morale au-moins eſt ſage.
Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur,
De l'amour-propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inſpire dans cette préface.
Ma paſſion m'a fait la loi ;
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait poëte malgré moi.
Ma Muſe , Tudeſque & bizarre,
Jargonnant un François barbare,
Dit les choſes comme elle peut ;
Et du compas François bravant la ſymmétrie,
Le puriſme gênant & la pédanterie,
Exprime au-moins ce qu'elle veut.

Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon,
Que cette froide exactitude,
Dont les modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.



ODES.



ODES.

ODE PREMIERE.

A GRESSET.

DIVINITÉ des Vers & des êtres qui pensent,
Du palais des esprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Ecoute mes concerts.

RIEN ne peut résister à ta force puissante,
Tu frappes nos esprits, tu fais couler nos pleurs :
Ton éloquente voix, flateuse ou foudroyante,
Est maitresse des cœurs.

TES rayons lumineux colorent la nature :
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux :
Pallas te doit l'égide, & Vénus sa ceinture :
Tu créas tous les dieux.

SOUS un masque enchanteur la Fiction hardie
Cacha de la Vertu les préceptes charmans :
La Vérité févere en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.

Tu

Tu chantas les héros ; ton ſublime génie,
En ſon immenſité, bienfaiſant & fécond,
Relevant leurs exploits, embelliſſant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils ſont.

Auguste doit ſa gloire à la lyre d'Horace,
Aux conſeils de Mécene, aux doux chants de Maron ;
Et les foibles mortels oſent lui faire grace
De la proſcription.

Tandis qu'appeſantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végetent ſans penſer, & n'ouvrent la paupiere
Que par l'inſtinct des ſens :

Tandis que des auteurs l'arrogante cohue
Croaſſe dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en ſerpens, ou ſe traîne en tortue
Sur les pas d'Apollon :

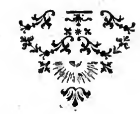
O toi, fils de ce dieu, toi, nourriſſon des Graces,
Tu pris ton vol aux cieux qu'habitent les neuf Sœurs,
Et l'on vit tour-à-tour renaître ſur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vers, harmonieux, élégans, ſans parure,
Loin de l'art pédanteſque en leur ſimplicité,
Enfans du dieu du Goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes ſoins laborieux nous vantent la pareſſe,
Et chacun de tes vers paroît la démentir :
Non, je ne connois point la peſante molleſſe
Dans ce qu'ils font ſentir.

Au centre du bon goût, d'une nouvelle Athene,
Tu moiſſonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'Univers de ton heureuſe veine
Admire les accens.

BERLIN en eſt frappée: à ſa voix qui t'appelle,
Tous les Arts renaiſſans t'invitent à venir:
Le chant d'Anacréon ſur ta lyre immortelle
Va chez nous refleurir.



ODE II.

LA FERMETÉ DANS LES MALHEURS.

FUREUR aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels :
C'est à cette Vertu constante,
Ferme, héroïque & patiente,
Qui résiste à tous nos malheurs ;
A cette Egide de Minerve,
Qui nous défend, qui nous préserve,
Malgré le Sort & ses rigueurs.

DES Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux ;
Du fatal présent de Pandore,
Dessus la terre ont fait éclorre
Mille malheurs, mille fléaux :
Du fond, leur divine clémence
Tira l'espoir, la patience,
Puissant remede à tous nos maux.

DANS

DANS la fortune vagabonde ;
L'homme eſt le jouet du danger ;
Il eſt agité dans ce monde,
Ses deſtins ne ſont que changer :
Dans un jour ſerein, ſur ſa tête
L'Aquilon gronde, & la tempête
A l'inſtant obſcurcit les airs :
Aux cieux une vague l'éleve,
S'amoncelant elle ſe creve,
Et le précipite aux enfers.

TELS ſur une mer orageuſe
Navigent de frêles vaiſſeaux,
Bravant la vague impétueuſe,
Et l'horrible fureur des flots ;
Le fougueux amant d'Orythie
Soulevant les vents de Scythie,
Creuſe un abyme ſous leurs pas ;
Le ciel annonce leur naufrage ;
Mais, munis d'un triple courage,
Ils affrontent l'affreux trépas.

AINSI dans ces jours pleins d'allarmes
La conſtance & la fermeté
Sont nos boucliers & nos armes,
Ils combattent l'adverſité.
Qu'un Deſtin cruel nous prépare
Un avenir triſte & barbare,
Rien ne pourra nous ébranler :
Et c'eſt dans ce moment ſuprême
Où le péril paroît extrême,
Qu'un grand cœur doit ſe ſignaler.

Voi

Voi l'affreuſe mort ſur ta mere
Verſer ſes livides horreurs;
Là c'eſt ton ami, c'eſt ton frere,
Dont le trépas cauſe tes pleurs:
Ou ta fortune t'eſt ravie,
Ou tu ſens les traits que l'envie
Lâche ſur ton cœur innocent;
Ou c'eſt la douleur violente
Qui de ta ſanté floriſſante
Anéantit l'éclat brillant.

Le Tems vole d'une aîle prompte,
Il fuit & ne revient jamais;
Cet être fugitif nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits;
Il emporte, efface ou ramene
Le plaiſir ainſi que la peine;
Il engloutit juſqu'au Deſtin:
Pourquoi, dans un ſi court eſpace,
Du malheur, qui vient & qui paſſe,
Gémir & ſe plaindre ſans fin?

Je ne reconnois plus Ovide,
Dans ſon funeſte & long exil;
Plaintif flateur, même inſipide,
Son cœur n'a plus rien de viril:
A l'entendre, on diroit que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve aucun bonheur pour ſoi:
Heureux! ſi, mépriſant la Thrace,
Il eût pû dire, comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi.

Puissans esprits philosophiques,
Terrestres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles Stoïques,
D'humains vous devenez des dieux ;
Et vos ames incomparables,
A la douleur inébranlables,
Triomphent de l'humanité.
Que peut, sur un cœur invincible,
Déterminé, ferme, impassible,
La terreur & l'adversité ?

Regulus se livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour assouvir dans l'esclavage
La fureur de ses fiers tyrans :
J'estime encor plus Bélisaire
Couvert d'opprobre & de misere,
Qu'au sein de sa prospérité :
Louis * vit d'un cœur toujours ferme
De ses succès heureux le terme,
Et périr sa postérité.

Par l'effort d'une ame commune,
Docile à la voix du bonheur,
L'homme jouit de la fortune
Dont le Hazard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospere
Que brille un noble caractere;
Dans la foule il est confondu :
Mais que le Destin le traverse ;
Son ame magnanime perce
Et fait éclater sa vertu.

* Louis XIV.

L'AVEUGLE Sort est inflexible :
En vain voudroit-on l'appaiser ;
A son destin irrémissible
Quel mortel pourroit s'opposer ?
Non, tout le courage d'Alcide,
Contre un torrent fort & rapide
N'auroit pû le faire nager :
Il nous faut, d'une ame constante,
Souffrir la fureur insolente
D'un mal qu'on ne sauroit changer.

ODE III.

SUR LA FLATTERIE.

QUELLE fureur ! quel Dieu m'inspire !
Quel feu s'empare de mes sens !
Viens, Muse, reprenons la lyre ;
Cédons à ses enchantemens.
Oui, je veux, nouveau fils d'Alcide,
Fier d'une valeur intrépide,
Combattre des monstres affreux ;
Et porter le foudre & la guerre
A ces crimes qui de la terre
Corrompent le séjour heureux.

Les

Les vents dont le cruel ravage
Renverſe les plus hauts clochers,
Et couvre les mers du nauffrage
De cent audacieux nochers;
Ou de l'air l'haleine empeſtée,
Qui de la terre dévaſtée
Fait la victime d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphere,
Que n'eſt le Flatteur mercénaire
Qui corrompt le cœur du héros.

L'insinuante Flatterie
Eſt la fille de l'Intérêt;
L'Orgueil ſuperbe l'a nourrie
Dans la fraude & dans le ſecret:
Elle eſt ſans ceſſe au pied du Thrône;
Son vain encens qui l'environne
Ennivre les rois & les grands;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.

Tel qu'un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
Aux paſſagers trop hazardeux;
En eſſayant de les ſurprendre,
Le piége qu'il a ſû leur tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs:
Ou telle la vapeur légere
Qui déroute lorſqu'elle éclaire
Les trop crédules voyageurs:

Ainsi

Ainsi le Flatteur famélique
Couvre par la feinte douceur
De sa perfide politique,
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche est sans cesse trompeuse;
Et de sa langue frauduleuse
L'adresse abuse des humains:
Comme le chant de la Sirène,
Dont la mélodie inhumaine
Leur plaît en tranchant leurs destins.

O Ciel! quelle métamorphose
Change les forfaits en vertus?
Qui transforme l'ortie en rose?
D'où naissent ces louches abus?
Quel adulateur ridicule
D'un nain prétend faire un Hercule,
Et d'un vil Pygmée un Atlas?
O mortels! c'est la Flatterie,
Dont l'impudente idolatrie
En Trajan érige un Midas.

Souvent dans ses visions folles
Elle adora jusqu'aux tyrans;
Des monstres furent ses idoles;
Le crime gagea son encens;
La Fortune présomptueuse,
Même la Trahison heureuse,
Trouverent des adulateurs.
Cartouche orné d'une couronne,
Et Catilina sur le thrône,
N'auroient pas manqué de Flatteurs.

Lorsqu'-

Lorsqu'expirant & hors d'haleine,
Tout mon ſang entrant en fureur,
A coups preſſés, de veine en veine,
Fait ſans fin palpiter mon cœur;
Que déjà mon ame obſcurcie,
M'abandonne à la frénéſie;
En vain le Flatteur déteſté,
D'une éloquence inſinuante,
Vantera ma couleur brillante
Et tout l'éclat de ma ſanté.

Loin que la baſſe Flatterie
Paſſe un vernis ſur les défauts,
Cette coupable idolatrie
Avilit les plus grands héros.
Loués ou blâmés par les hommes;
Nous demeurons ce que nous ſommes;
Grands ou petits, ſains ou perclus.
Ce n'eſt point la vaine éloquence,
Mais l'aveu de la conſcience,
Qui doit juger de nos vertus.

Louis qui fit trembler la terre,
Ce roi dont on craignoit le bras,
Louis n'étoit grand qu'à la guerre,
Et très-petit aux opéras.
Tous ces monumens de ſa gloire,
Qu'un Roi conſacre à ſa mémoire,
Rendent ſes deſſeins odieux.
Je méconnois deſſus le trône
Le conquérant de Babylone,
Lorſqu'il ſe dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivresse,
Rois, princes, ſavans & guerriers;
Et ſubjuguez une foibleſſe
Qui flétrit vos plus beaux lauriers;
Voyez l'océan du menſonge,
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noyez par vanité;
D'un bras vengeur briſez la glace,
Qui déguiſant votre grimace,
Vous a trahi la vérité.

O Vérité pure & brillante!
O fille immortelle des cieux!
De cette voûte étincellante
Jettez un regard ſur ces lieux.
Le ſeul éclat de votre vûe
Fera diſſiper cette nue
Dont l'orgueil couvre la raiſon;
Comme aux doux rayons de l'aurore,
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendoit ſur l'horiſon.

Amis tendres, amis fideles,
Diſciples de la vérité,
Sages qui ſuivez les modeles
Des amis de l'antiquité;
Vous dont la critique ſévere
En reprenant, a l'art de plaire;
Vous êtes ſeuls de vrais amis:
Mais du Flatteur rampant & flaſque
Arrachez le coupable maſque,
Vous verrez ſes traits ennemis.

ENVOI.

ENVOI.

CESARION, ami fidele,
D'Achate ou de Pirithoüs
Renouvellons le beau modele;
Professons tous deux leurs vertus.
Que notre amitié sans foiblesse
N'aye point la délicatesse
De nous déguiser nos défauts.
Ainsi l'or que le feu prépare,
Se purifie & se sépare
Du plomb & des autres métaux.

ODE IV.

: RENOUVELLEMENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

UE vois-je? Quel spectacle! O ma chere patrie!
fin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
gnorant Préjugé, l'Erreur, la Barbarie,
assés de tes palais s'éclipsent pour toujours.
s beaux Arts sont vainqueurs de leur sombre rivale:
vois de leurs héros la pompe triomphale;
ns leurs mains les lauriers, les lyres, les compas,
La Vérité, la Gloire,
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument * d'un ruineux portique,
Abbatu par le tems & la grossiéreté,
S'éleve élégamment un temple magnifique
Au culte d'Apollon & de la Vérité.
Consacrant leurs autels, la modeste Science,
Qui suit en tâtonnant la sage Expérience,
Du butin de l'Erreur ose les décorer :
L'Invention hardie,
L'adroite Analogie,
Achevent de l'orner.

Sous le regne honteux de l'aveugle Ignorance,
La terre étoit en proie à la Stupidité ;
Ses tyranniques fers chargeoient, pleins d'insolence,
Les membres engourdis de la Simplicité.
L'homme étoit ombrageux, crédule, errant, timide,
La Vérité parut & lui servit d'égide ;
Il secoua le joug des paniques terreurs ;
Sa main brisa l'idole
Dont le culte frivole
Nourrissoit ses erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le sage,
De sa foible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage ;
Il est environné par l'immense infini ;
Sans cesse retenu, lorsqu'il prétend comprendre,
Trop petit pour monter & trop grand pour descendre ;
L'un offusque ses yeux, l'autre échappe à ses sens :
Mais l'obstacle l'excite,
Et la Gloire l'invite
A des travaux constans.

* L'ancienne Académie.

Par

Par un dernier effort, la Raison fit paroître
Ces sublimes devins des mysteres des dieux;
Ils sont nos précepteurs, nos guides & nos maîtres;
Ils éclairent la terre, ils lisent dans les cieux:
Les astres sont suivis dans leur oblique course,
Les torrens découverts dans leur subtile source;
Ils devinent les vents; ils ont pesé les airs;
Ils domptent la nature,
Et fixent la figure
De ce vaste univers.

L'un, par un prisme adroit & d'une main savante,
Détache le brillant, l'azur, l'or, les rubis,
Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante,
Dont Phœbus de son trône éclaire le pourpris:
L'autre, scalpel en main, d'un corps qu'il décompose,
D'un nerf ramifié suit & saisit la cause,
Du sang en cent canaux indique le courant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique volcan.

Enfin je t'apperçois, auguste sanctuaire,
Où Minerve reçoit les enfans d'Apollon,
Les filles de Mémoire y sont avec leur pere;
J'y vois Virgile, Horace, avec Anacréon.
L'Imagination pétillante & fleurie,
Les Graces, le bon Goût, la fine Flatterie,
Dispensent de ces lieux leurs faveurs aux mortels;
Ecrivant dans leurs fastes
De leurs mains toujours chastes
Quelques noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée,
Nous peint-on de cent dieux l'assemblage divers;
La nature est soumise à leur troupe sacrée;
Ils gouvernent les cieux, le monde & les enfers;
Unis, mais divisés, chacun a son partage:
Aux flammes de l'Ethna Vulcain forge l'orage,
Eole excite en l'air les Aquilons mutins;
Tandis que Polymnie,
Par sa douce harmonie,
Adoucit les humains.

Tels brillent en ces lieux ces oracles, ces sages,
(Dans leur céleste cour les dieux en sont jaloux),
Agens des Vérités dans leurs Aréopages,
Les Préjugés captifs rampent à leurs genoux;
Leur esprit pénétrant, leur vaste intelligence,
Asservit en détail cet Univers immense.
Tandis que Prométhée excite leurs talens.
Muse, accordons la lyre,
Et chantons leur empire
Par nos foibles accens.

Fleurissez, Arts charmans: que les eaux du Pactole
Arrosent desormais vos immortels lauriers!
C'est à vous de régner du haut du Capitole;
C'est au Monde enchanté de tomber à vos pieds;
J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie.
La Crainte fit les dieux, la Force fit les rois.
Le charme qui m'enchante
M'entraîne par sa pente
Sous vos suprêmes loix.

ODE

ODE V.

SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

.UROPE, jusqu'à quand ta rage frénétique
ı-t-elle desoler tes peuples malheureux ?
pourquoi voyons-nous de ce sang héroïque
offir par tes fureurs les torrens orageux ?
: ne sont que combats, violences, pillages,
sauts, embrasemens, meurtres, horteurs, carnages ;
la mer effrayée, en fuyant de ses bords,
Ne voit que nauffrages & morts.

Ce monstre au front d'airain, le démon de la Guerre,
onstre altéré de sang & de destruction,
: s'est donc arrogé l'empire de la terre,
ıe pour l'abandonner à la proscription.
Cruauté, la Rage, & l'implacable Haine,
nt rassemblés en foule en leur coupable arene,
reste infortuné de ces tristes humains,
Pour les immoler par leurs mains.

Le vieux nocher des morts, dans sa fatale barque
a jamais tant passé de manes de héros ;
: ses funestes mains la redoutable Parque
a jamais à-la-fois rompu tant de fuseaux.
ı peuple de guerriers descend vers le Tartare.
ı, mortels insensés ! seriez-vous plus barbares,
ıns vos plus importans & propres compromis,
Si vous étiez nés ennemis ?

Que vois-je? la Discorde encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique Chaos sombre & farouche amante,
Ebranle la nature & poursuit les vivans.
Tous ses pas sont marqués d'abîmes en abîmes;
Le Desespoir, la Mort, la Trahison, les Crimes,
Complices & vengeurs de ses cruels forfaits,
Changent ses palmes en cyprès.

Quel transport inouï, quel nouveau feu m'anime?
Un dieu subitement s'empare de mes sens.
Apollon me possede, & sa langue sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens.
Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre.
Rois, peuples, écoutez ce que je vais vous dire.
La terre en tressaillit, & de ses fondemens
Sortent de longs mugissemens.

Vous juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers;
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre;
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.
Ces humains sont vos fils & vous êtes leurs peres;
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
Défend & garantit son troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé:
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite:
Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas:

Tel est pour ses sujets un tendre & bon Monarque;
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire;
Il laisse à ses vertus à faire son histoire.
Et tels furent jadis Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines;
L'Ambition fatale allume leur flambeau;
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théatre?
L'Europe, à ses enfans trop cruelle marâtre,
Arme de l'étranger le sanguinaire bras,
Pour les dévouer au trépas.

Le Tanaïs vomit un essain de barbares;
Les froids glaçons du Nord, mille fiers assassins;
Je les vois réunis Bulgares & Tartares,
Marcher sous les drapeaux Bataves & Germains.
Quel démon attisa votre farouche audace?
Oui, ce monde pour vous n'a plus assez de place:
Votre fureur s'accroît en traversant les mers,
Et trouble un nouvel univers.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée;
O Paix, aimable Paix, qu'on a trop insulté!
O Paix, de l'Univers ardemment desirée!
Viens fermer de Janus le temple redouté:
Bannis de ces climats l'Intérêt & l'Envie:
Rends la gloire aux Talens, à tous les Arts la vie:
Alors nous mêlerons parmi tous nos lauriers
Tes myrthes & tes oliviers.



ODE

ODE VI.

SUR LES TROUBLES QUI MENACENT LE NORD.

L'UNIVERS ébranlé ne respire qu'à peine;
Tout le sang fume encor que la Rage inhumaine
Avoit fait ruisseler dans l'horreur des combats;
Et par-tout sur la terre
Les traces de la Guerre
Ont empreint le trépas.

LES cris des orphelins, les veuves éplorées,
Demandent tristement aux lointaines contrées,
Ou leurs parens chéris, ou leurs tendres époux:
Ils sont réduits en poudre;
Ils ont senti la foudre
Qu'un dieu lance en courroux.

DANS son épuisement la frénétique Europe,
De ses ardens transports est tombée en syncope;
Sa foiblesse enfin éteignit ses fureurs,
Desarma la vengeance,
Etouffa l'insolence
De ses fiers oppresseurs.

Je les vois accourir à leur propre ruine;
's Hyperboréens, ces voiſins de la Chine;
's peuples raſſemblés des bords du Tanaïs;
Surpris que ſur la terre
Le démon de la Guerre
Les ait tous réunis.

Vois, de tous tes forfaits quel eſt le fruit ſiniſtre!
au de la Ruſſie, exécrable miniſtre,
nſtre que la Diſcorde a vomi des enfers:
Ta haine abominable,
Ton audace coupable
Va troubler l'univers.

Mais de l'illuſion le brouillard ſe diſſipe:
ıs cet énigme obſcur je lis, nouvel Œdipe,
: l'Aigle des Céſars, ſans honte & ſans remord,
A, par ſon artifice,
Par fraude & par malice;
Excité tout le Nord.

Ecouant ſes tiſons, la Diſcorde infernale,
ɔandant le venin de ſa bouche fatale,
ne nouvelle Amate empoiſonna le cœur;
La ſombre Jalouſie,
Les ſerpens de l'Envie
Terniſſent ſa ſplendeur.

H, quand reviendrez-vous, heureuſes Deſtinées;
ſous le vieux Saturne ourdites les années,
:s jours fortunés de l'Univers naiſſant?
Seroit-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un ſort plus violent?

Et

Et quoiqu'en aboyant, l'indiscrete Satyre
Divulgue avec aigreur que l'univers empire,
Que nous serons suivis de plus méchans neveux,
Méprisons ces chimeres :
Oui, nous valons nos peres,
Ils valoient leurs aïeux.

Mais quel dieu secourable a par sa voix puissante
Arrêté dans son cours l'audace violente
Dont étoient animés nos furieux rivaux ?
Qui dissipa ce rêve,
En émoussant le glaive
Qu'aiguisoit Atropos ?

Tels qu'aux coups redoublés du trident de Neptune,
Se calmerent les flots d'une mer importune,
Que l'amant d'Orythie avoit mis en fureur ;
Que la vague qui gronde,
En appaisant son onde
Parut trembler de peur :

Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique ;
Que l'Univers entend, de sa voix pacifique,
Retentir en tous lieux les magnanimes loix :
Mars suspendant ses armes,
Met fin à ses allarmes
Qui menaçoient cent rois.

Venez, Plaisirs charmans ; venez, Graces naïves ;
Que vos jeux desormais embellissent nos rives.
Je consacre mon luth au beau dieu des Amours ;
Rempli de son délire,
Déjà ce dieu m'inspire ;
Adieu, Mars, pour toujours.

ODE

ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

PRUSSIENS, qui brillez d'une immortelle gloire,
Ceints des plus beaux lauriers que donne la Victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ſes faveurs,
Craignez que la pareſſe,
La paix & la molleſſe,
Ne corrompent vos mœurs.

PAR l'effort généreux d'une vertu commune,
Un peuple ſous ſes loix aſſervit la fortune;
Il brave les dangers, il brave le trepas :
Mais ſa vertu paſſée
Peut ſe voir éclipſée,
S'il ne la ſoutient pas.

VAINQUEURS audacieux de la fiere Auſonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Vous vites ſes héros expirer à vos pieds.
Si Carthage vous loue,
Le ſéjour de Capoue
Flétrit tous vos lauriers.

AUTREFOIS l'Orient trembloit devant l'Attique;
Ses valeureux guerriers, ſa ſage politique,
Imprimoient le reſpect qu'attirent les ſuccès;
Et de gloire animée,
Elle défit l'armée
Dont l'accabloit Xercès.

Au

Au ſein de ſes grandeurs naquirent mille vices;
L'Intérêt y trama ſes noires injuſtices;
La lâcheté parut où regnoit la Valeur;
Et ſa force épuiſée
La rendit la riſée
De ſon nouveau vainqueur.

Ainsi lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres;
Il enchante nos yeux, ſon éclat éblouit:
Mais dès qu'on l'a vû naître,
Il vient à diſparoître;
Son feu s'anéantit.

Le ſoleil plus puiſſant, du haut de ſa carriere,
Diſpenſe conſtamment ſa bénigne lumiere:
Il fond juſqu'aux glaçons des rigoureux hivers.
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource;
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource.
Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,
Les aſtres qui pâliſſent
Bien-tôt s'enſeveliſſent
Dans un obſcur néant.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modelle:
C'eſt trop peu d'acquérir une gloire immortelle;
L'effort de la vertu, c'eſt de la ſoutenir.
Le Tems prompt dans ſa fuite,
Efface le mérite,
S'il vient à ſe ternir.

Des

Des empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frappant de la haine céleſte ;
Rien n'étoit arrêté par l'ordre des Deſtins.
Où proſpere le ſage,
L'imprudent fait naufrage :
Le ſort eſt en nos mains.

Héros, vos grands exploits élevent cet empire ;
Soutenez votre ouvrage ; ou votre gloire expire ;
Au comble parvenus, il vous faut élever :
Dans ce point de puiſſance,
Tout mortel qui n'avance
Eſt prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos ſuccès proſpéres ;
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires ;
Et que tant d'ennemis ſous vos coups abbatus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage
Qu'à vos rares vertus.



ODE VIII.

LA VIE EST UN SONGE.

CHER Maupertuis, le Tems s'enfuit;
De l'aurore de la jeunesse
Il nous entraîne à petit bruit,
Vers la décrépite vieillesse;
De nos plaisirs, de nos amours
La Mort vient retrancher le cours:
Pour venir & pour disparoître,
Pendant l'espace d'un moment,
Sur un théâtre si mouvant,
Etoit-ce la peine de naître?

MES beaux jours se sont écoulés,
Ainsi qu'une onde fugitive;
Mes plaisirs se sont envolés,
Et sans espoir qu'on les captive:
Déjà de la froide Raison
Je suis la Stoïque leçon;
Lorsque je baisse, elle s'élève:
La vie est un songe insensé
Dont tout évenement passé
Paroît plus frivole qu'un rêve.

HOMME

HOMME si fier homme si vain,
De ce que ton foible esprit pense;
Connois ton fragile destin;
Et réprime ton arrogance.
Ton terme est court, il est borné:
Le Sort, du jour que l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit obscure;
Là s'engloutit le genre-humain,
Le sujet & le souverain,
La race présente & future.

COMMENT à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Pourquoi tant d'orgueilleux projets
D'une ambition effrénée?
Héros qui préparez des fers
A vos voisins, à l'Univers,
Pour établir votre mémoire;
Yvres de vos folles grandeurs,
Ah! reconnoissez vos erreurs
Et le néant de votre gloire.

JE veux que de vos grands exploits,
La terre se trouve allarmée;
Et qu'au-dessus du nom des rois
Vous éleve la Renommée:
La paix termine vos combats;
Enfin victimes du trépas
On dit un mot de votre vie;
Bientôt les siecles destructeurs
Effacent toutes vos grandeurs:
A la fin le héros s'oublie.

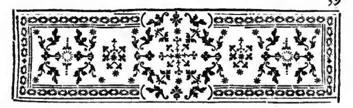
Pourquoi percer dans l'avenir?
Eſt-il là de bonheur ſuprême?
Ce bonheur, ſi rare à tenir,
Ne ſe trouve que dans ſoi-même.
L'homme n'eſt pas ſûr d'un moment;
Il paſſe très-rapidement,
Par le monde comme en voyage:
Quelle erreur peut nous éblouir?
Nous n'avons qu'un tems pour jouir;
Le perdre c'eſt n'être pas ſage.

Richesses, vains titres, honneurs;
Gloire, frivole renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs,
Vous n'êtes que de la fumée:
Les mortels conſtamment dupés
Sont toujours de nouveau trompés;
En ſe fondant ſur l'apparence:
Rien n'eſt de ſolide ici bas,
Et les plus durables états
Sont le jouet de l'inconſtance.

Reconnoissons notre néant;
Nos préjugés & nos foibleſſes;
Tout ce qui nous paroît ſi grand,
N'eſt qu'un amas de petiteſſes:
Tranſportons-nous au haut des Cieux;
De ſa gloire jettons les yeux
Sur Pekin, ſur Paris, ſur Rome;
Leur grandeur diſparoît de loin:
Toute la terre n'eſt qu'un point;
Ah! que ſera-ce donc de l'homme?

NOUS nageons pleins de vanité,
Entre le tems qui nous précede,
Et l'abſorbante éternité
De l'infini qui nous ſuccede.
L'homme deſire les faux biens,
Il ne s'occupe qu'à des riens,
Il eſt déchiré par l'envie;
Plein de ce ſonge ſéduiſant
Il s'éclipſe dans le néant:
Tel eſt le ſort de notre vie.





EPITRES.

EPITRE PREMIERE.

A MON FRERE LE PRINCE DE PRUSSE.

O VOUS, en qui mon cœur, plein d'un ſincere amour,
Chérit encor le ſang qui lui donna le jour !
De mes plus chers parens la reſſemblante image !
Vous qui de leurs vertus héritez l'aſſemblage,
O frere! en qui je vois briller avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les héros naiſſans,
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincere:
La Vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.

VAINQUEUR des préjugés & de l'opinion
Dont le foible vulgaire idolâtre un grand nom;
De vos aïeux fameux que nous vante l'hiſtoire,
Vous ne prétendez point de tenir votre gloire :
Toute gloire empruntée eſt indigne à vos yeux;
Vous ſaurez l'acquérir par des faits glorieux.

LE courage d'Albert, qu'on ſurnomma l'Achille,
N'eſt pour ſes deſcendans qu'une leçon utile;

Et ce ſage Neſtor, ce prudent électeur,
Si nous ne l'égalons, fait notre deshonneur :
Ce héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également ſublime,
Lui fit par l'univers donner le nom de grand,
Nous met comme des nains à côté d'un géant.
Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut ſuivre ;
Qui n'y ſait aſpirer eſt indigne de vivre.

Si deſſous un laurier pouſſoit un vil chardon,
Le jardinier ſoigneux, ſans grace ni pardon,
Sauroit déraciner cette plante ſauvage,
Placée indignement ſous un ſi noble ombrage.
Tels ſont les deſcendans, corrompus, vicieux,
Qui ſemblent renier leurs illuſtres aïeux :
Tombés dans le mépris & dans l'ignominie
Ils ſont d'un tronc fameux une branche pourrie ;
Et leurs peres, brillans d'éclatantes vertus,
Eclairent de plus près leurs vices confondus.

C'est un roc élevé que la haute naiſſance ;
L'homme en entier paroît deſſus cette éminence ;
Et ſans ceſſe obſervé par des yeux attentifs,
On juge ſes projets & leurs ſecrets motifs ;
Et ſur ſes actions le public inflexible
Prononce hardiment l'arrêt irrémiſſible :
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems ;
Il lit au fond du cœur avec des yeux perçans :
Ce cenſeur ſourcilleux, ce précepteur ſévere
Condamne dans les grands les défauts du vulgaire.
Oui, le moindre faux pas que nous faiſons nous perd,
Il n'eſt plus de retour pour nous dans l'univers.
De nos légers écarts la terre eſt informée ;
Nous occupons tous ſeuls la prompte Renommée,

Ses

Ses cent bouches, prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des cenſeurs, ou nous font des rivaux.

Ainsi plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'eſt lui que l'on eſtime, & vous devez ſavoir
Que l'exemple eſt ſur-tout votre premier devoir.
L'exemple d'un grand prince impoſe & ſe fait ſuivre:
Lorſqu'Auguſte buvoit, la Pologne étoit ivre;
Lorſque Louis le grand brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout ſuivit la Cour;
Quand il ſe fit dévot, ardent à la priere,
Le lâche courtiſan marmotoit ſon breviaire.

Tout Prince eſt entouré de vils adulateurs,
De ſes goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Le lâche courtiſan n'a qu'une ame commune,
N'adorant en effet que l'aveugle Fortune.
Alexandre, dit-on, eut le torticoli:
De tous ſes courtiſans le cortege poli
Par art négligemment laiſſoit pencher la tête.

Tel eſt des courtiſans l'uſage deshonnête:
Renverſez & leur coupe & le fatal poiſon
Qu'ils ſavent préparer pour troubler la raiſon.

Quel que ſoit le pouvoir qui nous tombe en partage,
Que le bien des humains ſoit toujours notre ouvrage:
C'eſt un plaiſir divin de faire des heureux,
Il tranſporte les cœurs nobles & généreux:
Surtout n'abuſons point d'une vaſte puiſſance,
Et n'écoutons jamais la voix de la Vengeance.
Qui ne peut ſe dompter, qui ne ſait pardonner,
Eſt indigne du rang qui l'appelle à régner.

De nos conditions le Deſtin fut le maître,
Et nous ſommes ici ce qu'il nous y fit naître;

Il régla les états; & ſouvent au hazard,
L'un devint ſavetier, & l'autre fût Ceſar.
La faveur qu'il diſpenſe en ſa bizarrerie,
Eſt pareille aux billets pris d'une loterie:
Si nous avons gagné, tant d'autres ont perdu;
Ne les inſultons point, leurs vœux ſont confondus.
C'eſt ainſi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un uſtencile abjećt ou le ſaint qu'on vénere;
La matiere eſt égale, & c'eſt ſa volonté,
Qui fixe ſon uſage & forme ſa beauté.

AINSI tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même pere, & ſont d'une famille;
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont du même ſang,
Quelque élevé que ſoit l'orgueil de notre rang.
Aimons donc les humains, puiſqu'ils ſont tous nos freres,
Volons à leur ſecours, ſoulageons leurs miſeres,
Supportons leur foibleſſe, épargnons leurs défauts,
Devenons leurs ſauveurs, & non pas leurs bourreaux.
Qui les croit tous parfaits, ne connoît pas l'Europe:
Qui les croit ſcélérats, a l'eſprit miſanthrope.

TOUT grand ſeigneur trop vain eſt vû de mauvais œil;
On déteſte ſa gloire, on rit de ſon orgueil:
Autant que la hauteur nous rend inſupportables,
Autant nous chérit-on doux, bienfaiſans, aimables.
La Fortune en tout tems trouva des envieux,
Satyriques obſcurs, cenſeurs faſtidieux:
Afin que de vos champs l'abondante récolte
De leur jalouſe aigreur n'anime la révolte,
Au ſein de vos grandeurs portez l'humilité,
Le deſir de ſervir, ſur-tout l'humanité.
Qu'au malheureux toujours votre ſecours utile
Faſſe de votre toit ſon port & ſon aſyle;

Tirez

Tirez de la misere & de l'obscurité
Les talens indigens, l'honneur, la probité.
TELS ont été les grands dont l'immortelle gloire
Subsistera toujours tant que vivra l'histoire;
Peres de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom chéri se donne aux meilleurs souverains.
IL est un monstre affreux, né de la Perfidie,
Enragé, plein de haine, & calme en sa furie;
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard;
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard;
Il fut nourri de fiel, abreuvé de malices,
La Trahison l'arma de ses noirs artifices;
Il respire le meurtre, il rampe auprès des grands;
Ses sanguinaires traits frappent les innocens:
Etre blessé par lui, c'est un mal incurable,
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.
GARDEZ-VOUS des attraits de ce monstre trompeur,
Fuyez cet assassin tout souillé de noirceur;
Soutenez l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.
SI vous voulez pour l'âge amasser un trésor
Plus rare & précieux que les bijoux & l'or,
Devouez vos beaux jours dès votre adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science;
C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
La Sagesse est le lait dont l'ame se nourrit;
L'Erreur est son poison; contre cette idiote
La Vérité brillante est le sûr antidote.
L'ETUDE embrasse tout, (tant elle a de grandeur!)
L'air, la terre, la mer, le ciel & son auteur,
Les desseins du Très-haut, ses ouvrages immenses,
Qui confondent toujours nos foibles connoissances:

Au bord de cet abyme il faut vous arrêter;
Un desir curieux peut y précipiter.
QU'AVEC votre savoir marche la modestie:
Ayez toujours pour but le bien de la patrie.
Qui s'instruit pour briller, n'en devient pas meilleur;
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.
SOYEZ l'ami des arts, & des talens le pere,
Mais sachez réunir par un choix nécessaire,
Les qualités du sage à celles du héros:
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux.
AU sein de ses exploits le vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageoit son hommage;
Ainsi de toute gloire avide à vous munir,
Tous les talents sur vous pourront se réunir.
IL est une Beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paroît resplendissante;
La santé sur son front brille dans sa vigueur;
La gaité l'accompagne avec la belle-humeur;
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie,
Elle aime les plaisirs & même la folie;
Sur un trône de fleurs elle embrasse Venus;
Et le thyrse à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connoissez-vous point cette aimable déesse?
Mon frere, elle est en vous: c'est l'aimable Jeunesse.
CRAIGNEZ de ses excès l'égarement fatal,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.
LA mollesse en tout tems fut contraire à la gloire;
Sur elle remportez la premiere victoire;
Domptez vos passions, il en est encor tems;
Elles sont des humains esclaves ou tyrans:
Qui ne les asservit sous un sceptre Stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique.

Rien

Rien de plus flétriſſant pour un cœur généreux,
Que de ſe voir chargé de mille fers honteux.
Mais ſur-tout des héros évitez la foibleſſe,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchantereſſe;
On peut à tous ſes goûts ſe prêter ſagement;
Le plaiſir eſt plus fin reçu modérément:
Je blame des premiers cette miſanthropie
Qui veut nous ſéqueſtrer des biens de cette vie,
En nous interdiſant tous genres de plaiſirs.

Que ſeroient les humains ſans vœux & ſans deſirs?
Automates peſans, quiétiſtes imbéciles,
De la ſociété fardeaux très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seroient enſevelis dans un ſommeil fatal.
Nos deſirs ſont des feux qui réchauffent notre ame;
C'eſt leur embraſement qu'on redoute & qu'on blâme:
Il eſt certain milieu qu'il faut ſavoir tenir,
La ſageſſe, mon frere, y fait enfin venir.

Mais c'eſt bien à mon âge à parler de ſageſſe!
De mes égaremens je ſens toute l'ivreſſe,
Je ſens, en proférant le nom de la vertu,
Mon amour-propre, hélas! en fuite & confondu:
Sans traîner ce diſcours & trop long & trop ample,
Ah! je devrois plûtôt vous prêcher par l'exemple!



EPITRE II.

A HERMOTHIME.

SUR L'AVANTAGE DES LETTRES.

ECOUTEZ, Hermothime; une amitié ſincere
Remplit mon cœur pour vous des ſentimens d'un pere:
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux:
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adoleſcence,
Le cours impétueux de vos égaremens;
Cet empire fatal qu'ont uſurpé vos ſens;
Le frein de la raiſon ſecoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre paſſage;
Ces feux ſéditieux qui brûlent votre cœur,
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.
Vous entrez dans le monde encor jeune & novice,
Et marchant ſur les pas des compagnons d'Ulyſſe,
Je vous vois priſonnier dans ce palais honteux,
Où Circé transforma ſes captifs malheureux;
C'eſt-là que les Plaiſirs ont le chant des Sirenes;
Leurs preſtiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,
La fauſſe liberté, la licence & le bruit,
Une foule d'erreurs, enfin tout vous ſéduit.
Je vous dois mes ſecours; aidés d'un bras Stoïque,
Détruiſons & le charme & le palais magique:

Ouvrez

Ouvrez enfin les yeux ſur vos égaremens,
Et fuyez le pouvoir de ces enchantemens.
Regrettez vos beaux jours qu'emporta la pareſſe,
Ces momens précieux plongés dans la molleſſe,
Ce ſonge du bonheur dont vous croyez jouir,
Que le réveil ſoudain doit faire évanouir.

Si le vice abrutit & rend l'homme difforme,
Devez à vos vertus votre premiere forme;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur,
Qui nourriſſent l'eſprit & menent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au public imbécile
Qui de ſes paſſions eſt l'eſclave ſervile,
Qui n'a pu diſtinguer dans ſa brutalité,
La débauche d'avec la pure volupté;
Qui ſemblant abſorbé dans la crapule obſcène,
Meurt ſans avoir vécu, ne végétant qu'à peine.

Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la Raiſon
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon;
Préférez ſes conſeils: la Raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire.
Apprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Des plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de régner,
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme;
Qui charment la jeuneſſe & la caducité,
Brillans dans la fortune & dans l'adverſité;
Ces vrais biens au-deſſus de la viciſſitude
Nous ſuivent dans le monde & dans la ſolitude,
Dans les champs, à la ville, en exil, à la cour,
Egalement d'uſage en toute heure, en tout jour,
Ils ſont dans tous les tems le bonheur de la vie.

Les dieux tournant ſur nous leur clémence infinie,

Ayant pitié des maux des vulgaires humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres benins:
L'un c'eſt le doux Sommeil, & l'autre l'Eſpérance.

Mais de ces mêmes dieux la puiſſante aſſiſtance;
Pour les ſages exprès fit un conſolateur;
Pallas nous amena ce ſecours enchanteur;
C'eſt l'Etude en un mot: beauté toujours nouvelle,
Plus on la voit de près, plus elle paroît belle;
Les hommes fortunés que ſon amour remplit,
Négligent les faux biens & cultivent l'eſprit;
La ſcience eſt le don que ſa main diſtribue:
Mais ne préſumez point qu'elle ſe proſtitue,
Les Arts ſont comme Eglé dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'amant le plus tendre & le plus aſſidu.

Si vous ſavez l'aimer, prodigue en ſes largeſſes,
Elle ouvrira pour vous des ſources de richeſſes,
L'uſage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'eſt l'ample magaſin de toutes les vertus.

La Vérité tenant la plume de l'Hiſtoire,
Embraſſant tous les tems, préſente à la mémoire
Ces empires puiſſans que le ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaiſſer & mourir.

C'est-la qu'on apprend l'art de régner ſans puiſſance,
En pliant les eſprits au gré de l'éloquence,
Qu'on peut s'étudier, & que maître de ſoi,
En vainquant ſes deſirs on eſt ſon propre roi;
Qu'avançant pas-à-pas, l'Expérience ſûre,
A force de ſonder, dévine la nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'eſprit eſt muni,
L'homme peut pénétrer juſques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premieres cauſes
Et ſaiſir les liens inviſibles des choſes.

OUI, le sage en effet maître des élémens,
Citoyen de tous lieux, rassemble tous les tems:
Il voit avec mépris sur ce triste hémisphere
De la grandeur des rois la lueur passagere;
Et ces riens importans que l'on croit ici bas
Trop dignes d'exciter la fureur des combats:
Amant des vérités il hait ce qui l'abuse.

AINSI lorsque Metelle assiégea Syracuse,
Archimede ignoroit dans un profond repos
Les succès des Romains dans leurs derniers assauts:
Quand la mort l'assaillit dans son cabinet même,
Ce sage méditant résolvoit un problême;
Pareil par son génie aux esprits éternels
Il méprisoit la fange où rampent les mortels.

TROP fier dans ses succès, trop bas dans son naufrage,
Que le peuple est petit lorsqu'on l'oppose au sage!

POUR connoître ce peuple, examinez Varus;
C'est un impertinent favori de Plutus:
Un rien porte le trouble en son ame vulgaire,
Sa fortune en changeant l'abat, le désespere,
Et lâche en son malheur il est humble & rampant.

UN sage aux coups du sort demeure indifférent,
Lorsque Bayle entendit qu'un (*) Prêtre colérique,
Animé contre lui d'un zele fanatique,
Avoit indignement fait rayer le tribut,
Que Rotterdam payoit au mérite qu'il eut;
Tout pauvre qu'il étoit, se mettant à sourire,
Sans marquer de chagrin, il poursuivit d'écrire.

MALGRÉ notre infortune & malgré nos jaloux,
Les trésors de l'esprit restent toujours à nous.

(*) *Jurieu.*

Ils sont . . . . Mais ce discours qui déjà vous ennuie,
Allonge de trois doigts votre physionomie;
Vous dites: « Remarquez soixante bons quartiers,
» Qui distinguent mon nom de ceux des roturiers;
» On connoît mes aïeux; mon antique noblesse
» M'allia dans l'Empire à mainte altiere altesse;
» Je possede des biens, des talens, de l'esprit,
» Et je plais, si j'en crois ce que le monde en dit;
» La Nature agissant comme une tendre mere,
» A si bien fait pour moi, que l'Art n'a rien à faire ».

J'EN conviens: La Nature eut des égards pour vous;
Mais sans vous courroucer, (qu'il soit dit entre nous)
Elle eut autant de soin de cette pierre brute,
De ce cocon de soie au ver servant de hute,
De la vigne qui croît sauvage dans les champs.

C'EST l'Art qui les rafine: il taille les brillans,
Et ce cocon filé passant sous des roulettes
Artistement tissu par mille mains adrettes,
Eblouit dans l'étoffe; & ses riches couleurs
L'egalent à l'iris, & surpassent les fleurs.

SANS le secours de l'Art, la grappe, en soi-même aigre;
Au lieu d'un doux nectar produiroit du vinaigre:
Quand la Nature a fait, c'est à l'Art de polir;
Et le grand point consiste à les savoir unir.

VOUS avez de grands biens; mais pouvez-vous donc croire
Qu'un abjecte métal vous comblera de gloire?
Et que de vos aïeux les insignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne sont plus?
Votre esprit est imbu de préjugés vulgaires,
Tous vos titres anciens ne sont que des chimeres;
Le mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
Que le Hazard reclame & reprend comme siens;

Un richard estimé, l'est par bizarrerie :
Le jugement public sur lui change & varie.

Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent ;
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent :
Quand Berlin le méprise, & que tout Brieg l'admire
Ne faut-il pas conclure, en plaignant leur délire,
Que, l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le jugement public retombe sur le bien ?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux Bernard, personnage burlesque,
Qui seigneur suzerain de huit millions d'écus,
Ne possédant d'ailleurs ni graces ni vertus,
Tenoit les vendredis, par grandeur, table ouverte
Et pour tout parasite également couverte.
Dans sa maison logeoit un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambrosie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avoit choisi sa place :
A cette maison vint un duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savoit l'Apicius François.
Pour qui siffler ? lui dit un suisse à bonne mine.
Pour celui des Bernards auprès duquel on dîne,
Répondit le seigneur d'un air déterminé ;
Méprisant les Bernards, estimant le dîné,
Trouvant dans la maison, à la table peut-être ;
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.

Hermothime, les biens ne font que des jaloux
Travestis en amis qui se moquent de nous ;
Complaisans, doux, flatteurs, pendant notre abondance,
Dès le premier revers paroît leur inconstance ;
Arrogans, dédaigneux ils font les inconnus ;
La main qui les nourrît ne les retrouve plus ;

 La

La richesse à leurs yeux tient lieu de caractère;
Et Plutus à leur gré d'un sot fait un Voltaire.

Le mérite à la longue est à coup sûr vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé,
Qui paroît dérober sa stupide ignorance
Sous l'appareil pompeux de sa magnificence.
C'est un balon bouffi que l'air a fait enfler,
Qui s'affaisse soudain dès qu'on le veut percer.

La Fortune en ses dons n'en a point de solides;
Ses progrès sont subits, ses chûtes sont rapides.
Je méprise un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu;
Au sage Algarotti, qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, sans cesse le cultive;
Au Sceptique d'Argens, disciple de Platon;
Au profond Maupertuis, émule de Newton.

Si votre esprit aspire au bonheur d'être utile,
Appliquez tous vos soins à devenir habile:
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché;
Le mérite solide est toujours recherché.

Lorsque les matelots voient grossir sur leurs têtes
Cent nuages obscurs enfantant des tempêtes;
Que tout tremblant d'effroi chacun court au travail:
Ne confieront-ils pas alors le gouvernail
Au plus expert pilote, & non pas au plus riche?
Dans ce pressant danger nul matelot ne triche;
Il n'est plus de faveur, d'égards ni de pouvoir,
On n'a d'autre recours que dans le vrai savoir.

Il n'est aucun plaisir digne de nous séduire,
Que cette avidité d'apprendre & de s'instruire:
C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
Et que le noir remords n'accompagna jamais:

Mais

Mais vos plaisirs pervers qu'avec raison je blâme,
Laissent en vous quittant un vuide affreux dans l'ame,
Et le pesant Ennui, blasé sur tous les goûts,
Vient, en bâillant cent fois, vous endormir chez vous.
Si l'appât de la Gloire en secret vous attire,
Apprenez qu'aux talens elle offrit son empire,
Et que la Renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.
On a vû des héros qui rendirent hommage
Au mérite, à l'esprit, à la vertu du sage.
Le Vainqueur de l'Asie en subjuguant cent rois,
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimoit Aristote, & méditoit son livre:
Heureux si son humeur plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meutre affreux obscurci ses vertus!
Mais ce même Alexandre arrêtant sa furie,
En faveur de Pindare épargna sa patrie:
La Grece étoit alors le berceau des beaux Arts;
La Science y naissant s'étendit toutes parts:
De la gloire des rois vains juges que nous sommes,
L'époque des beaux Arts est celle des grands hommes.
Avant que Rome attînt au point de sa splendeur,
Le Sénat n'honoroit que la force & le cœur;
Mais le grand Africain, destructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la Science,
Apprit par son exemple à ses grossiers rivaux
Que les Arts n'ont jamais dégradé les héros.
Cesar vint après lui; le vainqueur de Pompée
Tint dans ses mains le sceptre & la plume & l'épée.
Depuis, l'heureux Auguste appaisant l'Univers,
Dans un temple tout d'or plaça le dieu des vers,

La muſe de Maron & la lyre d'Horace
A la poſtérité, pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illuſions
Détournerent nos yeux de ſes proſcriptions.

Aprés les Antonins, Mars rempli de furie,
Rétablit dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit ſon vol vers la céleſte cour;
Le dieu du Goût quitta ce terreſtre ſéjour;
L'Ignorance uſurpa l'empire ſur ces rives;
Et l'on ne vit par-tout que Muſes fugitives
Attendrir l'Orient de leurs triſtes récits.

Douze ſiecles après, s'éleva Médicis*;
A ſa voix les beaux Arts rappellés à la vie,
Pour la ſeconde fois ornerent l'Italie:
En vain François premier eſſaya de ſon tems
De façonner aux Arts les François ignorans;
Ces jours ſi fortunés n'étoient pas prêts d'éclôre;
Richelieu par ſes ſoins en prépara l'aurore:
Mais leur plus bel éclat fut ſous Louis le grand;
Ce regne merveilleux en tout genre brillant,
Couvrant ce ſage roi d'une gloire immortelle,
A tous les rois François ſervira de modelle.

Tous les tems ont ainſi reſpecté le ſavoir;
Etendre notre eſprit eſt pour nous un devoir:
Oui, l'auguſte Science eſt pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de ſon bonheur ſuprême.

Esprits anéantis, automates peſans,
Imbécilles humains abſorbés dans vos ſens,
On voit revivre en vous ce roi grand & ſuperbe,
Qui dégradé du ciel, rampoit & broutoit l'herbe:

* *Côme de Médicis, Reſtaurateur des Lettres.*

Votre

Votre vie eſt un rêve, un éternel ſommeil,
Pour lequel à jamais il n'eſt point de réveil.
 Craignez ce ſort affreux, ô mon cher Hermothime,
Arrêtez votre courſe au bord de cet abyme
Où vous voyez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaiſirs, noyés dans leurs dégoûts,
Opprobre des humains que le monde mépriſe.
 La Sageſſe proſpere où périt la Sottiſe,
Tous les êtres, des dieux ont reçu certain don;
Les animaux l'inſtinct, les hommes la raiſon:
Qui cultive l'eſprit d'une ardeur empreſſée,
Animal par les ſens, eſt dieu par la penſée:
Pourriez-vous négliger ce préſent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux?
 L'Esprit ſe perd enfin chez les Sardanapales;
Il eſt pareil au feu qu'attiſoient les Veſtales,
Il faut l'entretenir; l'étude le nourrit;
S'il ne s'accroît ſans ceſſe, il s'éteint & périt.
Voilà le ſeul parti que le ſage doit ſuivre:
Végétèr, c'eſt mourir: beaucoup penſer, c'eſt vivre.

EPITRE III.

SUR LA GLOIRE ET L'INTÉREST

Soit dégoût, ſoit dépit, ou bien ſoit que tout s'uſe;
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuſe:
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriere-ſaiſon;
Il eſt tems d'écouter la tardive raiſon.
Tout plaît également à l'aveugle jeuneſſe:
D'autres tems, d'autres mœurs. Dans l'âge, la ſageſſe

Etouffe les transports de nos desirs ardens.
Ah ! remplaçons l'erreur par l'utile bon-sens ;
Et la balance en main, pesons au poids du juste
Les cruautés d'Octave, & les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux ?
Pouvons-nous le donner à ce fier Insulaire,
Qui de son cabinet croit agiter la terre ?
De ses propres sujets habile séducteur,
Qui des grands & des rois dangereux corrupteur
Marchande au poids de l'or un secours mercénaire ;
Et souscrit en riant cet arrêt sanguinaire :
Mortels, égorgez-vous ; tel est mon bon plaisir.

Ou, pouvons-nous souffrir qu'avide à s'en saisir
Un nouvel Harpagon, plus lâche & plus avare,
Affrontant la vertu, sans scrupule s'en pare ?
Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur ?
D'un titre glorieux il est l'usurpateur ;
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites :
Quels sont donc ses hauts faits ? quels sont ses grands mérites ?

Il a trente vaisseaux prêts à sortir du port ;
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le Sort ;
Il brûle de partir, & son espoir le flate
D'acquérir les trésors de l'Inde & de l'Euphrate ;
D'enrichir ses neveux dans ce climat lointain,
Dont Vespuz le premier découvrit le chemin.

Mais l'Aquilon s'appaise ; on l'appelle, il s'embarque :
On leve l'ancre, il part : plus content qu'un monarque,
Il brave les dangers, il brave les saisons.
L'été n'a plus de feux, l'hiver plus de glaçons :
Plus dur dans ses travaux que ne le fut Alcide,
Il n'est plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un

Un nuage orageux vient obſcurcir les airs;
Les flots lancés aux cieux retombent aux enfers.
Eole ſe déchaîne, & pouſſe dans ſa rage
Son vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage;
Et ſur des ais briſés, les chefs, les matelots,
Se ſauvent à la nâge en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide.

A peine eſt-il ſauvé, que l'Intérêt avide,
Sans daigner lui donner le tems de ſe ſécher,
L'entraîne en lui diſant: « Debout, il faut marcher;
» Recueille de Plutus les flateuſes promeſſes;
» Pour prix de tes dangers moiſſonne ſes richeſſes ».

Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'Intérêt lié,
N'héſite qu'un moment: ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquiétude,
Chaſſent de ſon eſprit tout deſir de repos;
Le ſommeil ſur ſon front voit faner ſes pavots:
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
Vole pour s'embarquer ſur le prochain rivage.

Pourra-t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous ſommes!
Le ſort, plus qu'on ne penſe, égaliſe les hommes.
Le néceſſaire à tous leur étoit dévolu:
Quel uſage Midas fait-il du ſuperflu?
Je vois à chaque jour augmenter ſes miſeres,
Par de nouveaux beſoins devenus néceſſaires;
Moins riche des tréſors dont il ſent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne poſſede pas.

C'est bien pis, ſi ce fou comblant le ridicule,
Sans jouir de ſon bien ſans ceſſe l'accumule;

Afin qu'un beau matin la Mort à l'œil hagard,
De sa tranchante faulx moissonnant le richard,
Mette en possession de cette immense proie
Un parent affamé qui s'en pâme de joie,
Qui, sans donner le tems d'enterrer le vilain,
Dissipe ses contrats, & boit son meilleur vin.
Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême.
L'AVARE est l'ennemi le plus grand de lui-même,
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain;
Il marche à la grandeur le poignard à la main;
Sans cesse accompagné du crime sanguinaire,
Il est entreprenant & souvent téméraire;
Sans regrets, sans remords dans l'horreur des forfaits,
Il sacrifira tout à ses vastes projets;
Ses vertus à mes yeux semblent autant de vices;
Et ses plus grands travaux d'affreuses injustices;
Ces tristes passions, charme des cœurs pervers,
Gouvernent les états, & troublent l'univers.
JE vais sur ce sujet vous conter une histoire:
Le sordide Intérêt & la superbe Gloire,
Voyageant par le monde, enrôloient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats;
Il ne leur échappoit presque aucune personne;
Comme on peut le juger, la recrue étoit bonne.
Ils ouirent prôner le bonheur de Damon,
(D'un berger peu connu hors d'un petit canton,
Qui n'aimant que Philis & possédant ses charmes,
Vivoit loin des grandeurs, du monde, & des allarmes.)
La Gloire, en pâlissant, aborda l'Intérêt,
Et lui dit: « Que je vois son bonheur à regret!
» Nous avons égaré dans nos routes scabreuses
» Des plus sages humains les ames vertueuses.

» Que

» Que de mortels sans nous heureux, vivans en paix,
» Jouiroient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
» Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
» Allumé tant de fois le flambeau de la Guerre,
» Et nagé dans le sang de guerriers innocens?
» Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout-puissans,
» Mon frere, verrons-nous lâchement sans rien dire,
» Que cet heureux berger échappe à notre empire?
» Ah! périssent plûtôt mon regne & ma grandeur,
» Mes palmes, mes lauriers & toute ma splendeur».
ELLE dit, & de plus voilant son imposture,
Elle prend d'un berger l'habit & la figure,
En abordant Damon d'un air doux & flatteur,
Elle lui dit: « Je plains ton sort, pauvre pasteur;
» Faut-il que les talens dont ton esprit abonde,
» Restent ensevelis à jamais pour le monde?
» Quitte l'obscurité, magnanime Damon,
» C'est une double mort que de mourir sans nom;
» Il faut à tes vertus une illustre carriere:
» Il est tems; viens, suis-moi, parois à la lumiere;
» Recueille les honneurs qui te sont destinés;
» Les rapides succès sont toujours couronnés.
» J'annonce à ton génie une grandeur certaine;
» Choisis; deviens auteur, ministre ou capitaine;
» Malgré l'oubli des tems ton grand nom respecté
» S'ouvrira le chemin de l'immortalité.
» Vois-tu bien ces pasteurs? Je les entends d'avance
» S'écrier tout surpris: Quelle fortune immense!
» C'est donc là ce Damon que nous connumes tous!
» Alain & Licidas en sont déjà jaloux;
» Ah qu'ils vont envier tes grandeurs nompareilles!
DAMON, à ce discours, nouveau pour ses oreilles,

N'en

N'en eſt que trop flatté; le poiſon ſuborneur
Pénetre promptement juſqu'au fond de ſon cœur;
L'Ambition ſoudain de ſon eſprit s'empare.
L'INTÉREST attentif remarque qu'il s'égare;
Il ſaiſit le moment qu'il eſt déjà troublé,
Afin de lui donner un aſſaut redoublé,
Et d'exciter de plus dans le fond de ſon ame
L'inſatiable ſoif de ſon métal infame:
« JE plains ton ignorance, ô ruſtique paſteur!
» Apprends de moi, dit-il, quel eſt le vrai bonheur;
» Tu n'es qu'un miſérable, & tu crois être ſobre;
» Va, ta ſimplicité n'eſt qu'un affreux opprobre.
» Quoi! Damon lâchement eſclave d'un troupeau,
» Abreuve ſes brebis, les tond de ſon ciſeau!
» Tandis que tant d'humains vivans dans l'opulence,
» Ont conſacré leurs jours à la molle indolence:
» Ah! quel luxe étonnant s'étale chez les grands!
» Des palais ſomptueux logent ces fainéans,
» Leurs promenades ſont des pompes triomphales,
» Leurs repas, des feſtins; leurs jeux, des ſaturnales.
» Les hommes ici-bas aux richeſſes ſoumis,
» Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis:
» Sans argent il n'eſt rien que miſere & baſſeſſe.
» On prône vainement la ſtérile ſageſſe:
» Un eſprit merveilleux, un mérite divin
» Vous laiſſent, ſans argent, un vertueux faquin:
» L'or a dans ces climats un empire ſuprême;
» Il donne à tous vos goûts une influence extrême.
» Faut-il faire valoir des droits litigieux?
» Votre cœur brûle-t-il de feux ſéditieux?
» Allez, d'un marteau d'or frappez contre la porte;
» Elle s'ouvre, & jamais votre deſſein n'avorte;
De

» De l'Univers entier ce précieux métal
» Eſt le premier mobile & le nerf principal ».

Le malheureux Damon que l'Intérêt aſſiége,
L'eſprit égaré, tombe en ce funeſte piége;
Ses moutons & Philis, objets de ſes plaiſirs,
Sont effacés ſoudain par de nouveaux deſirs;
Ce champêtre ſéjour lui devient inſipide;
De grandeurs & de biens ſentant la ſoif avide,
Il abandonne enfin bruſquement ſes brebis.

Dieux! que devîntes-vous, malheureuſe Philis!
Cette amante auſſi-tôt demi-morte & glacée,
Rappelle ſon amant d'une voix oppreſſée:
Ses larmes & ſes cris ne purent l'attendrir;
L'inconſtant de ſang froid part ſans la ſecourir;
L'Intérêt l'endurcit, & la Gloire hautaine,
En mépriſant Damon après elle l'entraîne.

Que d'attraits ſéduiſans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune paſteur dont la ſimplicité
Sort novice & ſans fard des mains de la Nature?
Incertain ſur le choix il erre à l'aventure;
Les deſirs de briller & d'acquérir un nom,
L'excitent à prétendre aux faveurs d'Apollon;
Ses préſages flatteurs & ſa gloire enflammée
Le forcent de hâter la promte Renommée
D'annoncer ſes ſuccès à tout le genre-humain.
Il paſſe promptement par le pays latin,
Sans prendre ſes dégrès ſur les bancs d'Uranie;
Secondé dans ſon vol des aîles du Génie,
On le voit au grand jour publiant ſes écrits
Se placer parmi vous, Meſſieurs les beaux eſprits;
Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
Font heurler contre lui la mordante Satyre:

Il voit dans ſes cenſeurs un peuple de jaloux;
De ce genre de gloire il reſſent les dégoûts:
En blâmant mille fois ſon ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris il apprend à ſe taire.

Damon quitte le Pinde, & des deſſeins plus hauts
L'élevent au théâtre où brillent les héros;
Il court, ſuivant les pas de Mars & de Bellone
Venger ſes citoyens, & ſoutenir le trône.
L'Audace qui le guide au milieu des hazards,
Fait tomber devant lui les plus fermes remparts;
Les ennemis partout ne font que des retraites;
Aux triomphes nombreux ſuccedent des conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques exploits de plus,
Le mettent au niveau du vainqueur de Brutus.

Mais quel affreux complot! La pâle & louche Envie
Répand avec noirceur ſes poiſons ſur ſa vie;
Ce monſtre diffamant de cent crimes ſouillé,
Va flétrir dans ſes mains ſes immortels lauriés.

« De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile;
» Des rivaux ignorans le font paroître habile;
» Je vois dans ſon audace un fol emportement;
» Tout ſoldat dans ſa place en auroit fait autant ».

Ces bruits, en groſſiſſant, volent de bouche en bouche;
Le courtiſan malin & le guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux;
Et l'idiot Public eſt abuſé par eux.
Ah! Damon, quelle épreuve! Ambition trompeuſe!
Telle eſt de tes héros la récompenſe affreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer,
Un ſeul mauvais ſuccès les fait tous éclipſer.

Damon, dont l'Impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déçu de ſon eſpoir au ſein de la victoire,

Eſt outré de fureur ; en vain dans les combats
Il pourſuivit la Gloire au milieu du trépas ;
Mais dans ce déſeſpoir l'Ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.

Il paroît tout-à-coup au fond d'un cabinet ;
Griffonne des traités, met des projets au net ;
Et ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient ſombre, rêveur, emporté, miſanthrope ;
Avec tous les faux biens, les titres, les honneurs,
Se gliſſent chez Damon les vices des grandeurs.

Lorsque la Politique adoptant le ſophiſme
S'imbut des trahiſons du Machiavéliſme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que miniſtres trompés & miniſtres trompeurs :
On proſcrivit l'Honneur par ces fauſſes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes.
Cette corruption qui l'infecte ſoudain,
Rend Damon ſoupçonneux, double, dur, inhumain ;
Ivre de la grandeur de ſon pouvoir ſuprême,
Il ne voit, ne connoît & n'aime que lui-même ;
Ce n'eſt plus ce berger, gai, modéré, content,
Qu'un ſort doux, mais uni, rendoit compatiſſant ;
C'eſt un riche écraſé du poids de ſa richeſſe,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la triſteſſe :
Il aime ſon aiſance, il trouve des travaux ;
Il cherche des amis, il trouve des rivaux ;
Il doit de l'avenir pénétrer le myſtere ;
L'évenement douteux lui devient-il contraire ?
Le Public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a ſoudain condamné.
Tandis qu'il ſe conſume à ſupporter ſes peines,
Le tems qui détruit tout, a fait glacer ſes veines.

Comme

Comme l'on voit ſouvent de jeunes libertins,
Aux Bacchiques excès conſacrant leurs feſtins,
Quand un ſommeil heureux a cuvé leur ivreſſe,
Recouvrer au réveil l'eſprit & la ſageſſe :
Ainſi de ſon erreur rejettant le poiſon,
Damon retrouve enfin ſa premiere raiſon ;
Il maudit l'Intérêt, la Gloire & ſa folie ;
Il reprend ſes moutons & ſa premiere vie ;
Philis, à ſon retour, la conſtante Philis,
Embraſſant ſon amant, voit ſes vœux accomplis :
La Parque leur fila des jours tiſſus de ſoie :
Les vertus de Damon ramenerent ſa joie.

Heureux qui du bon ſens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ſes moutons !
Les frivoles faveurs que fait la Renommée,
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée.
Un corps ſain, des amis, l'aiſance, un peu d'amour
Sont les uniques biens du terreſtre ſéjour.
Pourſuivez le bonheur du Japon en Eſpagne,
Le chagrin malgré vous toujours vous accompagne ;
Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux !

Allez donc maintenant, avares glorieux,
Follement vous bouffir d'héroïques chimeres !
Nos fortunes ; mortels, ne ſont que paſſageres.
Tel poſſede aujourd'hui de ſuperbes jardins,
Qui peut-être ce ſoir ſeront en d'autres mains :
Ces biens nous ſont prêtés ; le poſſeſſeur varie ;
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hôtellerie :
Le tems rapidement abrege nos deſtins.
Faut-il dans l'avenir prolonger nos deſſeins,
Paſſer le peu de jours que le ciel nous accorde,
Sans repos, ſans plaiſirs, ſans joie & ſans concorde ?

Ah!

Ah! malheur, à ce prix, à qui veut s'élever!
MAIS, par tout ce discours, qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la mer du monde un pilote bien sage
Doit préférer le port au risque du naufrage.

EPITRE IV.

A ROTENBOURG.

SUR LES VOYAGES.

J'EN conviens, Rotenbourg, quoique l'on en présume;
L'homme est un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné
Est par un vieil usage aux abus enchaîné.
L'immortelle Sottise ira de race en race,
En maîtrisant toujours la foible populace:
Le siecle la transmet aux siecles à venir;
Tout sot est son sujet, & doit la soutenir;
Et tel est de ses mœurs le ridicule code.
QUI pourroit dénombrer les travers de la Mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Ses fantasques décrets, ses tyranniques loix,
Ses changemens subits, tels que ceux de Protée,
Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée?
Je compterois plûtôt les roses du printems,
Les épis de l'été, les grappes des sarmens;
Et de l'hiver glacé.... mais sans ce préambule,
Un exemple suffit, & peint ce ridicule.

REMARQUEZ, Rotenbourg, que de peres chez nous;
Malgré leur gravité, n'en étant que plus fous,
Idolâtrant un fils qu'ils trouvent leur image,
L'envoient, hors du collége, en droiture en voyage:
Dans leurs préventions ces obstinés parens,
Lors même que leurs fils sont dépourvus de sens,
Osent nous soutenir, sans en rougir de honte,
Qu'ils feront voyager leurs nigauds à bon compte:
C'est, à leur sentiment, un remede préscrit,
Qui fait du plus stupide un prodige d'esprit.
Qu'un dieu, foudre des sots, puisse un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londre,
Rafineroit-il plus que celui de Berlin
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal sain?
L'esprit est inhérent & propre à la personne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne:
Ses organes épais ne se mûriroient pas
Dans les serres où l'art pousse les ananas.
Ces propos insensés font émouvoir ma bile;
Je ne puis de sang-froid voir ces fous dans la ville
Se conduire & penser si ridiculement.
Un jour je m'emportois, & leur dis brusquement:
« Avez-vous résolu dans votre frénésie
» De vous deshonorer avec notre patrie;
» En promenant par-tout sans rime ni raison,
» L'opprobre de la Prusse & de votre maison?
» Et que diront de nous les nations polies?
» Certes leur vanité rira de nos folies:
» En voyant arriver ce vol de plats nigauds,
» Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots:
» Je crois voir des François qui secouant la tête,
» Diront avec dédain: Ah, que ce peuple est bête!

» L'esprit

» L'esprit s'est concentré dans nos Parisiens;
» Déniaisons par pitié ces pauvres Prussiens ».

MAIS, malgré les raisons que je savois leur dire,
Quoiqu'ils eussent oui ricaner la Satyre
De leur entêtement, rien ne les fit changer;
Et, l'Univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront leur fils, ce grand prodige,
Le digne rejetton de leur antique tige.

SOIT: qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui;
Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui:
Quels progrès a-t-il fait pendant sa longue absence?
A-t-il l'esprit de STIL? en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat:
De stupide qu'il fut, il est devenu fat;
Et jouant l'étourdi, sans jamais pouvoir l'être,
C'est un lourdaut badin qui fait le petit-maître.

CHRYSIPPE, dites-vous, est un homme prudent;
Son fils, qui doit partir, a l'esprit transcendant;
Son école est le monde, & le pere qui l'aime,
Assuré de ses mœurs, l'abandonne à lui-même:
Soutenu de talens aussi supérieurs,
Il ne fréquentera que les fameux auteurs,
Et les bonnes maisons.... Oui, dites les mauvaises;
Par mille débauchés mené dans ces fournaises,
On apprendra dans peu que ce phénix des fils,
Corrompu par l'exemple, égale ses amis.

S'IL passe chez l'Anglois; citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Gagnera les défauts de cette nation:
Bizarre & singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie.
Dieu vous garde sur-tout, pour comble de manie,

Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le *splen* pour goût,
Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
Pour prouver qu'il a bien profité du voyage,
Il ne se pende ici, à la fleur de son âge.

S'IL séjourne à Paris, son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan,
Mettant ce sage fils à sec par sa dépense,
Vous fera repentir de son extravagance.
Logé superbement dans un hôtel garni,
Et traîné dans un char artistement verni,
Magnifique & connu par sa galanterie,
Voyons-le de retour dans sa triste patrie.

CE seigneur opulent, qui prodiguoit son bien,
Puni par ses excès, doit par-tout & n'a rien:
Puisque le sort ingrat de son orgueil se joue,
Il trote par la ville à-travers de la boue:
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront en prison crêver à l'hôpital.

MAIS Posthume, dit-on, doit vous charmer sans doute:
Ce pere prévoyant choisit une autre route:
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un théologien:
Cet austere Mentor guidant ce Télémaque,
Saura le ramener innocent vers Ithaque;
Et des séductions garantissant son cœur.....

SUFFIT, je vous entends: ce dévot gouverneur,
Brutalement savant, sans monde & sans manieres,
Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
Auroit lui seul besoin d'avoir un bon Mentor;
C'est pire que Nessus, une bête, un butor.

QUE peut-il résulter de ce choix ridicule?
Le pupille encloitré comme dans sa cellule

Par

Par ce cuiſtre ombrageux, de ce dépôt jaloux ;
Tenu dans ſa maiſon ſous un double verroux,
De priſons en priſons voyageant par le monde,
De l'Univers entier pourroit faire la ronde ;
Qu'il verroit tout au plus les dehors des cités,
Des enſeignes, des murs & des antiquités :
On ne verra chez lui, grace à cette méthode,
Qu'un friſeur, un tailleur, un baigneur à la mode :
Et, ſi ſon plat dévot n'en eſt pas allarmé,
De faiſeurs d'entrechats un maître renommé,
Juſqu'aux coupés-battus portant ſa connoiſſance ;
Fera couler ſes pas au gré de la cadence.
Le monde policé, qu'on recherche avec ſoin,
Sera fui du bourru qui ne le connoît point,
Qui redoute ſur-tout la bonne compagnie
Où l'on n'admit jamais un cuiſtre ſans génie.
POSTHUME, je vous plains : quels ſeront vos ennuis!
Vous cultivez en vain, ſans recueillir des fruits.
Que ce fils eſt timide ; & qu'il paroît ſauvage !
La crainte & l'embarras ſe lit ſur ſon viſage ;
Viendroit-il de Paris ? Voyez ſon air peureux :
Non, vous m'en impoſez, ce fils ſort des Chartreux :
Ah, l'utile projet ! ah ; la belle dépenſe !
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France ?
Que fait-il ? qu'a-t-il vû ? qu'en fit ſon directeur ?
MAIS ſes habits, dit-on, ſont faits du bon tailleur ;
De ſes cheveux tappés l'élégante friſure
D'un toupet arrangé releve la parure ;
Il pouſſe l'inventeur des modes aux abois ;
Ses manchettes d'un pied débordent ſes longs doigts.
Et quoi ! pour s'ajuſter fit-il ce grand voyage ?
Qu'on auroit épagné de longueurs & d'ouvrage,

Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier, friseur & tailleur à Berlin!
Ils ont tout fait, ils ont décoré sa personne;
Prenez un mendiant : trois jours qu'on le leur donne;
Je réponds qu'il prendra le dehors des François :
Un friseur peut avoir de rapides succès.

INTERROGEONS pourtant quelques-uns de ces peres;
De leurs desseins secrets pénétrons les mysteres;
Ils ont sans doute un but, & ces parens sensés,
Au bien de leurs enfans sur-tout auront pensé.
Dites : lorsque vos fils de leurs couteux voyages
Reviendront étrangers par l'air & les usages,
Qu'ils seront inconnus & nouveaux parmi nous;
D'avance à quels emplois les prédestinez-vous?
Sil faut juger des faits par leur expérience,
Le Hazard en décide, & non votre prudence.

JE vois nos voyageurs aborder chaque jour;
L'un, juge postulant, se présente à la cour;
Il a pris ses degrés & soutenu ses theses
A l'université des coulisses françoises:
De crainte que Cujas ne salît son cerveau,
Il ne lut que Mouhy, Moncrif & Marivau:
Il n'est aucun discours que son esprit fertile
N'embellisse d'un trait tiré d'un vaudeville.
O le juge excellent! Heureux sont les plaideurs
Dont le sort dépendra de pareils rapporteurs!

LE flasque dameret, fils cheri de sa mere,
Jeune athlete énervé des combats de Cythere,
Desire de couvrir ses membres délicats
Du fer & de l'acier dont s'arment les soldats:
Il n'a jamais connu Vauban, Folard, Euclide,
Son code militaire est l'art d'aimer d'Ovide.

Cet autre, à ſon retour, va ſe mettre à l'écart;
Imite ſes aïeux, & ſe fait campagnard:
C'étoit bien employé d'aller en Angleterre
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre:
Voilà comme ces fous ont uſé de leur tems!

Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens;
Plus errans que ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur eſprit abonde,
Prirent en voyageant un pli ſi vagabond,
Que ſans pouvoir depuis reſter à la maiſon,
Et ſe vouant par choix aux grandes avantures,
Finiſſent en fripons convaincus d'impoſtures?

L'Allemagne, féconde en plats originaux,
En compte chez ſes grands des plus fous, des plus ſots,
Deſquels le faux orgueil trop imbu de la France,
Imite les Louis par leur magnificence:
Des princes dont l'état contient ſix mille arpens,
Réduiſent en jardins la moitié de leurs champs;
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Verſailles,
Oppreſſent leurs ſujets gémiſſans ſous les tailles.
Dans leurs vaſtes palais on chercheroit un jour,
Avant que d'y trouver le prince avec ſa cour:
Dix hourets font leur meute, & cent gueux leur armée;
Ils ſont nourris d'encens, ils vivent de fumée.
Ah qu'ils ſeroient heureux ſi leurs prédéceſſeurs
Les euſſent prudemment éloignés des grandeurs!

Ces exemples fâcheux ne frappent plus perſonne;
La coutume ſe ſuit, ſoit mauvaiſe, ſoit bonne.
La Jeuneſſe voyage, il faut donc voyager,
Dit-on en imitant, ſans penſer, ni juger.

Une meute dépeint les gens de cette claſſe;
Elle ſuit un bon chien qui la mene & qui chaſſe;

S'il abboie, aussi-tôt tous abboient après lui,
Sans connoître le cerf qui devant eux a fui,
Sans savoir où ce chien, plus expert qu'eux, les mene,
Ils jappent après lui ne le suivant qu'à peine.
Nos gothiques aïeux, dans leur grossiéreté,
Manquoient sur-tout des mœurs de la société:
Les Arts qui fleurissoient en France, en Italie,
N'avoient point réchauffé la froide Germanie;
Le besoin demandoit qu'on les cherchât dehors;
Et pour apprendre à vivre on voyageoit alors.
L'Allemagne depuis quittant sa barbarie,
A son tour par les Arts fut à la fin polie;
L'urbanité Romaine orna toutes les cours;
Mais sans autre dessein l'on voyagea toujours;
Cet abus en croissant allant à la sottise,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.

Mais quoique la coutume aye ses sectateurs,
Il est des gens sensés, au-dessus des rêveurs,
Qui préfageant de loin, & calculant d'avance,
Pesent leurs actions au poids de la Prudence.

Telamon suit un but; son fils a des talens,
Il forma son esprit dès la fleur de ses ans;
Capable des emplois auxquels il le destine,
Il le fait voyager sans craindre sa ruine:
Homme de tous les tems, & fait pour tous les lieux,
Il est goûté par-tout, il réussit au mieux.

C'est ainsi que l'on voit sur des arbres vulgaires
Enter soigneusement des branches étrangeres,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainsi l'heureux Jason d'un voyage important
Porta la toison d'or au sein de sa patrie.
Il faut au voyageur un but & du génie.

Tandis que par mes vers je vous fais ce discours,
Je vois de chez Vincent partir de jeunes ours.
Coutume, Opinion, vous gouvernez le monde;
Le sage vainement vous attaque & vous fronde:
Ah! ce n'est que trop vrai, les écarts des aïeux
Ne servent de leçons à nul de leurs neveux:
J'abandonne le monde en proie à sa bêtise;
Maudit soit qui prétend corriger sa sottise!
Que l'on s'adonne au mal, que l'on s'adonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.

Je reprends les abus sans condamner l'usage,
Votre exemple sur-tout en est un témoignage;
Si tous les voyageurs profitoient comme vous,
Il faudroit, Rotenbourg, que nous voyagions tous.

EPITRE V.

A D'ARGENS.

SUR LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

O Que j'approuve fort votre bon sens, d'Argens,
Qui retient votre esprit toujours comme en suspens!
Qui loin de décider légerement des choses,
Vous fait modestement examiner les causes!
Vous connoissez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des superstitions:
Je vois entre les mains d'un philosophe libre
Sa balance en flottant respecter l'équilibre:

Satisfait de peser, mais craignant d'affirmer,
Les sectes, les partis n'ont pu vous animer.
Fier & présomptueux dans ma tendre jeunesse,
J'aimois à décider, c'étoit une foiblesse;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des docteurs:
En songe je volois aux régions immortelles;
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avois point d'aîles:
L'imagination en se précipitant,
Dans le vaste infini m'emportoit à l'instant;
Mais craignant les écueils, j'ai rangé le rivage.
Il me semble, d'Argens, tout étant pour l'usage,
Que nous avons reçu certain degré d'esprit,
Qui, bien que limité, pour nos besoins suffit.
Cet esprit nous étoit un présent nécessaire,
Et le ciel le devoit à l'humaine misere;
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme auroit succombé sous le nombre des maux:
Sans l'appui des parens, sans secours, sans défense,
La mort retrancheroit ses jours dès son enfance;
Un tissu délié de fragiles ressorts
Artistement unis composent notre corps:
Contre les aquilons & la bise perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;
Il falloit nous couvrir, il falloit nous loger,
Filer, tramer, ourdir la laine du berger,
Charpenter dans les bois, creuser dans les carrieres,
Et sur des chars tremblans voiturer mille pierres.
Ce n'est pas encor tout: il falloit se nourrir,
Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
Et dompter par le nombre, à force réunie,
Le féroce lion, le tigre d'Hyrcanie,

Oui

Oui c'eſt par ces raiſons que le ciel a voulu
Que l'eſprit fût à l'homme en propre dévolu ;
Tel eſt ce feu divin qui fait notre partage,
Auteur de l'induſtrie, il fait notre avantage.

MAIS lorſque notre orgueil ſur le bon ſens prévaut ;
Que notre eſprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer cette nuée obſcure
Qui voile les ſecrets de toute la nature ;
Sa téméraire audace, au lieu d'embraſſer tout,
De ſon étroite ſphere apprend à voir le bout ;
Notre eſprit hors des ſens n'a plus d'intelligence ;
Nos organes groſſiers ſont privés de puiſſance ;
Nous voguons ſans bouſſole & ſans vaiſſeaux mâtés
Sur un océan plein d'écueils, d'abſurdités.

NOTRE eſprit curieux qui ſouvent nous égare,
Nous rend imitateurs du téméraire Icare ;
Mais aucun ne s'attend, s'élevant aujourd'hui,
Qu'il doit avoir le ſort de tomber comme lui.

SEROIT-CE donc à l'homme à décider en maître
Sur des ſujets abſtraits qu'il ne ſauroit connoître ?

PAR les rapports des ſens & leurs illuſions,
Il reçoit des objets quelques impreſſions ;
A l'entendre on diroit qu'il a créé le monde,
Qu'il éleva les cieux, & qu'il abaiſſa l'onde ;
Qu'un dieu trop impuiſſant par ſubſtitution,
L'admit à préſider à la création,
Des cieux juſqu'aux enfers, du couchant à l'aurore ;
Dans ce monde il n'eſt rien que ſon ſavoir ignore.

EST-CE à toi, vil mortel, à l'eſprit limité,
D'aſſervir ſous tes loix l'immenſe éternité ?
Parle, inſecte orgueilleux, ſi fier, puiſque tu penſes ;
Conſidére ces tems d'une durée immenſe :

Aurois-

Les effets merveilleux que fait l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion,
Et quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps peſant ſur l'autre également l'attire?
Le grand Newton l'ignore, & ſon art n'en dit rien:
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Et dans une région de ténebres couverte,
Qui des cauſes ſera l'utile découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Sur ces ſecrets obſcurs n'a pu nous éclaircir?

Lorsqu'un ingénieur verſé dans ſa ſcience,
Veut conſtater des faits par quelque expérience,
Niveler, meſurer, ou lever des arpens,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens;
Son opération dépend de leur juſteſſe.

Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe;
Si l'on veut raiſonner, n'eſt-il pas de ſaiſon
De connoître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore au hazard s'abandonne,
Il rejette, il approuve, il décide, il raiſonne;
Et de ſes inſtrumens bien loin de s'aſſurer,
Il ne prend pas le ſoin de les examiner:
Sait-on ſi la raiſon eſt frivole ou ſolide?
Si ſon eſprit ardent peut ſe tenir en bride?
Ou ſi malgré ce frein par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon ſens?
Mais ſon orgueil trop fier reſpecte ſa folie;
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On diroit en effet que notre eſprit trompeur
Eſt pour la vérité moins fait que pour l'erreur;
Dans cent abſurdités ſa foibleſſe nous plonge;
Du brillant merveilleux le ſéduiſant menſonge

S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité.

Il est comme un miroir dont la docile glace
Reçoit tous les objets qui frappent sa surface,
Et qui par le moyen de ses réflexions,
Sans y rien altérer, rend ses impressions.

L'homme ne conçoit pas jusqu'où va sa foiblesse;
Son amour-propre est pis qu'une éternelle ivresse;
Et cet aveugle amour imbu de ses talens,
Les érigeant en dieux, leur offre son encens.

Ce n'est point sans raison que mon chagrin l'accuse;
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse.
Qu'un adepte paroisse & promette son or,
Cent dupes du grand œuvre attendront tous leur sort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuset se dissipe en fumée.

Qu'un astrologue vienne, & lisant dans les cieux,
Annonce un avenir triste & calamiteux;
Leur esprit effrayé devenant taciturne,
Tremblant pour les malheurs que leur prédit Saturne;
S'imagine que Dieu trouble les élémens,
Afin que l'avenir les avertisse à tems;
Que ces astres nombreux sont autant de prophetes
Et que tout est perdu lorsqu'on voit des cometes.
J'en sais dont les cerveaux sont vivement frappés
D'esprits & de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres de la nuit leur semblent des fantômes:
Sans cesse en frénésie ils en ont les symptômes;
Et toujours allarmés de spectres effrayans,
Ils accusent les morts des crimes des vivans.

Les superstitieux encor plus ridicules,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules.

Combien

Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs,
Sous des mots captieux proférer des oracles,
Par des prestiges vains fabriquer des miracles?

Rassemblons tous les tems, voyons tous les pays;
De Lisbone à Pekin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un seul, (je consens qu'on le nomme)
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme?

Oui, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossieres erreurs, des prêtres frauduleux:
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile *;
L'encens fuma jadis devant le crocodile:
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Osoient servir des dieux cruels & inhumains,
Auxquels on immoloit pour appaiser leurs haines;
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix suivant ses visions;
N'avoit point combattu pour ses opinions;
Mais il changea depuis pour des erreurs nouvelles;
Ses anciennes erreurs sans rien gagner par elles:
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé,
Ou doute par foiblesse, ou croit par préjugé!

D'Argens, ne pensez pas que ma plume sévere
Vous compte impunément au nombre du vulgaire:
Je prends cet Univers de l'un à l'autre bout,
L'individu pour lors s'engloutit dans le tout.

Mais que devient au fond cette raison si vaine;
Qui sur les animaux fait si fort la hautaine?
Je n'y vois que foiblesse & qu'imbécillité,
Le bon sens est captif de la crédulité.

* L'Oignon.

Telle

Telle est cette Raison qui, si fiere à l'entendre,
Prétend tout deviner, & prétend tout comprendre;
Le bon sens est voisin du transport insensé;
L'entre-deux par malheur est trop peu nuancé :
Quel homme est sans erreur? quel sage est sans foiblesse?
Il n'est qu'un esprit sain qui voit sa petitesse.

Les hommes doivent tout aux organes des sens;
Leur ministere instruit leurs esprits impuissans;
Par eux en combinant s'aquiert l'expérience;
C'est le seul point d'appui de leur intelligence;
Mais ne jugeant de tout que par comparaison,
Dès qu'ils sortent des sens, ils perdent la raison;
De leur esprit borné la petite étendue,
Ne peut saisir ni rendre une chose inconnue;
Ils inventent des mots qui, bien qu'articulés,
Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaste Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devoit t'être accessible?
Crois-tu qu'en étendant ton esprit limité,
Il pourra contenir toute l'immensité?
Et tu veux t'engager dans l'obscur labyrinthe,
Duquel Thésée en vain voudroit percer l'enceinte.
Dans tes projets hautains il n'est plus de milieu;
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un dieu.

Tandis que l'aigle atteint la région du tonnerre,
La timide Progné vole en rasant la terre.
Ni trop haut, ni trop bas, prenons un vol moyen;
Et bornons-nous, d'Argens, sous notre méridien.
Je ne condamne point cet amour des sciences,
Qui remplit nos esprits d'utiles connoissances:
Je veux qu'un sage soit savant, sans s'entêter;
Qu'apprenant à connoître, il apprenne à douter;

Et

Et que de sa raison remarquant la foiblesse,
Ce lui soit un motif de plus grande sagesse.
Un pauvre prend peu d'or pour un immense bien.
C'est apprendre beaucoup de voir qu'on ne sait rien.
De tous les animaux que l'Univers enferme,
Chaque espece a ses loix, ses limites, son terme;
La Nature fixa par ses arrangemens
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme est, ainsi qu'Antée, illustré par la fable:
Sur terre, ce géant fut toujours indomptable;
Mais quand Hercule un jour osa le soulever,
Serrant ses bras nerveux, il vint à l'étouffer.
Il faut se renfermer dedans sa propre sphere,
Qui pourroit respirer hors de cette athmosphere;
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt à l'air.
De même notre esprit, sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer;
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, d'Argens, seroient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la métaphysique:
Nul microscope Anglois n'égaleroit nos yeux;
Nos doigts seroient plus fins & plus industrieux:
Point de problême alors, tout seroit axiome;
On pourroit disséquer la monade & l'atome;
Et prenant la Nature en tous sens sur le fait,
Décompofer chaque être, & savoir ce qu'il est.
Le souverain moteur nous cacha ces sciences;
Il nous rendit heureux sans tant de connoissances:
Plions modestement nos vœux à ses arrêts;
Du lot qui nous échut soyons tous satisfaits.

Qu'à

Qu'à notre esprit débile & prudemment timide
La Modération serve toujours de guide;
C'est elle qui jadis dans la Grece inspira
Carneade qu'alors l'Univers admira.
Ce sage de l'Erreur craignant l'effort magique,
Contre elle se couvrit de l'Egide Sceptique;
De notre foible esprit il connoissoit l'orgueil,
Et d'un systeme adroit le dangereux écueil.
CICERON son disciple au fond de l'Ausonie
Transporta son école & son académie,
Philosophe prudent, généreux sénateur,
Pere de la patrie, & fléau de l'Erreur.
O sage Ciceron! présidez à ma verve,
Soyez mon Uranie, & soyez ma Minerve;
Vous de qui l'éloquence, en plein barreau, dompta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de Tuscule,
Enseigniez à douter au Monde trop crédule;
Et peignant la vertu dans toute sa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.
OUI, laissons dans les cieux la science trop sublime,
Travaillons dans ce monde à détruire le crime.
Que sert-il après tout à l'esprit curieux
D'être instruit des secrets que nous cachent les cieux?
Loin de nous égarer dans ce fâcheux dédale,
Appliquons notre esprit à l'utile Morale:
C'est elle qui sondant tous les replis des cœurs,
Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Eplucher leurs défauts, démasquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus de leurs vices,
Dompter des passions tous les transports outrés,
Changer les furieux en humains modérés,

Nous

Nous aprendre à connoître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes ;
C'est elle qui nous fait triompher des revers.
O céleste Morale ! épurez tous mes vers ;
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque ;
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique ;
Nivellez le chemin qui mene à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il sera battu.
TANT que la Destinée & sa vicissitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude ;
Et sans perdre à connoître un tems fait pour jouir,
Mallebranche ni Wolff ne pourront m'éblouir.

EPITRE VI.

A SWËRTZ.

SUR LES PLAISIRS.

DE nos brillans plaisirs aimable directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie ;
Lequel de ces plaisirs pourroit, selon nos vœux,
Contribuer le plus à faire des heureux ?
SEROIT-CE, dites-moi, la joie impétueuse
Qui dans le carnaval devient si périlleuse
Au repos des maris méfians & jaloux,
Lorsque dessous le masque on voit de jeunes fous
Tout prêts à s'enflamer, prompts à se satisfaire,
Suivre les étendards du beau dieu de Cythere ;

Leur esprit occupé de cerfs, de sangliers;
Au lieu de voir Cinna, rêvoit aux lévriers.

J'ai vu sur vos gradins pâlir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon affolé de finance,
Pressé de visiter ses serrures, ses huis,
Et de compter sur-tout ses sacs pleins de louis.

Sans doute on vous a dit que certain géometre
Au spectacle un beau jour s'avisa de paroître;
Sans entendre, sans voir & même sans parler,
Il se mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'espace de la sale,
Le théâtre, l'optique & le grand ceintre ovale:
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et se sentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vû finir un acte, (est-il croyable?)
Il sortit brusquement, donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions?
Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres.

Si quelques préjugés nous font aimer les nôtres,
Ne nous courrouçons point si de nos sentimens
Nous voyons différer si grand nombre de gens.
Oui, bénissons plûtôt la sage Providence
Qui suffisant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même tems à les contenter tous;
Sans quoi, ces plaisirs faits pour délasser le monde,
Seroient tout au contraire une source féconde
De jalouses fureurs, d'envieux démêlés;
Et l'on verroit enfin des pays dépeuplés,
De qui les habitans trop zélés pour leurs causes,
Auroient prétendu tous avoir les mêmes choses.

Pensez-vous donc qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaisirs merveilleux pour chatouiller leurs sens?
Que manquant d'opéra, de bal, de comédie,
Ils ont droit d'accuser le ciel de perfidie?
Ah! la Nature en mere étalant ses bontés,
Ne se restreignit point à nos nécessités.
De tous nos agrémens elle fut l'ouvriere;
A son éclat brillant ouvrons notre paupiere:
C'est d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Aussi doux pour Colin que pour l'homme de cour.
C'est d'elle que nous vient le sommeil délectable,
Secours voluptueux au corps si favorable:
Dans une ardente soif trouver un clair ruisseau,
C'est boire du nectar que d'avaler son eau.
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre!
Sur le duvet des prés se coucher mollement,
Et laisser son esprit errer tranquillement!
Mais quel spectacle au monde approche de l'aurore?
La nuit fuit, & bien-tôt un beau pourpre colore
L'horizon du côté des bords de l'orient;
On voit pâlir les feux du vaste firmament;
Le brouillard se dissipe, & du haut des montagnes
Quelques foibles rayons vont dorer les campagnes;
Zephyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs;
Le monde est renaissant, l'astre de la lumiere
Remplit de son éclat sa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans
Paroissent & plus purs & plus étincelans.
Dites, par quel prestige ou bien par quel miracle
Notre opéra peut-il copier ce spectacle?

Et

Et par quelles couleurs rendrez-vous du ſoleil
La pompe faſtueuſe & l'éclat ſans pareil ?
Graux n'imitera point, quoiqu'il ſoit un grand maître,
Le doux gazouillement ſi ſimple & ſi champêtre
Du tendre roſſignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leurs voix.

Une Nymphe à quinze ans de ſa beauté parée,
A vos viſages peints doit être préférée.
Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'Art.

Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente;
Si leur ſimplicité vous paroît moins brillante
Que vos plaiſirs pompeux ſouvent trop entaſſés,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé.
Ils ſont comme un ruiſſeau qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal deſſus la molle arene;
Il embellit les prés en les rendant féconds;
Il ne ſe vante point de ſes ſuperbes ponts;
Et ſans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivieres,
De porter des batteaux décorés de bannieres,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par les habitans leurs flots ſont inſultés,
Sa courſe moins gênée en eſt bien plus égale.
Goûtez de ces plaiſirs qu'enſeigne la Morale,
Les remords devorans ne les ſuivent jamais;
On en jouit ſans trouble, on les prend ſans excès;
On y revient toujours quand on eſt las des vôtres.

Dans chaque âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres;
Au printems de nos jours, le plaiſir nous conduit;
Dans notre été, plus mûrs, la gloire nous ſéduit;
Notre automne ſolide eſt de raiſon imbue;
Dans notre froid hiver la foibleſſe nous tue.

Des viſages ridés, des cheveux blanchiſſans
Sont honteux d'arborer tous vos déguiſemens ;
Dans la décrépitude il ſieroit bien ſans doute
D'endoſſer ſans deſirs le maſque & la bahoute :
Alors l'Amour n'a plus ni fleches, ni carquois,
Et la Caducité n'en reçoit plus de loix.
L'Amour aux cœurs glacés paroît une folie,
En les abandonnant ce dieu les humilie :
Ils blaſphement l'autel qu'ils avoient adoré,
Ils ne ſont qu'impuiſſans, & non pas modérés ;
Sans paſſions, adieu vos galantes merveilles ;
Les ſens ſont comme ſourds au rapport des oreilles :
Les yeux ſont-ils frappés de l'objet le plus beau ?
C'eſt un foible réflet qui ſe peint deſſus l'eau ;
Tandis que pourſuivant ſa courſe fugitive,
Sans autre impreſſion l'onde fuit de la rive :
L'âge n'a d'agrémens qu'en ſes commodités.

Jouissons des plaiſirs ſans en être entêtés ;
Swërtz, heureux qui s'en va reprenant ſa houlette ;
Retrouver ſes jardins, ſes bois & ſa retraite,
Après que ſur la ſcene il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fier Coriolan,
Ou ſauver au milieu de la Grece aſſemblée
Iphigénie au point de ſe voir immolée.

Tout ce brillant fracas à la fin aſſourdit,
Et l'homme diſſipé lui-même s'étourdit ;
Dans une vie errante & preſque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la cour & du monde,
Mêlé toujours parmi d'affairés fainéans,
Profondément remplis de cent riens importans ;
De ces objets divers la lanterne magique
Vous rendroit auſſi fou que l'eſt un fanatique ;

De

De cette oisiveté prompt à vous infecter;
Sans vivre & sans penser réduit à végéter;
Au grand monde, au spectacle empressé de paroître;
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connoître.

Qui veut s'étudier, doit chercher le repos;
Là, seul avec lui-même, il peut voir ses défauts;
C'est ainsi de son tems que doit user le sage;
Il fera de son cœur le dur apprentissage;
Et dans un examen souvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fascinoient ses yeux;
S'arrachant hardiment l'artificieux masque
Qui cachoit ses travers ou son humeur fantasque;
Malgré son amour-propre & son miroir flatteur,
Il déracinera les vices de son cœur,
J'en conviens, il est vrai, la bonne comédie
Reprend le ridicule & censure la vie;
Mais ce jeu de nos mœurs quelquefois trop bouffon;
Effleure nos défauts sans devenir profond;
On y cherche un bon mot qu'aiguise la Satyre;
Ce n'est point un sermon, en sortant on veut rire.

Montrez-moi, s'il se peut, un mortel vicieux
Que votre comédie ait rendu vertueux:
Non, cet auguste emploi ne fut point son partage;
Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage;
C'est le combat interne & la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur & notre récompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience;
Swërtz, de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper
Que lorsque du travail il faut se dissiper.

EPITRE VII.

A ALGAROTTI.

AIMABLE rejetton de l'antique Ausonie,
En qui l'on reconnoît tout le brillant génie,
L'Atticisme & le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ses tems fortunés:
D'où vient, Algarotti, que l'homme né caustique,
Jusques sur ses amis se permet la critique?
Qu'à trouver des défauts, exerçant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison?
N'est-ce point l'Amour-propre, ingénieux Prothée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule & des défauts d'autrui
Eleve un monument qu'il érige pour lui?
Ou seroit-ce que l'homme, entraîné vers le blâme,
Portât certaine image empreinte dans son ame,
Qui retraçant les traits de la perfection,
Lui fait juger de nous par la comparaison?
Bien loin d'autoriser l'homme dans ses caprices,
Bien loin de le défendre en ses noires malices,
Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur,
Nous sert à dévoiler les vices de son cœur:
S'il étoit bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchireroit pas toute l'espece humaine;
Et dessus nos défauts beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermeroit les yeux.

MAIS

Mais de ces ſcrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tous propos des *ſi* malins, des *mais* ;
Juges de leurs amis ils leur font leur procès ;
Même à force de goût & de délicateſſe,
Ils prennent en horreur notre fragile eſpece.
Dans ce ſiecle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'eſt plus par malheur d'Achate, de Niſus;
L'homme plein de bonté paſſe pour imbécile,
Et l'amitié s'exprime en ſtyle de Zoïle.

Licidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller;
Perſe ſeroit charmant, s'il n'aimoit à railler;
Chryſippe eſt ennuyeux, il eſt toujours ſublime;
Et l'emporté Damon à tout propos s'anime;
Menelas eſt trop fier, Sulpitius trop bon;
Cet avare Midas eſt pis qu'un Harpagon;
L'hypocondre Héraclite en lui-même ſe mine;
Et Narciſſe en vrai fou chérit ſa bonne mine.

Par de pareils propos pleins de malignité,
L'on renverſe l'eſprit de la ſociété.
Ah! ſi l'homme du moins dans ſa folie extrême
Faiſoit ſans préjugés un retour ſur lui-même,
Il trouveroit en lui le nombre de défauts
Qu'il va ſi hautement blâmer en ſes égaux;
On le verroit bientôt, quand ſon ami le bleſſe,
Compenſer avec lui foibleſſe pour foibleſſe;
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nus,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus.
Qui trouve tout mauvais eſt rempli de malice;
Un œil qui voit tout jaune, eſt atteint de jauniſſe.
Souvent les préjugés & cent préventions
Sont les oracles faux de nos déciſions.

La

La Nature, en suivant ses maximes constantes,
Pourvut tous les objets de faces différentes:
Burrhus voit le dessus, Séjan voit le revers,
De-là sur un sujet cent jugemens divers.
J'ai honte quand j'entends le soldat par licence
Reprocher aux lettrés l'étude & la science;
Ou lorsqu'au financier quelque pédant fourré
De son ouvrage abject fait un portrait outré;
Ou qu'en argumentant l'homme de loi s'engage
De prouver qu'un soldat est un anthropophage.
Extravagans, bouffis de vos foibles exploits!
Dons Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immense Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
De ses vastes desseins vous ne voyez qu'un bout;
Et d'un air suffisant vous décidez de tout.

Si chacun s'enrôloit sous Cujas ou Bartole,
Qui, de ses bras nerveux, rendant la terre molle,
Déchireroit son sein, cultiveroit son champ,
Moissonneroit le bled dessous le fer tranchant?
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque prince actif prêt à tout entreprendre,
Forme sur le royaume un projet dangereux,
Et ravage vos champs par ses soldats nombreux?

RAYEZ ou le soldat ou le jurisconsulte,
Même inconvénient pour l'état en résulte:
Le ciel a composé nos inclinations
Sur le nombre d'emplois & de conditions;
Et de tant de talens l'espece & la nuance
Me fait, loin de blâmer, benir la Providence.
Ne condamnons jamais que le Vice effronté,
Trop funeste ennemi de la société.

Oui

Oui, je vous passe seul cette humeur âcariâtre,
O vous que la Nature a traités en marâtre,
Vous malheureux Thersite! & vous triste Brunel!
Vengez-vous dessus nous des cruautés du ciel.
Mais qu'un homme d'esprit se porte à la folie
D'obscurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malheur enclin à blâmer ses égaux,
Sur leurs vertus aveugle, & lynx sur leurs défauts;
Il se fasse un plaisir de nuire & de médire;
Non, c'est à quoi mon cœur ne peut jamais souscrire.
Ce sujet me rappelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la fable instruisoit mon esprit.
En ces tems que le monde étoit en son enfance,
Tous les êtres, dit-on, avoient la connoissance;
La Raison éclairoit les sages animaux,
L'on entendoit parler jusques aux végétaux;
Toute chose en naissant sembloit être parfaite.
Nulle plante ni fleur n'étoit alors muette.
Dans un certain jardin en ce tems renommé,
Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La Rose en s'admirant, & méprisant la Vigne,
Lui dit un jour: Je plains ta destinée indigne;
Si l'homme ne tailloit tes rameaux superflus;
Si tu n'élevois pas tes pampres abbatus,
Entourant tendrement cet orme charitable,
Tes sarmens languissans ramperoient sur le sable:
Tes seps disgraciés ne portent point de fleur,
Ils ne donnent point d'ombre, ils n'ont aucune odeur.
Aux rayons d'un beau jour lorsqu'on me voit éclôre,
Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore;
La myrrhe & les encens qui sont les moins communs,
N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;

Mes

Mes fleurs ſont des feſtins les compagnes fidelles ;
J'orne par mes bouquets la coëffure des belles ;
Et reine des jardins mes charmes raviſſans
Peuvent ſeuls contenter le goût & tous les ſens.
Je vaux bien plus que toi, dit la Vigne à la Roſe ;
Trop peu durable fleur, tu n'es qu'à peine écloſe,
Que la bize en ſoufflant vient terminer ton ſort ;
Le jour qui t'a vû naître, eſt le jour de ta mort :
J'eſtimerois bien plus tes qualités divines,
Si ta tige hériſſée enfantoit moins d'épines ;
Si joignant à tes fleurs l'utilité des fruits,
Tu fuſſes, belle Roſe, ainſi que je le ſuis,
Couverte de raiſins ſi féconds en délices.
Qui ne préféreroit mon vin à tes calices ?
Ces grappes au preſſoir réduites en liqueurs,
Chaſſent l'ennui chez l'homme, & raniment les cœurs.
Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes
Le thyrſe de Bacchus, la tête des Bacchantes ;
Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.
Un groș vilain Chardon écoutant leurs diſcours,
Occupant un terrein qu'il rendoit inutile,
Leur dit en hériſſant ſon panache ſtérile :
Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon goût ;
Mais tout terrein m'eſt bon, ma plante vient par-tout ;
Et vos fleurs & vos fruits de quel nom qu'on les nomme,
Ne ſont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme.
De notre liberté nous connoiſſons le prix ;
Allez, & des Chardons n'attendez que mépris.
Ces plantes chaudement alors ſe diſputerent ;
Et, ſans ſe ménager, leurs défauts critiquerent.
Au fort du démélé, l'Aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards planant ſur eux en l'air :

Etouffe

Etouffe, vil Chardon, dit-il, ta voix profane,
Rebut de la Nature & pâture de l'âne!
Il faut être parfait quand on veut tout blâmer,
Perds désormais la voix qui t'a fait blasphémer.

Et s'adressant ensuite à ces diverses plantes :
Réprimez, leur dit-il, vos satyres mordantes;
Et sans vous avilir par vos propres arrêts,
Applaudissez plûtôt à vos divers succès.
Tout est ce qu'il doit être, & la vigne & les roses
Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses.
N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux;
Oui, la perfection est l'attribut des dieux;
Du bon & du mauvais le bizarre assemblage
De ce foible Univers semble être le partage;
La terre si féconde a d'arides cantons;
L'été brûle d'ardeurs, l'hyver a ses glaçons;
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des gouffres, des bois, des mers & des campagnes :
La discorde renaît parmi les élémens;
Le feu devore tout, l'air est troublé des vents.

Qui se peint tout en beau dans les lieux qu'il habite,
Fait le songe enchanteur d'un heureux Sybarite :
Qui trouve tout mauvais, n'est qu'un fol en effet;
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.



EPITRE

EPITRE VIII.

A MA SŒUR DE BAREUTH.

SUR L'USAGE DE LA FORTUNE.

Du songe des grandeurs, l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philosophie :
Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
Je profite du tems qui chaque instant s'enfuit ;
J'achete à peu de frais mille plaisirs champêtres ;
Je plante des berceaux, je fais tailler des hêtres ;
Je lis la Quintinie, & par son art divin,
Je change un sable aride en fertile jardin :
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclôre,
Des plantes qu'un climat plus doux reçût de Flore.
Mon ami Lycaon vient dans ces lieux reclus
Disserter avec moi du prix qu'ont les vertus ;
Et lorsque son discours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poésie.
Une feuille, une fleur, & de moindres objets,
A nos moralités fournissent des sujets ;
La Nature à nos yeux est pleine de merveilles,
Nous admirons souvent le peuple des abeilles ;
O quel plaisir, ma sœur, de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur apprit à piller !
De leurs soins mutuels & de leur vigilance,
Résulte pour l'essain la commune abondance.

L'un

L'un travaille pour l'autre, & ce miel apprêté
Appartient ſans partage à la communauté.

Pourquoi ne ſuit-on pas, diſois-je, leur exemple ?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuſe union, & l'ordre ſans égal
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a mieux que nous réglé ſa république;
On n'y voit point de mouche altiere & magnifique
Refuſer à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux;
L'Orgueil & l'Intérêt reſpectent leur repos.
Fiere Raiſon humaine, orgueilleuſe Folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie!

Notre cœur endurci mépriſe les humains;
L'homme change de mœurs en changeant de deſtins:
Ennivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême,
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.

Qui diroit, en voyant ces grands ſi dédaigneux,
Que les pauvres ſont faits du même limon qu'eux ?
Que ces gueux en lambeaux, croupiſſant de miſeres,
Portent les mêmes traits, ſont en effet leurs freres ?
Ils ont moins de rapport, que n'en ont les agneaux
Aux ſanguinaires loups, ennemis des troupeaux.

Que je ſuis en courroux, lorſque certaine alteſſe,
Juſqu'aux chevaux, aux chiens, prodigue ſa tendreſſe!
On diroit que pour eux le deſtin l'agrandit;
De ſa folle dépenſe ils tirent le profit:
Ses chevaux ſuperflus s'engraiſſent à la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre ſe deſſeche.
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'eſt un ſonge vain que le malheur d'autrui.
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune
Que j'en ai mépriſé les grands & la Fortune.

Vous en êtes surpris? repartit Lycaon,
Le monde est inhumain, ingrat & sans raison:
Pour moi, depuis longtems j'appris à le connoître;
Jadis de la Fortune on m'a vû le grand-prêtre:
Son temple étoit rempli de sots adulateurs,
L'univers y venoit demander des grandeurs.

Le courtisan disoit: « O puissante Déesse!
» Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppresse
» Un rival odieux, qu'on dit de mes amis:
Le roi lui demandoit des esclaves soumis:
Un homme du bel air, à mine évaporée,
Vouloit une maison d'or toute décorée;
Un franc dissipateur exigeoit un grand bien,
Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien.

L'avare lui disoit: « Déesse salutaire,
» Donnez-moi bien de l'or afin que je l'enterre ».
Un comte en se dressant, crioit avec fierté:
» Quand viendront les honneurs que j'ai tant mérité?

Je n'aurois jamais fait, si de tant de prieres
Je voulois rapporter les phrases singulieres:
Bref, aucun ne pensoit dans ses bisarres vœux
Au noble & doux plaisir de faire des heureux:
Et ma déesse aveugle, inégale ou quinteuse,
Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse,
Refusoit par travers, ou donnoit sans raison.

La Fortune, lui dis-je, est pire qu'un poison:
Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimere,
Elle altere le fonds du meilleur caractere.
L'homme dans ses transports, s'imagine être un dieu,
Et prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu:
Tous ces grands, endormis au sein de l'opulence,
Pensent qu'ils sont le but pour qui la Providence

Fit fortir du néant ces êtres ſi divers,
Qui rampent ſur la terre, ou volent dans les airs:
Ils ſe placent eux ſeuls au centre de ce monde;
Tout eſt bien quand chez eux un certain luxe abonde;
Tendres ſur leur ſujet, inſenſibles pour nous,
De leur folle grandeur ombrageux & jaloux,
Semblables aux rameaux, dont les feuilles ſteriles,
Des arbres fruitiers, tirent les ſucs utiles;
Qui dans un vain feuillage, étalant leur beauté,
Voient les tendres fruits ſecher à leur côté:
Eſt-ce donc pour eux ſeuls que je filtre la ſeve,
Qui par tant de tuyaux juſqu'aux branches s'éleve?
Ah! que l'on feroit bien d'émonder ces rameaux
Des préſens de Pomone injurieux rivaux,
Si l'on n'en voyoit pas ſans fin groſſir le nombre.

LYCAON repartit, prenant un air plus ſombre;
Peut-être verroit-on plus de cœurs bienfaiſans;
Mais ce monde pervers eſt peuplé de méchans:
Les bienfaits ſont payés de noire ingratitude:
Quiconque des vertus fait toute ſon étude;
S'il connoît les mortels, ne les ſervira pas.

QU'IL eſt beau, Lycaon, de faire des ingrats!
Faut-il que l'intérêt, lui dis-je, en tout décide,
Quand même à la vertu notre penchant nous guide?

O vous, ſage Minerve, aimable & tendre ſœur,
O vous qui poſſédez tous les talens du cœur!
Vous penſez, je le ſçais, qu'un noble caractere
Ne trouve en ſa grandeur de plaiſir qu'à bien faire;
Pouvant attribuer à l'homme ſon égal,
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

CES piliers ſomptueux, dont l'habile architecte
Orne pompeuſement ſa façade correcte,

Au-tour du mont ſacré triomphoit la Diſcorde ;
Son éloquente voix rétablit la concorde :
« La République, amis, leur dit-il, eſt le corps,
» Dont tous nos citoyens ſont autant de reſſorts :
» Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
» Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie :
» Suppoſons que la bouche habile à diſcourir,
» Refusât à ſon corps le ſoin de le nourrir ;
» Tout l'animal ſentant une langueur mourante,
» Seroit mis au tombeau par la faim dévorante :
» Membres ſéditieux, apprenez que chacun
» Eſt fait pour concourir au bien-être commun ».

Quel que ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie ;
De la totalité l'on fait toujours partie :
L'état vous reconnoît pour un membre perclus,
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus.

Sçachons nous arrêter au bord de la ſatyre,
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire,
Indiquons en amis, ſans prêcher en cenſeurs,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs ;
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.

« Il n'eſt rien de plus beau dans ton ſort glorieux,
» Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
» Ni rien de plus divin dans ton beau caractere,
» Que cette volonté toujours prête à le faire,
Oſoit dire à Céſar, ce conſul orateur,
Qui de Ligarius ſe rendit protecteur ;
Et c'eſt à tous les rois qu'il paroît encor dire :
» Pour faire des heureux vous occupez l'Empire ;
» Aſtres de l'univers, votre éclat eſt pour vous ;
» Mais de vos raïïons l'influence eſt pour nous ».

La puissance en effet n'est point une Gorgone,
L'usage qu'on en fait, la rend mauvaise ou bonne;
C'est un glaive tranchant qui ne devient fatal,
Que lorsqu'un bras cruel veut l'employer au mal:
De ces vaines grandeurs, faux juges que nous sommes,
Il n'est que les vertus qui décorent les hommes!

Neron, quoique césar, fut haï des Romains,
Et Titus fut, sans pourpre, admiré des humains.
On saisit les défauts, on blâme la personne,
Malgré l'éclat brillant que répand sa couronne.

Mais, faut-il être roi, pour être bienfaisant?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable;
Dans l'état médiocre on sera secourable:
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu;
Un grand doit protéger l'indigente vertu.

La fortune au mérite est comme un baromêtre;
S'il hausse, la vertu doit d'autant plus paroître:
Nos états sont divers, nos devoirs sont communs.

Ainsi les tendres fleurs nous donnent leurs parfums;
Les campagnes, leurs bleds entassés dans nos granges;
Les rochers, leurs métaux; les vignes, leurs vendanges;
L'Océan, ses poissons; & les vents, leur fraicheur.
Ainsi l'astre du Nord guide le voyageur:
Ainsi des jours, des mois, la coursiere inégale,
En éclairant les nuits, répand sa lueur pâle:

Ainsi le grand flambeau, moteur de l'univers,
De ses rayons brillans, remplit le champ des airs.
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime & rend la vie à toute la Nature.

EPITRE IX.

A FINCK.

LA VERTU PRÉFERABLE A L'ESPRIT.

LE défaut principal du fiecle où nous vivons,
Digne des habitans des petites-maifons,
C'eft que, jufqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun du bel efprit au fond du cœur fe pique.
Cette fureur s'accroît, & nous poffede tous :
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.
Le monde aime l'efprit, il rit de la bêtife :
Il en faut, on en veut, pour fe trouver de mife :
Du plus fot en ce point l'amour-propre enflammé
En emprunte le mafque afin d'être eftimé.
Ah, que ne fait-on pas pour ufurper ce titre !
L'un, fléau des auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talent que fes confreres n'ont,
Critique amérement ce que fes rivaux font ;
Il penfe qu'en jouant le rôle de Zoïle,
L'Univers abufé l'en croira plus habile.
Un autre plus pervers va jufqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'efprit il immole fon cœur :
Prépare des poifons, attaque, mord, déchire :
De l'encens des humains fon efprit altéré
Ne s'eft perdu d'honneur qu'afin d'être admiré.
D'autres préfomptueux qui s'élevent aux nues,
Débitent hardiment leurs vifions cornues ;

Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand ſavoir;
Soyez ſpirituel, plaiſant, profond, ſublime,
Je veux qu'on vous admire, & non qu'on vous eſtime:
Mon ſuffrage en un mot n'eſt dû qu'à la vertu;
Sans vertu, tout eſprit eſt mal-fait & tortu;
Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme.
Prouvez que vous l'aimez: de quel nom qu'on vous nomme,
Certifiez le fait, & mon cœur qui vous rit,
Vous trouvant noble, aimable & plein d'un bon eſprit,
Dévoue à vos vertus une amitié ſincere.

L'ESPRIT n'altere point le fond du caractere:
Cet auteur * tant noté, déteſté des François,
(Qui contre le Régent décocha tant de traits,
Et couvrit dans ſes vers des ſons de l'harmonie
L'aſſaſſinat affreux qu'ourdit ſa calomnie)
Avec de grands talens avoit tant de noirceur,
Qu'en admirant ſes vers, on abhorroit ſon cœur.
Avec beaucoup d'eſprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, ſcélérat, parricide.

CARTOUCHE qu'on a vû périr ſur l'échaffaud,
Ne fut point accuſé d'être imbécille ou ſot;
Il gouverna long-tems, en maître deſpotique,
Des filoux, des voleurs l'infame république;
Il fut chef de ſa bande, il ſoumit ſes égaux.
Cartouche eut quelques traits qui forment les héros.

UN eſprit malfaiſant, toujours enclin à nuire,
Oſe-t-il ſe flatter de plaire & de ſéduire?
Le mal peut éblouir par des dehors brillans:
Mais lorſqu'on les connoît, on hait tous les méchans.

* La Grange.

Leur esprit est pareil aux arides racines,
Qui, sans porter des bleds, sont couvertes d'épines:
Les malheureux efforts de leur fécondité
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le Public imbu d'un caprice bizarre,
Méprise l'ordinaire, & respecte le rare,
Je prétends lui produire, en un terme prescrit,
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit;
J'entends ici l'honneur pris dans un sens sévere
Qui ne brille jamais dans une ame ordinaire.

Le monde sur nos mœurs juge légérement;
Il rejette, il approuve; & sans discernement,
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où souvent il n'en est l'ombre ni l'apparence.
Le nonchalant Simon passe pour vertueux;
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux:
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise;
Ce n'est point sentiment, dans le fond, c'est bêtise:
Le scélérat Damon aime l'impunité,
Ses vices sont masqués d'un air de probité;
Si vous sondez son cœur, ce n'est qu'hypocrisie.

Avec autant d'esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen;
Tel doit être le sage & tout homme de bien.

Ce héros vertueux, si rare en son espece,
N'est point un fourbe orné des dehors de sagesse,
Qui joint aux vains discours qu'il ne pratique pas,
Toutes les actions d'infames scélérats;

Il

Il ne vacille point, il reſte toujours ferme;
Jamais à ſes vertus on ne marqua de terme:
Tandis que tant d'humains ſont foibles, chancelans,
Comme on voit les roſeaux agités par les vents,
Lui, comme un chêne âgé, bien ancré dans la terre,
Réſiſte à la tempête, & brave le tonnerre.
Le crime eſſaye en vain de ſouiller ſon honneur,
Et l'Envie impuiſſante en frémit de fureur.
Il eſt comme un vaiſſeau qui triomphe d'Eole;
Ses voiles ſont l'eſprit, la gloire eſt ſa bouſſole;
Son jugement le ſert comme un pilote heureux;
Les ouragans qu'il craint ſont ſes deſirs fougueux;
Et le lieu vers lequel le conduit ſa prudence,
C'eſt un port peu connu, la bonne conſcience.
Ce caractere heureux naît de la liaiſon
D'un eſprit éclairé, ſoumis à la raiſon.
Oui, l'homme vertueux, oui, le ſage que j'aime,
Eſt plus rare cent fois que n'eſt le phénix même;
Son mérite puiſſant, ſi brillant à mes yeux,
Du niveau des mortels l'éleve juſqu'aux cieux.
Pourroit-on préſumer qu'une vertu ſi pure
Sortît ſouvent des mains de l'avare Nature?
Et ne voyons-nous pas dans ce monde méchant
Le crime l'emporter ſur le cœur bienfaiſant?
Cette perfection, cette ſageſſe égale,
C'eſt la Venus des Grecs, en genre de morale.
Eprouvons au creuſet tous vos eſprits charmans;
J'y vois peu de ſolide & beaucoup d'agrémens;
C'eſt un propos léger, plein de plaiſanterie,
Un ton de politeſſe & de galanterie:
Mais gardez-vous bien d'eux; un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer!

Ils

Ils vous ſacrifiront pour un trait de folie:
Que dis-je? l'amitié, tout ſert à leur ſaillie;
Ils ſauront relever vos plus ſecrets défauts;
Ils mourroient s'il falloit r'avaler leurs bons mots:
S'ils empruntent de vous, c'eſt pour ne rien vous rendre;
Si vous daignez leur plaire, il n'y faut plus prétendre;
Ou bien pour ſe venger, vous blâmant en tous lieux,
Ils vous barbouilleront de leurs traits odieux.
MALHEUR à l'Univers, s'ils ne peuvent ſe taire!
Leur plume trop féconde, en dépit du libraire,
Deſſus leurs éditeurs & deſſus leurs rivaux
Va répandre ſon fiel en diffamans propos.
Il deviendront du jour la fable & la nouvelle;
Leurs livres ne ſeront qu'une longue querelle,
Ecrits injurieux ou fatras inſenſés:
Tantôt calomnians & tantôt accuſés,
Ils ſauront infecter par des injures ſales
Le Parnaſſe épuré du langage des halles.
VOYONS un bel eſprit d'un coup d'œil différent;
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.
QU'ON le place à la cour: ſavant dans ſa doctrine,
Il intrigue, il cabale, il jure la ruine
D'un Mécene en faveur qu'il trouve en ſon chemin.
S'IL décrete au barreau: voyez cet inhumain;
Devant ſon tribunal la juſtice eſt vénale;
Le droit entre ſes mains devient un vrai dédale;
L'argent du corrupteur y fait taire les loix,
Et réduit l'orphelin & la veuve aux abois.
QUE ſera-ce, grand dieu! quel avenir ſiniſtre,
Si le prince aveuglé le prend pour ſon miniſtre!
D'abord ce forcené brûlant d'entrer en jeu,
Aux quatre coins mettra toute l'Europe en feu:
Il

Il veut ſe faire un nom, l'extravagant ſe flatte
De l'immortalité dont jouit Héroſtrate.
L'HONNESTE homme n'a pas autant de faux brillant;
Mais ſûr en ſon commerce, ami ſage & prudent,
Il eſt toujours égal, diſcret en chaque affaire;
Simple au ſein de la cour, doux, quoique militaire;
Auteur ſans arrogance & juge ſans erreur,
Il ne s'écarte point des principes d'honneur.
DITES: à votre gré quel eſt le préférable?
Cet homme en tous les tems modeſte, ſûr, aimable;
Ou cet eſprit bouillant qui pouſſe en ſes écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de pétards,
Où parmi la fumée on voit briller les flammes;
Et qui met ſans pudeur l'Europe en épigrammes;
Qui change dans un jour tantôt blanc, tantôt noir;
Votre ami le matin, votre ennemi le ſoir;
Qui parle, ſe reprend, affirme, déſavoue;
Et qui ſait vous blâmer, de même qu'il vous loue:
Conſultez le bon ſens, ſourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, peſez & puis jugez.



EPITRE X.

A MON FRERE FERDINAND.

SUR LES VŒUX DES HUMAINS.

Que les hommes ſont fous ! qu'ils ſe font d'embarras !
Platon les crut ſenſés, il ne les connut pas.
Un triſte inſtinct les porte à la viciſſitude,
Leur vie eſt le tableau de leur inquiétude :
Empreſſés d'obtenir, laſſés de poſſéder,
Ils ſont tous mécontens & prêts à murmurer.
Un ſoir prenant le frais au centre de la Ville,
J'allois m'entretenant ſeul avec Théophile :
J'approche du portique & des murs du jardin,
Un peuple très-nombreux rempliſſoit le chemin,
De mille voix en l'air, le diſcordant mélange,
Nous annonçoit de loin la multitude étrange
Qu'aſſembloit en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté.
Un deſir ſéduiſant de curioſité,
M'anima d'écouter ces entretiens frivoles,
De recueillir le ſens d'un nombre de paroles
Dont le bourdonnement ſe répandoit au loin.
Theophile reprit : « Quel eſt donc le beſoin
» D'eſpionner le peuple ? Hé ! que peut-il ſe dire ?
» Il parle ſans bon ſens, il chante, il aime à rire :
» Quiconque oſe d'autrui pénétrer les ſecrets,
» D'un deſir indiſcret riſque à payer les frais. »

Am

Ah! dis-je, qui prétend ſçavoir ce que nous ſommes,
Doit en toute rencontre étudier les hommes;
C'eſt dans la liberté que paroiſſent les mœurs,
Nul maſque ne les cache, on lit dans tous les cœurs:
Suivez-moi dès ce pas, obſervons le ſilence,
Et perçons à travers de cette foule immenſe.
Alors, tous deux des bras écartant les paſſans,
Nous ouvrons une route & volons en avant.

A peine enfilons-nous la principale allée,
En nous pouſſant tous deux au ſein de la mêlée,
Que deux écervelés, qui ſe parloient tout haut,
Diſoient: » Qu'il plaiſe au Ciel d'allumer au plutôt,
(» Qu'importe dans quel lieu que ce ſoit de la terre)
» Pour exaucer nos vœux, une ſanglante guerre!
» On connoîtroit alors le prix que nous valons:
» Loin de nous conſumer, ainſi que nous faiſons,
» Dans les honneurs obſcurs des grades ſubalternes;
» On reverroit en nous des Eugenes modernes. »
Des jeunes officiers ſe parloient ſur ce ton,
Le poil folet à peine ombrageoit leur menton.

Au même inſtant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle:
Vingt perſonnes au moins ſe parloient à la fois,
Sans penſer, ſans entendre, & ſans ſçavoir pourquoi.

Ce flux impétueux qui ſoudain nous inonde,
Se diſſipe & s'écoule à l'inſtant comme l'onde.
Tout change, & nos voiſins ſont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus.
Un ſquelette ambulant me paſſe & me coudoie,
Diſant à ſon ami: « Dieu! que j'aurois de joie,
» Si le Ciel bienfaiſant renouvellant ſes dons,
» Daignoit me départir deux vigoureux poumons:

» Un

» Un ſiecle tout au moins j'aurois deſſein de vivre »!
La toux en l'étouffant, l'empêcha de pourſuivre.
D'ABORD d'autres paſſans s'approcherent de nous:
Un perſonnage âgé ſe diſtinguoit d'eux tous;
Il diſoit d'un ton ſec à l'un de ſes confreres:
« Il vous plait de louer l'ordre de mes affaires;
» Mais ne préſumez pas que je me trouve heureux
» Tant que les dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;
» Je les ai conjurés que ma ſterile flamme
» Pût au moins procurer un ſeul fils à ma femme:
» Mes avides neveux deſirent mon trépas;
» Mes biens accumulés ſeront pour ces ingrats:
» Ah! quel affreux chagrin ».... De ſes amis paſſerent,
Bras deſſus, bras deſſous, bruſquement l'embraſſerent;
Et de mille fâcheux, les bruits confus & ſourds
M'empêcherent d'ouir la fin de ce diſcours.
A d'autres importuns j'abandonne la place,
Et me débarraſſant d'entre la populace,
Je parvins à la fin auprès des cabinets:
Lancret eût dans ces lieux pû choiſir des ſujets:
On chantoit, on danſoit, on éclatoit de rire;
Tous ceux qui de l'amour chantoient le doux empire,
Auprès de leurs beautés faiſoient les doucereux.
UN homme très-rêveur étoit tout proche d'eux,
Il ſe proménoit ſeul d'un pas grave & ſtoïque,
En ſe frottant le front d'un air mélancolique,
Ses yeux fixés ſur terre, exprimoient ſa douleur;
Touché de ſes ſoupirs, touché de ſon malheur,
Lui promettant mes ſoins & ma foible aſſiſtance,
Je le preſſe ſur-tout de rompre le ſilence.
» Ah puiſſe Beſtuchef périr tragiquement!
Reprit-il, & ſoudain me quitta bruſquement.

THEOPHILE

Théophile à la fin brûlant d'impatience,
S'écria : « Quelles gens ! ah, quelle extravagance !
» Partons, & dès demain revenons tous les deux :
» Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
» Et nous favoriser d'un tems doux & propice ».
Appercevez du moins quelle est votre injustice ;
Vous, dis-je, qui frondez tous ces gens à projets,
Vous en formez ici pour de moindres sujets ;
Au lieu de relever les foiblesses des autres,
Il seroit plus sensé de corriger les vôtres :
Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin ;
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain :
Peut-être que les vents assemblant les nuages,
Ménacent dès la nuit de vapeurs & d'orages.
Mon frere, je vous fais le tableau de nos mœurs ;
Voyez ces insensés en proie à mille erreurs,
Dévorés de desirs & nourris de chimeres,
S'élever follement au-dessus de leurs spheres ;
Attristés du passé, dégoutés du présent,
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant :
D'un bonheur idéal, soigneux de se repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encore naître ;
Et vont en étourdis importuner les dieux,
De frivoles projets, de vœux audacieux.
Remplissez leurs souhaits ! La colere céleste
Ne leur auroit pû faire un présent plus funeste.
Supposé qu'il fût libre au desir des humains,
De consulter l'oracle au palais des Destins :
Tout ce peuple à projets accoureroit en hâte
Pour y trouver l'objet dont son espoir le flatte.
Mais il ne verroit point dans ces parvis sacrés,
L'enchaînure de faits qu'il avoit espérés.

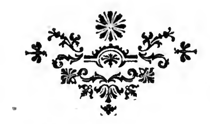
Que le Destin au moins, pour les tirer de peine,
Amene du néant ses projets sur la scene,
Dans l'ordre dans lequel ils pourroient arriver,
Ne leur diroit-il pas: « Venez pour observer
» Ces causes, ces effets, ces tristes conséquences:
» Voyez combien vos vœux trompoient vos espérances.
» Vous qui ne respirez qu'allarmes & combats,
» Votre sort vous livroit à la faulx du trépas.
» Et vous qui de Nestor enviez les années,
» Lisez dans l'avenir les noires destinées
» Qu'en prolongeant vos jours le Ciel vous préparoit:
» Mourez donc désormais sans avoir de regret,
» En adorant des dieux la clémence infinie,
» Dont l'extrême bonté retranche votre vie.
» Et toi vieillard fâcheux, vois ce fils désiré:
» Grand Dieu! c'étoit un monstre, un fils dénaturé.
» Misanthrope agité de fantomes sinistres,
» Au lieu d'un Bestuchef, vois deux nouveaux ministres,
» Plus fiers, plus corrompus, & plus entreprenans.
» Qui pourroit extirper la race des méchans?
» Des horreurs du trépas, cette hydre renaissante,
» En se multipliant, paroît plus insolente. »
A la fin tous ces fous, mécontens de leurs vœux,
Diroient: N'en faisons plus, laissons agir les Cieux.
Qu'est-ce que nos souhaits? des désirs téméraires,
De frivoles desseins, hardis, imaginaires,
Conçus dans des cerveaux trop féconds en projets,
Mécontens, turbulens, souvent trop inquiets.
Notre sort est marqué; mais l'homme irraisonnable,
Veut changer à son gré cet arrêt immuable,
Tandis que Jupiter de deux vases égaux,
Verse sur les humains & les biens & les maux.

Mortel extravagant, infecte qui murmure;
Prétends-tu renverser l'ordre de la nature,
Et joüir d'un bonheur toujours pur & parfait?
Dis-moi: Qui t'a promis cet étrange bienfait?
Réponds: pour quels humains les trois Parques séveres
Ont-elles donc filé des jours sans fin prosperes?
Consultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces fastes échappés à l'injure des tems;
Fouillons l'antiquité, rappellons-nous l'histoire
Des hommes dont les noms vivent dans la mémoire.
J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers;
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.
Cresus se crut heureux; une foule importune
De courtisans flatteurs adoroit sa fortune;
Il apprit de Solon, qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.
Cyrus, qui le vainquit & qui dompta l'Asie,
Perdit en même jour sa fortune & sa vie;
Une femme * mit fin à ses projets fameux.
Le vainqueur de Numance entouré d'envieux,
Vit flétrir ses lauriers cueillis par la victoire;
Le Romain de trop près ne pouvoit voir sa gloire:
Ce généreux soutien de Rome & du Sénat,
Périt dans son palais par un assassinat.
Je pourrois vous citer l'exil de Belisaire,
Un Fréderic second, errant dans la misere;
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultava pensa rendre captif.
Oui, tel est notre sort: nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées;

* *Tomyris.*

Faut-il, pour le prouver, en ſtile d'oraiſons;
D'exemples entaſſés renforcer mes raiſons?
Cette inſtabilité du monde fait l'eſſence:
Quel homme n'en fait pas la triſte expérience?
Mais notre orgueil aigri nous rempliſſant de fiel,
Révolte nos eſprits contre l'arrêt du Ciel:
Les choſes à nos yeux ſemblent changer leurs formes;
Et les moindres malheurs ſont des monſtres énormes.
» PASSE, que le vulgaire éprouve des hazards;
» Mais des gens tels que moi méritent des égards,
Diſoit un certain homme ennuyé de l'attente
Du bien qu'il eſpéroit de la mort de ſa tante.
VARUS eſt mécontent, il ne ſçait pas de quoi;
Mais ſon chagrin le ronge, & lui donne la loi.
SI Verrès fait des vœux, c'eſt que Verrès s'ennuie;
Il veut des nouveautés qui diſſipent ſa vie.
GALBA devenu Prince, eſt las de ſon bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne ſoit Electeur:
Mais à peine l'eſt-il, que ſa folie extrême,
Veut décorer ſon front du ſacré diadème;
Et mécontent bientôt de cette dignité,
Il envie aux Céſars leur vaine Majeſté;
Ses vœux vont en croiſſant, il eſt incorrigible.
Oui, rendre un fol heureux, c'eſt une œuvre impoſſible.
O le ſage diſcours, que le vieux Cynéas
Fit au bouillant Pyrrhus qui ne le ſuivit pas
» Rayez ces grands projets dont votre eſprit s'ennivre:
» Apprenez à jouir, c'eſt apprendre à bien vivre ».
Je ſuis de ſon avis: ici bas tout mortel
Doit jouir du préſent, c'eſt le ſeul bien réel;
Le tems qui fuit toujours emporte nos années,
En dévorant ſans fin nos frêles deſtinées;
Il

Il s'envole, le traître, & ne revient jamais!
Qu'à ces momens perdus nous aurons de regrets;
Où l'ame, de vapeurs se sentant oppressée,
Dans l'avenir obscur va noyer sa pensée.
CET avenir voilé devant nos foibles yeux,
Est le plus grand bienfait que nous tenons des dieux.
SI les hommes étoient instruits de leur histoire,
Qu'ils prévissent leur honte, ou connussent leur gloire,
Les larmes chez les uns ne tariroient jamais,
Chez d'autres le bonheur seroit privé d'attraits;
Ou dégoutés trop tôt des destins de la vie,
Plusieurs l'abrégeroient sans l'avoir accomplie.
SOYONS donc ignorans sur ce que par bonté,
Le Ciel a de nos yeux prudemment écarté:
Sans murmurer sans fin contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse insolence:
Que le Ciel à son gré dispose des humains;
C'est à nous d'obéir à l'ordre des Destins.



EPITRE XI.

A MA SŒUR DE SUEDE.

QUELLE gloire, en ce jour, ma sœur, vous environne!
Vos premiers pas en Suede en approchant du trône,
Sont des pas de géant vers l'immortalité.
A PEINE y fûtes-vous, que l'animosité,
Le trouble, la discorde & la haine intestine
Dont ce peuple en son sein préparoit sa ruine;
Que les dissensions des citoyens jaloux,
Que toutes leurs fureurs s'appaiserent par vous.
Par l'éclat imposant d'une vertu suprême,
Votre cœur rend la Suede égarée à soi-même:
De leurs revers passés les esprits abbattus
Retrouverent en eux leurs antiques vertus:
Une femme paroît, sa valeur héroïque
Rend l'audace au Sénat, la gloire à la Baltique,
Et la même fierté qu'au tems de ses héros,
Ce royaume opposoit à ses puissans rivaux.
QU'HOMERE vainement vante Penthésilée;
Elle accourut sans fruit au fort de la mêlée
Des bords du Thermodon à ceux du Simoïs:
Quelque fût sa valeur & ses faits inouis,
Son bras ne put sauver la malheureuse Troie
De la flamme du Grec dont elle fut la proie:
Ces faits si bien chantés, ces grandes actions
Sont d'un esprit fécond les nobles fictions.

QU'EN

Qu'en vers harmonieux le ſublime Virgile
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille,
Dont le foible ſecours & les rares vertus
Ne purent ſoutenir le bon roi Latinus :
Votre gloire en ce jour eſt bien plus haut montée ;
Avec autant de force elle n'eſt pas chantée ;
J'en connois la grandeur, j'admire vos exploits ;
Mais, pour tout exprimer, je n'ai termes ni voix :
Le ſeul pinceau d'Apelle oſoit peindre Alexandre.
Si ma témérité me fait trop entreprendre,
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un auteur,
Et tout ce que j'entends, prône votre grand cœur.

A peine auprès du trône on vous vit arrivée,
Qu'en proférant deux mots la Suede fut ſauvée.
Votre exemple inſpira la noble fermeté
Juſqu'au ſein palpitant de la Perplexité.
Ce peuple libre & fier, ma ſœur, qui vous admire,
Apprit à ſoutenir l'honneur de votre empire :
Timide auparavant, mais enhardi par vous,
Il ſut en impoſer à ſes voiſins jaloux ;
A ce peuple féroce & naguere barbare,
Qui marche ſans honneur, & combat en Tartare ;
Et dont l'orgueil enflé d'un ſuccès paſſager,
Se flattoit en ſecret de l'eſpoir menſonger,
Que ces mêmes guerriers reſpectés de l'Euphrate,
Dompteroient le Suédois, ainſi que le Sarmate.

Dans le fond ténébreux de leurs vaſtes forêts,
Sous le ciel des frimats qu'exhalent leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur poſſede,
Oſoient forger des fers deſtinés à la Suede :
Dans leurs ſuperbes ports nombre de matelots
Ajuſtoient la mâture, équipoient des vaiſſeaux ;

Des glaces d'Archangel, au Palus Méotide,
Le démon de la guerre au regard homicide,
Assembloit vers Vibourg de rustiques guerriers;
Avides de pillage, & non pas de lauriers.

Un monstre que l'enfer vomit sur le rivage;
Qu'un aspic allaita, nourri de fiel, de rage,
Instruit par la Discorde en cet art criminel
Qu'à Florence enseigna l'affreux Machiavel:
Ce monstre qui soumit sa molle souveraine,
Près du trône éleva sa fortune hautaine;
Et le Russe tremblant que son ordre conduit,
Le craint servilement, se tait & obéit.
La noire Trahison, la louche Perfidie
Aux forfaits ont formé sa fureur enhardie;
Ennemi des vertus, ce monstre sans remord,
Conspire votre perte, & trouble tout le Nord;
Ses trames, ses complots, ses brigues infernales
Divisent l'Univers en puissantes cabales;
Il fait associer à ses affreux forfaits
Des empires liés des mêmes intérêts:
Quel miracle étonnant (effet d'un bras céleste)
L'arrête lorsqu'il va frapper le coup funeste?

Il demeure interdit & stupide en ce jour,
Il fondoit sur sa proie, ainsi que le vautour:
Attaquons, disoit-il, il faut qu'elle succombe;
Mais une aigle paroît au lieu d'une colombe:
La Suede par vos soins, prête à lui résister,
Lui présente un courage impossible à dompter;
La peur se fit sentir à cette ame inhumaine,
Et votre fermeté triompha de sa haine.
O Suede! en cette époque où naissent tes beaux jours,
A ta reconnoissance abandonne le cours;

Et

Et si de fers honteux tu t'es vu préservée ;
Bénis du fond du cœur la main qui t'a sauvée.

Qu'on répete sans fin dans de pesans écrits
Les noms d'Elisabeth & de Sémiramis ;
Suédois, votre Christine, indigne qu'on la prône ;
Par un caprice étrange abandonna le trône,
Mon héroïne un jour saura le soutenir,
Etendre votre gloire, & tous vous réunir ;
En répandant du haut de sa grandeur suprême
Un nombre de bienfaits sur ce peuple qui l'aime.

Si vous avez brillé d'un éclat aussi grand,
Que ne ferez-vous point, ma sœur, au premier rang ?
C'est d'un contrat formel l'engagement insigne,
Et votre regne auguste un jour en sera digne :
Tout prêt à vous juger, on tient les yeux ouverts ;
Votre regne intéresse & nous & l'Univers ;
On se prépare à voir la Suede gouvernée
Par Minerve elle-même au Sénat couronnée ;
Dont la sagesse égale asservissant le sort,
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord,
De Lisbonne à Pekin, & d'Archangel à Rome ;
On croit que vos appas décorent un grand homme.

Dans ces tems fortunés vos peuples éperdus
Diront : O Prussiens ! nos destins vous sont dûs ;
C'est de vous que nous vient cette nouvelle gloire ;
Une femme à jamais digne de la mémoire !
Rien ne peut desormais effacer vos faveurs.

Ah, quels concerts charmans ! quels concerts enchanteurs !
Foyers de mes aïeux, ô ma chere patrie !
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie !
En bénissant vos murs, on chante vos bienfaits ;
Autour de nos cités, nos voisins satisfaits

Ne disent point de nous : « Ces assassins infames
» Ont livré nos palais à la fureur des flammes.
» Nos freres en prison languissent dans les fers,
» Et nos champs dévastés sont changés en déserts ».
Mais ils diront plûtôt : « Enlevons des Sabines
» De ce pays fameux, fécond en héroïnes ».
L'Elbe atteint de nos jours à la gloire du nom
Dont jouissoit jadis l'orgueilleux Thermodon;
De jeunes habitans ou roturiers ou princes,
Suivant le dieu d'Hymen, viendront dans nos provinces
S'engager pour jamais dans ces liens sacrés
Que vos vertus, mes sœurs, ont par-tout illustrés,
Dont ose se louer l'heureuse Franconie,
Et que vante aux passans la froide Westphalie;
Que l'Odre en admirant respecte de son lit:
Enfin, mes sœurs, par-tout le peuple vous bénit;
L'Empire retentit de votre renommée.
Et vous, par qui la Suede en ce jour est calmée;
Que la farouche Envie admire en frémissant;
Que tous vos ennemis estiment en tremblant;
Si vos sombres rivaux vous rendent tous hommage;
Leur bouche vous adore & blasphème de rage:
La vérité s'arrache à des cœurs furieux;
C'est ainsi que l'enfer ose adorer les dieux.
Si la simple vertu nous paroît admirable,
La Beauté sait la rendre encor plus adorable;
Le Stoïque Zénon seroit même forcé
D'éprouver tout surpris au fond d'un cœur glacé
Qu'à vos rares vertus jointes à tant de charmes,
Il n'est aucun mortel qui ne rendît les armes.
La raison ne rend point l'homme insensible ou dur;
L'esprit en est plus doux, le commerce plus sûr:
Oui,

Oui, l'on peut adorer l'Auteur de la Nature
Dans les dons que ſa main fit à la créature ;
Cet hommage ſi pur & détaché des ſens,
Se doit à la beauté de même qu'aux talens.
MAIS tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos ſoins ſa haute deſtinée ;
Vous le dirai-je ici ? l'oſerai-je, ma ſœur ?
C'eſt ſa proſpérité qui fait tout mon malheur :
Ah, ſi j'ai pu chanter votre gloire future,
N'étouffez point en moi la voix de la Nature :
Amitié, don du ciel ! ſacrés liens du ſang !
Ah, ſource de nos jours, iſſus du même flanc,
Parlez, enfin, parlez, ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce congé douloureux, ce congé ſi touchant !
Ah, quel funeſte jour ! quel moment accablant !
Je vous quittai, ma ſœur, l'ame pleine d'allarmes.
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes !
Ce jour, pour mon repos, fut un fatal écueil ;
Il ſera pour jamais un ſombre jour de deuil :
Ces adieux ſi touchans, ma ſœur, eſt-il poſſible ?
Les baiſers, les ſanglots de ce congé terrible,
Seront donc, juſte ciel ! des éternels adieux !
AH, barbares plaiſirs des cœurs ambitieux !
Ah, malheureux Hymen ! trop inhumaine Gloire !
A quel extrême prix, ô ciel, qui l'eût pu croire !
Nous faut-il acheter tes funeſtes faveurs ?
QU'HEUREUX ſont les mortels éloignés des grandeurs !
Dont le ſort réunit la tranquille famille ;
Dont un toît peut couvrir & mere & fils & fille ;
Satisfaits & contens dans leur obſçurité ;
Le bonheur eſt le prix de leur ſimplicité ;

Ils ne redoutent point la Fortune bizarre ;
Et la Mer en courroux jamais ne les ſépare :
Les brigues, les complots que forme l'étranger ;
Peuvent les amuſer, & non les affliger.
C'eſt chez eux que la ſœur vivant auprès du frere ;
Unit deux tendres cœurs d'une amitié ſincere.

Mais quels ſont ces écarts ? où vais-je m'égarer ?
Aimons ſans intérêt, & ſachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois ſur votre front le ſacré diadême ;
Si la Suede connoît le prix de nos bienfaits,
Ne ſouillons pas nos dons par de tardifs regrets ;
Etouffons nos ſoupirs, & ſupprimons nos larmes ;
La Suede vous chérit, elle adore vos charmes ;
Et nous verrons bientôt, admirant vos exploits ;
Le modele du ſexe & l'exemple des rois.



EPITRE XII.

A CHASOT.

SUR LA MODERATION DANS L'AMOUR.

NE penſez pas, Chaſot, qu'imitant Diomede,
Suivant inſenſément l'ardeur qui me poſſede,
En vers injurieux j'oſe bleſſer Venus :
Pour les dieux des plaiſirs mes reſpects ſont connus :
Si j'attaque l'Amour, c'eſt qu'il eſt fait pour nuire ;
Je veux le modérer & non pas le détruire :
Craignez de ſon bandeau le triſte aveuglement.
N'EST-CE pas en effet agir bien follement,
Quand pieds & poings liés on ſe livre au caprice
D'un ſexe plein d'appas, mais rempli de malice ;
Qui de vos paſſions ſaiſiſſant les travers,
S'en ſert adroitement pour vous forger des fers ?
Penſez-vous qu'à l'Amour, comme au ſeul dieu ſuprême,
Il faut immoler tout, juſqu'à la Vertu même ?
Votre raiſon repugne à de tels ſentimens,
On ne les peut paſſer qu'à de jeunes amans.
L'AGE des paſſions eſt l'heureuſe jeuneſſe ;
Un cœur novice eſt prompt à brûler de tendreſſe :
La Nature attiſant ſes feux ſéditieux,
De la vigueur des ſens enfans impétueux,
Excite vivement la jeuneſſe fougueuſe
A courir de l'amour la carriere épineuſe :

De

De flatteuſes erreurs & des deſirs puiſſans,
Triomphent ſans combat de ſon peu de bon ſens.
Si l'on a toujours peint l'Amour dans ſon enfance;
C'eſt que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence:
Il eſt le compagnon de l'âge des erreurs;
Il nous égare, alors il régne ſur les cœurs:
Dompté par la raiſon, vainqueur dans le délire,
Sur la folle jeuneſſe il étend ſon empire.
Mais quand on a paſſé cette heureuſe ſaiſon,
Que l'âge à pas tardifs amene la raiſon,
Que le ſang refroidi ſe calme dans nos veines;
Aux deſirs amortis pourquoi lâcher les rênes;
Affecter de l'amour lorſqu'on ne le ſent plus,
Et ranimer des feux éteints par nos abus?
Dans nos tems corrompus, remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province & la cour ont en foule produits;
Par un goût dépravé juſqu'à ce point ſéduits,
De vanter les ardeurs de leurs flammes ſtériles.
Athletes languiſſans vous n'êtes plus Achilles:
Vos feux ſe ſont éteints, un Dieu vous a quitté.
La honte eſt le ſeul prix de l'incapacité.
L'Amour des bons vieux tems chaque jour dégénere:
Jadis il étoit pur, diſcret, tendre, ſincere;
Il n'eſt plus à préſent que léger & trompeur;
La débauche à la fin en proſcrivit le cœur:
On ſe prend ſans nul goût, ſouvent par ſtratagème;
Et quand même on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime;
On ſe brouille, on ſe quitte, on change, on ſe reprend;
La tendreſſe venale & s'achete & ſe vend.
Cet homme du bel air brûlant de mille flammes,
Oſe attaquer l'honneur des plus pudiques femmes:
S'il

S'il eſſuye un refus, calomniant leurs mœurs;
Il venge en ſcélérat, l'affront de ſes fureurs:
S'il eſt vainqueur, voyez ce galant Coryphée,
Du ſexe à ſon humeur ériger un trophée;
En triomphe pompeux, comme un autre Céſar,
Amener ſes captifs enchaînés à ſon char,
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.

Ah! de ces procédés à bon droit je m'indigne:
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi;
L'inconſtance en amour donne par-tout la loi.

Je ne fais qu'effleurer: mais ſi je voulois mordre,
Je vous expoſerois le criminel deſordre,
Que cet Amour bizarre en ſa légéreté,
Fait & fera toujours à la ſociété:
Comment au détriment de l'enfant légitime,
Le bâtard s'introduit, le mange ou le ſupprime:
A l'abri d'un faux nom, réuniſſant ſur lui,
En dépit du bon droit, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari ſe rit de cet échange,
Et que le talion deſſus d'autres le vange;
J'en conviens: mais au vrai, vos torts ſont-ils moins grands?
Un vil libertinage a corrompu nos tems:
O ſiecle! ô mœurs! hélas! trop indigne licence!
Il n'eſt plus de vertus, il n'eſt plus d'innocence.

Supposons qu'un galant favoriſé du ſort,
Pût atteindre en ſon cours aux ans du vieux Neſtor;
Examinons tous deux, la vie irrégulière
Qu'on lui verroit mener dans ſa longue carrière:
De ce tems précieux il donnera les jours
Aux charmes inconſtans des folâtres Amours:
Là ſe prêtant aux goûts d'une femme quinteuſe;
Ici ſe ruinant pour plaire à la joueuſe;

Il est par la coquette adroitement trompé,
Et désigné du doigt par le monde attroupé ;
Ensuite sous le joug d'une femme insolente,
Excité par le fiel de sa langue méchante,
Et par son artifice en cent façons commis,
Il est forcé de rompre avec tous ses amis :
Esclave de Corinne, ou rampant sous Julie,
Vous le verrez enfin, pour comble de folie,
Consumer tout son tems à gagner des valets,
Et prendre des maris dans ses lâches filets.

Si j'avois de mes jours à rendre un pareil compte,
J'en rougirois cent fois de dépit & de honte :
L'homme à bonne fortune en aura tout l'honneur ;
Je lui laisse, Chasot, sa gloire de bon cœur.

Ah ! sans nous avilir, restons ce que nous sommes !
Tous ces efféminés ressemblent-ils aux hommes ?
Pour relever leur cœur, je ne vois nul retour ;
Dans l'ordre le plus bas, esclaves de l'amour,
Ce sont des descendans du lâche Heliogabale.

Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale.
Je le sçais : terrassez des monstres aujourd'hui,
Et demain, s'il le faut, filez tout comme lui ;
Imitez ses vertus & ses hautes prouesses,
Peut-être en leur faveur on verra vos foiblesses.
Diane éclairoit les nuits avant qu'Endymion
Fît naître dans son cœur sa folle passion :
Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frere,
Il avoit parcouru l'un & l'autre hemisphere.
Il faut de grands talens pour couvrir des défauts ;
L'amour a souvent fait la honte des heros :
Et sans le haut éclat d'un rare & grand mérite,
Une vertu tachée est à la fin proscrite.

Ah !

Ah ! cette ardeur, Chafot, qu'infpirent les defirs,
Vous rend un Ciceron plaidant pour vos plaifirs :
Les rofes, felon vous, femblent des fleurs divines,
J'ofe vous enfeigner qu'elles ont des épines ;
Et fur vos paffions tenant les yeux ouverts,
En louant les plaifirs vous montrer leur revers.

Le début de l'amour eft doux & plein de charmes :
A fes premiers affauts a-t-on rendu les armes,
Il gagne chaque jour, fe rend maître de tout ;
Sa fin c'eft le dépit, bien fouvent le dégoût.
Il eft fouvent funefte en lui lâchant la bride ;
C'eft un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide ;
Infenfible à la main dans fes tranfports ardens,
Il court infenfément, en traverfant les champs,
Par des bois, des rochers, des monts, des précipices,
Et vous préparera cent fortes de fupplices :
La modération peut feule l'arrêter.

Voyez donc fi j'ai tort de ne vous point flatter ;
Examinez ici que de maux dans le monde
A caufés cet amour que dans mes vers je fronde.
Léandre pour Héro, périt dans l'Hellefpont ;
L'art d'aimer fit bannir Ovide dans le Pont :
Tant qu'Achille jaloux fut outré de colere,
Le fang des Grecs rougit du Xante l'onde claire ;
L'adultere Pâris alluma ce flambeau
Que le trifte Priam, defcendant au tombeau,
Vit brûler fon palais au fier Pyrrhus en proie,
Cette fatale nuit, la derniere de Troie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les faftes des humains en marquent de tout tems :
On ne reconnoît plus (tant le fort eft injufte !)
Le bras droit de Céfar, le fier rival d'Augufte, *

* Antoine.

Sur les mers d'Actium, esclave de l'Amour,
Lorsqu'il perd Cléopatre & sa gloire en un jour :
Agnès à Charles sept fit oublier la France,
Quand l'Anglois dans Paris porta sa violence :
Du grand Turenne, enfin, imprimez-vous ce trait,
Envers son roi, l'amour le rendit indiscret.

CRAIGNEZ donc cet enfant & ses fleches dorées,
Gardez-vous de porter ses brillantes livrées;
Il fait ses plus grands maux, même en vous caressant;
Et s'il perdit Didon, ce fut en l'embrassant
Qu'il glissa dans son sein cette flamme ennemie,
Dont la fureur outrée attenta sur sa vie.

NE vous attendez point que dans des vers mordans,
J'ajoute à ces vieux faits des exemples récens:
Je me suis pour toujours interdit la satyre,
Il est bon de reprendre, infame de médire.

Mais par quelle raison décrier les plaisirs?
Est-il rien de plus doux que les tendres desirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austere,
On va prêchant toujours la morale sévere,
Dans des vers chevillés, tristement vertueux ?
Quoi! veut-on repeupler des couvens de Chartreux ?
Et sans virilité, nous rendre tous conformes
Aux peuples du serrail, à ces monstres difformes,
Que le fer a privés de tout sexe à la fois?
Veut-on nous rabaisser à cet indigne emploi ?

JE consens de souffrir tous les maux de Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale :
Non, la raison plus douce en ses sages décrets,
Apprend également à fuir tous les excès!
Loin d'ici ce docteur, qui sans cesse nous damne :
L'usage est approuvé ; l'abus on le condamne:

Rien

Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais,
Mais le bien & le mal ſont voiſins d'aſſez près.
L'AMOUR eſt comme ſont ces plantes venimeuſes,
Mortelles quelquefois, & toujours dangereuſes;
Mais en les mitigeant, de ſavans médecins
S'en ſervent par leur art, au ſalut des humains:
Loin d'être un aliment, ce doit être un remede.
UN amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſé d'un travail long & laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.
SI je vous ai tracé d'une touche légere,
Les écueils différens qu'ont les mers de Cythere,
C'eſt pour vous empêcher de périr quelque jour:
Arroſez cependant les myrthes de l'amour;
Et ſuivant les conſeils que vous dicte ma verve,
En adorant Venus, n'oubliez pas Minerve;
Et joignez avec ſoin, ſenſible à votre nom,
Aux myrthes amoureux les lauriers d'Apollon.
AINSI l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de heros la rendoient triomphante;
Que dans le Panthéon, ſans choix injurieux,
L'encens des ſénateurs fumoit pour tous les dieux.



EPITRE XIII.

A PODEWILS.

SUR CE QU'ON NE FAIT PAS TOUT CE QU'ON POURROIT FAIRE.

LABORIEUX ami dont l'eſprit pacifique
Dirige le vaiſſeau de notre république;
Vous dont l'activité rempliſſant mes deſſeins,
Ne laiſſe point languir l'ouvrage entre vos mains!
Ah, qu'il eſt peu de gens réellement utiles!
Les uns ſont pleins d'eſprit, les autres ſont habiles:
Qu'il eſt rare d'en voir de vraiment vigilans!
Ceux-ci ſont inhumains, ceux-là ſont indolens;
Et loin que leur mérite au jour puiſſe reluire,
Ils n'en retirent point ce qu'il pourroit produire.
Qu'importe que l'eſprit ait l'art d'imaginer,
Si nous n'y joignons l'art de bien exécuter.
Il eſt nombre de gens qui ſur des riens ſe vantent,
Que de foibles eſſais facilement contentent:
Il en eſt de pervers dont la méchanceté
Obſcurcit le mérite & la capacité.

Les mortels pareſſeux vantent la Providence;
Ses decrets abſolus flattent leur indolence:
Ils ne voient en tout lieu que la néceſſité,
L'enchaînure des faits & la fatalité:
Leur molle quiétude avec orgueil ſe fonde
Sur le ſoin qu'ont les dieux de gouverner le monde;

Si

Si de les charger tant ils ſemblent s'empreſſer,
C'eſt qu'ils penſent gagner à s'en débarraſſer :
Jamais le bien public n'a pu toucher leurs ames.
Si d'Argens apperçoit les dévorantes flammes
A l'entour de ſon lit promptes à s'élever,
Sans que ſa volonté s'empreſſe à le ſauver ;
Inſenſible ſur-tout, & reſtant dans la place,
Il ſera conſumé par leur fureur vorace :
Et s'il paroît ſi froid ſur ſon propre ſujet,
Que ſera t-il pour nous & pour tout autre objet ?
Plongés dans le repos, ces fardeaux inutiles,
De la ſociété membres ſecs & ſtériles,
Craignant le moindte ouvrage, & fuyant les travaux,
Trouvent pour des renvois des prétextes nouveaux :
« Il eſt trop tard ; demain l'affaire ſera faite ».
Ce jour arrive ; alors c'eſt une autre défaite :
Ils ne ſortent jamais de leur oiſiveté.
Souvent on ſe néglige, & c'eſt par vanité :
C'eſt ainſi qu'un guerrier ennivré de ſa gloire,
Au moment ſéduiſant d'une illuſtre victoire,
Au lieu de terminer par un dernier effort
De fameux démêlés qui balançoient le ſort,
Voit l'ennemi battu précipiter ſa fuite,
Sans achever l'ouvrage & hâter ſa pourſuite :
L'amour-propre flatteur enfle tous les talens ;
Et les moindres ſuccès lui ſemblent les plus grands.
Il dit : « C'en eſt aſſez, & votre ardeur guerriere
» Fournit abondamment ſa brillante carriere ;
» Conſervez les lauriers dont vous êtes muni ».
L'ouvrage eſt commencé qu'il croit l'avoir fini.
Lorsqu'un eſprit méchant eſt enclin à mal faire,
Vainement la raiſon au fond du cœur l'éclaire.

Ainsi ces démêlés dont le Nord est troublé,
Et dont tout l'Univers pensoit être ébranlé,
Seroient depuis long-tems réglés à l'amiable,
Si le cœur endurci d'un ministre exécrable
N'avoit à les nourrir employé son pouvoir.

Ce farouche ennemi d'un austere devoir,
Loin d'amener la paix sur ce triste hémisphere,
Loin d'employer au bien son sacré ministere,
En semant la discorde entre de fiers voisins,
Découvre les noirceurs qu'engendrent ses desseins:
S'il n'étoit l'ennemi de sa propre patrie,
Il auroit appaisé la Suede & la Russie.

Si la ruine affreuse & la confusion
Dont la Saxe ressent la triste oppression,
Ne se redressent point par ceux qui les discernent,
Qui voient tout leur abus, qui très-mal les gouvernent,
Ne pensez pas qu'en eux ce soit méchanceté,
Mais l'engourdissement de leur oisiveté;
Ils craignent les travaux; & leurs mains incertaines
De l'état aux abois laissent flotter les rênes.

Ainsi par la paresse un esprit négligent
Fait souvent plus de mal que s'il étoit méchant;
Ces puissantes raisons que je viens de déduire,
Alterent le bonheur de plus d'un grand empire.

Mais serions-nous donc seuls exempts de ces défauts?
Ah! dans nos jugemens soyons impartiaux:
Attestons-en l'aveu de notre conscience:
Avons-nous en tout tems la même vigilance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu,
Incapable d'agir, est sans force & vertu,
Où loin d'approfondir le tout ou la partie,
A peine glissons-nous sur la superficie.

De

De ma légéreté vous me voyez rougir:
La mort eſt un repos; mais vivre c'eſt agir.
Le tems qui fuit toujours, auroit dû nous apprendre
Que nos jours ſont comptés, qu'il ne faut rien ſuſpendre,
Qu'il faut par les cheveux ſaiſir l'Occaſion,
Et paſſer conſtamment ſes jours dans l'action.
Quand même le Deſtin raccourcit notre vie,
Nous l'allongeons aſſez dès qu'elle eſt bien remplie;
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'uſage du pouvoir qui repoſe en nos mains:
A ce but nos travaux doivent tous ſe réduire;
L'eſprit toujours tendu doit ſans ceſſe produire.

Comme ces orangers dont les douces ſaveurs
Pouſſent dans tous les mois & des fruits & des fleurs,
Dont la tête taillée avec tant d'élégance,
Eſt l'emblême charmant d'une heureuſe abondance.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me ſuppoſez pas follement entêté
Des eſprits turbulens qui, reſpirant la guerre,
N'ont d'autres vrais plaiſirs que d'embraſer la terre:
De leurs deſſeins pervers j'abhorre les noirceurs,
Et d'injuſtes complots les ſombres profondeurs:
Ah, plûtôt vaudroit-il pour le bonheur du monde,
Que mous, appeſantis, d'une langueur profonde,
Ils fuſſent fainéans, oiſifs & pareſſeux,
Que de former ſans fin des projets dangereux!

Mais dans un citoyen revêtu de puiſſance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence.
Son emploi, ſon honneur, ſon plaiſir, ſon pouvoir,
Tout devroit l'animer à remplir ſon devoir:
S'il eſt trop négligent, il eſt un infidelle,
Et la pareſſe en lui peut être criminelle.

On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal ;
Etre ardent pour le bien est le point principal.

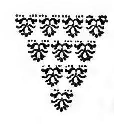
Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la Vérité des attraits de la Fable ;
Si la naïveté peut être de saison,
Pour adoucir les traits de l'austere Raison,
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances,
Pour cacher sous des fleurs l'apreté des sentences.

Nombre de pélerins partirent un beau jour
Pour un lieu renommé qu'on fêtoit à l'entour,
Où, dans un temple antique, une fiere déesse
Autour de ses autels voyoit grossir la presse.
Mais tous ces voyageurs étoient bien différens :
Les uns se reposoient dès les premiers momens ;
D'autres plus fatigués dormoient de lassitude :
Faire dix pas par jour, c'étoit fatigue rude ;
Sans penser au chemin, des fous, des jeunes gens
Prenoient des papillons qui volent dans les champs :
Pour cueillir quelques fleurs, ceux-ci se détournerent ;
Ceux-là de leurs travaux longuement raisonnerent ;
Et ce discours pour eux étoit si plein d'appas,
Qu'un bon an s'écoula sans qu'ils fissent un pas :
Un seul plus actif qu'eux, guidé par la prudence,
Reconnut un sentier propre à sa diligence :
« Suivez moi, leur dit-il, c'est le meilleur chemin,
» Au temple nous pourrons nous reposer demain ».

Ils répondirent tous : « Nous avons nos méthodes :
» Tu peux courir ainsi, nous sommes trop commodes ».
Certain sage disoit, qui pensoit sensément :
« Il faut en ce qu'on fait se hâter lentement.
» Nous tenons le chemin que suivirent nos peres ;
» Gardons-nous d'enfiler des routes étrangeres ;

» Leurs

» Leurs antiques abus ont plus de prix pour nous,
» Que mille nouveautés qu'imaginent des fous ».
Tout le long du chemin leur troupe morfondue
Se trainoit lentement comme à pas de tortue,
Quand la Mort les ſurprit encore en voyageant,
Et s'élança ſur eux, mais ſucceſſivement;
Ceux qui ſe repoſoient dix pas de la barriere,
Finirent les premiers leur funeſte carriere:
D'autres plus avancés eurent le même ſort,
Et le chemin marquoit les traces de la mort.
De tous ces pélerins nul n'atteignit au temple,
Que ce mortel actif dont ils bravoient l'exemple,
Qui redoublant d'efforts, ſans en être épuiſé,
Gagna tout ſeul le but qu'il s'étoit propoſé.
La déeſſe auſſi-tôt le reçut à ſa fête;
De lauriers toujours verds on couronna ſa tête.
Au comble de ſes vœux il trouva le repos
Qui perdit lâchement tous ſes flaſques rivaux;
Et l'on dit que ſon nom fut gravé dans l'hiſtoire.
En cherchant le repos, on perd ſouvent la gloire.



EPITRE XIV.

A STIL.

SUR L'EMPLOI DU COURAGE ET LE POINT-D'HONNEUR.

STIL, ſur le point-d'honneur peu de gens ſont d'accord :
L'un penſe qu'il ſuffit d'oſer braver la mort ;
Le ſcélérat le place au ſein d'un crime atroce ;
Le glorieux le croit une valeur féroce :
Veillant ſur des riens, facile à s'embraſer,
Que la ſeule vengeance a le droit d'appaiſer.
Ce fier reſſentiment d'un chimérique outrage,
Reſſemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage ;
Rien n'eſt plus éloigné du véritable honneur.
  Nous priſons les effets d'une utile valeur,
Lorſque dans les combats ſon ardeur aguerrie,
Affronte les dangers pour ſervir la patrie :
Qui manque à ces devoirs obſcurcit ſes vertus,
Et ſes lauriers flétris tombent tous abbattus.
  La Suede a de nos jours ſouffert cette infamie ;
Elle qui ſubjugua la fiere Germanie,
Vit de ſes deſcendans les cœurs abâtardis,
Succomber ſous l'effort des Ruſſes enhardis ;
La Finlande témoin de leur honteuſe fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.
  Par un deſtin pareil, ces fiers républicains,
Dont la valeur briſa les fers de leurs Tarquins,

Et

Et noya dans le ſang l'idole deſpotique,
Qu'élevoit dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et ſouiller les vertus qui paroient leurs aïeux:
De leurs lâches ſoldats la déroute fut prompte,
Laufeld & Fontenoy ſont témoins de leur honte;
Le Batave à la peur indignement livré,
N'avoit dans ſes remparts nul azyle aſſuré:
Tous auroient immolé leur vie à la patrie,
Si leur ame à l'honneur avoit été nourrie;
Ils auroient ſignalé la grandeur de leur cœur,
En périſſant pour elle, ou vengeant ſon honneur.

Tel eſt l'écart honteux d'un cœur puſillanime;
La foibleſſe eſt ſa honte, & la terreur ſon crime:
Mais ſi le point-d'honneur ſe pouſſant à l'excès,
Engendre des débats, des meurtres, des forfaits,
La vertu diſparoît, & c'eſt ſcélérateſſe.
C'eſt ainſi que l'entend l'indocile jeuneſſe:
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle eſt ſur un ſeul mot prête à s'aſſaſſiner.
L'honneur eſt dans ſa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom reſpecté, décorant ſa vengeance;
Sans daigner diſtinguer dans ſon aveuglement,
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle s'égorgera ſans avoir l'ame noire,
Comptant de ſe couvrir d'une immortelle gloire.

Les premiers mouvemens doivent ſe pardonner;
La paſſion l'emporte, & peut nous entraîner:
Mais lorſque de ſang-froid, ſans haine, ſans colere,
Un préjugé cruel, que le monde révere,
Oblige deux amis, victimes de leur ſort,
Pour ſauver leur honneur, à ſe donner la mort,

Qui

» Barbares assassins ! si j'ai pû vous produire,
» Je vous fis pour aimer, & non pour vous détruire:
» Epargnez ce beau sang ; que mes rivaux jaloux,
» Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups!
» Oui, signalez contre eux l'indomptable courage,
» Qui, tourné contre vous, n'est qu'une aveugle rage:
» Des mains de la victoire, attendez les lauriés,
» Ceux qu'a teints votre sang à mes yeux sont souillés:
» Le courage rend-il les humains sanguinaires?
» Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres?
» L'honneur ne souffre point de profanation ».

J'APPLAUDIS de bon cœur à notre Nation,
Lorsque de ses succès présens à ma mémoire,
Je me rappelle ici la grandeur & la gloire.

MANES que je révere, invincibles héros,
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux,
Souffrez que j'ose orner mes poëmes funebres,
Des noms que vos vertus ont rendus si célebres.

SI ma Lyre eût jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de ma Patrie, & ma reconnoissance:
Ces faits que publira l'auguste Vérité,
Seront l'exemple un jour de la Postérité;
Elle sçaura jusqu'où s'éleve une belle ame,
Lorsque l'amour du bien & la gloire l'enflamme:
Que l'Immortalité me prête son burin!
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'ATTESTERAI comment votre ardeur généreuse,
Confondit des Césars l'aigle présomptueuse,
Dans combien de combats, l'opiniâtre ennemi,
Plia sous vos efforts, fugitif ou soumis.

Illustres fils d'Albert ! l'ennemi, de son foudre,
Tous les deux, juste Ciel ! vous a réduits en poudre;
Mais si vous périssez, c'est sur le champ d'honneur,
Trop dignes rejettons de ce grand électeur,
Qui jadis, comme vous, risqua cent fois sa vie
En vengeant son état, ou sauvant la Patrie !
Cher Finck ! ah ! Schulenbourg, que je plains votre sort !
Toi, brave Fitzgherald, tu te livre à la mort !
Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent,
Les Anglois sont surpris, & les Hongrois les louent;
Dans ce fameux combat, si long-tems disputé,
L'amour de la Patrie & l'intrépidité,
Les firent triompher à force de vaillance;
Des vieilles légions pleines d'expérience,
Qu'Eugene avoit sçû rendre invincibles sous lui;
Et l'Autriche contre eux envain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, héros couverts de gloire,
Auxquels la Prusse doit sa seconde victoire ?
Rien ne vous ébranla : ces perfides Saxons
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompoient les nœuds sacrés d'une triple alliance;
Ils quittoient nos drapeaux d'un front plein d'impudence
Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvoient ternir,
Ils fuyoient & par crainte, & pour nous affoiblir:
Le Lorrain s'avançoit vers l'Elbe épouvantée:
Mais par votre valeur, son onde ensanglantée,
Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas ! cher Rotenbourg, est-ce vous que je vois ?
Victime de la mort ! Dieu ! quel sanglant spectacle !
Esculape, à mes vœux opérant un miracle,
Ou Mars vous rappella des rives du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,

Et vos regards mourans* jouirent de sa fuite;
Werdeck & Buddenbrock ardens à la poursuite;
Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.
* Bientôt la Politique appellant des secours,
Ligua cent nations qui juroient notre perte;
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte;
Et l'on voyoit marcher sous l'aigle des Romains,
Cravates & Saxons, Barbares & Germains:
D'avance leur orgueil s'érigeoit un trophée,
Ils descendoient déjà du haut du mont Riphée:
Un présage trompeur, un chimérique espoir,
Et leur présomption leur faisoient entrevoir,
De la Prusse aux abois la facile conquête;
Sans songer au combat, ils régloient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyoient subjuguer,
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwerin, Truchses, During, vous perdîtes la vie!
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.
** Quoi! sont-ce nos dragons? sont-ce des demi-dieux,
Qui foulent à leurs pieds nos ennemis poudreux?
Quel nombre de captifs, de drapeaux qui signale
De leurs rares exploits la pompe triomphale!
Invincibles guerriers! votre insigne valeur
Nous donna la victoire & vous couvrit d'honneur.
PRUSSE! de tes héros la race est immortelle;
Cet hydre renaissant sans fin se renouvelle,
Dans des dangers nouveaux, de nouveaux défenseurs.
Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs,

* Campagnes de 1744 & 1745.

** Le Régiment de Bareuth Dragons fit 21 Bataillons des Autrichiens prisonniers à cette journée, & leur prit 77 drapeaux: le Colonel Schwerin, le Général Gesler & Schmettau étoient à la tête.

Sur

Sur les monts ſourcilleux de la ſombre Bohême,
Aux complots meurtriers joignant le ſtratagême,
Ils formoient des projets dictés par le courroux,
Le nombre étoit pour eux ; la valeur fut pour nous ;
Héros, qui détruiſiez leur funeſte artifice,
O Wedel! notre Achille ; & vous Goltz! notre Ulyſſe ;
A vos bras généreux nous dûmes nos ſuccès ;
Oui, des larmes de ſang arroſent vos cyprès.
Que d'obſtacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Mille foudres d'airain, les rochers, les abymes,
Les volcans ennemis ſe virent confondus,
Et le nombre à la fin le cede à vos vertus.
Mais quels ſont ces héros dont le brillant courage
Triomphe des rigueurs d'une ſaiſon ſauvage?
Le Lorrain qu'animoient la Diſcorde & l'Enfer,
Nous portoit de ſes mains & la flamme & le fer:
« Qu'à nos embraſemens Berlin ſerve de proie,
» Saccageons, diſoient-ils, ſes palais comme Troie ;
» Tous leurs fiers défenſeurs, dans leurs ſanglans combats,
» Ont été moiſſonnés par la faulx du Trépas.
» Ce ſang ſi beau, ſi pur acheta leur victoire ;
» Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire!
» Vengeons-nous deſormais par un coup éclatant ».
* A ce bruit nos guerriers de valeur redoublant,
Volent pour nous venger ; les cieux nous ſont propices :
Les abymes, les monts, les rocs, les précipices,
Que la Saxe étonnée enferme dans ſon ſein,
Rien ne peut arrêter leur généreux deſſein.
Ils bravent l'ennemi que cent foudres de guerres,
Aſſûroient, vomiſſant leurs infernaux tonnerres.
Eſcaladant des monts tout chargés de frimats,
Que défendoient le feu, le fer & le trépas;

* Affaire de Keſſelsdorff.

Ils

Ils gagnent à la fin, à force de courage,
Ces monts que chicanoit une inutile rage;
La Mort fond ſur Bredow, par des coups imprévus,
Tu le bleſſes, cruelle! épargne ſes vertus!
Des ennemis altiers l'eſpérance eſt détruite,
Vers Dreſde conſternée ils prennent tous la fuite:
Ah, Polentz, Kleiſt, Rindorf! quels coups vous ont percés!
Vous nous rendez vainqueurs, & vous ſeuls périſſez!
Quelle barbare main termine vos carrieres!
Il n'eſt plus d'ennemis, il n'eſt plus d'incendiaires;
Vous avez triomphé dans vos fameux combats,
Du terrein, des ſaiſons, du nombre des ſoldats.

La Patrie, à nos vœux de dangers préſervée,
La Patrie, en ce jour, par vos exploits ſauvée,
Notre triſte Patrie en proie à ſes douleurs,
Appelle en gémiſſant ſes vaillans défenſeurs:
Vos périls l'ont plongée en d'affreuſes allarmes;
Et vos lauriers ſanglans ſont baignés de ſes larmes.
Oui, Manes généreux, nos regrets vous ſont dûs,
Notre reconnoiſſance égale vos vertus.

Telle eſt de nos héros la valeur admirable;
Tel eſt le point-d'honneur pur, ſimple & véritable,
Fécond en grands exploits, ſoumis à ſon devoir,
Utile à ſa Patrie & doux dans le pouvoir.
L'état fait affronter les périls de la guerre:
Qui ſauve ſa Patrie, eſt un dieu ſur la terre;
Il perd ſes jours pour ceux dont il les a reçus,
Expirant ſur le corps des ennemis vaincus.

Ainsi Léonidas au pas des Thermopyles
S'immola pour la Grece & défendit ſes villes;
Son audace étonna la valeur du Perſan;
Il arrêta lui ſeul ce fougueux conquérant.

Ainſi, chez les Romains, le généreux Décie;
Pour fixer la victoire, abandonna ſa vie.
Illuſtres défenſeurs! héros des Pruſſiens!
Vous avez ſurpaſſé ces guerriers anciens;
Vous ſerez déſormais nos dieux & nos exemples.

Malheureuse jeuneſſe, accourez à leurs temples;
Abhorrez vos fureurs; loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent ſe ménager.
Si vous oſez jamais prodiguer votre vie,
Ainſi que ces héros, mourez pour la Patrie:
Malgré l'effort des tems leur nom ſubſiſtera
Autant que des humains l'eſpece durera,
Et que l'aſtre des jours, du haut de ſa carriere;
Diſpenſera ſur eux ſa brillante lumiere.



EPITRE

EPITRE XV.

A DARGET.

L'APOLOGIE DES ROIS.

De mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste ;
Confesse-moi, Darget, les secrets de ton cœur.
Dis-moi, que penses-tu d'un maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
Tel qu'est un algébriste, en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paroît absorbé dans un travail profond:
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille;
Alors réfléchissant au fond de ton cerveau,
Sur ce roi si rêveur dans un poste aussi beau,
M'examinant long-tems, n'est-ce pas que tu pense:
« Son bon-sens dans la lune a fixé sa séance » ?

Un roi dans l'univers n'a rien à souhaiter ;
Son sort est fortuné, s'il en sait profiter ;
Il peut tout ce qu'il veut : ah, qu'heureux sont les princes,
Arbitres souverains d'un nombre de provinces,
L'Univers semble fait pour fléchir sous leurs loix,
Et la guerre & la paix se font selon leur choix :
Idoles des humains, demi-dieux de ce monde,
Leur empire s'étend sur la terre & sur l'onde.

 Au

Ah ! s'il plaisoit au ciel de couronner Darget,
Au lieu de combiner quelque profond projet,
Ses beaux jours couleroient de plaisirs en délices ;
A ses vœux les Amours seroient toujours propices.
Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin,
Les dieux mêmes, les dieux enviroient son destin.
Qui sous le diadême a l'air mélancolique,
N'est qu'un cerveau blessé, misanthrope & stoïque....

Tout doucement, Darget; que ton esprit calmé
Suspende pour un tems son faux zele enflammé.
Ton erreur t'éblouit; & juge téméraire,
Tu suis les préjugés qu'adopte le vulgaire:
Ecartons l'appareil, l'illusion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le sort de ta vie,
Tes jours sont tous égaux; & ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrêmités,
Des besoins indigens, des superfluités,
(Ecueils contre lesquels le genre-humain échoue)
De ses biens mesurés en ce monde te doue:
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant;
C'est être comme il faut, ni petit, ni trop grand:
Libre des embarras & d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un sort doux & paisible,
Jouissant du présent sans prévoir l'avenir,
Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah, trop heureux Darget! goûte ta vie obscure;
Ne crains point pour ton nom l'outrage ni l'injure,
Que, sur les noms connus des grands & des héros,
L'Envie en frémissant, répandit à grands flots!

Pourvu qu'en ton logis ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,

Et

Et qu'enfin t'accueillant le ſoir à ton retour,
Par ſes embraſſemens ranime ton amour;
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douloureuſe;
Que Dalichamp te diſe: Oui vous vous portez bien:
Alors, Darget, alors il ne te manque rien.

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois tes chagrins paſſés ſous le ſilence;
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes deſtins en les peignant en beau.

Eh bien donc, j'y conſens; il ne faut plus rien taire:
O le fâcheux métier que d'être ſecrétaire
Auprès d'un maître, auteur, ſoi-diſant bel-eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la Renommée, avec ſes cent trompettes,
Occupée à prôner ſes frivoles ſornettes!
Tous les jours par cahiers tu mets ſes vers au net;
Et quand tu les lui rends, Dieu ſait quel bruit il fait:
D'un ſévere examen le pointilleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point & ſur chaque virgule:
Là ſont des E muets qui devroient être ouverts;
Là c'eſt un mot de trop ajouté dans un vers;
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes ſon auteur au diable à chaque page.
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis:
Mais viens, apprends de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié de plus fortes entraves,
Des Dargets ou des rois quels ſont les plus eſclaves:
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Du paradoxe en vogue, & chéri de nos jours,
Qui perce en chaque ouvrage, & qui ſe fortifie
Par quelques argumens de la philoſophie.

Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité
Que la grandeur des rois cache par vanité.

L'emploi d'un ſouverain, Darget, n'eſt pas facile,
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travail,
Il regle en ſes états juſqu'au moindre détail.
Là, Thémis, ſoutenant ſa balance inégale,
Et réprimant en vain la Diſcorde infernale,
Aux loix de l'équité conformant ſes arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les procès.
Un hydre renaiſſant qu'on nomme la Chicane,
En aboyant contre elle, éleve un front profane;
Et lorſque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'inſtant, & revient vous braver:
Cet ouvrage eſt pareil à ceux de Pénelope.
Mais qui ne deviendroit à bon droit miſanthrope?
Quand, ayant terminé cent procès fatigans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui meſurant leurs droits au gré de leur caprice,
De propos diffamans accablent la Juſtice.

Là, ſur les facultés des états inégaux,
Aux loix de l'équité ſe reglent les impôts:
Ce que paye à l'état le fuſeau, la charrue,
Au ſoldat affamé de droit ſe diſtribue;
Le peuple doit fournir aux différens emplois
Qui ſervent & la cour, la finance & les loix:
Le débiteur chargé prétend qu'on le ſoulage,
Le courtiſan avide exige davantage;
Et féconds en projets qui bercent leur eſpoir,
Aucun ne veut payer, & tous veulent avoir.
Qu'heureux ſeroit le roi qui, véritable adepte,
Du grand-œuvre en effet trouveroit la recepte!

Plus

Plus heureux s'il pouvoit d'inquiets citoyens
Faire, pour leur repos, des Platoniciens!

Ici sont d'autres soins; il faut qu'un bras févere
Retienne en son devoir le fougueux militaire;
Dans son libertinage un farouche soldat,
Loin de le soutenir, renverseroit l'état.
En ses Prétoriens Rome eut autant de traîtres;
Ils marchandoient l'empire, & lui donnoient des maîtres.
Si c'est pour les combats qu'on nourrit ces lions,
Bellone seule a droit d'allonger leurs chaînons:
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Pour opposer un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour-à-tour employer la rigueur,
L'espérance, la crainte & même la douceur:
La prudence après tout a droit de nous restreindre;
Il faut nous faire aimer, il faut nous faire craindre.

Ah, grace au ciel! dis-tu, prenant un air aisé,
Mon maître en ce discours enfin s'est épuisé.
Epuisé? moi!... Mais oui..... Darget, cette matiere,
Pour un homme d'état, est une ample carriere:
Je ne t'ai présenté que trois points différens;
Il en est plus de mille, & tous sont importans.

Dans le gouvernement la sûreté publique
Se fonde & se soutient dessus la politique.
En unissant les rois, elle oppose à propos
Leur puissance aux desseins d'ambitieux rivaux;
Et par le juste poids d'un prudent équilibre
Elle maintient l'Europe indépendante & libre.
Tant que la Bonne-Foi parla dans ses traités,
Ces utiles liens ont été respectés:
L'Intérêt les souilla presqu'en leur origine,
Sa bouche empoisonnée y prêcha sa doctrine,

 Avec

Avec lui s'y glissa le méfiant Soupçon,
L'Envie aux noirs serpens, la fiere Ambition,
La Vanité, l'Orgueil, la Finesse, l'Intrigue,
Et la Haine funeste, en fureurs si prodigue:
Le Monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Pestes du genre-humain & fléaux des états:
La Politique enfin dégénérant en Fourbe,
Comme un serpent rampant se replie & se courbe;
Il cache ses poisons dessous l'appas des fleurs;
C'est un caméléon qui prend mille couleurs:
Dans le conseil des rois il souffle les ministres,
Il dresse des projets aux nations sinistres:
Ces crimes, par les loix, sur les peuples punis,
Sous la pourpre, grand Dieu, paroissent ennoblis.
Depuis que l'Univers adopta ces maximes,
Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir des abymes;
Nous sommes entourés de cent pieges tendus,
Comme sous ces glacis d'ennemis défendus,
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.
Entre les souverains il n'est que peu d'amis;
Les plus proches voisins sont les plus ennemis
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine:
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine;
Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
Découvrir tout le mal que l'on doit prévenir.
Tels sont les soins, Darget, que la couronne exige;
Souvent sur ses devoirs le sage se néglige;
Lors même qu'il est quitte envers tout son état,
Le public de ses rois juge comme un ingrat.
On veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier & la jurisprudence;

Qu'il soit universel dans ce vaste métier
Dont chaque point demande un homme tout entier.
Celui qui l'offensa, le trouve trop févere ;
L'autre le croit trop doux ; celui-ci trop colere:
Fait-il la guerre? on dit: C'est un roi furieux;
Le ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux.
S'il conserve la paix? Sans honneur & sans gloire ;
Sans doute que son nom brillera dans l'histoire;
S'il gouverne par lui? C'est un prince jaloux,
Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts:
Commet-il de l'état le soin à ses ministres?
On l'assassine alors par cent propos sinistres:
A-t-il des favoris? Son foible fait pitié:
N'en a-t-il point? Ce prince est sourd à l'amitié:
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'économe est vilain; le libéral, prodigue;
Et le galant sur-tout passe pour débauché.

TEL est de notre état le portrait ébauché?
Comment joindre, Darget, tout grands rois que nous sommes,
La vertu qu'ont les dieux aux foiblesses des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections:
Si nous voulons des rois privés de passions,
D'un esprit tout égal, & que rien ne remue;
Allons, qu'Adam travaille, & fasse une statue:
Ce simulacre vain d'un marbre inanimé,
Seroit digne, je crois, d'être seul estimé.

VEUX-TU savoir pourquoi la cruelle Satyre
S'acharne sur les rois, les mord & les déchire?
C'est que par son penchant aimant la liberté,
L'homme craint un pouvoir qui n'est point limité.
Vois de quelques Seigneurs la basse jalousie;
Vois comme ils sont rongés de dépit & d'envie,

De n'oſer élever leurs vœux ambitieux
A ce trône où tout roi leur devient odieux :
Pour calmer leur dépit, ils frondent la régence
Des rois dont ils voudroient occuper la puiſſance :
Vois ce tas de grimauds, d'obérés mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous poſtes vacans :
Tous veulent·les avoir, on les donne aux plus dignes ;
Alors de ces jaloux les ſatyres malignes,
Pour venger les affronts qu'impriment les refus,
Défigurent nos traits, noirciſſent nos vertus :
De nouveaux mécontens cette troupe groſſie
Epilogue tout haut le cours de notre vie ;
Le ciel même jamais n'a pu les contenter ;
Un roi, foible mortel, pourroit-il s'en flatter ?

Aimer toujours le bien, le ſuivre par principe,
Sans faire attention au bruit qui ſe diſſipe,
C'eſt-là notre parti ; laiſſons donc bourdonner
Cet eſſain de frelons, ſans nous en chagriner.
Si riſquant nos ſecrets, nous oſions leur répondre,
Par le mot de l'énigme on pourroit les confondre.
Nos cenſeurs obſtinés ſont autant de Dargets ;
Ils n'ont vû que de loin ces importans objets :
La critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile ;
Un particulier doux fait un roi malhabile ;
Et tous ces Phaëtons, jeunes préſomptueux ;
Devenus ſouverains, feroient cent fois pis qu'eux.

Ne penſe point, Darget, que dangereux ſophiſte,
De cent rois criminels affreux apologiſte,
Abuſant de ma lyre & du charme des vers,
Je chante des tyrans, l'horreur de l'Univers.
Ma muſe oſe blâmer l'infame conduite
De ces vulgaires rois qui n'ont aucun mérite,

Lâches,

[illegible], inappliqués, faciles, indolens,
Avides, oppreſſeurs, inhumains, violens.
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature :
Un tel.... Mais mon diſcours te laſſe outre meſure;
Tu brûle en ce moment de revoir ta maiſon,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raiſon.
Déjà plus d'une fois ta cuiſiniere experte,
Peſte ſur tes délais quand la table eſt couverte :
Tes délicats ragoûts pourroient ſe refroidir;
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir;
Tes valets excédés maudiſſent le poëte
Qui te fait tous les jours allonger ta diéte.
Pars donc, puiſqu'il le faut; mais conviens avec moi,
Que les grands ne ſont pas plus fortunés que toi.



EPITRE

EPITRE XVI.

A MON ESPRIT.

ECOUTEZ, mon Eſprit, je ne ſaurois le taire:
Tous les mauvais propos que de vous j'entends faire;
Vos défauts, vos travers m'ont mis au déſeſpoir.
Quoi! vous étudiez du matin juſqu'au ſoir?
D'un violent deſir ſuivant l'intempérance,
Vous faites le ſavant? ah, quelle extravagance!
En feuilletant ſans ceſſe un auteur vermoulu,
Que jamais aucun roi dans l'univers n'a lu,
Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaiſes;
Vous remplir le cerveau de cent doctes fadaiſes:
O ciel! un roi ſavant! ce mot me fait frémir.
Jamais deſſein plus fou pouvoit-il vous venir?
Qu'un roi ſache arrêter un calcul de finance,
Parapher un traité, ſigner une ordonnance,
C'eſt beaucoup dans le ſiecle où l'on vit aujourd'hui:
Peut on en conſcience exiger plus de lui?
  UN roi doit ſoutenir la majeſté du trône;
Imbu de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ſes voiſins, & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, en tout égal aux dieux:
Qu'importe le ſavoir? la ſcience parfaite,
C'eſt de connoître à fond les loix de l'étiquette;
Cette regle des cours aſſujettit aux grands
Ces oiſifs affairés qu'on nomme courtiſans.

OUI,

Oui, marmotez tout bas au miniſtre en ſilence
Un compliment obſcur dans un jour d'audience;
Soyez chaſſeur outré, forcez-vous à jouer;
Et ſur-tout ſans rougir, entendez-vous louer.
Empreſſez-vous au prône, & bâillez au ſpectacle;
Soyez morne au ſouper, ne parlez qu'en oracle;
Et mettez vos ennuis à la mode à la cour:
Voilà comment un roi doit vivre chaque jour:
Tel étoit le métier qu'il vous falloit apprendre.
Vos plaiſirs, mon Eſprit, ont droit de me ſurprendre;
L'étude qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, & perd la royauté.
Je vous dirai bien plus: pour comble de manie,
On vous dit poſſédé de la métromanie:
Oui vous êtes poëte, en dépit d'Apollon:
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,
Où d'un ſtile mordant, blaſant toute la terre,
Vous critiquez les cieux au mépris du tonnere?
Sachez que ſur Homere égayer vos bons mots,
C'eſt attirer ſur vous l'eſſain de ſes dévots.
Pouvez-vous ignorer que ſous différens titres,
On voit courir de vous des odes, des épitres,
Où, comme la Neuville, échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux ſermons.
Du langage François ignorant les fineſſes,
Vous mettez Vaugelas & Dolivet en pieces:
Ah! ſi Boileau vivoit, peut-être un beau matin
Votre nom dans ſes vers remplaceroit Cotin:
Que la rougeur au moins vous en monte au viſage;
Ayez honte du tems qu'abſorbe un tel ouvrage;
Et ſans vous deſſécher le cerveau vainement,
Quittez du bel eſprit le fol amuſement.

Mais

Mais vous me répondez qu'amant de l'Harmonie,
Transporté malgré vous par le dieu du génie,
Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
Lorsque vos fonctions vous donnent du loisir :
Que si, pour s'amuser, on voit plus d'un grand prince
Prendre dans ses filets les daims de sa province,
Vous charmez vos ennuis par vos divins concerts,
Inondant le papier d'un déluge de vers.
Que lorsque d'autres rois courent à la poursuite
D'un cerf qui par leur meute est réduit à la fuite,
Grimpant dessus les monts, traversant les forêts,
Vont faire la curée au milieu des marêts,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige & qui l'exprime.
Qu'avant que de passer votre tems à bâiller,
A faire mille riens, sans oser travailler,
Vous quitteriez plûtôt grandeur, sceptre, patrie;
Et des rois empesés la lourde confrérie;
Et que l'art de penser dont vous êtes épris,
Mériteroit l'estime, au lieu des vains mépris
D'un peuple plein d'erreurs, d'un public imbécile;
Qui juge en vrai Midas, & prononce en Zoïle.

J'en conviens, mon Esprit; mais n'allez pas choquer
Des usages reçus qu'on risque d'attaquer:
Je ne suis que l'écho de votre Renommée,
Je vous rends tous les bruits que sa bouche a semée;
On se moque sur-tout du peu de gravité
Dont vous assaissonnez l'auguste royauté :
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille :
« N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant consul » ?

Si vous ne prouvez rien, votre discours est nul;

Ces modernes cenſeurs ſont aiſés à confondre;
Voici ce qu'en deux mots vous pouvez leur répondre:
Ivre de mes plaiſirs, ai-je comme un ingrat,
Négligé mes devoirs, ſacrifié l'état?
M'a-t-on vû du public tromper les eſpérances?
Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
Des traités ébauchés languir pour les beaux arts?
M'a-t-on vû des derniers paroître au champ de Mars?
Mais ſi ſur tous ces points faiſant briller mon zele,
Je fus infatigable, à mes devoirs fidéle,
Du peuple prévenant ſans ceſſe les deſirs;
Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaiſirs?
Je vois couler mes jours au ſein de l'innocence;
Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
J'eſſaye mes talens ſur différens accords;
Chez Horace & Maron je puiſe mes tréſors;
Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre;
Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.

Eh quoi! dans ma grandeur & dans ma royauté,
Je ne jouirai point du peu de liberté,
Qu'un berger conduiſant ſon troupeau pacifique,
A de chanter le ſoir une chanſon ruſtique?
Lorſqu'il eſt fatigué des ardeurs du ſoleil,
Sa voix en frédonnant provoque le ſommeil.

ACHILLE pourra donc dans ſon jaloux délire,
Regrettant Briséïs, jouer ſeul de la lyre;
Et je ne pourrai point, moi ſeul dans l'Univers,
Adoucir mes travaux par le charme des vers?
Quoi, l'on m'interdira les ſources du Permeſſe?
Du monde proſterné voyant groſſir la preſſe,
Je ſerai comme un ſaint à qui l'on fait la cour,
Lorſque l'almanach dit que c'eſt le ſaint du jour?

Ou

On me fera martyr de la cérémonie ?
   AH, fecouons le joug de cette tyrannie !
Tant-pis fi le bon-fens paroît hors de faifon ;
Je m'éclaire au flambeau que porte ma raifon ;
Et du peuple bravant la fotte fantaifie,
J'éleve au-deffus tout l'augufte poéfie.
Puifque j'en ai tant dit, comparons une fois
Lequel eft le plus grand du poëte ou du roi.
   L'UNIVERS eft foumis à nos vœux poëtiques ;
Et nous voyons des rois les bornes monarchiques :
Notre regne s'étend par de-là tous les tems ;
Le vain éclat du leur dure peu de momens :
Nous devons nos tranfports au feul dieu du génie ;
Le Hazard qui préfide au deftin de la vie,
Fait naître fucceffeur du plus puiffant des rois,
Un ftupide fœtus qui remplit fes emplois,
Qui végete fans vivre, & des humains l'arbitre,
N'a pour toute vertu que la pompe d'un titre :
Mais les fils d'Apollon s'élevent jufqu'aux cieux,
Quand nous ofons parler le langage des dieux,
A peine parlent-ils le langage des bêtes :
Des lauriers toujours verds ont couronné nos têtes,
Plus d'un roi par nos chants eft devenu fameux,
Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux :
En vain fur notre nom un fouverain décide,
Le Pont n'avilit point les doux accords d'Ovide.
Qu'un prince fans honneur fur le trône amolli
Expire : dès ce jour fon nom eft dans l'oubli ;
Dans quelque vieux bouquin de généalogie
Il fervira d'époque à la chronologie.
Ces rois anéantis reftent pour toujours morts ;
Au lieu que de nos vers les fublimes accords

Des

Des ſiecles deſtructeurs perçant la nuit obſcure,
Font paſſer notre nom à la race future:
Nos durables travaux ont vûs à leurs côtés
Périr des monumens ſolides & vantés;
De la ſuperbe Thebe il n'eſt trace légere,
Quand, trois mille ans après, nous conſervons Homere:
Depuis que le trépas redoutable aux humains,
D'Auguſte & de Virgile eut tranché les deſtins,
Laſſe de ſes combats que l'hiſtoire nous vante,
Aux exploits du héros mon ame indifférente
N'y voit que des hauts-faits qu'ont produit tous les tems;
Mais Virgile me charme, & plaira dans mille ans:
Il émeut lorſqu'il peind la ruine de Troie,
Au fer du Grec vengeur, à cent flammes en proie;
Il touche par l'amour de la triſte Didon,
Du bucher funéraire allumant le brandon:
Quel feu! quand ſur le Styx il fait voguer Enée,
Qu'il lui montre aux enfers l'heureuſe deſtinée,
Et de ſes deſcendans & du peuple romain,
Que parmi ces eſprits d'un nouveau genre humain,
Il fait paroître Octave étendant ſon empire
De l'Inde juſqu'aux lieux où le Soleil expire:
Auguſte en ſes hauts-faits n'eut d'autre but que lui;
Maron chanta pour nous, il triomphe aujourd'hui.

Mais du pouvoir des rois connoiſſons l'origine:
Penſez-vous qu'élevés par une main divine,
Un nombre de ſujets leur ait été commis
Comme un troupeau ſtupide à leurs ordres ſoumis?
Les crimes effrontés, les parjures, les traîtres,
Forcerent les humains à ſe donner des maîtres;
Themis arma leurs bras de ſon glaive vengeur,
Pour contenir l'injuſte ébranlé par la peur;

D'autres en uſurpant un bien illégitime,
Devinrent ſouverains en prodiguant le crime,
Et paſſent pour héros chez les ambitieux.

Notre origine eſt pure, elle nous vient des cieux:
Apollon nous plaça ſur le haut du Permeſſe,
C'eſt l'immortalité qui fait notre nobleſſe.

Ah! ſi jamais les grands n'avoient fait que des vers,
Qu'ils auroient épargné de maux à l'Univers!
Céſar, peu ſoucieux d'un pouvoir deſpotique,
Auroit juſqu'au trépas ſervi ſa république:
On n'auroit point connu ces trois Triumvirats,
Sanguinaires liens d'illuſtres ſcélérats,
Qui ſur les grands de Rome exerçoient leur vengeance.
Si le héros du Nord ſi fier de ſa vaillance,
Plus paladin que Roi, chez le Sarmate errant,
Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand,
Eût choiſi pour modele Horace ou bien Pindare,
Le Czar ne l'auroit point vaincu chez le Tartare.

Les Muſes ont ſur-tout l'art d'adoucir les mœurs;
Leurs exploits ſont des jeux, leurs armes ſont des fleurs.
Dans les tranquilles bois où ces nymphes habitent,
Jamais les paſſions n'entrent ni les excitent:
On jouit dans ces lieux d'une éternelle paix....

Comment donc, mon Eſprit, vous vous mettez en frai
Quel Dieu, pour me punir, vous délia la langue?
Quel nouveau Cicéron dicta votre harangue?
Cet amas de raiſons a pû m'intimider,
Mais c'eſt le monde entier qu'il faut perſuader:
Il ne ſe nourrit point d'une vaine fumée,
Sa critique ſur-tout vivement animée
Rit de vos méchans vers... Mais quoi, s'ils étoient bons?
Et s'ils pouvoient charmer, en variant leurs ſons,

D'Argens,

D'Argens, Algarotti; si Maupertuis les loue,
Si l'Homere François lui-même les avoue,
Que diroit-on alors? .... Quelles sont vos erreurs!
Connoissez, mon Esprit, le poison des flatteurs:
Les doux sons de leurs voix égalant les syrenes,
Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines;
Mais imitez Ulysse, & sourd à leurs accens,
Rejettez pour toujours un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un roi, quoi qu'il propose,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
Pour l'élever plus haut, on abaissera Mars;
S'il est fort, aussitôt le flatteur sans scrupule
Lui prouve que d'Alcide il est l'heureux émule:
Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer?
C'étoit pour lui qu'Ovide avoit fait l'art d'aimer:
Lorsqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuse,
Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse.
Revenez, mon Esprit, de votre aveuglement;
Que l'amour propre enfin le cede au jugement:
Fussions-nous cent fois plus parfaits que les Anges,
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès:
Vous faut-il tant d'encens pour ces foibles succès?
Qu'avec Horace un jour votre Muse barbare,
Pour vous apprécier humblement se compare,
Alors de vos écrits les défauts dévoilés,
Vous feront convenir du peu que vous valez:
De vos vers détestant l'insipide volume
Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume.
Etudiez sur-tout la docte antiquité;
Plus vous approcherez de son urbanité,

Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages;
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.

C'est-là votre modele, & ces trésors ouverts
Orneront vos écrits & plairont dans vos vers.
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable;
Que, ne pouvant vous taire, en marmotant tout bas,
Comme cet indiscret confident de Midas,
Vous contez aux roseaux mes passe-tems frivoles,
Du moins consolez-moi de vos visions folles,
Et rendez compte un jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems,
Ou si quelque hazard vous amene au grand monde;
Quel étoit cet auteur dont la veine féconde,
Montant sur l'hélicon par l'appât du plaisir,
Mit à vous composer ses momens de loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes;
Que je fus élevé dans le sein des allarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste & sans grandeur;
Par un pere sévere & rigide censeur:
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des Arts plutôt que vrai savant;
Mais que sans me bouffir ni d'orgueil, ni de vent,
Et simple courtisan des filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons;
Que sachant me borner & rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée
Et de parler raison en prose cadencée.

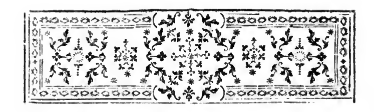
Dites que j'ai plié dessous l'adversité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;

Que

Que rien ne put troubler le repos de ma vie ;
Que la pratique étoit ma vrai'philoſophie ;
Sans me remplir l'eſprit du ſyſtème des cieux,
Je préférois ma Lyre aux Arts faſtidieux ;
Que ſans haïr Zenon, j'eſtimois Epicure,
Et pratiquois les loix de la ſimple Nature ;
Que je ſçus diſtinguer l'homme du ſouverain ;
Que je fus roi ſévere, & citoyen humain ;
Mais quoiqu'admirateur de Céſar & d'Alcide,
J'aurois ſuivi par goût les vertus d'Ariſtide.

Lorsque la Parque un jour laſſe de ſes fuſeaux,
Aura tranché mon fil d'un coup de ſes ciſeaux,
Que ſur ma cendre éteinte abboîra la Satyre,
Dites que méprifant tout ce que pourra dire
Un eſprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
Trop rigide cenſeur de ma foible vertu ;
Sans aimer la louange, inſenſible à tout blame ;
J'ai toujours conſervé le repos de mon ame ;
Et que m'abandonnant à la poſtérité,
Elle peut me juger en pleine liberté.





EPITRES FAMILIERES.

EPITRE PREMIERE.

A MON FRERE HENRI.

OU courez-vous? « Ah! je fuis la campagne;
» Je ne veux pas tout vif m'enſevelir:
» Lorſque j'y ſuis, d'abord l'ennui me gagne;
» Reſter tout ſeul, autant vaut-il mourir.
» J'aime Berlin : c'eſt là que dans le monde,
» Le doux plaiſir en cent façons abonde :
» Jeunes beautés, bals, feſtins ; en un mot
» Y trouve tout quiconque n'eſt pas ſot ».
Oui, vous pouvez vous amuſer, mon frere;
Nos belles ſont faciles à plier,
Berlin fournit aiſance & bonne chere:
Mais ces plaiſirs, qu'ont-ils de ſingulier?
« C'EST chez Milon que ſe donne une fête:
» On ſera ſeul; Milon n'a convié

» Que

» Que quatre-vingt perſonnes ». C'eſt honnête.
On vient, on entre, on eſt ſupplicié ;
En ſe preſſant, on s'étouffe à la porte :
On perce enfin des deux bras, à main forte.
Voilà d'abord trente tables de jeu,
Et qui n'y joue y paroît ſans aveu ;
Tous ſont rêveurs, attentifs à leur rôle.
L'un, en ſuant, attend un as de cœur :
Et celui-là qui méditoit la vole,
Sur ſes écarts écume de fureur.
Pourquoi ce bruit ? & qu'eſt-ce qu'on regarde ?
A ce ſeigneur prend-il un vertigo ?
« Pis que cela; certain roi de caro
» Entre ſes mains eſt arrivé ſans garde ».

On voit plus loin, dans un coin iſolé,
Force joueurs; le hazard tient la table :
L'or en monceaux s'y préſente étalé :
Son grand pontife, à face vénérable,
Mêle en ſes mains un jeu bariolé.
Tout à l'entour une immenſe cohue
Sur ce grand-prêtre a dirigé la vûe :
Le bon public a quelquefois raiſon.
Quant au prélat, ce reſpect l'importune ;
Il eſt adroit ; le bon ſeigneur, dit-on,
De ſes dix doigts gouverne la Fortune :
Un feu ſoudain s'empare de ſes ſens :
Le front ridé, le regard plus farouche,
Des mots coupés s'échappent par élans,
Comme en grondant, rudement de ſa bouche :
Très-attentifs y ſont ſes courtiſans.
Ce peu de mots, ce ſont autant d'oracles,
Qui ſur le ſort opérant des miracles,

Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fiers les petits & les grands.
Tel pâme d'aise, & tel autre blasphème :
L'un vend hélas son bien qu'il a perdu,
L'autre ennivré de son bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu.
Neuf-heure sonne, il faut aller à table,
Et regagner dans un ample soupé,
Enjoué, vif, brillant & delectable,
Le tems perdu, dans l'ennui dissipé,
Et qu'emporta ce jeu si détestable.

Voyons : voilà plus de trente laquais,
A pas comptés qui suivent à la file
D'Apicius un habile profès.
De tant de plats on nourriroit la ville.
Le sieur Hamoch plus fier que Paul-Emile,
De la cuisine au salon du palais,
Mene en grand pompe un soupé de Luculle ;
Le moindre plat c'est lui qui l'intitule
D'un nom baroque & très-mal assorti ;
De cette armée il est le quartier-maître ;
Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
Il sçait placer le plat comme il doit être ;
Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,
En les louant à Messieurs les gourmets.

De tant de plats quelle odeur dégoûtante !
L'hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets :
On va s'asseoir ; & cette compagnie,
Quoique fournoise, est tout au mieux choisie.

Mais tout ce monde est stupide ou muet.
Ah ! cette paire est au mieux assortie.

De

De ce baron si maigre & si fluet
Cette bégueule est la vieille ennemie:
Certain procès les a rendus rivaux:
Avec quel air ils se tournent le dos!

De ces paniers dorés par des rézeaux;
La place à table est d'avance remplie;
Et sur la chaise en serrant les genoux,
A peine encore en reste-t-il pour vous.

De bavarder Damis auroit envie:
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'est par prudence; il craint ce médisant;
Ce vieux baron à langue de serpent.

L'hôte attentif à ranimer le monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais plaisant;
Il sert cent mets qui courent à la ronde:
« Que le plaisir s'empare de céans!
» Dit-il, Messieurs, chez moi la joie abonde ».

Corine jeune, & pour un million
Ne goûteroit de cette sauce fine;
Elle pourroit laver le vermillon
Qui fait l'éclat de sa bouche divine.

Si Marianne, au visage poupin,
Ne mange pas un seul morceau de pain;
C'est qu'en son corps étroitement serrée,
Elle craint trop que la galimafrée
Pourroit gâter le corsage divin
De cette taille en tous lieux admirée.

A l'autre bout, sans s'en embarrasser;
Le comte mange à se déboutonner,
De tous les plats goûte l'un après l'autre;
Avec Hamoch se met à raisonner;
D'Apicius le comte est grand apôtre,

Et les Nevers pourroient le consulter.
Julie enfin rompt ce cruel silence;
Et se tournant, dit d'un air d'indolence:
« Ah! c'est affreux, tout ce jour il a plu;
» En vérité, c'est un nouveau déluge ».
Merlin répond: « Tout comme vous j'en juge;
» Et l'almanach ainsi l'a résolu ».
Merlin dit bien: ce docte personnage,
De son sçavoir fait un riche étalage;
Hors l'almanach il n'a jamais rien lu.
Le discours tombe; on bâille, on prend courage,
On le releve; on parle des pompons,
Des gants glacés, coëffures & jupons:
Et l'on médit un peu de Rosalie;
Elle est absente, & la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en sa beauté.
Ne croyez pas que ce soit par envie;
Son cœur, dit-elle, est plein de charité;
Mais le bon goût qu'elle trouve insulté,
Quoiqu'à regret, la presse & la convie
De rendre hommage à la sincérité.
Bien-tôt après on parle comédie:
« Ah! la Marville a l'air d'un éléphant,
» Dit l'une, elle est une exécrable actrice;
» La Roussélois, c'est un corps élégant,
» Elle est bien mise; Ah! c'est un vrai délice,
» Lorsqu'elle joue; au vrai, mal on l'entend:
» Mais ce n'est rien: va-t-on là pour entendre? »
Valere sçait, à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné,
Va dans huit jours vendre sa garderobe:
Sur quoi chacun, en faisant l'étonné,

Sur

Sur Monſeigneur très-malignement dobe :
De brocarder chacun ſe met en train ;
Et l'on médit doucement du prochain.
Mais s'endormant par tant de balourdiſes,
De main en main ſe donnent des deviſes,
Qu'en ricanant le beau ſexe relit.
A ces ſoupers on ménage l'eſprit ;
Et l'on s'occupe en liſant les bêtiſes
Que le galant confiturier y fit.
On imagine une ſanté nouvelle ;
A l'équivoque un chacun applaudit :
La pointe en eſt digne de Fontenelle.
On veut parler, & ce jargon forcé
Ne tenant rien de la gaîté naïve,
Meurt en naiſſant dans la bouche craintive,
Auſſi ſouvent qu'un mot eſt prononcé :
On ſe regarde, on eſt embarraſſé,
Et tous les mots expirent ſur la langue.
L'hôte le voit ; & pour en bien uſer,
D'un conte plat il vient les amuſer :
Mais il en eſt pour ſa ſotte harangue.
Par bienſéance un moment on ſourit,
On dit, bâillant, que l'on ſe divertit.
Mais en ſecret maudiſſant l'aſſemblée,
On voudroit fort, pour que l'ennui finît,
Que de ſommeil elle fût accablée.
Cloris alors, ſur un ton aigrelet,
D'un Vaudeville entonne un vieux couplet ;
Et pouſſe en l'air de cette voix aigue,
De longs *hélas*, qu'on entend de la rue ;
Et d'un accent tudeſque qui déplait,
Elle aſſaiſonne un air de flageolet.

Eglé

Eglé, qui croit qu'elle a la voix plus belle;
En détonnant, chante un air d'opera
Très-langoureux que composa Campra;
Un fat se pâme, & jure qu'elle excelle:
Ah de chanter elle ne cessera.
Maudite voix, digne d'une cresselle;
Un siecle entier, je crois, tu chantera!
« Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie;
» Prêtez l'oreille à cette bergerie;
» Cet air pour moi semble fait tout exprès:
» J'ai de mon mieux saisi le goût Français;
» Ces ports de voix qu'avec force j'éleve,
» Ces tremblemens battus si lentement,
» Ces longs fredons qui n'ont ni fin ni treve;
» Font de mon chant les plus doux agrémens:
» De ce salon même sans qu'il m'en coute,
» Ma forte voix fera sauter la voute. »
L'hôte pâlit, il croit de Jéricho
Qu'il a chez lui la trompette fatale;
Il est tremblant pour les murs de sa salle.
Pour éviter l'effet de cet écho,
Il rompt les chiens & bavarde Morale;
Et ce discours les amuse à ravir;
Mais dans le tems que ce seigneur déploie
Des argumens ennuyeux à mourir,
Sa chere épouse à travers vient glapir,
Et minaudant, croit réveiller la joie:
Au lieu du dieu libertin du Plaisir,
La bonne dame, induite par le diable,
Au lourd Ennui donne la primauté,
Qui force enfin par importunité,
Tous ces bâilleurs à se lever de table.

Aux violons alors on a recours ;
La joie enfin régnera dans ce jour ;
Aux menuets, aux graves Polonaiſes,
Vont ſuccéder frétillantes Angloiſes :
Tous ces muets danſent ſans ſe parler,
Les ſpectateurs diſent par bienſéance
Quelques douceurs avec tant d'indolence,
Que cet Amour de froid paroît geler ;
L'Oiſiveté qui regarde la danſe,
Rit ſouvent haut ſans trop ſçavoir pourquoi ;
Le jour paroît, on retourne chez ſoi,
En ſe flattant de faire accroire aux autres
Qu'on s'eſt au bal diverti comme un roi.
  Ces plaiſirs-là, mon frere, ſont les vôtres ;
Leur carillon n'a plus d'appas pour moi.
  Société douce & bien aſſortie,
Bien moins nombreuſe & d'autant mieux choiſie ;
Délaſſemens innocens de l'eſprit,
Propos légers qui ſur mille matieres,
En voltigeant, répandent des lumieres ;
Où ſans éclat, mais à propos on rit,
Sans que jamais des langues meurtrieres,
Pleines de fiel, rendent à leurs manieres,
Quelques bons mots qu'en plaiſantant l'on dit.
Pouſſera-t-on l'injure & le ſcandale
A préférer à ce goût qui périt,
Le faux clinquant, l'ennui dont ſe bouffit
Votre ſtupide & bruyante rivale ?
  Ah ! peuple né le jouet des erreurs !
Si follement envieux des grandeurs !
Voyez de près le néant de ces fêtes,
Qui tant de fois vous ont tourné les têtes ;

Ayez pitié de nos destins heureux.

Quand vers le ciel j'ose élever mes vœux,
Je dis tout bas : « Fortune secourable !
» Ne permets pas qu'un orgueil détestable,
» Me remplissant d'inutiles desirs,
» Corrompe en moi le goût des vrais plaisirs ;
» De ces plaisirs d'un esprit raisonnable :
» Et laisse-moi, Fortune, par pitié,
» Un cœur toujours sensible à l'amitié.



EPITRE

EPITRE II.

A PÖLLNITZ.

MEPRISERA qui le veut les richesses,
Leur faux éclat & leur frivolité,
Leur embarras, leur inutilité;
Ces vains dédains ne sont que des finesses:
Pour les avoir se font mille bassesses.
Si leur éclat n'a point sçu me frapper;
Si jusqu'ici leur force enchanteresse
N'a point eu l'art de me préoccuper;
Le monde enfin vient de me tromper.
JE vois partout que la grande dépense,
Le bien, le luxe & la magnificence
Du sot Public se sont fait estimer:
« Verrès, dit-on, est digne de primer;
» Il a tout nèt vingt mille écus de rente,
» Bonne cuisine & du vin que l'on vante,
» Qu'en cave il tient, sans vouloir l'entamer,
» Au-moins dès l'an mille six cent septante:
» Il tient état, sa maison est brillante;
» C'est un seigneur qu'on ne peut trop aimer ».
CE gros Crésus qui paroît inutile,
A tous les Arts donne occupation.
Et de-là vient qu'on le chérit en ville:
La dépense est sa forte passion;
Son luxe au-moins fait vivre l'industrie:
Là le burin travaille l'orfévrie;

Le peintre rit de sa profusion;
Et l'architecte orne sa galerie:
Il met l'argent en circulation,
Et sa maison vaut une hôtellerie.

QUAND Vadius, d'un ton de flatterie,
Vient louanger l'inepte Bavius,
Le doux espoir sur lequel il se fonde,
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.

OUI, l'Intérêt est le roi de ce monde;
Il regle tout dans ce siecle fallot;
En enrageant le malheureux le fronde;
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot.
Un vrai Platon vivant dans la misere,
Ne recevroit qu'humilians refus;
Mais l'opulent Mathieu, dit l'insectaire,
A des respects & très-humbles saluts.

CE cher métal, ce beau don de Plutus
Peut tenir lieu de rang & de noblesse:
Il donne aux sots esprit, bon-sens, vertus,
Nombre d'amis, maîtresses encor plus;
Par sa vertu vraiment enchanteresse,
Aucun richard n'essuya des refus.

Au bon vieux tems où fleurissoient nos peres,
Le Sentiment formoit le nœud des cœurs;
Les passions alors étoient sinceres,
L'or n'avoit point pu corrompre nos mœurs:
L'Amour tout seul possédoit son empire;
Savoir aimer, c'étoit l'art de séduire;
Pour tout présent on donnoit quelques fleurs;
Et ce bouquet venant d'une main chere,
S'estimoit plus que tout l'or de la terre;
Baisers légers étoient grandes faveurs.

MAIS

Mais à-présent tout se vend, tout s'achete;
Et la dévote, ainsi que la coquette,
A son mari fait trouver un rival:
Ce marché là se fait, à la toilette,
Au plus offrant, à l'amant libéral:
Du doux soupir à la faveur parfaite,
Tout a son prix, & l'amour est vénal.
On apprend tout: cette ville causeuse
Sur le caquet n'a rime ni raison;
On sçait le prix d'une beauté fameuse,
Tout comme on sçait le prix d'une maison.
On dit tout haut que telle aimable femme,
Pour cent louis sent allumer sa flamme;
Ajoute-t-on encor deux fois autant?
La passion s'empare de son ame:
Ce vil métal est maître de ses sens,
Et la rend tendre envers tous ses amans.
Cette Corine, autrefois tant courue,
Depuis six mois de prix a fort baissé;
La jeune Eglé, nouvellement venue,
A tout d'un coup doublement rehaussé.
Vous savez bien que cette vieille amante,
Cette Laïs à la tête tremblante,
Aux longs tettons, si flasques, si pendans,
Dont le pinceau grossiérement abuse
Du vermillon brossé sur la céruse,
Rend à-présent à ses jeunes amans
Ce qu'elle avoit, dans la fleur de ses ans,
Eu de profit, en marchandant ses charmes:
A ses attraits l'or seul fournit des armes.
Le bon pays où tout peut s'acheter!
O siecle heureux qu'on ne peut trop vanter!

Ayez du bien, c'eſt la grande maxime:
Vous payerez des femmes, de l'eſtime,
Amis, reſpects & réputation,
Cocus titrés & de condition.
Les tendres cœurs ſe vendent à l'enchere;
Et ſans rougir, la Nobleſſe oſe faire
Un vil métier contraire à ſa pudeur,
Humiliant, flétri du deshonneur,
Que la griſette, à l'ame mercenaire,
Fait par débauche, & ſouvent par miſere.

Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés?
Nos beaux ſeigneurs trouvent des infidelles;
Ils ſont toujours imprudemment trichés
Par leurs amis, ainſi que par les belles;
Un fréluquet enleve leurs donzelles,
Ils ſont cocus ſans en être fâchés:
Leur amour vain, magnifique & bizarre,
Se refroidit, le mépris les ſépare.
Et ces amis qu'ils croyoient attachés,
Sont très-zélés tant que dure leur table:
Si la Ruine entraîne ces ſeigneurs,
Si la Fortune ingrate les accable,
Ces ſcélérats ſont de tous leurs malheurs
Indifférens & joyeux ſpectateurs.

Si l'avantage inſigne des richeſſes
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs,
Fuyez, Pollnitz, ſes charmes impoſteurs;
Ses faux dehors cachent des petiteſſes:
La Fortune a de légeres faveurs,
Sur vos vieux jours elle ſema des fleurs,
Et c'eſt bien plus que toutes ſes largeſſes;
Aimez le poſte où le ciel vous a mis.

Dans

Dans votre état on a de vrais amis,
Et quelquefois de fidelles maîtresses.

EPITRE III.

A FOUQUET.

POURQUOI toujours nous prôner le vieux tems,
Se répéter, & se tuer de dire
Que les humains sont bêtes & méchans,
Et que le monde, en vieillissant, empire?
Ces vieux propos des modernes Frondeurs
Sont tous marqués au coin de la Satyre;
Et l'âcreté qui les force à médire,
Pour avilir notre siecle & nos mœurs,
Des tems passés leur fait vanter l'empire.
  LE grand Maurice * a-t-il moins de vertus,
Qu'en eut jadis certain Cincinnatus?
Maurice, au vrai, d'une très-noble issue,
Ne mena point de ses mains la charrue;
Mais dans la Flandre, en tous lieux confondus,
Les Hollandois furent-ils moins battus?
  QUOI! nos auteurs sont-ils des misérables,
Pour composer leurs écrits en François?
« Bien différens, sublimes & parfaits,
» Etoient, dit-on, ces Grecs tant admirables ».
Virgile, Horace ont écrit en Latin;
Les Grecs en Grec, & nous dans notre langue:

* Le Comte de Saxe.

Il

Il eſt plaiſant qu'un cenſeur clandeſtin
Prétende ici qu'en Hébreu l'on harangue.

Ah! dans ces jours où notre heureux deſtin
Nous a fourni, pour effacer Homere,
Un Apollon, plus vif & plus brillant;
Comment peut-on, en poſſédant Voltaire,
Avec dedain regretter un inſtant
Ce vieux bavard, toujours ſe répétant,
Que, ſans bâiller, nul mortel ne lit guere?

Valons-nous moins que nos ſimples aïeux,
Très-ignorans, très-groſſiers, très-gothiques?
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
Plus opulens & bien plus magnifiques,
Que nos palais ſont plus voluptueux,
Que nos repas ſont plus luxurieux;
Et que les cieux, à nos deſirs propices,
Verſent ſur nous un torrent de délices:
Mon cher Fouquet, ce n'eſt que d'autant mieux
Nous condamner: quels étranges caprices!

De tous ces morts que l'on a tant vanté,
Le grand mérite étoit la pauvreté;
Et nos péchés ce ſont quelques richeſſes:
Beaux argumens, dignes d'un hébêté,
Ou d'un eſprit né pour les petiteſſes,
Qui des fureurs de l'envie agité,
Va publier, comme des gentilleſſes,
Les ſonges creux de ſa malignité.

Depuis le tems que ſubſiſte le Monde,
Il va toujours ſon train également;
Le ridicule en cent façons abonde,
Et reparoît toujours plus follement;
C'eſt un Protée, & ſes formes nouvelles

De

De nos censeurs irritent les cervelles.
Au demeurant les hommes de ce tems,
Avec ces morts rangés en paralleles,
Ne sont meilleurs, ni ne sont plus méchans.
Si nos frondeurs me mettent en colere,
Je vais prouver à tout critique austere
Que les beaux Arts, de nos farouches mœurs,
Ont adouci la rage sanguinaire.
O jours heureux! ô siecle débonnaire,
Tu ne fournis trahisons ni fureurs;
Les cœurs pervers ne le sont pas sans honte,
Et c'est beaucoup gagner, selon mon compte.
Mais gardons-nous de pousser sur les bancs
In barbara d'ennuyeux argumens.
Convaincre un fat, est une œuvre impossible;
Un envieux a-t-il l'esprit flexible?
Sombre ennemi des hommes à talens,
Pour ses péchés qu'il reste incorrigible;
Qu'en enrageant de la gloire d'autrui,
Rempli de fiel & plus amer qu'absynthe,
Amant des morts, il s'en fasse un appui;
S'il nous hait tous, ma foi tant-pis pour lui:
Que son œil louche, & sa paupiere éteinte
Verse des pleurs, en voyant la Vertu
Qui l'écrasa sous ses pieds abattu;
Qu'en ses discours il prône avec emphase
Des vieux héros, ses chéris, ses élus,
Qu'il aime tant, parce qu'ils ne sont plus:
Qu'il en décore à son gré chaque phrase;
Mais si ces morts le mettent en extase,
Ce n'est, Fouquet, qu'en haine des vivans.
Ah, s'ils pouvoient de leur sombre demeure,

Au gré du ciel, reſſuſciter ſur l'heure,
On entendroit dès les premiers momens,
Nos vils cenſeurs à langues de ſerpens,
Exagérer leurs défauts & leurs vices;
Et leurs héros retourneroient là-bas,
En maudiſſant de ces cenſeurs ingrats
Les trahiſons & les noires malices.

Triste envieux, hurle, plein de fureur,
Contre ce ſiecle en grands hommes fertile:
Farouche aſpic, vil calomniateur,
Va te bouffir de colere & de bile;
Contre nos jours exerce ta fureur;
Forge en ſecret ta ſatyre imbécile:
Tu tente en vain d'en ternir la ſplendeur.

Eh! qu'importoit aux bourgeois de Ninive,
Qu'un pleutre triſte, à cervelle chétive,
Leur annonçât mille calamités?
Rien ne troubla tant de proſpérités:
Mais le Prophete, oiſeau de triſte augure,
Au fond d'un arbre, ou de quelque mazure,
Où l'idiot en fureur ſe nicha,
De deſeſpoir qu'on vit ſon impoſture,
En frémiſſant, ſur ſes pieds ſe ſécha.

De l'envieux telle eſt la récompenſe:
Sur lui retombe enfin ſon impudence;
Et ces ſerpens dont il chérit l'attrait,
Cruels agens qui ſervent ſa vengeance,
Au fond du cœur le rongent en ſecret.

Méprisez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre vie;
Sur vos vertus ſes dents s'émouſſeront,
C'eſt vainement qu'elles vous morderont.

Censeurs cruels, révérez, mais ſans feinte,
Tous les humains qui ſe firent un nom ;
Jettez des fleurs deſſus leur cendre éteinte ;
En relevant leur réputation,
Que les vivans n'en ſouffrent point d'atteinte.

Oui, cher Fouquet, nous périrons un jour ;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque choſe.
Morts anciens ! nous aurons notre tour :
Quand une fois dans la tombe on repoſe
Sans ſentiment, à la louange ſourd,
Nul envieux en fureur ne s'oppoſe
Que le Public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre mort faſſe l'apothéoſe.



EPITRE IV.

A LA COMTESSE DE CAMAS.

NE penſez point, reſpectable Camas,
Qu'à votre eſprit, ſi brillant, ſi ſolide,
J'oſe jamais comparer les appas
De nos oiſons à la cervelle vuide;
Fraîche jeuneſſe & des traits de beautés
Leur tiennent lieu de toutes qualités.

Ce ſont des fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une ſaiſon;
Un ſouffle chaud dans le brûlant lion
Fane, à jamais, leur beauté raviſſante.
N'ont-elles plus leur couleur éclatante?
Pour les cueillir ou pour les arroſer,
Aucun paſſant ne daigne ſe baiſſer.

L'Esprit, le Goût & le Bon-ſens préfere
A la beauté l'eſprit qui nous éclaire;
On trouve en vous ces tréſors réunis;
Votre raiſon, de cent talens douée,
Eſt douce, humaine & toujours enjouée.
Oui, votre eſprit eſt de tous les pays,
De tous les tems & de toutes les heures,
Vous méritez d'avoir de vrais amis,
Et par de-là des fortunes meilleures.

Vos cheveux gris ne ſont point décorés
De cent pompons, de rubans, de parure;

Et votre corps n'eſt point à la torture
Dans des paniers immenſes & dorés :
Mais vous cachez deſſous votre coëffure,
Eſprit qui plaît, & ce mâle bon-ſens,
Hélas ! ſi rare & ſi digne d'encens.

Tant d'agrémens ſuppriment la vieilleſſe.
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant ?
Vos beaux minois parés de la jeuneſſe,
Vont débiter des riens en ricanant :
Vous nous lorgnez pour plaire en minaudant.
Dans la beauté tout paroît gentilleſſe.
Mais, (le dirai-je à mon corps défendant ?)
Autant vaudroit pour le moins à la vûe
De Bouchardon une belle ſtatue.

Ah ! ſi le Ciel, ſecondant vos amours,
Vous eût rendu dès le berceau muettes,
Ou qu'il eût fait de vos amans des ſourds ;
En cas pareil nos flammes indiſcrettes
Auroient au-moins long-tems pû ſoupçonner
Que vos eſprits ont le don de penſer :
Mais à-préſent tant cauſeuſes vous êtes,
Qu'un froid mortel commence à me geler,
Dès le moment qu'on vous entend parler :
Tous les progrès que vos mines coquettes
Et vos attraits avoient faits ſur mon cœur,
Par vos propos perdent de leur chaleur.
Le jeu, pompons, coëffures, médiſances,
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Aſſaiſonnés de cent impertinences :
C'eſt l'abrégé de tout votre diſcours.

Quand il vous plaît à l'eſprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre :

Je

Je crois revoir ces plats originaux
Tympanisés de femelles pédantes,
Sans jugement affichant les savantes
Que nous peignit de ses maîtres pinceaux
Le grand Moliere, en ses pieces charmantes,
Où sa critique, enfantant des bons mots,
En mille endroits a foudroyé les sots.

Tremblez, tremblez, bégueules insipides;
La beauté passe & l'âge arrivera,
Qui sillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.

Miroir chéri, lorsque tu leur rendra
Des teints plombés, des visages livides,
Des yeux éteints, des paupieres humides,
Bouche sans dents & cheveux grisonnans;
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
Ta glace, hélas! dans leurs emportemens
Sera brisée en mille fraguemens.

Ah! quel dépit! ce front plus blanc qu'albâtre
Se jaunira; plus de roses, de lis,
Ni plus d'amant de charmes idolâtre:
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tyrcis.

En vain tout l'art rafiné des ruelles,
Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
Pareront-ils vos attraits surannés:
L'ajustement & les atours des belles,
Bien loin d'orner vieilles sempiternelles,
Semblent jurer avec des fronts fanés.

L'Amour coquet qui plane sur vos têtes,
Qui vous protege aux bals, soupers & fêtes,
Qui de vos yeux nous décoche ses traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.

Jeune beauté paroît toute adorable;
Vieille guenon du public est la fable.
De vos vieux jours je plains l'affliction:
Il n'est alors aucun moyen de plaire,
Hors que ce soit la conversation.
Mais sans esprit comment y brille-t-on?
Vieille bégueule, ennuyeuse commere,
En ne faisant que contes de grand-mere,
N'attire pas la foule des chalans;
Du vestibule une odeur pestifere
Dégoûtera vos tristes courtisans,
De l'air impur, de l'affreuse atmosphere
Que sans relâche exhale le cautere.
DIEU sait comment les Chasots de ces tems,
Les damerets, les jeunes Ferdinands,
Gens nés moqueurs & très-peu charitables,
Plaisanteront vos faces vénérables,
Quand, requinquant vos spectres ambulans;
Il vous plaira de faire les aimables.
Oui votre porte ouverte à vos galans
Par leur concours ne sera plus usée:
Vous en serez la fable & la risée;
Et je vous vois regrettant les rigueurs
Dont à-présent, exerçant vos caprices,
Vous dédaignez cette foule de cœurs
Dont vos amans vous font les sacrifices.
Et je prévois que vos attraits usés,
Voyant déchoir leurs folles espérances,
S'humiliront à faire des avances
A ces amans à-présent méprisés;
Mais vainement, car la rouille de l'âge
Du tendre amour ne reçoit plus d'hommage.

Tel est le sort des frivoles appas,
Dont la beauté fait l'unique partage:
Mais croyez-moi, respectable Camas,
Votre vertu vous sauve du naufrage.

Qu'importe enfin que l'âge destructeur
De vos attraits ternisse la fraîcheur?
C'est attaquer la moitié de vous-même:
Mais votre esprit que j'estime & que j'aime,
A vos attraits est bien supérieur.
Bravez le tems & sa rage insolente;
Il ne peut rien sur votre belle humeur,
Ni sur votre ame impassible & constante.
Vous méprisez la sotte gravité
Dont à la cour s'enfle une gouvernante.
Votre sagesse est toujours indulgente;
Et votre esprit rappelle la gaîté
Dans les ennuis d'une cour indolente.
Bien plus encor, vous êtes par piété
Bonne huguenote & pourtant tolérante.
Après ce trait, adorable Camas,
Ah! quel mortel ne vous aimeroit pas!
Les ignorans vous jugent ignorante,
Et les savans vous prennent pour savante.
Vous vous pliez, avec facilité,
Au goût, aux mœurs de la société.
Vous savez rire & plaire à la jeunesse;
L'âge sensé prise votre sagesse;
Et complaisante & pleine de bonté,
Vous supportez de l'extrême vieillesse
Le bavardage & la caducité.

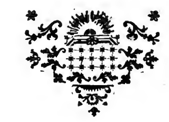
C'est par ces traits que votre ame accomplie
A par estime acquis de vrais amis!

Ne

Ne pensez point qu'Amour, plein de folie,
Papillonant, puisse en trouver parmi
Ces éventés que la débauche lie.

C'est sur l'estime & c'est sur les vertus
Que l'amitié véritable se fonde :
Vous possédez ces titres; & de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.

Oui, desormais, Camas, je chanterai
Ce beau génie, & je consacrerai
A vos vertus mes talens & ma verve.
Et dans mes vers je vous implorerai
Comme ma Muse & comme ma Minerve.



EPITRE V.

A JORDAN.

FLORE, aux abois, faiſant place à Pomone,
De nos jardins s'enfuit avec le Tems;
L'Eté nous quitte, & les Vents de l'autonne
Fanent les fleurs & deſſechent les champs:
L'aſtre du Jour foible, tremblant & pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce canton:
De ſon palais l'Aurore matinale
Déjà plus tard paroît ſur l'horiſon.
COLIN, Lycas, tranſportés d'allegreſſe,
De nos guerets rapportent les moiſſons;
Et les tranſports de leur bruyante ivreſſe,
Font retentir l'écho de leurs chanſons:
La liberté, l'amour, l'indépendance,
Verſent ſur eux plus de félicités
Et de vrais biens qu'en fournit l'abondance
Dans le vain luxe & l'orgueil des cités.
Ils penſent peu, leur eſtomac digere,
Sans ſe douter qu'ils ont un méſentere.
Leur exercice & leur ſobriété
Leur ſont garans d'une bonne ſanté:
Sans ſe bercer de viſions cornues,
Ils ne vont point ſe perdre dans les nues:
Très-ignorans deſſus l'antiquité,
Et ſans ſouci pour le deſtin du monde.
Dans leurs hameaux regne une paix profonde,

Les

Les Jeux, les Ris, l'Amour & la Gaîté.
De l'Intérêt la tyrannique idole
Ne les vit point accourans au Pactole,
Porter le joug de la Cupidité.
La vaine Gloire impérieuſe & folle
N'a pu jamais tenter leur vanité;
Et de leurs vœux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.
Ils ſont heureux dans leur ruſticité:
Tandis qu'en ville, au centre du tumulte,
Enſéveli deſſous la poudre occulte
Du pays Grec & du pays Latin,
Digne Jordan, tu lis & tu conſulte
Tous ces ſavans dont le ſavoir certain
Eſt le flambeau du foible genre humain.
Pour te tirer de ta mélancolie,
Pour t'inſpirer une aimable folie,
Ma Muſe & moi nous mîmes en chemin.
Tu ſçais très-bien que nous autres poëtes
En peu de tems faiſons de longues traites:
Ainſi d'abord nous fumes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites,
Près de la porte, orné de ſes vignettes,
Je fus frappé d'un gros Saint-Auguſtin
Qui de travers s'appuyoit ſur l'ouvrage
D'un grand bavard, ſavant Bénédictin.
Là ſe trouvoit rangé ſur le paſſage
D'auteurs en *us* le pédanteſque eſſain,
De Quatregros * méritant le ſuffrage,
Qui dans ta ſalle, en bravant le deſtin,
Grands de renom, mais pauvres d'équipage,

* Brocanteur de Livres.

Ne

Ne ſont vêtus qu'en ſale parchemin.
Paſſant enfin du ſacré veſtibule,
Au cabinet, dans l'azyle divin
Où tu t'enferme ainſi qu'un Capucin,
Je vis l'auteur * dont la plume polie
Eloquemment défendit la Folie.
Ton gros portier, tel que Grandonio,
Le ſieur Eraſme, en grand in-folio:
Je le paſſai perçant avec ſurpriſe
L'énorme tas des peres de l'égliſe,
J'arrive enfin auprès de ton bureau:
C'eſt-là, Jordan, que tes ſavantes veilles
En Cophte, en Grec t'apprennent cent merveilles,
Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.
Là ſe trouvoit l'ouvrage incognito
De l'inconnu, mais fameux Aboeſite **;
Là ſe trouvoit tout le recueil nouveau
Des derniers vers que fabriqua Rouſſeau,
Depuis le tems qu'il ſe fit hypocrite.

Je vis encor rangé ſur tes rayons
Un gros recueil d'injures bien écrites
D'un huguenot contre les Jéſuïtes;
Je vis auſſi quelques réflexions
D'un Preſtolet déclamant comme au prône
Contre la *Bête* & contre Babylone,
Par charité damnant les mécréans,
Pour Papegaux livres édifians!
Près d'eux étoit le livre des inſectes ***,
Enfin la ſource où l'on puiſa les ſectes ****.

* Eraſme.
** Profeſſeur Genevois que Jordan cite comme un grand Auteur, mais que perſonne n'a l'honneur de connoître.
*** Réaumur.
**** La Bible.

AUPR

Auprès de toi résidoit Apollon,
Qui démeubloit, pour remplir ton Lycée,
Son cabinet, & même l'Hélicon:
Il appelloit une ombre au haut placée:
C'étoit Horace, ami de la Raison,
Qui transporté du feu de son génie,
Chantoit les vers de sa Muse polie,
Et te disoit: « Choisi les meilleurs vins;
» Crois-moi, ce soin à tout est préférable;
» Les grands projets sont insensés & vains;
» Car de nos jours le fil est peu durable ».

Auprès de lui Despréaux se rangeoit,
Ami du sens & de l'exactitude,
Trop satyrique, & quelquefois trop rude;
Mais dont la lyre au Parnasse plaisoit.

D'un air aisé Lucien le suivoit,
Sage plaisant & sans sollicitude,
Du haut du ciel tous les dieux dénichoit;
Et librement sur leur compte rioit.

Des bords du Pont cherchant la compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venoit;
Et des couleurs de son riche génie
Trop brillamment décoroit l'élégie:
Avidement pourtant on le lisoit.

Plus loin parut ce célebre Sceptique *,
Qui bien armé de sa dialectique,
Dans un champ clos combattit les docteurs;
Jusques à bout poussa le fanatique,
Et foudroya l'orgueil théologique,
En détruisant le regne des erreurs.

* Bayle.

La j'apperçus le vieux bon-homme Homere,
Qui se voyant obscurci par Voltaire,
Dans son poëme avec soin se cachoit,
Et des Ligueurs l'Iliade couvroit.
Au-dessus d'eux, en belle reliure,
Je vis ce grand * peintre de la Nature,
Ce bel esprit qui, par ses vers divins,
Illustra plus l'Empire des Romains,
Que les Césars n'ont pu par la victoire,
En assurer la grandeur & la gloire.
C'est-là, Jordan, chez ces illustres morts,
Que ton esprit, de la nature entiere,
Approfondit l'essence & les ressorts,
Et prend si haut son vol & sa carriere.
J'estime fort tes soins laborieux
Et tes travaux profonds & studieux;
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
De ces lauriers rares & précieux,
Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?
Comptons ici les peines qu'il faut prendre
Pour arriver à l'immortalité:
Et si tu gagne en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre liberté;
Oui, tu te trompe, & ton orgueil préfere
Un vain encens, une vapeur légere,
Au vrai bonheur, à la félicité,
Que tu pouvois, ayant le don de plaire,
Trouver chez nous dans la société.
Comme l'on voit à la fin de l'automne,
Ayant payé ses tributs à Pomone,

* Virgile.

La Terre en paix reſpirer le repos :
Ainſi, Jordan, renonce à tes travaux ;
Reviens chez nous, dans ce ſéjour paiſible,
De l'amitié recueillir tout le fruit ;
Aſſez long-tems par un travail pénible
Tu cultivas le champ de ton eſprit :
L'étude enfin, crois-moi, devient nuiſible ;
Il faut parfois ſe donner du répit :
Tout ſe repoſe ; & même la Nature
Fait aux étés ſuccéder les hivers ;
Mais le printems répare avec uſure
Le tems ſtérile où dormoit l'Univers.
PLUS d'un plaiſir eſt préparé pour l'homme ;
Mais de ſes biens négligent économe,
Il n'en fait point tirer tout l'uſufruit.
CHASOT ſe plaît dans la chaſſe & le bruit ;
Le bon Jordan dans ſes ſavantes veilles ;
Céſarion à vuider les bouteilles ;
Un courtiſan à briller à la cour ;
Un amoureux à ſoupirer d'amour ;
L'ambitieux à ſentir la fumée
D'un vain encens qu'offre la Renommée ;
Le gros Auguſte à payer des deſſerts ;
Et moi peut-être à cheviller des vers.
NOS plus beaux jours ſe paſſent comme une ombre ;
Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts ?
Ah ! je voudrois en augmenter le nombre ;
L'homme ſenſé doit les réunir tous.
TU penſe ainſi : ta ſageſſe épurée
N'eſt point auſtere, inſupportable, outrée ;
Dans les momens d'une aimable gaîté,
J'ai vu ta tête au Pinde révérée,

Du tendre myrthe & de pampre parée;
Et je crus voir assise à ton côté
Ton Uranie en Venus décorée,
Et la Raison des Graces entourée,
Qui par principe aimoit la volupté.
Viens donc jouir sous un autre empirée,
Du doux plaisir qui fuit avec le tems;
Hâte tes pas; car dans cette contrée,
Point de salut pour nous sans des Jordans.

Je t'attendrai sous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages rustiques,
Et nous donnant des ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voute des Cieux.
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris simples, non magnifiques,
La Volupté régnoit chez nos aïeux.

C'est-la qu'en paix je vois couler ma vie,
Sans préjugés & sans ambition;
Cherchant le vrai dans la Philosophie,
Et me bornant à ma condition:
Là, plein du dieu de qui le feu m'inspire,
Je peins en vers quelques légers tableaux;
Et de ma voix accompagnant ma lyre,
Je fais souvent répéter aux Echos
Les noms chéris d'amis que je révere:
Et méprisant ennemis & rivaux,
Compatissant, ami tendre & sincere,
Toujours enclin à servir les humains,
J'attends, sans peur, l'arrêt de mes Destins.

EPITRE

EPITRE VI.

A MA SŒUR DE BAREUTH.

DIGNE & ſublime objet d'une amitié ſincere,
Sœur dont la ſolide vertu
T'a fait l'idole de ton frere;
O toi! que le Deſtin têtu
Pourſuivit conſtamment d'une rigueur ſévere;
O toi! dont le cœur débonnaire,
Par un tiſſu de maux ne fut point abbattu.

DEPUIS nos jeunes ans un Sort toujours contraire,
N'a pas ceſſé de t'accabler;
L'Injuſtice dardant ſa langue de vipere,
Oſa de plus te deſoler.

Dans ton premier printems, un Foudre politique
Sur ta tête vint à créver;
Et la Méchanceté, par un ſentier oblique,
Contre ton innocence eut l'art de ſoulever
De ton ſang, juſtes dieux! la ſource alors inique.

Tu plias ſous le joug de l'humble adverſité;
Le premier ſoleil de ta vie,
Eclipſé dans ſon cours par un nuage impie,
Se plongea dans l'obſcurité.

Enfin, qui n'auroit cru que le Sort & l'Envie
N'auroient usé leurs traits dès-lors à t'affronter?
Mais à-présent la Maladie
Par un tourment nouveau vient te persécuter.

Dieux! Détournez de ma pensée
L'objet d'un présage effrayant;
De douleur mon ame oppressée,
Mon cœur triste & défaillissant,
Tremblent dans ce péril extrême,
Que la Mort de son fer tranchant
Ne me sépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.
Plûtôt tournez sur moi, Destins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injustes coups;
Frappez, puisqu'il le faut, de votre faulx sanglante,
Je m'offre victime innocente;
Mais ne frappez que moi: sans me plaindre de vous,
Je bénirai plûtôt votre main bienfaisante;
Oui, je détournerois, impitoyables Dieux,
Votre colere vengeresse
De tes jours, chere sœur, de tes jours précieux,
En me sacrifiant par effort de tendresse.

Mes vœux sont exaucés; de plus heureux Destins
Ecartent déjà les nuages,
Et feront succéder des jours clairs & sereins
Au déchaînement des orages:

Le haut du Ciel s'ouvre pour moi;
Dans mon transport divin j'y voi
Les Destins fortunés, qui pour vous se préparent;
Les chagrins sont bannis, tous les maux se réparent.

Tous

Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
Regrettant les malheurs sur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte ;
Et piqués d'émulation,
Ils ont tous résolu que chacun, pour son compte,
Vous fera réparation ;
Mais de cette troupe immortelle,
Minerve qui vous fut fidelle,
Mérita seule exemption.

La tendre Beauté de Cythere
Arma pour vous son fils l'Amour :
Rends-toi de ton aîle légere,
Dit-elle, au terrestre séjour.

Ce n'est point cet Amour au cœur changeant & double,
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble,
Dont le funeste Empire est tout cet Univers :
Mais le Dieu du tendre Hyménée,
Ce Dieu que votre destinée
Vous peint mieux que ne font mes vers.

Diane, alors des bois accourue,
Dit : Que ma chasse contribue
A diversifier les divertissemens
Que ma princesse prend dans ces bois innocens.

Aussi-tôt vos rochers d'animaux se peuplerent ;
Dans vos sombres forêts les biches s'attrouperent ;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains ;
Le renard fut forcé fuyant de sa taniere ;
Le sanglier trouva la fin de ses destins ;

Et d'un coup bien visé l'adresse meurtriere,
Partant aussi-tôt que l'éclair,
Précipita du haut de la plaine de l'air,
La perdrix, le faisan & le coq de bruyere.

Apollon, qui voyoit les succès de sa sœur,
De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur,
Avec les filles de Mémoire
Il descendit dans l'auditoire
Que vous élevâtes aux Arts;
Il y planta ses étendarts;
Et la touchante Melpomene,
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards,
Fixa sur la tragique scene
Et votre goût & vos regards.

Aprés elle, parut Thalie,
Sévere au sein de la Folie,
Qui sur le ridicule où tombent les humains,
Jette son sel à pleines mains.

Lors vint du sein de l'Ausonie
L'harmonieuse Polymnie,
Qui joignoit avec art à ses divins accords,
Aux doux charmes de la Musique,
Tout ce qu'a de pompeux un spectacle magique,
Où la Profusion étale ses trésors.

Ainsi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpsichore;
Les Graces arrangeoient ses pas entrelacés,
Et d'entrechâs brillans avec art rehaussés.

Enfin

Enfin, la Danſe & la Muſique,
La Scene tragique & comique,
Tous à vous plaire intéreſſés,
S'animoient d'un même courage
Pour obtenir votre ſuffrage.

Plus loin la troupe des Savans,
Sous les auſpices d'Uranie,
Venoit avec cérémonie
Pour vous conſacrer ſes talens.

Dans l'ivreſſe de l'ambroſie,
Préférant d'immortels accens,
Ma déité, la Poéſie,
Vous offroit ſon divin encens.

La, bravant les glaces de l'âge,
Un vieux chantre * prenoit courage,
Et célébroit vos agrémens.

Pour moi, jeune écolier d'Horace,
A peine ai-je au pied du Parnaſſe,
Paſſé mon troiſieme printems,
Que, rempli d'une noble audace,
J'oſe vous conſacrer mes chants:
Ni le ſecours tardif des ans,
Ni le ſecours prompt de Minerve
N'ont fait mûrir ma jeune verve;
Mais, chere ſœur, mes ſentimens,
Trop vifs pour que je les réſerve,
Affrontent ces ménagemens.

* La Croze.

Qui

Qui, plein du beau feu qui l'anime,
Brave la céſure & la rime,
Mais ſait l'art de parler au cœur,
Surpaſſe d'un froid orateur
Le puriſme puſillanime.

EPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

Dans ce climat ſtérile & naguere ſauvage,
De nos groſſiers aïeux, des antiques Germains
On ſuivoit bonnement l'ignorance & l'uſage:
La ſubtilité des plus fins
Etoit la force & le courage.
Nous étions tous peu délicats,
Et la nature peu féconde
Produiſoit, pour tout bien, du fer & des ſoldats.
Dans ce pays voiſin d'un des poles du monde,
Les Muſes de leurs pas divins,
Ne firent qu'un très-court paſſage
Quand Cypris un beau jour y guida vos deſtins.
Porter le jour au Nord, inſtruire les humains,
Ce fut votre divin ouvrage;
Et la Nature avoit beſoin d'un ſage
Pour nous interpréter ſes ſublimes deſſeins.
Le laurier d'Apollon tranſplanté par vos mains,
Et cultivé ſur ce rivage,
Nous fit naître l'eſpoir de revoir en cet âge,

Reſſuſciter

Reſſuſciter les Arts des Grecs & des Romains,
Le luth d'Anacreon, le compas d'Uranie,
Les ſombres profondeurs de la Philoſophie.
Toutes les fleurs & tous les fruits
Chez vous ſe trouvent réunis.
Pardon à votre modeſtie :
Tant de ſortes d'eſprit, tant de talens divers,
Réveillent ma Muſe endormie :
Je ne puis plus m'en taire ; il faut que je vous die,
Et par ma proſe & par mes vers,
Que vous valez vous ſeul toute une Académie.
Mais quoi ! dans le tranſport dont mon eſprit eſt plein,
Amant de tous les Arts, ma timide paupiere
Verra-t-elle en un jour achever leur carriere ?
Quoi leur brillante aurore & leur fatal déclin
N'auront duré qu'un ſeul matin ?
La mort ſéche & livide arme ſa main tremblante ;
Je vois ſa faulx étincelante
Menacer fiérement la trame de vos jours.
Ah ! de ta fureur dévorante,
Barbare, au moins ſuſpens le cours.
Des enfans d'Hippocrate un funebre cortége
Vous tient au lit & vous aſſiége
Par ſes drogues & ſes onguens,
Se perd en ſes raiſonnemens,
Abuſe ſes dévots & ne vous trompe guere :
Aux ſuperſtitieux Lucrece fit la guerre ;
Vous la faites aux charlatans.
Hé quoi ! l'homme d'eſprit comme l'homme vulgaire,
Eſt donc aſſujetti ſous l'empire des ſens ?
Hélas ! il eſt trop vrai, l'homme eſt bien peu de choſe ;
Et s'il s'épanouit comme une fraîche roſe,

Il

Il ſe fane au ſouffle des vents.
Un fragile tiſſu de fibres diaphanes,
De ſubtiles reſſorts, de débiles organes,
De nos jours fugitifs ſont les foibles garans:
L'artiſte arrangement de ce frivole ouvrage,
Eſt l'œuvre d'un auteur plein d'oſtentation;
Et s'il nous fit à ſon image,
Il ne penſa point à l'uſage
Que dans ce monde nous ferions
De ce corps fait en filagrame,
Etui ridicule, où notre ame
Loge avec mille paſſions.
Quand des amours badins la compagne riante,
En ſéduiſant nos cœurs, enflame nos deſirs,
D'un preſtige enchanteur, la force décevante
Perſuade à d'Argens d'une voix complaiſante,
Qu'il eſt aigle en amour, Hercule en ſes plaiſirs.
Dès que l'amour volage une fois nous affecte,
Il ſe fait un miracle, un changement ſoudain,
Le débile & rampant inſecte
Penſe que ſon corps eſt d'airain.
Partez, Plaiſirs, partez; à jamais je vous quitte;
De vos brillans dehors mon ame fut ſéduite:
Tumulte, aſtuce, vanité,
Douce erreur, flatteuſe chimere,
De votre peu de ſavoir-faire,
Mon eſprit n'eſt plus entêté.
Revenu de ſa folle ivreſſe,
Le rêve diſparoît & l'enchantement ceſſe,
Tout fait place à la vérité.
Le palais enchanteur où m'attiroit Armide,
Eſt par l'Expérience au juſte apprécié.

Plaiſirs! vous ne pouvez ni remplacer le vuide,
Ni tranquilliſer l'amitié.

EPITRE VIII.
A D'ARGENS.

OUI l'Hiver décrépit fait devant le Printems,
Les Aquilons fougueux, l'impétueux Borée
Ne ſe déchaînent plus ſur nos fertiles champs,
Et la vague liquide eſt enfin délivrée
De ſes glaçons engourdiſſans.
Deſſus une arene dorée
Nos ruiſſeaux tortueux ſerpentent librement.
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, ſans art décorée,
Flore embellit ces lieux par ſes riches préſens.
Tout renaît ſous le ciel: l'année adoleſcente
Rappelle de nos jours la jeuneſſe charmante;
La roſe le diſpute aux rubis éclatans,
L'émeraude le cede aux feuillages naiſſans,
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois par leur tendre ramage,
Font répéter leurs ſons aux échos indiſcrets.
Mais, indolent marquis, tandis que je vous fais
De cette ſaiſon raviſſante,
Par mes crayons quelques portraits,
La pareſſe qui vous enchante,
L'œil chargé de pavots, engourdie & peſante,

Sous ses loix vous captive enfin.
Hermite au centre de la ville,
Et presque inconnu dans Berlin,
Envain la campagne fertile
Vous offre un plus riant destin.
Quittez cet ennuyeux azyle,
Les noirs chagrins, les embarras,
Ces soucis, ces procès, ces rats,
Qui ne font qu'échauffer la bile.
Suivez les plaisirs sur mes pas;
Venez à *Sans-Souci*: c'est-là que l'on peut être
Son souverain, son roi, son véritable maître.
Ce champêtre séjour, par sa tranquillité,
Nous invite à jouir de notre liberté.
D'Argens, si vous voulez connoître
Cette solitude champêtre,
Ces lieux où votre ami composa ce discours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sçachez qu'au haut d'une colline,
D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
La maison du maître domine;
D'un ouvrage fini l'on admire le soin,
La pierre sous la main habilement taillée,
En diverses groupes travaillée,
Décore l'édifice & ne le charge point.
A l'aube, ce palais se dore
Des premiers rayons de l'aurore,
Sur lui directement lancés:
Par six terrasses différentes
Vous descendez six douces pentes,
Pour fuir dans des bosquets de cent verds nuancés.
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines

Pour

Font ſauter & jaillir leurs ondes argentines,
Sur des marbres ſculptés qui ne le cedent pas
Aux chefs-d'œuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie;
Là ne regne point la folie
Des aſſommans & longs repas,
Que la Coutume regle avec ſa tyrannie:
Où l'Ennui bâillant s'aſſocie
A la Profuſion des modernes Midas;
Où le Rire glacé tout hautement renie
La diſcordante compagnie,
L'étiquette & les embarras.
Une table à midi frugalement ſervie,
Qu'on fait aſſaiſonner par d'utiles propos,
Où les traits petillans de la vive ſaillie
S'égayent quelquefois ſur le compte des ſots,
Y pourvoit ſans excès aux beſoins de la vie:
On y préfere des bons-mots
La ſaillante plaiſanterie,
A la gourmande intemperie
De vos Apicius & de tous leurs héros.
Là ne paroît point ſur la ſcene
Dans les convulſions des longs embraſſemens,
L'infame Fauſſeté ni l'implacable Haine
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahiſon des complimens.
Là ne ſe trouvent point ces gens
Que l'Amour-propre peint des couleurs les plus belles,
Qui ſur tous les ſujets ſont de parfaits modeles;
Leur diſcours eſt comme un miroir
Où leur fatuité s'admire & ſe fait voir.
Là ne ſe trouvent point ces bégueules titrées,

Ces

Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées,
Qui discutent des riens & rient en chorus.
Là ne sont, grace au ciel, connus
Ces longs discoureurs méthodiques,
Argumenteurs métaphysiques,
Tous ânes baptisés en *Us*.
Là n'habite point la Critique
Au ris malin, à l'air caustique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire;
Aux infernales eaux abreuvant leur satyre;
Et ces bavards & ces fâcheux,
Tous parasites ennuyeux.
Cette tranquille solitude
Défend comme un puissant rempart
Contre tous les assauts qu'avec la multitude,
La turbulente inquiétude
Livre aux sages amans des Sciences & des Arts.
Ah! d'Argens, que l'espece humaine
Est sotte, folle, avide & vaine!
Heureux! qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit sous ses pieds grossir & gronder les orages;
Contemple de sang-froid les écueils, les naufrages,
Où les ambitieux, vains jouets du Hazard,
De leurs tristes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux le mortel inconnu,
Qui d'un esprit non prévenu,
Repoussant hardiment le poison de la Gloire,
Dans sa coupe n'a jamais bu;
De qui le goût solide est enfin revenu
De tous ces vains lauriers que dispense l'Histoire;
Et qui par ses vertus vers son siecle acquitté,

N'éleve

N'éleve point d'autels à sa propre mémoire;
Ne gueuse point l'encens de la postérité!
Méprisons tous ces fous qui priment sur les autres;
Marquis, ces faux plaisirs ne seront pas les nôtres.
Ah! plûtôt verra-t-on d'Argens levé matin,
L'âne emporter le prix à la rapide course,
La Camas devenir putain,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers sa source.
Laissons les glorieux eux-mêmes s'applaudir;
Et tandis que leur faim ne pourra s'assouvir,
Qu'entassant les projets que forme l'Inconstance;
Que morts pour le présent ils vivent d'espérance;
Pratiquons tous l'art de jouir.
Et laissant aboyer & Cerbere & l'Envie,
Considérons le tems, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuyant, les instans de la vie;
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraîne, hélas! avec trop de furie,
De la vive jeunesse à la caducité.
La fleur à peine éclose est aussi-tôt flétrie;
A peine l'homme est-il, que l'homme n'a qu'été.
Déjà votre ame est allarmée
Du ton de la réflexion.
Oui, la vie est un songe, une vaine fumée;
Un théâtre où l'Illusion
A fait un trafic de chimere.
Mais de-là ma conclusion,
D'Argens, ne doit pas vous déplaire:
Ma sincere amitié vous conjure de faire
Usage du plaisir qui fuit;
A fixer d'une main légere
La jouissance passagere

Qui paroît & s'évanouit.
Que m'importe demain quel eſt le jour qui ſuit?
Que les aveugles Deſtinées
Nous gardent de longues années,
Répandent ſur nos ſens leurs divines faveurs ;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appeſantis nous comblent de rigueurs :
Parons toûjours nos fronts de ces roſes nouvelles ;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs.
A ces Amours badins allons ravir les aîles,
Et décochons leurs traits droit aux cœurs de ces belles.
Nous ne ſommes enfin maîtres que du préſent.
A différer le bien ſouvent l'homme s'abuſe.
Jouiſſons de ce ſeul inſtant ;
Peut-être que demain le Ciel nous le refuſe.



EPITRE

EPITRE IX.

A MAUPERTUIS.

Vous revoilà donc à Paris,
Parmi Meſſieurs les beaux-eſprits,
Au centre de la politeſſe,
Des Arts & de l'urbanité
Que poſſéda jadis la Grece :
Careſſé par une ducheſſe,
Deſiré, par-tout invité ;
Jouiſſant dans votre patrie
Et de l'eſtime & de l'envie,
Qu'attire toujours après ſoi
Le Mérite dont l'éminence
A la faſtidieuſe Ignorance
Tacitement donne la loi.

Que la France ſera jalouſe
Qu'Hymen, pour le choix d'une épouſe,
Ait fixé vos vœux à Berlin !
« Ma chere, c'eſt un géometre,
» Dira l'une d'un air malin ;
» Le monde prétend qu'il doit être
» D'un jugement net & certain ».
Le feu lui montant au viſage,
Elle ſent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à ſes attraits.
L'autre répond, pleine de rage :

« C'eſt que c'eſt un mauvais Français.

Bientôt un nouveau flux de monde
Vous entraîne vers ce ſéjour
Où de la Nature profonde
L'Art à tâtons ſuit le détour.

Dans cet Aréopage auguſte
On diſtingue ce vieux Neſtor,
Reſte chéri de l'âge d'or,
Dont l'eſprit gai, profond & juſte,
Semble triompher de la Mort.

La ſont protégés d'Uranie
Et les Clairauts & les Mairans,
Votre émule de Laponie,
Et tant d'autres, tous vrais ſavans.

De-la vous vous rendrez au temple
Qu'Armand fonda, tant pour ſon nom,
Que pour le culte d'Apollon,
Où l'étranger ravi contemple
Tous les dieux de votre Hélicon.
Quarante bouches éloquentes,
Quarante plumes triomphantes
Y portent des coups foudroyans
Aux ſolécîſmes renaiſſans.
Dans cette compagnie illuſtre
L'un brille du plus vif éclat;
Il en eſt l'ornement, le luſtre;
Du Pinde il a le conſulat;
Comme un cedre qui ſe redreſſe,
Leve ſur la forêt épaiſſe
Son front ſuperbe & ſourcilleux;
De même ce moderne Homere
Semble porter ſon vol aux cieux.

Plus

Plus loin, aux bords de l'Hippocrene,
On voit l'amant de Melpomene,
Son *Catilina* dans les mains,
Faisant haranguer sur la scene
Le Démosthene des Romains.

La, prenant une autre tournure,
Chiche de mots, mais plein de sens,
Usbek crayonne à ses Persans
De nos mœurs la folle peinture.

Et plus loin, sur un flageolet,
Un héroïque perroquet....

Mais quels sont ces cris d'allégresse;
Ces chants, ces acclamations?
Le François, plein de son ivresse,
Semble vainqueur des Nations:
Il l'est; & voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis:
L'Anglois a perdu sa balance;
L'Autrichien son insolence;
Et le Batave encor surpris,
En grondant, bénit la clémence
De ce héros dont l'indulgence
Pardonne après avoir soumis.

Ce prince à son peuple qui l'aime,
Immole son ambition;
Plus grand, à mon opinion,
De s'être subjugué lui-même,
Que s'il eût, moderne César,
Attaché la Flandre à son char.

Les François suspendent leurs armes;
Les Arts, les Plaisirs & l'Amour
Bannissent les froides allarmes;

Mars régna ; chacun à ſon tour.
Ces cyprès qu'un ſang magnanime
Arroſa pour punir le crime
De vingt rois contre vous liés,
Soudain ſe changent en lauriés ;
Les roſes couronnent vos têtes ;
Tous les jours ſont des jours de fêtes,
Quand Janus ferme ſon palais.
Qu'il eſt beau de cueillir la paix
Au ſein brillant de la victoire !
Louis ! votre immortelle gloire
Va de pair avec vos bienfaits.
De cette charmante Patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs ;
Mais du centre de ſes ſplendeurs,
Ecoutez du moins, je vous prie,
Les triſtes regrets qu'à Berlin
Exhale notre Académie :
Ce ſont des plaintes d'orphelins,
Revendiquant en vous leur pere ;
Leurs pleurs & leur douleur amere
Fléchiroient des cœurs de marins.
Toute leur gloire eſt éclipſée ;
Toute leur grandeur eſt paſſée.
Telle qu'on voit dans un jardin
La roſe manquant de roſée,
Se flétrir dès le lendemain ;
Tel ce corps, ſans votre préſence,
Dans les langueurs de l'indolence,
S'achemine vers ſon déclin.
Lorsqu'un berger ſage & fidelle
Sait quelques loups dans ſon canton,

Abandonne-

Abandonne-t-il ſes moutons
A leur dent vorace & cruelle ?
Et vous, qui fites ſoulever
Les Argumenteurs, les Sophiſtes,
Tous les profeſſeurs Monadiſtes,
Criant par-tout pour nous braver ;
Et que dans l'oſcurité ſombre
Ils ferraillent encor dans l'ombre :
Qu'on entend pat-tout diſputer,
Diſtinguer, prouver, réfuter,
Et perorer des gens auſteres
Du ſtyle aigre des harangeres ;
Dans l'acharnement du combat
De tous ces cuiſtres à rabat,
Vous quittez ces champs de batailles,
Et fuyez en poſte à Verſailles,
Pour reſpirer votre air natal.
Ainſi Rome de ſes murailles
Vit la retraite d'Annibal ;
Et tandis que l'Africain loue
Ce courage aux Romains fatal,
Le héros s'endort à Capoue.

Votre Capoue eſt dans Paris ;
Ces voluptés chez nous proſcrites,
Ce peuple doux de Sybarites,
Et tant de commodes maris,
Aux diſputes métaphyſiques
Sont de funeſtes pronoſtiques.

A Paris il eſt des élus
Du dieu de la délicateſſe,
Leur eſprit eſt plein de fineſſe ;
D'eux partent des traits imprévus,

Brillans de feu, de gentilleſſe;
C'eſt-là que vous êtes ſans ceſſe;
Mais de chez eux ſeroit exclus
Quiconque nommeroit l'eſpece
De nos bons Profeſſeurs en *us*.

Quittez ces divins Sanctuaires
Et d'Uranie & de Clio;
Suivez mes avis ſalutaires,
Allez retrouver vos corſaires
Dans votre port de Saint-Malo.

C'est-la que mon eſprit ſans crainte
Et ſans allarmes vous ſaura;
Je n'appréhende point l'empreinte
Que ſur votre cerveau ſera
L'éloquence groſſiere & plate,
Et l'Atticiſme d'un pirate,
Fût-il le fils de Guétrouin,
Demi-homme, demi-marſouin:
Car mon amour-propre ſe flatte
Que Saint-Malo devant Berlin
Baiſſe le pavillon à plein.

Quand de la mer Hyperborée,
L'Aſtre étincellant des ſaiſons
Aura fondu tous les glaçons;
Qu'ici la Nature parée,
Et d'éclatans rayons dorée,
Pouſſera feuilles & boutons;
Que le Printems de ſa livrée
Décorera tous les cantons;
Alors cet Aſtre ſecourable,
Dans une ſaiſon favorable,
Protégera votre retour.

L'Académie

L'Académie inconsolable,
Dès l'aurore de ce beau jour,
Quittant ces noires élégies,
Célébrera par ses orgies
L'empire de son président;
Et dans ces jours tissus de soie,
Retentiront des cris de joie
De l'Elbe jusqu'à l'Eridan.

EPITRE X.

LA PALINODIE,

A DARGET.

J'En suis fâché, pauvre Darget,
Si ma Muse trop indiscrete,
De ses bons mots te fit l'objet:
Rappelle-toi que tout poëte
Doit amplifier son sujet.

Ton nom, si propre à l'hémistiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans sa niche;
Et je chargeai dessus ton dos
Tout ce qu'une fiction fole
Et la gigantesque hyperbole
Imagina pour mes héros.

Lorsque notre feu nous transporte,
L'esprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment;
Le mensonge peu nous importe,

S'il s'énonce agréablement ;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'Homere a plû ſi conſtamment ;
Et ſes ouvrages ſi durables,
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongeres aſſurément.

Que ſais-je ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel Homere ôta le cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite ?

Sur ce modele j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dober le Jéſuite :
J'oſai te faire voyageur ;
De jeunes nonains violeur ;
Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.

Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur ;
De notre cervelle animée,
Il part, ainſi que d'un volcan,
Des flammes & de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échape des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offenſe :
Ne ſeroit-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?

Ah !

Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance
Et digne d'un ſaint mort puceau.
Oui, par certaine épitre encore,
J'ai mérité de l'ellebore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.
Je t'y traitai de turc à more,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les poëtes ſont menteurs :
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai crû pour établir ta gloire,
Que je devois charger tes mœurs.
Enfin, Darget, ſur ton hiſtoire
Nul ne conſultera mes vers ;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers :
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.
Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,
Doit narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire.
Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles
Qui remplacent de notre tems
Les Horaces & les Virgiles.
D'eux redoute les coups de dents,

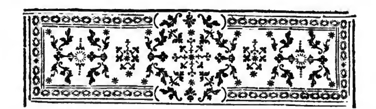
Et

Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

Darget, que rien ne te chagrine:
Ris tout le premier de ces vers;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crierai plutôt famine
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'univers.

Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie;
Darget, par ma palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.





PIECES
DIVERSES.

STANCES IRREGULIERES.

SUR LA TRANQUILLITE'.

NON, ce n'eſt point au dieu qui répand les pavots,
Au dieu de qui la main peſante
Plonge tout l'Univers dans un profond repos,
Que ma Muſe, à peine naiſſante,
Prétend conſacrer ſes travaux:
Je laiſſe aux Muſes indolentes,
Au haut du Parnaſſe expirantes,
Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique dieu.
Qui veut monter ſur le Parnaſſe,
Doit choiſir la premiere place:
Entre bon ou mauvais il n'eſt point de milieu.

POUR moi je chanterai ce dieu rempli de charmes,
Ce pere des plaiſirs, l'ennemi des allarmes,

Qui

Qui préfere les oliviers
Aux rameaux précieux des palmes triomphantes,
Et qui refuse les lauriers,
Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.

O vous, Plaisir charmant! douce Tranquillité!
Nous recevons de vous les vrais biens de la vie:
Dans votre calme heureux, la Haine ni l'Envie
N'interrompent jamais notre félicité.

Qu'importent les grandeurs, présens de la Fortune?
Qu'importe de Crésus l'inutile trésor?
Le sage fuit des rois la faveur importune;
Les biens sont le jouet du sort.
Ces noms si fastueux qui font trembler la terre,
D'arbitres des humains, de foudres de la guerre;
Ces noms, à qui l'erreur érige des autels,
Qui sont le digne prix des fléaux des mortels,
S'achetent par le sang, le meurtre & le carnage.

Remarquez ce héros si fier de son courage,
Dont l'intrépide cœur méprise le danger,
Qui brave mille morts au front de son armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager:
Dans le fond de son cœur il craint la renommée,
Et ce que l'Univers de lui pourra juger.

Qu'auroient fait les vainqueurs des Gaules & d'Asie,
Vous Alexandre, & vous César,
Sans de vaillans soldats prodigues de leur vie,
Et sans le secours du Hazard?
L'un, au lieu d'être roi, né pâtre en Macédoine,
N'auroit point renversé le trône de Cyrus;

L'autre,

L'autre, ſans l'argent de Craſſus,
Sans l'orgueil de Pompée & ſans le bras d'Antoine,
N'auroit point aſſervi les Romains abattus.

Ces deſtins ſont fameux, mais leur viciſſitude
Mêle l'amertume au bonheur.
Quel eſt donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doit point à ſoi, mais à la multitude?

De ces triomphes vains mon cœur n'eſt plus tenté;
Je plains l'aveuglement profane
Dont la ſombre fureur émane
De cet héroïſme entêté.

Ces champs ſi fortunés où regne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'aſtre des ſaiſons,
Produiſent de riches moiſſons;
Ces champs qu'habitent l'Innocence,
La Candeur & la Tempérance,
Si la guerre venoit répandre ſa fureur,
Seroient changés ſoudain en théâtre d'horreur.
La terre, abondante & fertile,
Préſenteroit un champ ſtérile;
Et l'on verroit dans ces climats
Les épics moiſſonnés par d'avides ſoldats,
Les arbres renverſés, les maiſons abattues,
Et les violateurs répandus dans les rues,
Porter par-tout le fer, la flamme & le trépas.
Ces charmans lieux témoins des danſes ingénues,
Dont Julie & Chloé célebrent leurs plaiſirs,
De leur ruſtique amour expriment les deſirs,
Entendroient mille cris élevés juſqu'aux nues,
Capables de nous attendrir,

Des

Des victimes de la patrie,
Que Mars exerçant sa furie,
Inhumainement fait périr.
Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie;
Un spectacle effrayant viendroit par-tout offrir
Ceux à qui le fer l'a ravie.

Malheur à l'inhumain qui sentit le premier
De trop d'ambition son ame surmontée,
Et qui du funeste laurier
Cueillit la branche ensanglantée!
Son exemple à jamais fatal au genre humain,
De l'enfer amena sur terre
Le démon cruel de la Guerre,
Armé d'un double front d'airain.
La Justice depuis avec nous fit divorce;
L'Equité disparut, tout plia sous la Force;
Et de paisibles rois changés en conquérans,
De la gloire avalant la trop flatteuse amorce,
Furent pirates & brigans.

Pyrrhus, en tentant la fortune,
Gémissoit sous le poids d'une ardeur importune:
S'il cherchoit des dangers & d'illustres rivaux,
Courant le fer en main de contrée en contrée,
Son cœur desiroit moins la palme des héros,
Qu'il ne se promettoit de ses projets nouveaux;
Qu'au bout de sa course égarée
Son prix seroit le doux repos.

O seul & vrai bonheur! ô seul bien de la vie!
Présent précieux d'Uranie!
Tranquillité d'esprit, difficile à trouver,

Et

Et difficile à conſerver;
Ton ſecours à l'eſpece humaine
Fait ſupporter l'adverſité,
Modere la proſpérité,
Et calme dans l'ame hautaine
L'amour de la vengeance & le feu de la haine.
La Vertu doit ſon être à la Réflexion:
Mais ta plante, belle, tardive,
Ne proſpere point ſur la rive
Que poſſede l'Ambition.

Qu'en vain les volages mortels,
Jouets des paſſions, jouets de l'inconſtance,
Se conſument d'impatience,
En prenant les faux biens pour les ſeuls biens réels;
Qu'en proie à leur incertitude
Ils ſoient par leur inquiétude,
Ou par ambition, prêts à tout hazarder:

Pour moi, je veux jouir d'un tems ſi favorable;
Sans donner des regrets aux jours qui ne ſont plus;
Et ſans m'embarraſſer, par des ſoins ſuperflus,
De l'avenir impénétrable.
Pourquoi former de vains projets,
A de fameux revers ſujets?
Dans le cours de nos ans, terme ſi peu durable,
Je veux ſur mon chemin du-moins ſemer des fleurs;
En peignant tout en beau, rendre ma vie aimable:
La vérité deſagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.



VERS

FAITS DANS LA CAMPAGNE DU RHIN EN 1734.

LOIN de ce féjour folitaire
Où fous les aufpices charmans
De l'amitié tendre & fincere,
Je goûtois tous les agrémens
D'un commerce doux fait pour plaire:
  DANS un féjour plus turbulent
Mon inconftant Deftin me guide;
Le dieu des combats y préfide.
  CE dieu fi fier, fi violent,
Ne refpire que les allarmes;
Au haut d'un trophée éminent
S'éleve fon trône infolent,
Entouré de cafques & d'armes.
Bellone, au regard inhumain,
Sur fes cruels foudres d'airain,
Aux ordres de ce dieu foumife,
Auprès de ce trône eft affife.
Proche d'elle l'Ambition,
Par l'appât de l'Illufion,
Attire le peuple & l'amorce.
Là paroît la nerveufe Force,
La Confiance & la Valeur,
Et le Courage téméraire
Avec l'Audace fanguinaire,

Qui

S'appuyant ſur le Point-d'honneur;
Et l'Intérêt & la Licence,
La brutale Férocité,
Miniſtres de ſa violence,
Sont tous placés à ſon côté.

Cette cour pleine d'inſolence,
Ne deſire que les combats,
L'ardente ſoif de la vengeance;
Le ſang ruiſſelle ſous ſes pas;
Le fier Orgueil & l'Arrogance,
Y ſement l'horreur du trépas.
Où ce dieu tient ſa réſidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts:
Il ne ſouffre dans ſa préſence
Que les lauriers & les cyprès.
Sa voix excite le carnage;
Il tranſporte ſes courtiſans
Dans de ſombres accès de rage;
Et ces ſanguinaires agens,
Inſenſibles dans leur furie
Au plaiſir de donner la vie,
Se font gloire de la ravir.
Quelle horreur que de s'aſſouvir
Du ſang, grand Dieu, d'un propre frere!
Mortels, le jour qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun pere:
L'affreux Trépas qui nous pourſuit
Sous nos pieds creuſe notre tombe.
L'homme eſt une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui ſe fane & tombe.
Mille chemins nous ſont ouverts

 Pour

Pour quitter ce triste Univers;
Et la Nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.
Ah! Mortels, quelle est votre erreur,
De prêter vos mains meurtrieres
Et vos talens & vos lumieres,
Au meurtre, au carnage, à l'horreur?
Enrôlé dessous les bannieres
De ce dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageoit la terre,
J'ai sû conserver ma douceur:
Dans l'acharnement de la guerre,
J'ai respecté l'Humanité
Et la Candeur & l'Equité.
Si j'ai sû faire mon office,
Sans être farouche & cruel;
C'est qu'on peut aller au bordel
Sans y prendre la chaudepisse.



STANCES
A VOLTAIRE *.

DE votre passeport muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi,
Qui s'applaudissoit de sa gloire.

AH! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misere;
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fievre, c'est chose claire.

APOLLON, qui me fit ces vers,
Est dieu, dit-il, de Médecine;
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.

JE lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri, du-moins je crus
Que ces vers me rendoient la vie.

ET le plaisir & la santé,
Que vous eutes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un saut m'emporterent en Flandre.

* Honi, Marchand de vin de Bruxelles, vint à Wésel, & porta à l'Auteur une Epitre en vers de Voltaire. L'Auteur avoit alors dessein de voyager en Flandre, & il n'en fut empêché que par la fievre quarte.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homere;
Et quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur,
Muni de ce nouveau diplôme;
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est de voir un grand homme.

VERS

A JORDAN.

SUR LA COMETE QUI PARUT EN 1743.

Helas! Jordan, tu tremble encor,
Et tu crains pour ce pauvre monde,
Que la grande comète Hétor,
Que le ciel à jamais confonde,
Vienne terminer notre sort.
Pour toi ce seroit grand dommage;
Tu n'es qu'à la fleur de ton âge;
Tu fis à tout pauvre chrétien
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat * qu'en beau langage
La Neuville rendit si sage
Que personne n'y connut rien.

* Cardinal Fleury, mort alors.

En

En tous lieux ton bon cœur opere, *
Par tes soins l'école s'éclaire,
Et par toi le pauvre est nourri;
Tous les fous t'appellent leur pere,
Les Magdelaines leur mari.

Et voilà pourquoi je souhaite
Que cette maudite comète
N'ait pas le cœur de te rôtir:
Pour moi s'il me falloit partir
Pour le pays de Proserpine,
Ma mort feroit anéantir
Une ame tant soit peu mutine.

Tu sais très-bien que jeune fou
J'ai renversé les vieux systèmes
Que les Marins, peuples jaloux,
Avoient arrangés pour eux-mêmes.
Que nos aïeux Topinambous
Avoient révérés à genoux.

Oui, tu sais que mon bras coupable
N'expédia que trop souvent
Plus d'un maudit pandour au diable,
En Silésie en nous battant:
Ainsi quand sur moi misérable,
Cette affreuse comète Hétor
Lanceroit son feu redoutable,
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

* Il avoit l'inspection des Universités, de la Maison de travail, & de la Maison des Fous.



DISCOURS

SUR LES IGNORANS.

LE beau Balbus, dont l'aimable figure
Rassemble en lui les dons de la Nature,
Lui qu'on diroit que l'Amour a formé
Pour plaire au monde & pour en être aimé,
Ce beau Balbus n'est qu'un fat à ma vue,
Dont le discours vous assomme & vous tue,
Dont l'esprit froid, raboteux & nouveau,
Ne tire rien de son vuide cerveau;
Qui sur tout point décide sans connoître,
Et dont le sort est d'être petit-maître.
JE me trouvois chez le profond Jordan,
En compagnie avec cet ignorant:
Jordan plaignoit les malheurs de la guerre;
On raisonnoit des fraix que l'Angleterre
Faisoit toujours avec profusion,
Pour contenter sa vaste ambition.
» Madrid, je crois, en est la capitale,
» Reprit Balbus, la cour impériale
» N'a-t-elle point jadis résidé là?
Point, lui dit-on, Madrid est loin de là.
Comme on régloit les destins de l'Europe,
Que des états on tiroit l'horoscope;
On poursuivit, malgré ce Schah-Baham.
POUR terminer cette guerre sanglante,
Il feroit bon qu'en hâte le Sultan

Fit avancer la troupe triomphante
De ses Spahis, dans les combats brillante,
Pour attaquer l'Autriche dans l'instant;
Sans ce moyen nul roi ne s'accommode.
» Mais ce Sultan habite l'Antipode,
Nous dit Balbus; & chacun, en riant,
Prenoit pitié de ce fat ignorant.

» Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
» Je ne connois qu'à peine ma famille;
» Peu soucieux de ces grands démêlés
» Dont vos esprits me paroissent troublés;
» Ce sont pour moi des contes de grand'meres;
» Et dans le fond un homme tel que moi,
» Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
» Pour s'appliquer n'a pas du tems à soi.

Quoi! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?
» Notre art, dit-il, est l'art de nous répandre,
» Et de fournir à la ville, à la cour,
» A tout moment quelque conte d'amour.
» Tous les talens dès le berceau nous viennent;
» Les gens bien nés de leurs parens les tiennent;
» On m'a bien dit que des gens tels que vous,
» Pour trop apprendre en sont devenus fous:
» Sans l'embarras d'une étude importune,
» Un ignorant parvient à la fortune:
» Passe qu'un gueux rampant à nos genoux,
» Pour se tirer du tas bourbeux de fange
» Où son état méprisable le range,
» Par le savoir s'éleve jusqu'à nous;
» Mais ce seroit en nous extravagance
» De rechercher l'inutile science
» Qu'à deux genoux révere le savant:

» Eh ! que diroit la bonne compagnie
» En me voyant craſſeux comme un pédant ?
» Cette ſottiſe, avec raiſon punie,
» Ne trouveroit dans le nombre charmant
» De mes amis nul qui ne me dénie.

Dans ce moment un préſident vint là,
Qui de ſes jours le latin ne parla;
Qui n'ayant lû ni Cujas ni Bartole,
Juge au hazard, & buvant s'en conſole:
Chez un ſeigneur, ce juge dépravé
Avoit paſſé moitié du jour à table,
Où Maupertuis s'étoit auſſi trouvé.

Nous abordant avec un air affable,
Il veut ſçavoir quel eſt ce grand docteur,
Ce Maupertuis, ce grand applatiſſeur,
Avec lequel il fut en compagnie.

C'est, lui dit-on, ce fameux voyageur,
Qui parcourant la froide Laponie,
Par les efforts de ſon puiſſant génie,
A meſuré, ſecondé d'un ſecteur,
Du monde entier la forme & la figure;
Et ſon calcul qui ſoumet la nature,
A deviné le plan de ſon auteur.
» Dans les vieux tems, dit notre homme en furie »
» On extirpoit ſorciers & diablerie;
» Mais dans nos jours, ſiecle doux & poli,
» Le zele antique eſt par trop amolli.

Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
Lui dis-je alors : non, ce puiſſant appui
Du grand Newton, le ſage Maupertuis
Ne s'eſt ſervi d'aucun ſecours magique :
Si ſon travail a perfectionné

Un

Un art ingrat, dont le calcul ſtérile
Eſt du ſuccès rarement couronné ;
Son but tendoit à vous le rendre utile.

Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans,
Rapidement fendre le ſein de l'onde,
Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,
Tous les beſoins du luxe de ces tems ?
C'eſt le calcul, aidé de la bouſſole,
Qui leur ſoumet Neptune ainſi qu'Eole :
Gardez-vous donc, dans vos faux jugemens,
De condamner l'élite des ſavans.

Un gros prélat à démarche tardive,
Dans ce moment inſolemment arrive,
Et la Molleſſe avec l'Oiſiveté,
Sembloient avoir, avec leurs mains douillettes,
Paitri ſon teint tout brillant de ſanté.

Ce confeſſeur de toutes les caillettes
Sur un ſopha recueillit ſes eſprits ;
Car ce ſaint homme, excédant ſa portée,
Avoit gravi, ſans aide, la montée :
Il ſe plaignoit avec un doux ſouris,
Que le Très-Haut, quoique prudent & ſage,
Donne aux élus les peines en partage.
» J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement,
» *In extenſo*, contre tout mécréant ;
» Je l'ai conclu, pour ſoutenir mon thème,
» En prononçant un terrible anathème.

C'est fort bien fait, répondent nos fripons ;
Lorſqu'on n'a pas de puiſſantes raiſons
Pour ramener un rebelle à l'Egliſe,
Le plus court eſt qu'on l'anathématiſe.

» Vous le voyez, répondit le prélat,

» Quels

» Quels ſont les ſoins de mon épiſcopat:
» J'ai fait des ſaints l'hiſtoire intéreſſante;
» Mais que dit-on de mes nouveaux ſermons ?
» On vend par-tout cette œuvre édifiante.
Ils ſont très-beaux, mais ils ſont un peu longs;
Et Maſſillon vous rend de grands ſervices,
Il vous fournit de bons & forts ſecours.
» Observez bien; du déluge à nos jours,
» En les peignant, j'ai foudroyé les vices;
» J'ai condamné ces ſpectacles d'horreur,
» Bal, opéra, redoute, comédie.
Vous les avez ſans doute vûs, Monſieur?
Dis-je en tremblant. « Dieu garde! de ma vie. »
Quoi! vous prélat, qui ne connoiſſez rien,
Vous décidez & du mal & du bien?
Allez ouir déclamer ſur la ſcène
Ces beaux morceaux que Moliere a laiſſés,
Où nos défauts par lui ſont terraſſés;
Il n'eſt rien là ni d'impur, ni d'obſcène:
En badinant ils ſçavent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir;
Quand les ſermons fulminans que vous fîtes
N'ont juſqu'ici point fait de proſelytes:
Tartuffe au moins charme juſqu'en ce jour;
De ſes grands traits la beauté non ternie
A fait rougir plus d'un prélat de cour,
En démaſquant la folle hypocriſie:
La comédie eſt comme un grand miroir;
Quiconque y va, peut tout du long s'y voir;
Là ſe préſente un mari trop crédule,
Et du grondeur le chagrin ridicule;
L'impertinent, le marquis, le pédant;

Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.

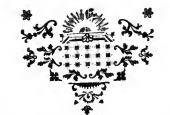
Mon gros prélat étoit prêt à répondre,
Lorſque l'on vit arriver en pompons,
Jeunes beautés avec leurs greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre.
En moins de rien, maîtreſſes du diſcours,
Toutes parloient de ſentimens, d'amours,
Et décidoient, en tranchant la diſpute,
Cent queſtions en moins d'une minute.
M'appercevant qu'ils n'alloient pas finir,
Je me ſauvai, n'y pouvant plus tenir.

Je le vois bien; tout ce monde profane,
Diſois-je alors, eſt fait pour les erreurs;
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'eſt un aveugle arbitre des couleurs.
Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos cités figure l'Ignorance!
Elle paroît au palais de Thémis,
En long manteau redoublé de fourrure;
Elle n'a d'yeux que ceux de ſes commis,
Elle eſt toujours dupe de l'impoſture.

On la reçut dans les camps des guerriers,
Chez . . . . chez . . . . qu'elle aime;
De gros chardons lui ſervent de lauriers;
Elle a par fois voyagé en Bohème,
Là du vieux . . . . . elle ordonna les camps;
Elle accoucha de ſes ſuccès brillans;
L'occaſion s'échappe devant elle;
Mais tous ſes ſoins ſont pour la bagatelle.
Cette idiote entre chez tous les grands;
Elle engendra menins & courtiſans;
Son bras hardi changea bien ſans ſcrupule

Un

Un diadème en bonnet ridicule :
Plus d'un pays par elle est gouverné ;
Mais son triomphe est sur-tout dans l'Eglise ;
Tout tonsuré, par elle endoctriné,
Lui fait ses vœux d'éternelle sottise,
D'aveugle foi, d'horreur pour les savans :
Oui, la Fortune, en caprices bizarre,
S'y prend si mal, que l'homme de talens
Est très-souvent supplanté par l'ignare ;
Chez nous, ailleurs & dans tous les climats,
C'est, en deux mots, l'histoire des Midas.



DISCOURS

SUR LA FAUSSETE'.

MAUDIT ſoit le mortel dont la ſombre malice,
La premiere eut recours aux traits de l'artifice !
Qui foulant à ſes pieds l'auguſte Vérité,
Du fard de la Vertu couvrit ſa fauſſeté !
De ſes yeux clignotans la timide paupiere,
Ne ſoutint point l'éclat des feux de la lumiere ;
Triſte ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondoient ſon deſſein, par le ſecret, conduit.
Le monde, imitateur de ce coupable exemple,
Laiſſa la Vérité ſans culte dans ſon temple;
Depuis, chez les humains tout parut confondu,
Et le mérite ſimple au crime fut vendu.
Le fourbe oſant encore aſpirer à l'eſtime,
Uſurpa follement le nom d'eſprit ſublime;
Il reſta peu d'amis; & la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguiſement, difficile à connoître,
Confondit l'ami vrai, l'impoſteur & le traître.
Elle oſe impunément abuſer l'Univers;
Elle croit que ſes traits, loin d'être découverts,
Echapent au public dupé par ſa fineſſe,
Et ſa ſécurité ſe fonde ſur l'adreſſe.
« Il ſuffit, me diſoit un jeune homme éventé,
De ſon eſprit brillant fortement entêté,
» Il ſuffit à mes vœux, pour m'aſſurer de plaire,
» De changer à propos d'air & de caractere.

» Taciturne

» Taciturne, Caton avec mes bons parens,
» Aussi fou que La Lippe avec les jeunes gens;
» Quelquefois débitant des propos de morale,
» Ou pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale;
» Maître de ma personne & sûr de mon maintien,
» Pantomime accompli, savant comédien;
» De mes fins agrémens le Public idolâtre,
» Docile à mes desirs, s'attroupe à mon théâtre;
» Lorsque je tiens à tout, mon cœur ne tient à rien;
» Je flatte tout le monde, & plais par ce moyen.
» Le siecle est fait ainsi; le monde que j'abuse,
» Prétend être abusé; sa volonté m'excuse;
» Je parviens à mon but en me jouant de lui.
» On siffleroit par-tout l'homme franc aujourd'hui;
» La simple vérité sent trop l'impolitesse,
» La Cour a pour l'ouir trop de délicatesse,
» On craint le sobriquet d'honnête-homme grossier;
» Le courtisan sur-tout doit faire son métier:
» La mode est notre loi; le Tems qui tout consume,
» Asservit les Vertus & tout à la Coutume».

Quoi! la Mode auroit droit de détruire à son gré
Le lien des mortels le plus saint & sacré?
La Bonne-foi seroit sujette à son caprice?
On verroit succomber la Vertu sous le Vice,
Et le fourbe à ses pieds fouler la Probité?
Le Monde périroit sans la Sincérité.

Toi-même le premier, que l'Erreur environne,
Et qui, sans réfléchir, au crime t'abandonne,
Qu'un scélérat plus fin pratiquant tes leçons,
Te tende un piége adroit, & par ses trahisons,
De sa fausse Amitié te rende la victime;
Que tu déclamerois alors contre le crime,

Contre

Contre la Fausseté qui prête à l'ennemi
Les couleurs, les dehors qu'a le sincere ami!
Ah! que tu maudirois ces vaines accolades,
Et ces convulsions de fausses embrassades,
Ces complimens menteurs, ces protestations,
Des sentimens d'un cœur froides allusions!

Crains d'un perfide ami la douceur affectée;
Dans ses déguisemens c'est un autre Protée;
Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion;
Il change de couleurs comme un caméléon;
A quoi connoîtras-tu le motif qui l'inspire,
S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conspire?

Nous devinons au-moins, à l'air des animaux,
S'ils sont amis de l'homme, ou bien méchans & faux:
Le paisible mouton, en bêlant, broute l'herbe;
Le lion rugissant paroît fier & superbe;
Le sanglier farouche écume de fureur;
Le lievre doit sur-tout sa vîtesse à la peur;
Le tigre, au regard faux, est sanguinaire & traître;
Le chien qui nous caresse, est fidelle à son maître.

Mais nous, qu'un même auteur doua des mêmes traits,
Nous n'avons dans nos yeux ni vertus, ni forfaits;
Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange;
A juger des dehors, notre esprit prend le change.

Dans ce doute cruel, méfiant, incertain,
Tu te défirois donc de tout le genre-humain?
Dans ton humeur chagrine, à bon droit misanthrope,
Fuyant la compagnie & détestant l'Europe,
Et voyant sous tes pas des abymes ouverts,
Tu trouverois ici l'image des enfers;
Eh quoi! si tu vivois chez des Anthropophages,
Pourrois-tu redouter de plus cruels outrages?

Non ; tout eſt confondu dans la ſociété ;
Tout périt en un mot ſans la ſincérité.
Comme on voit des joueurs la compagnie inique,
Par une volte adroite enfler ſa bourſe étique,
Par flux ou par reflux, ou dupans ou dupés ;
Auſſi nous verroit-on & trompeurs & trompés.

Tu flattes tes défauts, lâche, tu les careſſe !
Ah, tremble, malheureux ! tu quittes la ſageſſe ?
La fauſſeté te plaît : redouble ſes progrès ;
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
Des vices des humains la nuance eſt légere ;
De l'artificieux le perfide eſt le frere :
Dans ce dédale obſcur, privé de la raiſon,
Tu pourras t'égarer jusqu'à la trahiſon.

Ainsi du haut d'un roc à cime blanchiſſante,
Tombe & roule un monceau de neige étincelante ;
Son volume s'accroît, & groſſit en roulant ;
Mais ſa chute finit enfin en s'écroulant.

Ainsi du premier crime eſt la ſuite fâcheuſe :
Ce poids qui nous entraîne en ſa courſe orageuſe,
Augmente à chaque inſtant notre perverſité ;
Et d'écoliers, docteurs de la méchanceté,
En étendant par-tout la pratique des vices,
Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.

Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
Dira du Florentin* le diſciple profond ;
Entouré de filoux il faut s'armer de ruſe ;
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuſe,
Et colorant ainſi les vices de ſon cœur,
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur.

* Machiavel.

Il

Il modela long-tems sa morale farouche
Sur Borgia, Célamar, Mahomet & Cartouche ;
Ses mots entortillés ont un sens captieux ;
Il est profane un jour, l'autre religieux ;
Et de l'hypocrisie il prend le masque utile,
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécile ;
Mais, dans l'art des fripons, ce scélérat savant
Sait cacher sous des fleurs les piéges qu'il nous tend.
Ce n'est que pour un tems que prospere le fourbe ;
Son esprit tortueux, fallacieux & courbe,
Toujours obscurément le conduit à son but ;
Le prestige finit dès son premier début ;
De sa duplicité les ressorts se découvrent ;
Le charme disparoît, tous les yeux enfin s'ouvrent.
Qu'il rampe obscurément en horreur chez les siens,
Parmi le dernier rang des derniers citoyens !
Que ce serpent couvert d'ordure & de poussiere,
Croupisse dans la fange & craigne la lumiere !
Maitres de l'Univers ! simulacres des dieux !
Vous qu'un pouvoir suprême éleva jusqu'aux cieux,
Comment tolérez-vous l'infame Politique,
Que dans vos cabinets la Trahison pratique ?
O tems ! ô mœurs ! ô honte ! illustres scélérats !
Le ciel n'a couronné que des princes ingrats !
Ah, si l'Honneur étoit errant, sans domicile,
Il faudroit qu'en vos cœurs il trouvât un azyle.
Il faudroit retrouver chez vous la Vérité
Et toutes les vertus de la Divinité.
Les princes bienfaisans en sont la vive image ;
Mais la Duplicité, mutilant leur visage,
De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.
La Bonté fait les dieux ; le Crime les démons ;

Choisissez de ces deux des vertus ou des vices;
Ou soyez nos tyrans, ou soyez nos délices;
Il n'est aucun milieu qui vous semble permis,
Un prince vertueux ne peut l'être à demi;
Un peuple à l'œil de lynx sans cesse vous contemple;
Vos mœurs à l'Univers doivent un grand exemple.
Le Public trop facile & trop tôt corrompu,
Par la contagion de vos vices imbu,
Sur vos traces.... Mais quoi! j'en dis trop, je m'égare:
Respectons dans nos vers la pourpre & la tiare.

L'Honneteté se peint de différens crayons;
Ce sont des traits de flamme & d'éclatans rayons.
Pour tromper un rival, Mazarin, par finesse,
Voulut charger Fabert d'une fausse promesse;
Mais Fabert refusa ce méprisable emploi:
« Non, pour des vérités, Seigneur, réservez-moi;
» Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre parole,
» Pour y donner du poids, commandez, & je vole ».
Modele des humains! ah! puissai-je en mes vers
Publier tes vertus au bout de l'Univers!

Ainsi cet électeur, source de notre gloire,
Aussi grand dans la paix, qu'au sein de la victoire,
Dans un jour de combat émule dangereux,
Se montra des François ennemi généreux:
Un scélérat * s'offrit d'assassiner Turenne;
Plein d'horreur du projet, il marque au capitaine
Le sinistre complot qu'un traître osoit ourdir:
« Je sais vaincre, dit-il, & ne sais point trahir ».

La Vérité déteste une finesse infame;
Son discours est pour nous le miroir de son ame;

* Ce malheureux s'appelloit Villeneuve.

ODE

Elle joint avec art à la ſincérité
Les graces, la douceur, l'antique urbanité.
Ne ſoutenez donc plus, eſprits ſouillés de crimes,
A qui l'enfer prêcha ſes maudites maximes,
Que le grand art du monde eſt d'être fourbe & fin;
Et que la Vérité, fâcheuſe au genre-humain,
Décrépite harpie eſt faite pour déplaire :
Allez, voyez Camas; vous direz le contraire.

ODE

SUR LA GLOIRE*.

Un dieu s'empare de mon ame;
Je ſens une céleſte ardeur;
O Gloire! ta divine flamme
M'embraſe juſqu'au fond du cœur.
Rempli de ton puiſſant délire,
Par les doux accords de ma lyre,
Je veux célébrer tes bienfaits.
Tu couronnes le vrai mérite;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs ſuccès.

Les Vertus menent à la Gloire,
Et la Gloire mene aux Vertus;
Elle eſt mere de la Victoire,
Elle déchaîne les vaincus;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Séneque la vaſte ſcience;

* Faite en 1734.

Elle forma les vrais Céſars.
Sortez des voûtes ténébreuſes ;
Parlez, ô manes généreuſes !
Qui vous fit braver les hazards ?

Deja je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenſeurs,
S'immolant, pour ſauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs ;
Et ſi leur valeur en impoſe,
Au nombre leur Courage oppoſe
L'inébranlable Fermeté :
Tandis que le fer les abîme,
La vrai' Gloire qui les anime
Leur montre l'Immortalité.

Gе'ne'reux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus !
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus !
Exemple illuſtre de l'Hiſtoire,
Plûtôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes ſermens,
Pour le ſalut de ta patrie,
Tu braves Carthage en furie,
Et tu péris dans les tourmens.

Quel eſt ce héros ? c'eſt Eugene,
Ce fortuné triomphateur ;
De la Victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur :
Protectrice de cet Alcide,
Son fantôme brillant le guide,

Aux

Aux bords du Danube & du Rhin,
Contre l'Infidele en Hongrie,
Dans les champs ſanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.

Enfans des Arts & du Génie,
Fils de Minerve & d'Apollon,
Qui vous excite & vous convie
De monter ſur le double mont?
Parlez, répondez-nous, Homere,
Horace, Virgile & Voltaire,
Quel dieu préſide à vos concerts?
Vous aſpirez tous à la gloire;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'Honneur lime & polit vos vers.

Le ſcélérat, au regard louche,
Se trompe toûjours ſur l'honneur;
La gloire, à ſon ame farouche,
Paroît un excès de fureur;
Il ne ſort point de ſon ivreſſe;
Sa raiſon coupable & traîtreſſe
Défigure la vérité:
Dans ſon aveuglement étrange,
Il ſe croit digne de louange,
Lorſque ſon crime eſt déteſté.

Qu'un incendiaire, objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Livre à la fureur de la flamme
Un temple antique & floriſſant.
Que Thaïs, trop préſomptueuſe,
Penſe de devenir fameuſe,



En détruiſant Perſépolis ;
Aux faſtes ſacrés de la Gloire,
On noircit les noms & l'hiſtoire
Et d'Héroſtrate & de Thaïs.

Sors des cendres, Rome païenne,
Viens te reproduire à mes yeux ;
Vas confondre Rome Chrétienne
Et ſes prêtres ambitieux :
Du ſein de ta vertu féconde
Oppoſe les vainqueurs du monde
A tous ces prêtres impoſteurs,
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui ſur des livres apocryphes
Fondent leur culte & leurs erreurs.

O Gloire ! à qui je ſacrifie
Mes plaiſirs & mes paſſions ;
O Gloire ! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions :
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une foible étincelle
De l'eſprit qui réſide en moi.
Que ta main m'ouvre la barriere ;
Et prêt à courir ta carriere,
Je veux vivre & mourir pour toi.



EPITRE

A CESARION*.

DE ma bavarde Poéfie
Ne vous lafferez-vous jamais?
Et des camps de la Siléfie
N'attendrez-vous de moi que nouvelles de paix?
Lorfque Mars m'étourdit du fon de fa fanfare,
Et que tout ici fe prépare
A vuider par le fer des illuftres procès:
Ma cervelle eft affez bizarre,
Pour barbouiller ces vers auffi fous que mauvais.
Mais puifqu'enfin de ma folie
Céfarion fe dit l'aimable protecteur,
Qu'il veut m'ériger en auteur,
Son attente fera punie.
Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambrofie;
D'une déteftable liqueur
Je ne vous offre que la lie;
Et poétique gazetier,
Des nouvelles de ce quartier,
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles;
Je veux vous faire ici quelques contes frivoles.
Apprenez donc que nos Céfars,
Defœuvrés dans ces champs de Mars,
Ne font que rire, aimer & boire:
Tandis que nos plaifans houfards,

* Faite en 1741.

En préludant ſur la victoire,
Prennent Mercure pour la Gloire:
S'ils ſe trompent ſi lourdement,
C'eſt qu'ils ne ſont pas trop ſavans,
Peu verſés en Mythologie,
Guere plus en Théologie,
Confondant les biens & les gens.
Tandis qu'engraiſſés de pillage
Chez nos rivaux ils font tapage,
Nous demandons de vous, digne ſuppôt des Arts,
Qu'au terme de tous nos hazards,
Vous nous conduiſiez vers ce temple,
Où l'étranger ſurpris contemple
Toute la grandeur des Romains,
Dans leurs plus floriſſans deſtins.
Dans cette ſalle orbiculaire,
La baſilique & ſanctuaire
Des voluptés & des plaiſirs,
Où nous entendrons les ſoupirs
De la touchante Melpomene,
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muſes & d'Apollon.
Dans l'opéra ce dieu ſera le violon;
Il daignera lui-même inſpirer l'harmonie
Et ſoûtenir la mélodie:
Du chant, des inſtrumens, il unira le ſon
Au charme d'une voix ſonore.
De plus il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'illuſion
Que met la décoration,
A la danſe de Terpſichore.
Là n'ayant plus chargés les bras

Des

Des héroïques embarrras
Qui me font grifonner la tête,
Oubliant le dieu des Combats,
Nous pourrons célébrer la fête
De Cypris & du tendre Amour.
Les cœurs feront notre conquête;
Le cul d'Eglé notre tambour,
Et les Graces feront de jour.
Les bouteilles feront nos armes;
Les myrthes feront nos lauriers
Et les Bacchantes nos gendarmes.
Les lits feront témoins de nos exploits guerriers:
De plus, la bahbute & le mafque
Pourront nous tenir lieu de cafque:
De légers efcarpins ferviront de courfiers.
Dans ce nouveau palais de noble architecture,
Nous jouirons tous deux de la liberté pure,
Dans l'ivreffe de l'amitié;
L'ambition, l'inimitié
Seront les feuls péchés taxés contre nature;
Le culte ne s'adreffera,
Et notre encens ne fumera
Que fur les autels d'Epicure.
Tandis que je vous fais cette aimable peinture
Des plaifirs dont nous jouirons,
Vous languiffez dans les prifons
Du terrible dieu d'Epidaure:
A fes prêtres, vos affaffins,
Par erreur nommés médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'ellébore.

Alors

Alors quand le triste Orion;
Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle,
Enverra par les vents & la neige & la grêle,
Vous verrez, cher Césarion,
Dans les murs de votre Ilion,
De retour votre ami fidele.

AUX MANES

DE CESARION.

QU'ENTENDS-JE? juste dieu! quelle affreuse nouvelle!
Césarion n'est plus! le livide Trépas
Tranche de sa faulx cruelle
Le fil de ses beaux jours, ses charmes, ses appas.
Quel affreux desespoir! Ami tendre & fidelle!
Je sens mille poignards qui me percent le cœur:
Ah! ce cœur déchiré palpite de fureur;
Tu n'es plus! c'en est fait: ma perte est éternelle.
Mon amour qui te suit jusqu'aux bords du néant,
Au-delà du trépas te respecte & t'honore;
Oui, je t'estimai vivant,
Et je te chéris encore.
Tu vis, sans t'ébranler, la Mort qui nous détruit;
Dans ce moment affreux dont frémit la Nature,
Ton courage étonnant te soutint, te conduit;
Et ton ame juste & pure
Méprisa des enfers la frivole imposture,
Et les sombres terreurs d'un avenir fortuit.
Si, durant tes beaux jours, tu suivis Epicure;
Par un généreux effort

Tu

Tu ſurpaſſes Zénon au moment de la mort.
Hélas! qu'eſt devenu ce cœur ſi magnanime?
Cet eſprit tendre & ſublime?
Vit-il encor? n'eſt-il plus?
Grand dieu! quel affreux abyme!
Tout eſt anéanti, l'eſprit & les vertus:
S'il exiſtoit encor, ſon ombre ou ſa penſée
De l'empire des morts ſe ſeroit élancée
Vers le ſéjour des vivans,
Pour ſoulager mes tourmens.
Ah! triſte ſouvenir! regret plein d'amertume!
Stoïciſme inſenſé, vainement tu préſume
De garantir l'eſprit contre les coups du Sort:
J'ai cru mon ame impaſſible
A tout malheur inſenſible;
Je ſuis détrompé: ta mort.....:
Juſte Dieu! quel coup terrible!
Ciel! ma douleur mortelle & m'égare & me perd.
Grand Dieu! ton moment ſupreme!...
Dans ce deſeſpoir extreme,
Ma Raiſon inutile en de ſi grands revers,
Conſpirant contre moi-même,
Rend mes chagrins plus amers.
Hélas! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime.
Je reſte ſeul, ſans toi, dans ce vaſte Univers;
Ces jours ſont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un ſeul cœur,
S'entre-communiquoient leurs plaiſirs & leurs peines;
Et ne pouvoient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous aucun partage,
Même goût & même uſage,
Notre tendre amitié nous rendoit tout commun;

Jamais

Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un démêlé importun.
Les Jeux & les Plaisirs t'accompagnoient sans cesse;
Et ton esprit, nourri des plus galans écrits,
Avoit l'art d'ennoblir par sa délicatesse,
Les bruyans transports des Ris:
Digne par ta politesse
D'être mis au niveau des célebres esprits,
Dont s'applaudissoit la Grece,
Ou dont se vante Paris.
Plus digne, par ton cœur, d'occuper une place
Chez le peu de héros connus par l'amitié!
Si je pouvois jouer de la lyre d'Horace,
Je ferois retentir les échos du Parnasse,
Des regrets de ce cœur toujours au tien lié.
Je dirois que tu surpasse
Achate & Pirithoüs,
Pylade, Oreste & Nisus.
J'immortaliserois, dans l'ardeur qui m'enflame,
Les éclatantes vertus
Qui brilloient dans ta belle ame.
Mais dieux! je vois le jour, & tu ne le vois plus.
Il n'est donc que trop vrai: la Mort inexorable
Ravit également le vulgaire hébêté
Et l'homme le plus aimable;
Elle n'épargne rien, vertu ni dignité.
Sur les rives du Cocyte
Il n'est vice ni mérite;
Ce qui n'est plus, n'a qu'été:
J'y voi dans l'égalité
Hector, Achille & Thersite.

Vers ce ſejour obſcur j'avance promtement;
Mes heures & mes jours volent rapidement:
Ma carriere au-delà de la moitié remplie,
Me préſente ſa ſortie.
Dans peu je te joindrai dans ton noir monument;
Là dans cet aſyle ſombre,
Je veux m'unir à ton ombre,
Et la chérir conſtamment.
Tandis que le Deſtin m'arrête dans ce monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du cœur l'empreinte de ſes traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte.
Sous tes funebres cyprès
J'irai ſur ta cendre éteinte
Renouveller mes regrets,
Mon deſeſpoir, mes allarmes;
Te vouer ces ſoupirs, pour moi ſi pleins de charmes,
Mes tendres vers & mes pleurs,
Et joncher ton tombeau des myrtes & des fleurs
Qu'auront arroſé mes larmes.
Qu'heureux eſt le mortel qui peut d'un front ſérein
Voir de l'affreux Trépas les cruelles approches,
Et qui ſubit ſon deſtin
Sans terreur & ſans reproche!



A LA BARONNE DE SCHWERIN,

SUR SON MARIAGE AVEC LE SCHULTEIS LENTULUS.

DAIGNEZ recevoir ce fromage
Comme un prémice de l'hommage
De Meſſieurs les Treize-Cantons.
Il eſt vrai, très-peu nous penſons;
Mais lorſque notre ame ſommeille,
L'amour en ſurſaut la reveille:
Oh pour l'amour nous le ſentons,
Auſſi nous nous réjouiſſons
De ce qu'en ce jour d'allegreſſe
Lentulus vous fera Suiſſeſſe:
Suiſſeſſe eſt un titre d'honneur,
Il vaut mieux que celui d'abbeſſe,
D'excellence, de votre alteſſe:
Bien en voudroient de tout leur cœur,
Qui s'il leur plaît n'en tatront guere;
Car jeune Suiſſe en ſa vigueur,
Vaut mieux que prince octogenaire:
Mais pour vous gardez-vous-en bien
De vieillir dans ce beau lien;
Et comme en Suiſſe on vous marie,
De votre nouvelle patrie
Il eſt tems de ſçavoir les loix:
Sçachez donc qu'aux beautés aimables,
Qui par leurs charmes adorables,
Subjuguent & bergers & rois;

Nos

Nos Suiſſes, galans & affables,
Ont conſtaté les plus beaux droits.
Tout lourds & groſſiers que nous ſommes,
Il n'eſt point parmi tous les hommes
Des Pantins ou Topinamboux,
En fait de preuve de tendreſſe,
En fait de fidéles époux,
(Exceptez-en la politeſſe),
De plus parfaits maris que nous.
Mais lorſqu'une femme ou maîtreſſe
Sent de la caduque Vieilleſſe
Sur elle appeſantir les coups;
Alors pour combler ſa triſteſſe,
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, comprenez-vous?
Peau tannée & gorge flétrie,
Cheveux griſons, branlantes dents,
Dos convexe & genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,
Qui ne trouvent plus de chalans
Dans toute notre Suiſſerie.
Euſſiez-vous cent fois plus d'appas
Que Venus n'en eut en ſa vie,
Que la femme de Ménélas
Ou la bonne dame Marie:
Ah! ce qui n'eſt plus, on l'oublie;
Vieille vous ne nous plairez pas.
C'eſt pis encor; car la Police
Et la vénérable Juſtice
Très-vivement vous pourſuivront,
Et gravement vous ſoutiendront,
Que par infernale malice,

Vous voilà dans la vetusté.
Ah ! que d'esprits profonds en Suisse,
En Physique, en Moralité !
Ils disent : la malignité
Des femmes fait le caractere.
D'où vient qu'une jeune beauté
Devient une vieille sorciere ?
Ceci bien plus vous surprendra :
Chez nous on ne vit ni verra
De radoteuse ridicule :
Dès que jeunesse abandonna
Personne qui la posséda,
Si-tôt la Justice la brûle,
Sans repentir & sans scrupule ;
Car chez nous sorcïers on a ;
Et, je crois, tant on brûlera,
Qu'un jour à Zug ou bien à Berne,
Vos divins charmes on verra ;
Alors dans le fond de l'Averne,
Sorcieres on réléguera,
Et désormais plus n'y croira.
Oui, par vous la Suisse embellie
Revïendra de son erreur,
En abjurant son hérésie
Et chantant la palinodie ;
Elle avoura de tout son cœur
Qu'il n'est d'autre sorcellerie,
Ni de prestige suborneur,
Que la séduisante magie
Des yeux de ce sexe vainqueur.

STANCES

STANCES.

CONTRE un Medecin qui pensa tuër un pauvre Goutteux, à force de le faire suer.

JE chante la palinodie ;
Il faut publier en tout lieu
En admirant la Pharmacie,
Qu'Hippocrate est un puissant dieu.

DE ce dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau ;
Voyez mon corps qui se transforme
Et s'écoule comme un ruisseau.

DÉJA je deviens une source ;
Et serpentant sur ce limon,
Je veux atteindre dans ma course
Ce beau fleuve dans ce vallon.

OUI, là mes ondes amoureuses
Iront se mêler pour toujours
Aux ondes pures & fameuses
Du fleuve objet de mes amours.

LA, soit qu'il passe une prairie,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Lybie,
Je ne l'abandonnerai pas :

Soit enfin qu'il ſe précipite
Du haut des monts en écumant,
Ou bien qu'il dirige ſa fuite
Vers l'inſatiable Océan:

Soit qu'en ſa courſe vagabonde,
Un monarque enchaînant ſes eaux,
A force d'art gêne ſon onde
De jaillir en divers jets-d'eaux.

Ce me ſera la même choſe,
Et je bénirai les Deſtins,
De ce que ma métamorphoſe
Me garantit des médecins.



LE MIRACLE MANQUÉ,

CONTE.

JE veux chanter ſur ma viéle profane
Un conte vrai qui ſurpaſſe Peau-d'âne.
  OBJETS uſés, que nos tendres aïeux
Trouvoient ſi beaux, à-préſent chaſſieux;
Je vous implore, éternelles grand'meres,
Que chaque hiver aſſemble autour des feux,
Dignes ſuppôts des contes merveilleux.
  ET vous auſſi, Meſdames les Sorcieres,
Dans ce beau camp conduiſez-moi des yeux;
Et vous ſur-tout, dont l'art & la puiſſance
Força l'enfer, & frappa dans Endor
Les yeux d'un roi par un prophete mort.
  MESSIEURS les Saints, ſouffrez par bienſéance,
Que je vous place ici ſelon le tour.
O vous, des Cieux les ſombres interpretes,
Doubles fripons, menteurs, & pis, prophetes!
Enſeignez-moi les captieux diſcours
Dont vous ſavez fabriquer vos oracles;
Je dois ici célébrer les miracles
D'un preux caffard, cagot & triple ſaint,
Vieux vétéran, maquignon de Calvin.
  LES Vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes & catarres,
Vinrent l'hiver répandre ſur Berlin
A droite, à gauche, énormes maladies:

Et peu touchés de l'amour du prochain,
Diſtribuoient nombre d'apoplexies:
La Faculté maudiſſant leur eſſain,
Laiſſoit mourir, & perdoit ſon latin;
Tous les quartiers chantoient leurs élégies,
Invectivant Eole & le Deſtin.

Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivoit avec deux ſœurs,
Qui du beau tems fabriquoient la nouvelle,
Faiſoient par an deux almanachs menteurs,
Où ſe trouvoit l'hiſtoire peu fidelle,
Ou bien plûtôt l'impertinent roman
Des grands flambeaux cloués au Firmament.

Gromaticus, docteur d'aſtrologie,
Du bon Phébus faiſoit le ſubſtitut;
Et renommé ſavant dans la magie,
De chaque fou recevoit le tribut;
Seul revenu dont longtems il vécut:
Lorſque la Mort, qui faiſoit ſa recolte,
En tapinois ſur le champ l'accolla,
Subitement en un ſeul tour de volte,
Sur le carreau roidement le coucha.

D'abord grands cris, ſes bonnes ſœurs pleurerent,
Et de leurs voix ſi fortement heurlerent,
Qu'à ce grand bruit leurs voiſins s'éveillerent.
Un peuple entier chez le mort s'aſſembla;
Les plus ſenſés point on ne conſulta,
Mais ſeulement les douegnes, les commeres,
Qui décidant de toutes les affaires,
Sur certains cas très-expertes, dit-on,
Quoique manquant de rime & de raiſon.

Dans cette foule, & parmi le tumulte

D'un

D'un grand concours de peuple curieux,
Paroît ſoudain une figure occulte,
A l'œil hagard, à l'air faſtidieux,
Bouche béante & face triſte & ſombre:
Du noir enfer ſembloit ſortir cette ombre:
Chacun le prit pour un magicien,
Pour un démon, pour un anti-chrétien:
L'auroit-on cru? ce farfadet ſiniſtre,
A large audace, à rabat de miniſtre,
Etoit, dit-on, un grand théologien.
D'abord du mort les deux ſœurs l'entourerent,
De les aider humblement l'invoquerent:
Sur quoi rêvant, le bon prélat enfin,
Sans autre avis, abſolument décide
Qu'en invoquant le céleſte dauphin,
On nourrira ce cadavre livide
De reſtaurans, de bouillons & de vin,
Le piquera par une cantharide
Pour rapeller ſon eſprit clandeſtin:
« Je vais, dit-il, confondre l'incrédule,
» Et l'eſprit-fort encor plus ridicule;
» Ces ſcélérats crèveront de chagrin,
» Voyant le mort reſſuſciter demain ».
L'INVENTION fut par tous applaudie
Et tout s'empreſſe alors dans la maiſon:
L'une, à la hâte apporte l'eau d'Hongrie;
L'autre, en courant, du baume d'Arabie;
Là près du feu, l'on rechauffe un bouillon;
Dans la maiſon c'étoit beau carillon:
Tous les parens chez le mort s'empreſſerent,
Si rudement des coudes ſe choquerent,
Qu'à terre on vit ſauter plus d'un flacon,

Et qu'en leurs mains maints verres se briserent.
Comme au rivage on voit après le flux
Dans peu de tems succéder le reflux,
On vit ici se presser par la porte,
D'un peuple fou la nombreuse cohorte;
Il entre, il sort, & par le défilé,
Lassé de voir, il s'étoit écoulé.
Le saint alors dévotement s'avance:
« Ne perdez point, leur dit-il, patience;
» Tout doit à gré dans peu nous réussir;
» Pour le présent laissons, par bienséance,
» Au pauvre mort le loisir de dormir :
» Sortons, demain il faudra revenir ».
Aprés qu'au mort on eut ouvert la bouche,
Et que sa sœur, bonne & sainte mitouche,
L'eut abreuvé d'un bouillon restaurant,
Chacun s'en fut rempli de ce spectacle,
Et curieux de l'inoui miracle
Qu'opéreroit ce pieux charlatan.
Ce jour enfin pour leurs souhaits arrive;
Avant qu'un coq eût chanté le matin,
Des bons parens la troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur cousin;
On le revit, hélas! toujours de même,
Roide, immobile & le visage blême :
Le saint revint, & fortement promit
Que par l'effet de son pouvoir suprême,
On reverroit le mort sortir du lit
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.
Enfin depuis huit jours on attendit;
Point de miracle; on attend le quinzieme;
En espérant on va jusqu'au vingtieme;

Mais

Mais pas un mot, que le bon ſaint leur dit,
Pour le malheur du mort ne s'accomplit;
Et quelle fut l'abbattement énorme,
Lorſque voulant juger du fait en forme,
Juſques au fond le cas s'approfondit;
Quelqu'un du mort leva la couverture;
Ciel! il ſentit.... fais-en la conjecture,
Ami lecteur, je ſais que tu m'entens,
Et volontiers de cette idée impure
Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref on vit bien qu'il étoit enfin tems
Que le bon mort fût mis en ſépulture;
Et le caffard malheureux en augure
Devint depuis la fable des parens.

Lorsqu'une fois on eſt en train de croire,
L'eſprit ſe plie à toute abſurdité,
La fable alors paſſe pour vérité,
Et le menſonge eſt égal à l'hiſtoire;
On s'étourdit, on reçoit toute erreur,
Qu'un cerveau creux engendra par boutade:
Quand une fois le Bon-Sens bat chamade,
Adieu, Raiſon, à jamais ſerviteur.



LE SERIN ET LE MOINEAU.

FABLE.

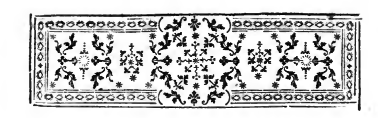
On se fait des grandeurs une très-fausse idée,
Les estime le plus qui les connoît le moins.
Telle ame de leur soif se trouvant possédée,
Perd pour les acquérir & son tems & ses soins:
Dans tous les états de la vie
On trouve du haut & du bas;
Un tel dont le bonheur inspire de l'envie,
Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.
Ecoutez sur ceci le conseil charitable
Qu'osent vous indiquer les oiseaux de ma fable.

Un jour dans un grand bourg, certain Moineau banal,
Des plus galans moineaux redoutable rival,
Le plus estimé chez les belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Voloit de ses rapides aîles,
A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles,
Palais du Seigneur suzerain:
Il apperçoit au fond d'une gentille cage,
Juché dessus son bois un merveilleux Serin
Qui le charma par son ramage.
» Hélas! se disoit-il, du peuple des oiseaux,
» Au beau Serin échut le meilleur apanage;
» A l'abri des saisons, à l'abri de l'outrage,
» Logé comme un Seigneur, il ignore mes maux;
» Tandis que mouillé par l'orage,

» Je

» Je grelotte ſur des roſeaux ;
» Il vit en très-grand perſonnage,
» Il ſe mire dans des trumeaux ;
» Son bon maître l'aime à la rage,
» Il le nourrit de ſucre & d'excellent biſcuit ;
» Tandis qu'en ce maudit village
» A coups de feu l'on me pourſuit,
» Que j'erre comme un miſérable,
» De cent careſſes on l'accable.
» Sort cruel ! où m'as-tu réduit ?
» Que ne ſuis-je né ſon ſemblable !
Notre gentil Serin, quoique ſans truchement,
Comprit maître Moineau, je ne ſais trop comment :
Un Serin du bel air, qui vit dans le grand monde,
Fut-il même tant ſoit peu ſot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres oiſeaux de la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans ſa dialecte d'oiſeau :
» Ami, ta cervelle eſt timbrée,
» Tu parle avec eſprit, mais tu raiſonnes mal :
» Ma cage richement dorée
» Te rend en ſecret mon rival :
» Ah ! dans la plus ſuperbe cage
» Ces fers & ma captivité
» Me font ſentir le poids d'un pénible eſclavage.
» Que m'importe la vanité ?
» Sois ſatisfait de ton partage :
» Point de bonheur ſans liberté.





LETTRES
EN VERS ET PROSE.

LETTRE PREMIERE.
A JORDAN.*

LORSQUE tu parles de canons,
Colin doit parler d'astrolabes;
Lise, des courbes, des Newtons;
Et moi je ferai des chansons
En langues Grecques & Arabes.
Qu'un chacun garde ses oisons;
Crois-moi, c'est le seul parti sage:
Trop heureux, si nous remplissons,
Comme il faut, un seul personnage!

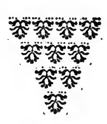
JE ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un Atlas de bibliotheque, un savant jovial, un terrible Grec, un galant doué de tous les talens que possédoit défunt l'Ane de

* Ecrite en 1743.

Lucien:

Lucien : je me renferme modeſtement à ſoutenir que tu n'es point un Bélidor en artillerie. J'ai penſé étouffer de rire en liſant ta Lettre. Un Tourneur s'offre à faire des canons, & s'adreſſe à Jordan. Crois-moi, mon ami, ne communique point ce ſecret, & fais travailler cet Artiſte pour ton arſenal : à la premiere diſpute littéraire qui te ſurviendra, braque ta groſſe artillerie contre ton adverſaire, & crie lui : *Ultima ratio Jordani.*

Je ſuis ici depuis quelques jours; je ne vois que des remparts; je n'entends que le tonnerre des fuſils; je ne me promene que dans des mines; & je ne reſpire que du ſoufre. Que peux-tu attendre de moi, ſinon une Lettre bien martiale? Cependant je compte de retrouver à Berlin des plaiſirs plus doux, & d'y ſouper gaiement entre Mécene-Jordan, & Pollion-Céſarion. Adieu, mon ami, profite du tems, car il s'envole.



LETTRE

LETTRE II.

A VOLTAIRE.

Du 22 Février 1747.

VOus n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris? On ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie, pour la laisser vieillir dans un portefeuille. Je vous devine : avouez donc que cette piece a été composée pour notre théâtre de Berlin. A coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, & que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercimens à la lettre, & j'attens la piece pour l'applaudir; car on peut se récrier d'avance, quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plûtôt les intrigues & les cabales qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

VOILA donc votre goût décidé pour l'histoire : suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangere ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'Univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe ; je me suis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des

des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des évenemens, & sur les différens effets qu'une même chose produit, quand elle arrive dans d'autres tems, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties ; & vous avez raison. Sur ce sujet cependant il faut distinguer la matiere de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plûpart du tems. Si on lisoit une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, & où il n'obmît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamneroit ce livre & l'auteur au ridicule ; mais on ne diroit pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, & qui exposent, pour ainsi dire, l'ame de ses opérations ; je crois, je le répete, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la Guerre, qui défend la patrie & sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en auroit-elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernieres guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille : aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public.

J'ai pensé très-sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite : mon tempérament & mon âge m'ont rappellé à la vie. Si j'étois descendu là-bas, j'aurois guetté Lucrece & Virgile, jusqu'au moment que je vous

vous aurois vû arriver : car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini & sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoûte pas grand foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçû.

Car je t'aime toûjours, tout ingrat & vaurien,
Et ma facilité fait grace à ta foiblesse,
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vû des dauphines, des fêtes, des cérémonies & des fats : c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi, j'ai vû le petit Paulmy aussi doux qu'aimable & spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, & il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation : il doit être à-présent à Paris ; je vous prie de lui faire mes complimens, & de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; & les seuls qui méritent votre confiance, ou plûtôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu. Puisse la Nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, & vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres & pour l'honneur de l'esprit humain.

LETTRE

LETTRE III.

A VOLTAIRE.

Du 24 *Avril* 1747.

Vous rendez la Mort si galante
Et le Tartare si charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon esprit & le tente
D'en tâter pour quelque moment:
Mais de cette demeure sombre,
Où Proserpine avec Pluton
Gouvernent le funeste nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vû revenir d'Ombre.
J'ignore si dans ce canton
Les beaux-esprits ont le bon ton:
Et ce voyage est de nature,
Qu'en s'embarquant avec Caron,
La retraite n'est pas trop sûre.
Laissons donc à la Fiction
La tranquille possession
Du royaume de l'autre monde;
Source où l'Imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puise le systême où se fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule

Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fievre brûle,
S'il faut lui dorer la pillule,
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, pieuſement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Aux bords de la rive infernale.
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfere à l'onde fatale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité
Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie,
A tout fanatique entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité;
A cette engeance triſte & folle
Des Malebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon & le bon-ſens
Subtilement des bancs s'envole.
Ah! puiſſe un Aſtolfe nouveau,
Ayant pitié de leur cerveau,
Leur en rapporter la fiole!
Pour moi, qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans foibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts:
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.

Mais

Mais l'Age fane ma jeuneſſe ;
Mon front ſillonné par ſes doigts,
M'apprend, hélas ! que la Vieilleſſe
Vient pour me ranger ſous ſes loix.
Adieu, beaux Jours, Plaiſirs, Folie,
Brillante Imagination,
Enfant de mon naiſſant Génie ;
Adieu, pétillante Saillie,
Vos charmes ſont hors de ſaiſon :
Et la Sageſſe, me dit-on,
Doit ſur la phyſionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.
Adieu, beaux Vers, douce Harmonie,
Frénétique Métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre & de la Raiſon ;
Ma Muſe du Pinde proſcrite
M'avertit que ſon dieu la quitte.
Ainſi donc j'abandonnerai
Cette brillante carrïere ;
Mais tant que vous la remplirez,
Appuyé ſur la barrïere,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or tout pur que vous m'envoyez ; il n'eſt, en vérité, rien au-deſſus de vos vers : j'en ai vû que vous adreſſez à Algarotti, qui ſont charmans ; ceux qui ſont pour moi ſont encore au-deſſus des autres. La Sémiramis m'eſt parvenue en même tems, remplie de grandes beautés de détail, & de ces ſuperbes tirades de vers qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos

ouvrages. Je ne ſçais pas cependant ſi les ſpectres & les ombres mettront dans cette piece le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitieme ſiecle ſe prête à ce merveilleux, lorſqu'il eſt mis en récit ; c'eſt un peu hazarder que de le mettre en action : & je doute que l'ombre du grand Ninus faſſe des proſélytes. Un public qui croit à peine en Dieu, doit rire des démons, lorſqu'il leur voit jouer un rôle ſur le théâtre. Je hazarde peut-être trop que de vous expoſer mes doutes ſur un morceau dont je ne ſuis pas juge compétent : ſi c'étoit quelque manifeſte, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrois-je en raiſonner plus à mon aiſe & bavarder politique ; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes. Je me ſuis enfoncé à-préſent dans l'hiſtoire, je l'étudie & je l'écris ; plus curieux de connoître celle des autres que de ſçavoir la fin de la mienne ; me portant mieux à-préſent, vous conſervant toujours mon eſtime, & étant toûjours dans les diſpoſitions de vous revoir ici avec empreſſement. Adieu.

Faites, je vous prie, mes complimens à Madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.



LETTRE

LETTRE IV.

A VOLTAIRE.

De Potſdam, le 29 Novembre 1748.

EN vain veux-je vous arrêter,
Partez donc, indiſcrette Muſe;
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugélas récuſe;
Et chez l'Homere des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peint votre verve diffuſe.

Quels ſont vos étranges exploits!
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?
Et vous, babillarde Caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je ne ſçais qu'y faire;
Puiſqu'il le faut, voyez Voltaire,
Le fatras énorme & complet
De mille rimes inſenſées,
Qui malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penſées:
Mais ſur-tout gardez le ſecret.

Voila la façon dont j'ai parlé à ma Muſe ou à mon

 Eſprit;

Esprit ; j'y ajoûtois encore quelques réflexions: Voltaire, leur disois-je, est malheureux ; un libraire avide, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette ; & vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver, & de paroître dans le monde malgré vous. Mais sentant que cette réflexion n'étoit qu'un effet de l'Amour-propre, j'opinai pour le départ des vers ; trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviroient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle ; c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mene une vie fort heureuse : on dit qu'il enfume Madame du Châtelet & le Gentilhomme de Chambre ordinaire de Louis XV. c'est-à-dire, qu'il ne peut se passer de vous deux : cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent. Tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi, pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Sçavez-vous que je me suis mis en colere contre vous, & cela tout de bon? Comment pourroit-on ne point se fâcher ? Car

Du plus bel esprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçû depuis un an
Ni vers, ni piece d'éloquence.

C'est, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone :
Cette nouvelle Tisiphone
Fait-elle oublier des amis?

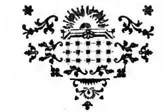
Peut-etre il écrit de Louis
La campagne, en exploits fameuse,
Où, vainqueur de ses ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuse

Arborerent

Arborerent les fleurs-de-lys.
JAMAIS l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime & profond:
D'où vient donc ce silence étrange?
On diroit qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous eût transporté chez Pluton.
Dans ce manoir funeste & sombre,
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais il ne sort une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.
CEPENDANT un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas,
Que Voltaire est à Lunéville;
Mais quels contes ne fait-on pas?
Un instant m'en rappelle mille.
DEUX rois, dit-on, sont vos galans;
L'un, roi sans peuple & sans couronne;
L'autre, si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parens.
Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterois un troisieme;
Mais la décence & le bon-sens
M'ont empêché depuis long-tems
De faire mention de moi-même.

MALGRE' ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point: « Vaillant fils de Télamon, ranimez votre courage, aujourd'hui que tous vos » généreux compagnons sont hors de combat, & que le » sort des Grecs dépend de votre bras ». Mais: Achevez l'histoire de Louis le Grand; & ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoûtez-y la gloire de lui donner un Arioste.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaiſe humeur; je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous ſeriez tout auſſi-bien à Berlin qu'à Lunéville. Si Madame du Châtelet eſt une femme à compoſition, je lui propoſe de lui emprunter ſon Voltaire à gage. Nous avons ici un gros Cyclope de Géometre, que nous lui engagerons contre le bel-eſprit : mais qu'elle ſe détermine vîte. Si elle ſouſcrit au marché, il n'y a point de tems à perdre : il ne reſte plus qu'un œil à notre homme ; & une courbe nouvelle qu'il calcule à-préſent pourroit le rendre aveugle tout-à-fait, avant que notre marché ſoit conclu. Faites-moi ſçavoir ſa réponſe, & recevez en même tems de bonne part les profondes ſalutations que ma Muſe fait à votre puiſſant génie. Adieu.



LETTRE

LETTRE V.

A VOLTAIRE.

De Potſdam, le 13 Février 1749.

JE reçois avec plaiſir deux de vos lettres à-la-fois: avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru aſſez ridicule. Il me ſemble que c'eſt un Therſite qui veut faire aſſaut de valeur contre un Achille. J'eſpérois qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pieces, comme vous en uſiez autrefois, lorſque j'étois habitant de Rheinſberg, où le pauvre Keiſerling, que je regrette & que je regretterai toûjours, vous admiroit. Mais Voltaire devenu courtiſan ne ſçait donner que des louanges; le métier en eſt, je l'avoue, moins dangereux. Ne penſez pas cependant que ma gloire poétique ſe fût offenſée de vos corrections. Je n'ai point la fatuité de préſumer qu'un Allemand faſſe de bons vers françois.

La critique douce & civile
Pour un auteur eſt un grand bien;
Dans ſon amour-propre imbécile,
Sur ſes défauts il ne voit rien:
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe, à la vérité, ſes yeux:
Mais bien-tôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient ſévere.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,

Diſtingue la correction
De la ſatyre & de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner : je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe ? Le ſtyle n'en deviendroit-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on eſt ſur ſes gardes, de ne point charger la proſe d'épithetes, de périphraſes, & de tours trop poétiques ?

J'aime beaucoup la Philoſophie & les Vers. Quand je dis Philoſophie, je n'entends ni la Géométrie, ni la Métaphyſique : la premiere, quoique ſublime, n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglois ; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planete que j'habite : pour la Métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un balon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices & des abymes : & je me perſuade que la Nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour co-opérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; & ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſois hazarder mon ſentiment ſur cette matiere, il me ſemble que ce ſont nos paſſions & les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons, qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſçais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais ; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangere qui m'y force. Toutefois lui devrois-je ſçavoir gré de ne pas mieux m'inſpirer ?

Ne

Ne vous étonnez point de mon Ode fur la Guerre ; ce font, je vous afsûre, mes fentimens. Diftinguez l'homme-d'état du philofophe ; & fçachez qu'on peut faire la guerre par raifon, qu'on peut être politique par devoir, & philofophe par inclination. Les hommes ne font prefque jamais placés dans le monde felon leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniftres, & de princes mauvais.

Si tout étoit bien afforti
Sur ce ridicule hémifphère,
L'ouvrier, quittant fon outi,
Seroit amiral ou corfaire ;
Le roi, peut-être, charbonnier ;
Le général, un maltotier ;
Le berger, maître de la terre ;
L'auteur, un grand foudre de guerre.
Mais rafsûrons-nous là-deffus,
Chacun confervera fa place ;
Le monde va par fes vieux us ;
Et jufqu'à la derniere race,
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je penfe de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de Rhadamifte, d'Electre, & de Sémiramis, qui font de toute beauté : & le Catilina de Crébillon me paroît l'Attila de Corneille ; avec cette différence, que le moderne eft bien au-deffus de fon prédéceffeur, pour la fabrique des vers. Il paroît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'hiftoire Romaine, dont les moindres circonftances font connues. De tout fon fujet, Crébillon ne conferve que le caractere de Catilina. Cicéron, Caton, la république Romaine, & le fond de la piece, tout eft fi fort changé

&

& même avili, que l'on n'y reconnoît rien que les noms. Par cela même, Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux, que l'on voudroit voir punir; & la république Romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il falloit peindre Rome grande, & les supports de sa liberté aussi généreux que sages & vertueux. Alors le parterre seroit devenu citoyen Romain, & auroit tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé: on ignore quel étoit le véritable dessein de Catilina; & il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire varier de dialogue à Catilina. On peut retrancher de la piece, sans y rien changer, Lentulus & les ambassadeurs Gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrieme acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persifflage. Et dans le cinquieme acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avoit besoin d'une catastrophe; il n'y a aucune raison valable qui l'amene là: il semble qu'il devoit sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution & le caractere de Catilina qui soûtiennent cette piece sur le théâtre François: par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être:

C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caracteres rapides de Cicéron & de Caton?

Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette piece me paroît un dialogue divinement rimé.

rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée, & que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été ; ſi cela ſe peut, & que vous faſſiez un tour ici au mois de Juillet, cela me ſera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers, ou environ, dont Valori eſt le héros ; il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux & ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement : pourvû que ce je ne ſçai quoi qui vous fait penſer & qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit.

Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de Louis XV. mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du Siecle de Louis XIV. vous n'achevez rien ; & cet ouvrage ſeul feroit la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte François, & que Voltaire & Monteſquieu qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il deſormais permis d'écrire ? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoûtenir la lecture ?

Ne boudez donc point avec le public, & n'imitez point le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, qui punit les crimes des peres juſqu'à la quatrieme génération. Les perſécutions de l'envie ſont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations & la poſtérité en ſeront les dupes. Marque de cela, malgré la vétuſté des tems, nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athenes & de Rome : les cris d'Eſchine n'obſcurciſſent point la gloire de Démoſthène ; &, quoiqu'en diſe Lucain, Céſar

paſſe

passe & passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort : cependant ne vous hâtez pas de devenir Dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche, & d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie & des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

LETTRE VI.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 5 Mars 1749.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pillules que vous me demandez, & de quoi tuer vos trois Académies : ne vous imaginez pas que ces pillules soient des dragées ; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget de vous envoyer de ces pillules qui ont une si grande réputation en France, & que le défunt Sthal faisoit faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier, de me demander des remedes, à moi qui fus toûjours incrédule en fait de Médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
Vis-à-vis de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pillule,
N'en sont pas moins des assassins ?
Vous n'avez plus qu'un pas à faire ;
Et je vois mon devot Voltaire
Naziller chez les Capucins.

Faites

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il n'y a de vrai bien en ce monde, que la santé: que ce soit les pillules, le séné, ou les clysteres qui vous rétablissent, peu importe: les moyens sont indifférens, pourvû que j'aie encore le plaisir de vous entendre: car il ne sera plus possible de vous voir: vous devez être tout-à-fait invisible à-présent.

Malgré la Sorbonne pléniere,
J'avois fermement dans l'esprit,
Que l'homme n'est qu'une matiere,
Qui naît, végete & se détruit:
De cette opinion qu'on blâme
Je reconnois enfin les torts;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une Epitre qui contient l'apologie de ces pauvres rois, contre lesquels tout l'Univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement. C'est mon délassement que de faire des vers. Si je peche du côté de l'élocution, du-moins trouverez-vous des choses dans mes Epîtres, & point de ce paralogisme vain, de cette crême fouettée, qui n'étale que des mots & point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres Virgiles & Horaces François, qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours; de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué; & d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon-sens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance & à la pureté que demandent les loix rigoureuses de la Poésie Françoise: cette étude demande un homme tout entier. Mille devoirs, mille

mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'état, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, ſans craindre le ſort du malheureux Palinure. Les Muſes demandent des retraites & une entiere égalité d'ame, dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt. Ma Muſe ſe refroidit, & mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours, comme dans les retraites de Cirey; dans les priſons de la Baſtille, comme ſur des paillaſſes en voyage : la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'eſt un ananas qui porte dans des ſerres, & qui périt en plein vent. Adieu; paſſez par tous les remedes que vous voudrez; mais ſur-tout ne trompez pas mes eſpérances, & venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers; une ſervante pucelle à votre uſage, & des vers en votre honneur.



LETTRE VII.

A VOLTAIRE.

De Sans-Souci, ce 15 Juillet 1749.

DEs loix de l'homicide Mars
Belle-Isle peut m'instruire en maître;
Mais du bon-Goût & des beaux-Arts,
Il n'est que vous qui pouvez l'être.
Vous qui parlez, comme les dieux,
Leur sublime & charmant langage;
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage;
Vous qui menez vingt Arts de front,
Et qui joignez dans votre style,
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en faisoit Virgile:

JE ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, & le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le Maréchal de Belle-Isle vétillera sur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires, & fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne; & je composerai un traité de la vérité de la religion chrétienne.

VOTRE académie devient plaisante dans ses choix; ces juges de la langue Françoise vont abandonner Vaugelas pour leur breviaire: cela paroît un peu singulier aux étrangers.

ENFIN donc votre Académie
Va faire un couvent de dévots;
L'Art de penser & le Génie
En sont exclus par des cagots.
Qui veut le suffrage & l'estime
De ces quarante perroquets,
N'a qu'à sçavoir son catéchîme,
Au demeurant point de François:
De cette cohuë indocile
Apollon & les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous & Belle-Isle.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais Chrétiens; vous renvoyez votre conversion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des espérances pour l'été, vous me remettez à l'automne; apparemment qu'Apollon, comme dieu de la Médecine, vous ordonne de présider aux couches de Madame du Châtelet. Le nom sacré de l'amitié m'impose silence; & je me contente de ce qu'on me promet.

JE corrige à-présent une douzaine d'épitres que j'ai faites, & quelques petites pieces, pour qu'à votre arrivée vous y trouviez moins de fautes.

Vous pourrez voir par l'argument de mon poëme quel en est le sujet. Le fond de l'histoire est vrai. Darget, alors secrétaire de Valory, fut enlevé de nuit par un partisan Autrichien, dans une chambre voisine de celle où couchoit son maître. La surprise de Franquini fut extrême, quand il s'apperçut qu'il tenoit ce secrétaire au lieu de l'ambassadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'est que fiction; vous le verrez ici, car il n'est pas fait pour être vû en public. Si j'avois le crayon de Raphaël & le pinceau de

de Rubens, j'essayerois mes forces, en peignant les grandes actions des hommes : mais avec les talens de Callot, on ne fait que des caricatures & des charges.

J'AI vû ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du siecle de Louis XV. Je me suis instruit par ses discours, non pas dans la langue Françoise, mais dans l'Art de la Guerre. Ce maréchal paroît être le professeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vû nos spectacles ; à l'occasion de quoi il m'a dit qu'une nouvelle comédie que vous avez donnée au théatre, nommée *Nanine*, y avoit eu beaucoup de succès. J'étois étonné d'apprendre qu'il paroissoit de vos ouvrages, dont j'ignorois jusqu'au nom. Autrefois je les voyois ; à-présent j'apprens par d'autres ce que l'on en dit ; & je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une seconde édition. Je vous sacrifie tous mes griefs, si vous venez ici : sinon craignez l'épigramme ; le hazard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il soit, est un animal qu'il faut ménager. Adieu, j'attens la chûte des feuilles, avec cette impatience qu'on attend au printems les momens de les voir éclore.



LETTRE VIII.

A VOLTAIRE.

DANS votre proſe délicate,
Vous avancez très-poliment,
Que je ne ſuis qu'un automate,
Un Stoïque ſans ſentiment.
Mes larmes coulent pour Electre,
Je ſuis ſenſible à l'amitié:
Mais le plus héroïque ſpectre
Ne m'inſpire que la pitié.

VOTRE cardinal Quirini eſt bien digne du tems des ſpectres & des ſortiléges: vous connoiſſez votre monde; & c'étoit bien s'adreſſer, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre ſe trouvoit obligé en conſcience de trembler devant l'Ombre de Ninus. Je vous répons que le bibliothécaire de ſa ſainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne ſuis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un ſentiment différent, & de vous dire ingénument ce que je penſe de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en eſt pas moins l'Ombre de Ninus: c'eſt cette Ombre qui inſpire des remords dévorans à ſa veuve parricide; c'eſt l'Ombre qui permet galamment à ſa veuve de convoler en ſecondes nôces. L'Ombre fait entendre du fond de ſon tombeau une voix gémiſſante à ſon fils; il fait mieux, il vient en perſonne effrayer le conſeil de la reine, & atterrer la ville de Babylone.

Il

Il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mere. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves & les apparitions différentes de cette ame errante, la piece ne pourroit pas se jouer. Si j'avois un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrois celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoûte avec la même sincérité, que les caracteres sont soûtenus à merveille, que la vérité parle par vos auteurs; que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce & artificieux Assur mis en opposition avec le fier & généreux Ninias, forme un contraste admirable: on déteste le premier, aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'auroit produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mere; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azema, qu'elle porte des paquets, & que ses qui-pro-quo soient la cause de la catastrophe. Toute la piece est versifiée avec force; les vers me paroissent de la plus belle harmonie, & dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie, que de la voir représenter, parce que le spectre me paroîtroit risible, & que cela seroit contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie & de rire à la comédie.

Du tems de Plaute & d'Euripide,
Le parterre morigené
Suivoit ce goût sage & solide;
Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? les grandes passions me plaisent sur le théatre: je sens une satisfaction secrette, lorsque l'auteur trouve moyen de remuer

& de tranſporter mon ame par la force de ſon éloquence : mais ma délicateſſe ſouffre, lorſque les paſſions héroïques ſortent de la vraiſemblance. Les machines ſont trop outrées dans un ſpectacle raiſonnable; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il falloit opter, j'aimerois mieux dans la tragédie moins d'élévation & plus de naturel.

Le ſublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII. a été le ſeul homme de tout ce ſiecle, qui eût ce caractere théatral : mais, pour le bonheur du genre-humain, les Charles XII. ſont rares. Il y a une Marianne de Triſtan qui commence par ce vers :

Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'eſt pas certainement comme nous parlons : apparemment que c'eſt le langage des habitans de la Lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaiſe, il faut que les perſonnages ne montrent que les paſſions telles qu'elles ſont dans des hommes vifs & dans des hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette diſcuſſion; je vous parle comme faiſoit la ſervante de Moliere; je vous rens compte des impreſſions que les choſes font ſur mon ame ignorante.

J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui eſt digne de vous : & j'ai été ſurpris que nous nous ſoions rencontrés, ſans le ſçavoir, dans le choix du même ſujet. Les regrets que me cauſoit la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au-moins après leur mort, un foible tribut de reconnoiſſance; & je compo-

ſai

ſai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'eſprit: mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en vers, & celui du poëte en proſe. Racine n'eut de ſa vie de triomphe plus éclatant, que lorſqu'il traitoit le même ſujet que Pradon. J'ai vû combien mon barbouillage étoit inférieur à votre éloge. Votre proſe apprend à mes vers comme ils auroient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prieres, la premiere que je leur adreſſerai ſera conçûe en ces termes:

O Dieux! qui douez les poëtes
De tant de ſublimes faveurs,
Ah! rendez vos graces parfaites,
Et qu'ils ſoient un peu moins menteurs!

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Souci; & ſi vous êtes d'humeur de corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.* Dans ce moment je reçois Nanine.



LETTRE IX.

A VOLTAIRE.

De Berlin, le 11 Janvier 1750.

J'Ai vû le roman de Nanine,
Elégamment dialogué,
Par hazard, je crois, relégué
Sur la ſcène aimable & badine
Où triompherent les écrits
De l'inimitable Moliere.
Si ſa Muſe fut la premiere
Sur le théatre de Paris
Qui donna des graces aux Ris;
Garre qu'elle ſoit la derniere.
Il terraſſa tous vos Marquis,
Précieuſes, faux beaux-eſprits,
Faux dévots à triple tonſure,
Nobles ſortis de la roture,
Médecins, juges & badauds:
Moliere voyoit la Nature,
Il en faiſoit de grands tableaux.
Les goûts frelatés & nouveaux
Qu'introduiſirent ſes rivaux,
Laſſés de ſa forte peinture,
A la place de nos défauts,
Et d'une plaiſante cenſure
Qui pouvoit corriger nos mœurs;
Sçurent affadir de Thalie

Dont

Le propos léger, la saillie:
Dont sa Morale est embellie:
Et pour comble de leurs erreurs,
Ils déguiserent Melpomene,
Qui vient sur la comique scène
Verser ses héroïques pleurs
Dans les atours d'une bourgeoise,
Languissante, triste & sournoise,
Disant d'amoureuses fadeurs.

Dans cette nouvelle hérésie,
On connoît aussi peu le ton
Que doit avoir la Comédie,
Qu'on trouve la Religion
Sous les traits de l'Apostasie.'

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, personne n'en viendra à bout. J'avoue cependant que vous avez fait de Nanine tout ce qu'on en pouvoit espérer; ce genre ne m'a jamais plu: je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie, que d'y voir jouer leurs défauts, & qui sont intéressés à préférér un dialogue insipide, à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant, que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térences & des Molieres, & ne se servir du théatre, que comme d'un bureau général de fadeurs, où le public peut apprendre à dire: *Je vous aime*, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin, que j'aimerois mieux y être joué, que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard & flasque que le mauvais goût du siecle a mis au monde.

Depuis Nanine, je n'entends plus parler de vous: donnez-moi donc quelques signes de vie. Votre

Votre Muſe eſt-elle engourdie ?
L'hiver a-t-il pû la glacer ?
Le beau feu de votre Génie
Ne ſçauroit-il plus s'élancer ?
Ah ! c'eſt un feu que Prométhée
Sçut dérober aux dieux jaloux ;
De cette flamme reſpectée,
Ne parlons jamais qu'à genoux :
Chez vous elle ne peut s'éteindre ;
Mais pour que je n'oſe m'en plaindre,
J'exige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes : vous paſſerez pour un lâche ſi vous n'y répondez ; l'eſprit ni les vers ne vous coutent rien ; n'imitez donc pas les Hollandois qui ayant ſeuls des cloux de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyoit des épitres à Mécene tant qu'il en vouloit. Virgile, votre aïeul, ne faiſoit pas des poëmes épiques pour tout le monde, mais bien des éclogues. Mais vous, dans l'opulence de l'eſprit, & poſſédant tous les tréſors de l'imagination la plus brillante ; vous êtes le plus grand avare d'eſprit que je connoiſſe. Faut-il être auſſi difficile pour quelques vers de votre ſuperflu qu'on vous demande ? Ne me fâchez pas : mon impatience me pourroit tenir lieu d'Apollon, & peut-être ferois-je une ſatyre ſur les avares d'eſprit. Mais ſi je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites ſouvent, j'oublierai mes ſujets de plainte, & je vous aimerai bien. Adieu.



LETTRE

LETTRE X.

A VOLTAIRE.

QUOI! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris;
Qui sur un ton caustique & sombre
Ose juger vos beaux-esprits?
   CE trait desarme ma colere;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du tems jadis,
Qui sçavoit aimer ses amis,
Et qui, sur-tout, sçavoit leur plaire.

VOILA une lettre comme j'en recevois autrefois de Cirey: je redouble d'envie de vous revoir, de vous parler de littérature, & de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercimens de votre nouvelle édition: comme je sçavois vos vieilles épitres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections & additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces épitres étoient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés, & sur-tout quelques transitions qui lient mieux les matieres. Ne seroit-ce point une faute d'impression que cet endroit, de l'Epitre à Maurepas, que voici?

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels, a mis sa confiance.

Ne faudroit-il pas, *ont* & *leur*? Pardon de ces vétilles grammaticales,

grammaticales, mais j'aſpire au puriſme & je veux m'inſtruire.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez ; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur impoſture, faire illuſion ſur le fond des choſes. Je ſuis curieux de voir Oreſte ; comment vous aurez remplacé *Palamede*, & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie. Si vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je ſuis prevenu pour vous ; il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiſſemens : mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales & des Barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin ?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre, me rappelle une anecdote du feu Czar. Pierre I. ſe mêloit de pharmacie & de médecine ; il donnoit des remedes à ſes courtiſans malades ; & lorſqu'il avoit expédié quelque boyard pour l'autre monde, il célébroit ſes obſeques avec magnificence, & honoroit leur convoi funebre de ſa préſence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers, dans un cas à peu près ſemblable : des raiſons d'état m'obligerent à les expoſer en ces périls où ils ont péri : pouvois-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'epitaphes ſimples & véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Pruſſe au mois de Juin : mais du premier de Juillet juſqu'au mois de Septembre, je pourrai diſpoſer de mon tems, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel, je pourrai

Vous admirer & vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide & de Maron,
M'inſtruire & par vos ſoins apprendre

Le chemin du ſacré Vallon.
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre eſprit recele
Daignez à ma froide Raiſon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de Madame d'Eguillon a raiſon? Si la ducheſſe produit le teſtament politique du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le ſont ni tous les momens, ni en toute choſe. Un miniſtre raſſemblera toutes ſes forces, il emploiera toute la ſagacité de ſon eſprit dans une affaire qu'il juge importante, & il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le cardinal de Richelieu rabaiſſant les grands du Royaume, en établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoûtenant la gloire des François contre des ennemis puiſſans & étrangers, en étouffant des guerres inteſtines, détruiſant le parti des Calviniſtes, & faiſant élever une digue à-travers de la mer pour aſſiéger la Rochelle: ſi je me repréſente cette ame ferme occupée des plus grands projets & capable des réſolutions les plus hardies, le teſtament politique me paroît trop puérile pour être ſon ouvrage. Peut-être étoient-ce des idées jettées ſur le papier, peut-être ne vouloit-il pas dire tout ce qu'il penſoit; pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avois vécu avec ce cardinal, j'en parlerois plus poſitivement; à-préſent je ne peux que deviner.

Des grandeurs & des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de foibleſſes,
Font le bizarre compoſé
Du héros le plus aviſé;

Il jette un rayon de lumiere ;
Mais ce soleil dans sa carriere
Ne brille pas d'un feu constant :
L'esprit le plus profond s'éclipse :
Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé & de la patience à l'auteur de la Henriade : s'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, & je lui en dirai davantage.



LETTRE

LETTRE XI.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 20 Février 1750.

LA Nuit, compagne du Repos,
De ſon crêp couvrant la lumiere,
Avoit jetté ſur ma paupiere
Ses plus léthargiques pavots:
Mon ame étoit appeſantie
Et ma penſée anéantie:
LORSQU'UN ſonge, d'un vol léger,
Me fit paſſer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Elyſée:
Là, ſous un berceau toujours verd,
Je vis l'Ombre immortaliſée
De l'aimable Céſarion.
DANS la plus vive émotion,
Je m'élançai ſoudain vers elle:
« O ciel! eſt-ce toi que je vois,
» Diſois-je, ami tendre & fidele?
» Toi, que j'ai pleuré tant de fois,
» Toi de qui la perte cruelle
» M'eſt encor récente & nouvelle ».
LA dans ces tranſports véhémens,
Je vole à ſes embraſſemens:
Mais trois fois cette Ombre ſi chere,
Telle qu'une vapeur légere,

Semble

MAIS ces morts entrant en furie,
Sentoient encor la jalousie
Qui lutine les beaux-esprits.
ILS aviserent par folie
De venger leur gloire avilie;
Ils appellerent à grands cris
Un monstre qu'on nomme l'Envie,
Seche & décrépite harpie,
Qui hait la gloire & les écrits
De tous les nourrissons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.
« ALLEZ, dirent-ils, à Paris;
» Sur ce Voltaire & sur sa verve
» Exercez toutes vos noirceurs;
» Complotez, tramez des horreurs;
» Allez soulever le Parnasse;
» Que le moindre scribe croasse;
» Envenimez les rimailleurs:
» Il est coupable, il nous surpasse.
» Punissez-le de son audace;
» Que sans cesse en butte à vos traits,
» Il déteste tous ses succès;
» Embouchez le sifflet funeste;
» Et soûtenant nos intérêts,
» Faites sur-tout tomber *Oreste* ».
Le monstre partit à l'instant;
Et moi soudain tressaillissant,
D'abord je m'éveille, & mon songe
Dans l'obscurité se replonge.

VOILA ce que je songeois dernierement, & je pensois me ranger du parti de ces bons poëtes trépassés; ils n'ont pas tort d'être de mauvaise humeur. Vous abusez trop étrange-

ment du privilége de grand génie; vous allez à la Gloire par autant de chemins qui y menent: vous me reveriez comme ce conquérant qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit encore une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les états de Moliere; si vous le voulez fort, sa petite province sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui est selon moi une comédie de mœurs; si vous l'aviez faite plus longue, il y auroit eu apparemment plus d'intérêt.

Voyez combien je vous ménage; je ne vous importune point pour vous voir à-présent; j'attends que Flore ait embelli ces climats, & que Pomone nous annonce d'abondantes moissons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage: j'attens que mes lauriers ayent poussé de nouvelles branches pour vous en couronner. Au-moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu, personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre Tudesque confrere en Apollon. *Vale.*

F I N.

TABLE

TABLE

ODES.

EPITRES.

LETTRES EN VERS ET PROSE.

FIN DE LA TABLE.

PIECES qui ne se trouvent point dans l'Edition in-4°. imprimée au Château de SANS-SOUCI.

* ODE *au Comte de Brühl. Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.*

* ODE *à Voltaire. Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse & de la mort.*

* EPITRE *au Comte Gotter. Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens.*

* EPITRE *à Maupertuis. La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espece.*

* EPITRE *au Général Bredow. Sur la réputation.*

* EPITRE *au Maréchal Keith. Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs d'une autre vie.*

* L'Art de la Guerre, *Poëme en six chants.*

ODE

ODE
AU COMTE DE BRÜHL.
IL NE FAUT PAS S'INQUIETER DE L'AVENIR.

ESCLAVE malheureux de ta haute fortune,
D'un roi trop indolent souverain absolu,
Surchargé de travaux dont le soin t'importune,
Brühl, quitte des grandeurs l'embarras superflu:
Au sein de ton opulence,
Je vois le dieu des Ennuis;
Et dans ta magnificence,
Le Repos fuit de tes nuits.

DESCENS de ce palais dont le superbe faîte
Domine sur la Saxe en s'élevant aux Cieux,
D'où ton esprit craintif conjure la tempête
Que souleve à la cour un peuple d'envieux;
Vois cette grandeur fragile,
Et cesse enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une ville
Où tout feint de l'adorer.

LASSE d'un faste égal qui toujours se répete;
Connoissant le besoin du moment de loisir,
Souvent la Vanité chercha dans la retraite
La Liberté naïve avec le doux Plaisir;
Et dans un séjour champêtre
Qu'ornoit la Simplicité,
L'Opulence a vu renaître
Un rayon de sa gaité.

Gonflé des eaux des montagnes,
Brifer fes freins impuiffans,
Et ravager les campagnes
En noyant leurs habitans.

Que l'air foit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un foleil brillant embelliffe les cieux ;
Qu'importe à ma vertu le vain bruit des orages,
Et de l'aftre du jour l'appareil radieux.
Dieu même n'eft pas le maître
De réformer le paffé,
Le Tems, promt à difparoître,
L'a dans fon vol effacé.

Connoissez la Fortune inconftante & légere;
La perfide fe plaît aux plus cruels revers :
On la voit abufer le fage, le vulgaire,
Jouer infolemment tout ce foible Univers :
Aujourd'hui c'eft fur ma tête
Qu'elle répand fes faveurs ;
Dès demain elle s'apprête
A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle fur moi fa bizarre inconftance ?
Mon cœur lui fçaura gré du bien qu'elle me fait :
Veut-elle en d'autres lieux marquer fa bienveillance ?
Je lui remets fes dons fans chagrin, fans regret :
Plein d'une vertu plus forte,
J'époufe la Pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.

ODE

A VOLTAIRE.

QU'IL PRENNE SON PARTI SUR LES APPROCHES DE LA VIEILLESSE ET DE LA MORT.

SOUTIEN du Goût, des Arts, de l'Eloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'Age à pas hâtifs
Vers toi s'achemine,
Et ſans ceſſe mine
Tes jours fugitifs.

LA Providence égale toutes choſes;
Le doux Printems ſe couronne de roſes;
L'Eté de fruits, l'Autonne de moiſſons;
L'Hiver, l'indolence
A la jouiſſance
Des autres ſaiſons.

VOLTAIRE, ainſi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a paſſé la fleur de ſes beaux jours,
La raiſon diſerte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

QUAND il vieillit, ſa ſuperbe ſageſſe
Avec dédain condamne la jeuneſſe,
Qui par inſtinct ſuit une aimable erreur;

L'Ambition

L'Ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'Honneur.

Lorsque le tems, qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter;
L'Intérêt l'amuse
D'un bien qui l'abuse
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la destinée,
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, Voltaire,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de prise;
Un bel-Esprit nous charme à barbe grise:
Lorsque ton corps chemine à son déclin,
Le dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaste Génie;
Et c'est ainsi que l'astre des saisons
Des bras d'Amphitrite
Laisse aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le foible vulgaire
Qui, sans penser, languit dans la misere,

Traîne

EPITRE
AU COMTE GÖTTER.

COMBIEN DE TRAVAUX IL FAUT POUR SATISFAIRE DES EPICURIENS.

O COMTE fortuné, qui dans l'indépendance
Jouiſſez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la Volupté,
Nourri dans le berceau de la Proſpérité;
L'inſtinct vaut à vos yeux toute philoſophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des Plaiſirs, ſans vous charger de ſoins,
Vous laiſſez aux mortels pour vos nombreux beſoins
Epuiſer leurs talens, les arts & l'induſtrie.

DANS la pourpre des rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y deſcendez, c'eſt d'un air dédaigneux,
Ou c'eſt pour mépriſer un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts eſclave mercénaire;
Vous prétendez ſans peine avoir tous les plaiſirs,
Ordonner & d'abord contenter vos deſirs:
Trop promptement laſſé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous ſait plaire,
Par des raffinemens reſſuſciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

QUEL

Quel terrible embarras de ſervir votre table !
Souvent votre *Joyard* veut ſe donner au Diable,
Pour inventer des mets dignes dons de Comus,
Sous leurs déguiſemens à peine encor connus;
Et vous n'appercevez ſous tant de maſcarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connoiſſez plus la chair qui vous nourrit
Satisfait d'aſſouvir votre avide appétit;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate,
Et réduire à la caſſe, à la manne, au ſéné
D'un appétit glouton le goût deſordonné.

Tels ſont tous ces repas goûtés dans l'indolence;
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,
Souvent jette au hazard ſes languiſſans pavots,
Fait bailler l'enjoument & glace les bons mots.

Tandis que les Feſtins, le Luxe & la Pareſſe
De vos ſens émouſſés ſéduiſent la molleſſe;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts !
Que de bras occupés à travailler pour vous !
Regardez ce ſpectacle & ſouffrez que ma Muſe
De leurs nombreux travaux un moment vous amuſe,
Ces objets ne ſont bas que pour des ignorans.

Cet immenſe Univers, ces divers élémens
Fourniſſent vos repas; la féconde Nature
Réſerve ſes faveurs aux enfans d'Epicure;
Nos ruiſſeaux, nos étangs vous donnent leurs poiſſons;
L'air donne ſes oiſeaux, la terre ſes moiſſons,
Et la mer vous préſente en fouillant ſes abymes
Ces monſtres recherchés, malheureuſes victimes
De la voracité des célébres gourmets.

Mais

Mais laiſſons pour un tems tous ces étranges mets,
Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaiſans, moins bons que ſinguliers & rares;
Loin de l'art de Nevers & du raffinement,
Conſidérons ce pain, pur & ſimple aliment,
Qui ſert toujours de baſe à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de ſoins & de culture!

Voyez ces Laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue & cultivent les champs;
Ils éterniſent l'art qu'enſeigna Triptoleme,
Par leurs ruſtiques mains le grain divers ſe ſeme;
On creuſe avec le fer, on ferme les ſillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moiſſons;
En vain ſur les guérets l'Aquilon ſouffle & gronde,
Vers le riant printems la ſemence féconde
Se ſentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pouſſe, s'éleve & couvre les guérets
De ſa plante touffue en Eté jauniſſante;
Alors le Laboureur ſaiſit la faux tranchante,
Et moiſſonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit ſur ſes pas ſes enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles
Après l'avoir lié l'entaſſent en javelles;
Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu,
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'eſſieu:
Plus loin des bras nerveux forts de leur tempérance
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et ſéparent enfin par leurs peſans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux ſoins, ce grain que l'on ſépare,
Par un autre inſtrument ſe broye & ſe prépare,

Il

Par la vertu du feu ſoudain devient fluide;
L'ouvrier, en ſoufflant par un tube de fer
Dilate cette maſſe & la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt refroidie,
Et permet aux rayons d'oſer la traverſer.

Ainsi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer
Cette boiſſon des Dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe pétillante.

Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale & ſans défauts,
Vous rend exactement comme un portrait fidele
Les différens objets qui ſont vis-à-vis d'elle.
C'eſt là tous les matins après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toujours vrai regle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et cet habit ſuperbe, avorton de la mode,
Qui plus il paroît beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap & ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule, façonne
Le drap auné, coupé, recouſu qu'il galonne:

Examinez ces champs, ces boſquets, ces vallons:
Voyez-vous ce berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an; leur utile dépouille
Se convertit en fil paſſant ſur la quenouille;

Pour en faire une étoffe on monte des métiers ;
Minerve dans cet art forma les ouvriers ;
Que d'hommes occupés, & que de mains adroites
Sur la trame avec bruit font rouler les navettes !
Un nouvel Univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur ;
Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre ;
Pour lui donner du lustre on employe un cylindre,
Qui de son poids égal en roulant l'applatit ;
Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adresse humaine !
Ces tableaux sont tissus d'or, de soie & de laine ;
Un éleve d'Apelle en donna le dessein,
Correge & Raphael conduisirent sa main ;
Ces contours, ces couleurs animent la teinture ;
La haute-lisse exacte égale la peinture.
Oui, *Mercier*, (*) ton aiguille, à l'aide du fuseau,
Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau ;
Tout personnage a vie, il agit, il s'élance ;
Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance ;
Ces ouvrages parfaits, poussés au clair-obscur,
Couvrent dans les palais la nudité du mur ;
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence,
A quoi servent ces biens sans goût, sans connoissance ?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah ! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire ;
Qu'un sentiment plus fin sur les Arts vous éclaire ;
Ajoûtez au bonheur un goût plus rafiné,
Apprenez à connoître, ô mortel fortuné,

* *Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.*

De quel prix eſt pour vous l'induſtrie & l'ouvrage;
Du-moins à ces travaux donnez votre ſuffrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur;
La moindre attention laſſe votre Grandeur;
Vos ſens ſont engourdis, vous ſortez d'une fête;
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête:
Vous allez digérer dans un profond repos:
La Molleſſe déjà vous couvre de pavots:
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur un ſopha commode, au ſommeil délectable:
Ou bien, ſans y penſer, je vous vois parcourir
Des obſcènes romans ennuyeux à mourir;
Œuvres qui de nos tems dénotent les miſeres,
Et partagent le ſort d'inſectes éphémeres:
Vous liſez ces écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens juſqu'à l'heure du jeu:
Cette heure ſonne, enfin votre carillon chante.
Sçavez-vous comme on rend cette montre agiſſante?
Par quels moyens ſecrets ſes reſſorts différens
Travaillent de concert à meſurer le tems?
Comment ſur ſon cadran, en tournant en ſilence,
L'aiguille en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont ce bruit retentit,
Du matin juſqu'au ſoir, compte, vous avertit
De la fin de vos jours dont le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance.

Mais tout eſt préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur eſt content;
En vain l'obſcure Nuit baiſſe ſes ſombres voiles,
L'Induſtrie a pour vous inventé des étoiles,

 Qui

Qui de votre ſalon chaſſe l'obſcurité,
Et raviſſent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amuſement s'apprête,
Vous comptez ſur le ſort qui regne à la comete.

Ces cartons par *Muller* * timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés;
Et leurs combinaiſons que le hazard amene,
Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces louïs, ces ducats entaſſés en monceaux,
Vont paſſer tour-à-tour à des maîtres nouveaux.

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?

On ne l'a point tiré de ces monts ſourcilleux
Qui non loin de Goſlar s'élevent juſqu'aux cieux:
Leur ſtérile tribut, dont on ſe glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Weſtphalie.

Ah! cher comte, apprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ſes propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une porte ouverte:
L'art à ces vérités joignit l'Invention;
Le fer obéiſſant connut l'attraction;
Frottée par l'aimant, on vit l'aiguille habile
Vers le pole tourner ſur ſon pivot mobile.
Un Génois partagé d'un eſprit créateur,
Amant des Vérités & rempli de valeur,
Aſſûré des efforts du pouvoir magnétique,
Fonda ſur ſes vertus ſon projet héroïque.

* Chargé du timbre des cartes à Berlin.

Il fit ſur des chantiers conſtruire ſes vaiſſeaux ;
Les peuples de Luſus furent ſes matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ſes voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Ruſſe eſclave ;
Et ce nouveau Jaſon s'embarqua ſur les mers,
Réſolu de trouver un nouvel Univers ;
On leve l'ancre, il part guidé par ſa bouſſole,
Il brave tous les Vents déchaînés par Eole ;
Tous les flots élevés du fougueux Océan ;
Sa proue, en fendant l'eau, s'approche du couchant ;
Et balòté long-tems entre le ciel & l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand, attentif à d'auſſi grands travaux,
Fit du port de Cadix partir d'autres vaiſſeaux ;
De Dieu, dans l'Amérique, il veut venger la cauſe ;
Les Saints ſont ennichés ſur le bord du Potoſe,
Les Incas détrônés ſont livrés à la mort.

Ainsi l'eſpoir du gain, l'ardente ſoif de l'or·
Apprit aux Eſpagnols ſecourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune.
Cortés, le fier Cortès, avec peu de ſoldats,
Dompta Montezuma, ſubjugua ſes Etats.
L'Afriquain conſterné voit, rempli d'épouvante,
Approcher de ſes bords une ville flottante ;
Et huit cent Eſpagnols lui paroiſſent des dieux ;
Ils portent le tonnerre, ils lui lancent leurs feux ;
Des monſtres inconnus, des centaures rapides
L'atteignent, en courant, de leurs traits homicides :
Tout ſe ſoumet, tout plie ; on enchaîne le roi ;
Cortès aux Mexicains fait reſpecter ſa loi :

 Ces

Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire;
Par des meurtres affreux terniſſent leur victoire;
Les caciques, les rois ſont livrés au trépas.

Depuis, l'aſtre brûlant de ces riches climats,
En dardant ſes rayons ſur cette ardente zône,
Ne vit plus de cacique ou de roi ſur le trône;
Le peuple avoit péri comme ſes ſouverains;
Les fleuves regorgeoient du ſang des Mexicains.
Parmi tant de fureurs & tant de funérailles,
On fouilloit dans les monts; du ſein de leurs entrailles
L'Eſpagnol retiroit ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que receloit l'Afrique,
La dépouille des rois, les tréſors du Mexique,
Et tous ces biens acquis par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid paſſerent à Cadix.
On timbra les lingots, la piece eut ſon poids juſte;
De Charles * à chacune on imprima le buſte;
Ces ſignes de valeur reçurent divers noms;
On vit piaſtres, ducats, piſtoles, patagons:
Par les reſſorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleines mains ſe verſe.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moiſſons dans de lointaines mers;
L'Eſpagnol les reçoit, il nous rend des eſpeces,
Et de ce troc heureux dérivent nos richeſſes.
Les tréſors du Mexique, en Pruſſe tranſportés,
Entretiennent les Arts dans nos grandes cités:
Ils font naître le Luxe enfant de l'Opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépenſe;

* Charles-Quint.

Le

Le laboureur qui vend le prix de ſa ſueur;
Du prix qu'il en reçoit va payer ſon ſeigneur:
C'eſt lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes ſi prodigue.
Jugez, comte, jugez par ces foibles deſſeins,
Des travaux étonnans qu'embraſſent les humains:
Je n'ai pas tout dépeint, la matiere eſt immenſe,
Et je laiſſe à Bernis ſa ſtérile abondance.

Mais ceci vous ſuffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens;
L'Induſtrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce;
L'ouvrage encouragé par l'apât du commerce:
L'Aſie & l'Amérique ont contenté nos goûts;
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Méprisez-vous encor ces artiſans habiles,
A vous, à leur patrie, au Genre-humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux:
Comte, de leur bonheur devenez envieux;
Vos jours ſemblent plus longs que chez eux les ſemaines;
Les vrais plaiſirs ſont ceux qu'ont acheté les peines.
La Pareſſe offre à l'homme une fauſſe douceur;
Le travail eſt pour lui la ſource du bonheur.



EPITRE
A MAUPERTUIS.
LA PROVIDENCE NE S'INTERESSE POINT A L'INDIVIDU, MAIS A L'ESPECE.

NON, ne préſumez point, ſublime Maupertuis,
Que Dieu regle un détail trop au-deſſous de lui;
De nos frêles deſtins, de notre petiteſſe,
Le Ciel n'occupe point ſa ſuprème ſageſſe:
Quoi, notre individu, quoi, nos nombreux beſoins
Méritent-ils ſur eux de diſtraire ſes ſoins?

Ce moteur inconnu, cette cauſe premiere,
En donnant une forme à l'antique matiere,
Aux êtres impoſa ſes immuables loix:
Vers un centre commun gravitent tous les poids;
Le feu dans l'air éleve une flamme ondoyante;
L'eau, ſans rétrograder, ſuit le cours de ſa pente;
Tout genre eſt limité dans ſon petit circuit;
D'un pepin de pomier l'arbre ſe reproduit;
Mais jamais ce pepin ne produira des roſes;
Les effets ſont toujours les eſclaves des cauſes.

Ainsi l'homme en naiſſant reçut les paſſions,
Ces tyrans de ſon cœur & de ſes actions;
Leur empire eſt connu par des effets ſemblables;
La Trahiſon naquit des Haines implacables;
L'Amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon;
Il égare l'eſprit, & ſéduit la raiſon:

Inquiet

Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie,
Il produit la fureur ou la mélancolie.
La Colere eſt ſubite, aveugle & ſans accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits:
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caracteres;
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires.
Un Héraclite pleure, un Démocrite rit;
L'atrabilaire eſt dur, & l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces paſſions, une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les diſtribue;
Tant de variétés, tant de deſtins divers,
Par leurs combinaiſons décorent l'Univers,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcene.

Mais l'Etre tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue, & du ſort qui m'attend;
Mon principe m'entraîne, & je ſuis ſon torrent:
Si du faîte des Cieux il abaiſſe ſa vûe,
Il voit d'un œil égal la roſe & la ciguë;
Le grand eſt ſon ouvrage, & dans l'immenſité
Il fait manifeſter toute ſa majeſté;
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire;
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire:
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il fait que la Nature exécutant ſon plan,
Obéit à ſes loix ſans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avoit empreinte.

Tel, sûr de ſon ouvrage, un horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement ſon allure conſtante;
Au principe moteur la montre obéiſſante,

Dans l'abſence du maître, accomplit ſes deſſeins.

Et tel, ayant poſé des principes certains,
Dieu ſoumit les effets à leurs premieres cauſes;
Sûr des évenemens, il laiſſe aller les choſes;
Ce qui nous paroît bien, ce qui nous paroît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.

Les loix qu'à la matiere impoſa ſa ſageſſe,
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpece;
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.

Ainsi le tems préſent répare le paſſé;
Ainſi nous occupons les places de nos peres;
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires;
Le Rhin fournit la Mer du tribut de ſes eaux;
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux;
Leur ſemence diverſe également féconde,
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde;
Mais leur force inhérente & leur fécondité.
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.

Connoiſſez la Nature, attentive à l'eſpece;
Nos pertes par ſes ſoins ſe réparent ſans ceſſe;
Par ſa fécondité le monde eſt maintenu,
Et ſon ſein abondant fournit au ſuperflu:
Elle ſait que le gland peut reproduire un chêne;
Mais de ces glands perdus elle n'eſt point en peine;
Qui tombent, les hivers, abattus par les vents,
Et ſans multiplier, pourriſſent dans les champs:
Qu'un déluge en été détruiſe la ſemence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance;

Que

Que l'Afrique fourniſſe aux beſoins des François;
Que les champs des Germains nourriſſent les Anglois;
Ces objets grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au Monde, il pourſuit ſon allure.

Voyez quand le Printems vient déchaîner les eaux;
Que les torrens Saxons font enfler nos ruiſſeaux;
Dans ſon cours orgueilleux l'Elbe majeſtueuſe
Etendre ſur les prés ſa fange limoneuſe;
Changer en ſerpentant la forme de ſon lit;
Couvrir un de ſes bords de ſon onde qui fuit;
Sans égard au terrein, qu'il ſoit mien, qu'il ſoit vôtre;
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'Univers il n'eſt rien de perdu;
Mais Dieu ne deſcend point juſqu'à l'individu;
Il rit de l'homme vain qui rempli de lui-même,
Mécontent de ſon ſort, blâme l'Etre ſuprême.

Eh quoi! la taupe aveugle, en ſon vil ſouterrein,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
Peut-elle appercevoir leur immenſe étendue?
A ſa motte de terre elle borne ſa vûe.

Maupertuis, l'homme eſt taupe: étroitement borné
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchaîné;
Ses jugemens ſont faux, ſes lumieres trompeuſes.

Ce campagnard ſe plaint que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à-travers ſes vallons;
Il accuſe les dieux, connoît-il leurs raiſons?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie,
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie;

Et

Et ses eaux serpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichissent les mers.

Tels sont nos préjugés ! l'homme d'un regard louche
Voit & sent vivement le malheur qui le touche ;
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que son mal fait à la société.

Atome imperceptible, insecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu ? que te doit la Nature?
T'avoit-elle promis de troubler l'Univers,
Pour t'épargner des soins, des peines, des revers ?
Etouffe ton orgueil qui te rend misérable ,
Et souviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général par le Ciel arrêté ,
Un homme, un état même est à peine compté;
Un Empire n'est rien; il disparoît dans l'ombre
De ce vaste Univers, de ces Mondes sans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs Soleils
Supérieurs au nôtre ou du moins ses pareils.

Des plus puissans états examinons l'histoire ;
Je vois de grands revers à côté de leur gloire.
La Grece jadis libre, esclave des Romains ;
La maîtresse des mers & des champs Afriquains,
Par Scipion conquise, abattue & rasée ;
Par les Huns, par les Goths je vois Rome embrasée ;
Ici tout un pays submergé par les flots,
Là Marseille livrée aux fureurs d'Atropos ;
Tant de vastes états, tant d'immenses colosses
Ebranlés & détruits par des peuples féroces ;
De la vicissitude ils se ressentent tous.
Vous voyez donc que Dieu ne descend point à nous;
Insensible

Insensible aux fléaux qui ravagent le monde,
Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde;
Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

Oui, dans l'immensité l'homme est anéanti;
Oui, cette vérité qui blesse une ame vaine,
Par les évenemens paroît claire & certaine.

Lorsque l'Astre des jours qui regle les saisons,
De ses rayons ardens vient brûler nos moissons,
Et que les Cieux d'airain qu'à grands cris on implore,
Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'Aurore,
L'Etat prévoit sa perte, il va manquer de pain;
Le Besoin, la Pâleur, la Misere, la Faim,
L'Horreur, le Desespoir & la Mort implacable
Font dans tout le royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignoit veiller sur nos foibles destins,
A ces calamités donneroit-il les mains?
Verroit-il de sang-froid le Démon de la guerre
Voler d'un pole à l'autre en détruisant la terre?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces massacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats sanglans qui nous ensevelissent;
Ces générations qui par le fer périssent?

Malgré tant de fléaux cruels au genre-humain,
L'espece fierement triomphe du Destin.

Qu'un monarque absolu, par des arrêts très-sages,
Proscrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés, aux humains ſerviables;
Ont pour multiplier des reſſources ſemblables;
Notre voracité de leur chair ſe nourrit;
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux eſt préſent à ma vûe,
Qui ravit la geniſſe au joug de la charrue;
Nos prés ſemblent deſerts; ſur nos troupeaux nombreux
La Mort appeſantit ſon glaive rigoureux;
Tous les ſecours de l'art leur furent inutiles;
Nos champs, ſans leurs travaux, vont demeurer ſtériles;
Le triſte laboureur, penſif, deſeſpéré,
Sans toucher ſon rateau, demeure deſœuvré;
Les François, les Bretons, la vaſte Germanie,
La Pruſſe, tout le Nord & la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs :
Mais la Mort vainement exerça ſes fureurs;
Voici d'autres troupeaux parés de leur jeuneſſe;
La Nature par eux réparera l'eſpece.

Cette calamité rappelle à mon eſprit
Les funeſtes fléaux dont la Pruſſe ſouffrit :
Citoyens malheureux! ô ma chere Patrie!
De votre triſte ſort mon ame eſt attendrie;
Le Trépas n'épargnoit le peuple ni les grands;
Et le royaume en deuil déploroit ſes enfans.

Du mal contagieux l'attaque étoit ſubite;
De ceux qu'il atteignoit, la vie étoit proſcrite;
Une chaleur ardente à l'inſtant les brûloit;
L'haleine leur manquoit, la ſoif les accabloit :
Ils buvoient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courſes,
Sans éteindre leur ſoif, auroient tari leurs ſources;

Pareils

Pareils à la fournaiſe où l'on verſe de l'eau ;
Leurs entrailles ſentoient accroître un feu nouveau ;
Leurs yeux étinceloient ; leur gorge étoit aride ;
Leur langue deſſéchée, & leur couleur livide ;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendoient les bras ;
Ils portoient ſur leur front l'arrêt de leur trépas :
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuſes,
Sentoient couvrir leurs corps de taches venimeuſes.
De ces charbons crevés ſortoit un poiſon noir ;
Ils mouroient dans les cris & dans le deſeſpoir.

O tems infortunés ! ô tems vraiment funeſtes !
Il n'étoit plus alors de Niſus ni d'Oreſtes ;
Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvoit lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter ? ô comble de nos crimes !
On fuyoit lâchement ces plaintives victimes
Qui ſentoient les fureurs de la contagion ;
On les laiſſoit mourir ſans conſolation :
La faim à tant de maux vint joindre ſa ſouffrance ;
Alors de tous les cœurs diſparut l'eſpérance.

Peignez-vous, s'il ſe peut, les horreurs de ces tems ;
Les places, les maiſons pleines de nos mourans ;
Là le frere expirant ſur le corps de ſon frere,
Le cadavre du fils couvrant celui du pere ;
Là les triſtes ſanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevoient aux cieux ;
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle ;
Il prend, ſans le ſçavoir, une boiſſon mortelle.
Sa mere défaillante & manquant de ſecours,
Veut, même en expirant, lui prolonger ſes jours.
Figurez-vous ces morts privés de ſépulture,
Et repréſentez-vous l'odeur infecte, impure,

Qu'

Qu'exhaloient dans les airs tant de corps empeſtés,
Ces paſſans par l'odeur à l'inſtant infectés.

Nos ſens n'étoient frappés que d'objets lamentables,
O jours trop deſaſtreux ! ſpectacles effroyables !
A la ſombre lueur d'un funeſte flambeau,
Une famille entiere eſt conduite au tombeau ;
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniere
Dans peu ſont tous portés au même cimetiere :
Là des monceaux de morts on détournoit ſes pas.
Où fuir? hélas! par-tout on trouvoit le trépas:
La Mort, juſqu'aux ſaints lieux, inſultant tout azyle,
Fit un ſpectacle affreux de cette triſte ville *.
La Peſte avoit juré la mort des Pruſſiens:
Il nous reſtoit ſi peu des anciens citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avoit commis ſa rage ;
Que ce pays deſert ſembloit un champ ſauvage.

Soit que la Peſte alors, laſſe de ſes fureurs,
Terminât de nos maux les funeſtes horreurs;
Ou ſoit qu'elle perdît, par ce ravage inſigne,
De ſon poiſon mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin ; & ſous un regne heureux **,
La Pruſſe répara ſon deſtin malheureux:
Le peu de citoyens qui des maux échapperent,
Secondés par le tems, depuis la repeuplerent.
La Nature attendrie, attentive à nos jours,
Sous le nom de l'Amour vint à notre ſecours.
Tout le peuple nouveau, dont la Pruſſe eſt remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de ſa vie;
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux états
Les traces qu'imprimoit la fureur du Trépas.

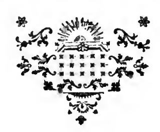
* Konisberg.

** Celui du feu Roi.

Si ces calamités troubloient l'ordre des choses,
La main du Tout-Puissant arrêteroit leurs causes.
Mais ce qui nous paroît un malheur capital,
N'est rien quand on le voit d'un coup-d'œil général.

Que cette vérité, quoique dure & sévere,
Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire:
Le sage gagne à tout; l'école du malheur
Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur:
Il sçait à quels dangers l'expose sa nature;
Dans des jours fortunés, disciple d'Epicure,
Dans des jours désastreux, disciple de Zénon,
Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui, tels sont nos devoirs; respectons en silence
Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence;
De notre esprit borné redoutons les erreurs;
Craignons de décider sur tant de profondeurs;
Et soyons assûrés, malgré nos catastrophes,
Que le Ciel en sçait plus que tous les philosophes.



EPITRE
AU GÉNÉRAL BREDOW.
SUR LA RÉPUTATION.

Bredow, l'homme eſt aux yeux d'un cenſeur équitable,
Un être raiſonneur plutôt que raiſonnable;
Son eſprit inquiet, vain, ſuperficiel,
Embraſſe l'apparence & manque le réel;
Sa foibleſſe entrevoit, & ſon orgueil décide.

Est-il rien de plus faux & rien de plus ſtupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces déciſions d'ineptes ſuffiſans,
Que tant de tribunaux qui, ſans regles ni titres,
Des réputations ſe rendent les arbitres?
C'eſt-là que la Sottiſe a d'ardens zélateurs.
J'ai vû, diſcret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modeſte attaqué ſans ſcrupule,
La folie en crédit, le bon-ſens ridicule.

Quand pour les intérêts du Kan ſon ſouverain,
Muſtapha d'Oczakoff ſe rendit à Berlin,
Sa barbe & ſon cafftan exciterent à rire;
Le courtiſan moqueur enclin à la ſatyre,
Rempli de préjugés contre les Muſulmans,
Epiloguoit leurs mœurs & leurs ajuſtemens:
Les plus polis diſoient: Peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne ſavoit que ce peuple Barbare,

Quoique

Quoique de nos habits les siens soient différens;
Avoit conquis la Chine, & soumis les Persans.

Mais la réflexion les effraie & les gêne,
L'esprit d'un mot plaisant peut accoucher sans peine:
Affectons cet air haut & ce ton suffisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,
Et nous subjuguerons notre absurde auditoire;
Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire:
Une voix imposante, un maintien effronté,
Sont de forts argumens pour le peuple hébêté.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*;
Nos beaux esprits manqués, sur le titre du tome,
Jugent sévérement l'ouvrage & son auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connoisseur,
Qui sur ces nouveautés raisonne, dogmatise,
Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'un soutient que Voltaire est dépourvu d'esprit;
Mais que Baehr doit charmer tout lecteur qui le lit;
Qu'Euler en vains calculs met sa philosophie;
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie;
Que Sack est amusant, & Montesquieu diffus.

Les Graces, dit un autre, inspirent Henius;
Haller, à son avis, l'emporte sur Horace;
Et Gottsched doit tenir le sceptre du Parnasse:
Midas jugeoit ainsi, sur le sacré vallon,
Des pipeaux du Satyre & du luth d'Apollon.
Qu'heureux seroient nos jours, si tout juge profane
Portoit, comme ce roi, la coëffure d'un âne!

 Ah!

Ah! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés
Dans toute leur folie en public désignés!

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches esprits dont ma patrie abonde;
Virgile avec Segrais s'est trouvé comparé;
Auguste aux Antonins fut souvent préféré;
Des imposteurs mîtrés qu'on nomme les saints Peres,
Nous ont peint Julien sous les traits des Tiberes;
Tout l'Univers reçut ces mensonges pieux.
Et Julien passa pour un monstre odieux.
Un sage* après mille ans débrouilla son histoire;
La vérité parut, & lui rendit sa gloire.
Tout Paris condamna l'auteur ** laborieux,
Qui dans un parallele exact, ingénieux,
D'Homere & & de Zeuxis, compara la science;
Des lettrés étrangers forcerent ceux de France
A priser cet ouvrage approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la muse de Milton;
Long-tems après sa mort, l'Anglois mélancolique
Apperçut les beautés de son poëme épique;
Si l'ouvrage étoit bon, il le fut de tout tems;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits & ces pieces nouvelles
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur;
Que l'un aime le simple, & l'autre le sublime;
Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime;

* L'abbé de la Bletterie.

** L'abbé du Bos.

Mais

Mais que tous les humains penſent profondément;
Lorſqu'il faut décider d'un ſujet important,
D'un ſujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'eſt-là, cher Bredow, que paroît leur folie;
Erreur! ſur notre eſprit juſqu'où va ton pouvoir?
Dans ce ſiecle éclairé plein d'un profond ſavoir,
De nos bons Berlinois la cervelle inſenſée
Prend la poudre d'Aillaud pour une panacée;
Aucun d'eux ne connoît l'empyrique docteur
Du remede nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen qui leur eſt incommode;
Eblouis par l'eſpoir, attirés par la mode,
Ils éprouvent ſur eux quels ſeront les effets.

Ne vous ſouvient-il plus du regne des ſachets;
Fameux préſervatif d'un mal qu'on appréhende,
Auſſi ſûr que les os d'un ſaint de la légende;
J'ai vû, Bredow, j'ai vû mes chers concitoyens
Chargeant de ces ſachets leurs cous Luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie:
Faut-il approfondir ſi le miracle eſt bon,
Si c'eſt un antidote ou ſi c'eſt un poiſon?
Toinon s'en applaudit, Marthe s'en eſt ſervie;
Suffit, il faut en prendre au riſque de ſa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair;
Tant l'eſprit des humains eſt frivole & léger!
Rappellez-vous les tems de Law & du Syſtême;
Jadis les bons Chrétiens couroient moins au Baptême,
Que le peuple François, dans ſes tranſports outrés,
S'empreſſoit de gagner de ces papiers timbrés;

La triste Vérité dissipant leur chimere;
Au sein de leurs trésors étala leur misere.

Quoi, Bredow, vous riez de mes raisonnemens?
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
Qui plaisante des sots & de la Médecine:
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés
Ne représentent point des citoyens sensés;
Et mes pinceaux trempés aux couleurs de Tenieres;
Peignent d'un peuple obscur les sottises grossieres.

Soit; mais ce peuple vil que vous m'abandonnez,
C'est lui qui fait le nombre; & du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant & stupide,
Ne sait pas dans son choix quel motif le décide.

Hé bien, puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs;
Examinons tous deux la raison des savans;
Ces esprits pénétrans amateurs des sciences,
Sans doute auront acquis de vastes connoissances.

Prenons ce fameux Sack, ce suppôt de Calvin;
Ce zélateur cornu du sexe féminin,
Qui deux fois par semaine, en stile de Sophiste,
Fulmine l'anathème & proscrit le Déïste.
Si le hazard caché qui préside au destin,
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin,
L'avoit fait naître à Rome, il seroit Catholique,
A Péra Musulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il auroit combattu pour ces Religions;

De puissans préjugés sucés dès son enfance ;
Offusquant sa raison, font toute sa science ;
Par de sombres terreurs ses esprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes sacrés.
Ce Docteur à son gré gouverne le vulgaire ;
Une foule stupide environne sa chaire,
Avec un saint respect l'écoute en sommeillant,
Le croit sans le comprendre, & l'admire en bâillant.

Qu'au sortir du sermon l'auditeur imbécile,
Entende un libertin glosant sur l'Evangile,
Il dévore aussi-tôt ces plaisantes leçons ;
Il prend quelques bons mots pour autant de raisons ;
Dévot sans examen, libertin sans scrupule ;
De chrétien qu'il étoit, il devient incrédule ;
Son esprit inconstant est dépourvu d'appui,
De fragiles roseaux sont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connoître ;
Raisonner sans raison, c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimede & Platon,
Dit qu'autour du Soleil nous faisons une ellipse :
Newton, le grand Newton fit son apocalypse ;
Quoique par son algebre il calculât les Cieux,
Sur saint Jean, comme nous, cet Anglois rêva creux.

Peu m'importe après tout, que des Savans célebres
Egarent leur raison au sein de ces ténebres ;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon-sens,
C'est la funeste ivresse & les écarts fréquens
D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,

Qui suivant les conseil d'un fripon d'écrivain ;
Fit la guerre à la France & Nassau souverain.

A Cologne vivoit un fripier de nouvelles,
Singe de l'Aretin, grand faiseur de libelles ;
Sa plume étoit vendue, & ses écrits mordans
Lançoient contre Louis leurs traits impertinens ;
Deux fois tous les sept jours pour lui rouloit la presse,
Et ses feuillets notés par la scélératesse,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etoient lus du Batave avec avidité ;
De ce poison grossier le succès fut rapide ;
Le peuple & les régens, suivant leur nouveau guide ;
Ces bons marchands heureux dans le sein de la paix,
Publierent la guerre en haine des François :
Si George de leur bras fortifia sa ligue,
Il ne dût ce secours qu'au pouvoir de Rodrigue.

Ainsi d'un scélérat le vain raisonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant ;
Plein de ses préjugés il donne son suffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage ;
Il veut apprécier les grands & les héros ;
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.

Quand Mars au front sanglant par sa funeste escorte ;
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte ;
Dès qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
Les glaives meurtriers sortir de leurs fourreaux,
Sans savoir la raison de leur haine cruelle,
D'un des rois le vulgaire embrasse la querelle,

J'AI vû de nos Germains le bon-ſens perverti;
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſer un parti;
De l'Autriche oublier l'inſolent deſpotiſme;
En faveur de THERESE outrer le fanatiſme;
Déteſter Charles ſept, Pruſſiens, Bavarois;
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaiſant projet de ce peuple cauſtique,
Qui reprend un héros ſur l'art de la Tactique;
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vû,
Et diſpoſe un combat ſans avoir combattu!
Chacun juſqu'au beau ſexe, en ces graves matieres,
Croit pouvoir décider par ſes propres lumieres:
Devant ſon tribunal miniſtres, généraux,
Et les rois aggreſſeurs & les rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute;
Et la navette en main l'on juge de leur chûte:
Dans cet Aréopage on décide des noms;
On éleve, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le ſceptre, la tiarre;
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiecle bizarre.

CE digne protecteur des arts & des talens,
A qui la France a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert, de l'induſtrie & le moteur & l'ame,
Souffrit après ſa mort un traitement infame.

LOUIS qui dans l'Europe étala ſa grandeur,
Bienfaiſant dans ſa cour, terrible à l'empereur,
LOUIS, que les travaux, les Arts & la Victoire
D'un pas toujours égal élevoient à la gloire;
Dès qu'une fois la Mort retrancha ſes deſtins,
Son tombeau fut ouvert par des couplets malins;

 Et

Et le François léger ennivré de folie,
Du plus grand de ses rois osa flétrir la vie.

Bredow, tel est le peuple & l'idiot public,
Rien ne peut échaper à la langue d'aspic;
C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux & d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut assouvir sa curiosité;
Qui confond le mensonge avec la vérité;
L'inquiete Cabale & la perfide Envie,
La Haine, la Fureur, l'infame Calomnie
L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'Univers répete ces noirceurs;
Etre blessé du monstre est un mal incurable.

Hé bien! que pensez-vous? l'homme est-il raisonnable
D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
D'immoler ses plaisirs, ses jours & son repos,
Pour attirer sur lui les yeux & le suffrage
De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
Rempli de préjugés, esclave de l'erreur,
Du renom des mortels très-faux dispensateur?

O Gloire, Illusion, cessez de nous séduire!
L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire;
Mon cœur doit me juger; s'il m'approuve, il suffit;
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi! je voudrois devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconstant d'une foule séduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer;
Je ris de son encens qui s'envole en fumée,
Et du peuple insensé qui fait la renommée,

EPITRE
AU MARÉCHAL KEITH.
SUR LES VAINES TERREURS DE LA MORT ET LES FRAYEURS D'UNE AUTRE VIE.

IL n'eſt plus ce Saxon, ce héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglois renverſa la balance;
De l'Aigle des Céſars abaiſſa la fierté,
Domta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté;
Et rendit aux François leur audace premiere.

AH! Mars dans les combats prolongea ſa carriere;
Mais le cruel Trépas qui dans ces champs fameux,
Reſpecta du héros les jours victorieux,
Et ménageoit en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la Paix qu'on dut à ſa vaillance,
Le frappe dans ſon lit & lui laiſſe en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eus en combattant,
Le généreux Belliſle & l'illuſtre Baviere.
Ce héros triomphant eſt réduit en pouſſiere:
Tout eſt anéanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frappent du tympan les membranes ſubtiles,
Et vont ſe diſſiper dans l'eſpace des airs,
Tandis que le grand homme eſt rongé par les vers.

Nos ſoupirs, nos regrets, ſon ſouvenir, ſa gloire,
Ses combats où toujours préſida la Victoire,

Tout ſe perd à la fin ; l'immenſité des tems
Abſorbe juſqu'aux noms des plus grands conquérans.

Si Maurice n'eſt plus, dites, qu'a-t-il à craindre ?
Nous qui l'avons perdu c'eſt à nous de nous plaindre.
C'eſt un pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le ſage de ſang-froid doit regarder la mort ;
Des maux déſeſpérés ſon ſecours nous délivre,
Il n'eſt plus de tourmens dès qu'on ceſſe de vivre ;
Qui connoît le trépas ne le fuit ni le craint.

Ce n'eſt pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce ſquelette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille ſanglante,
Et par d'amples moiſſons qu'il fait dans l'Univers,
Remplit inceſſamment l'abyme des enfers ;
Ce ſont des ſonges vains que ces plaintives ombres
Qui paſſent ſans retour dans des demeures ſombres,
Dans des lieux de douleurs où ces eſprits tremblans
Souffriront ſans eſpoir d'éternels châtimens ;
Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuſes chimeres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah ! repouſſons, cher Keith, ces indignes terreurs ;
La Vérité paroît, mes vers ſont ſes organes ;
Menſonges conſacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la ſecrette horreur révolte la nature ;
Qu'importe que des vers le corps ſoit la pâture ?

Ne

Ne voyons dans la mort qu'un tranquille ſommeil,
A l'abri des malheurs, ſans ſonge, ſans réveil;
Et quand même après nous une foible étincelle,
Un atome inconnu qu'on nomme ame immortelle,
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourroit braver les loix de la deſtruction,
Hélas! tout eſt égal pour notre cendre éteinte,
Il n'eſt aucun objet ni d'eſpoir ni de crainte.

Qu'Aurois-je à redouter au ſéjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore eſt un tyran cruel?
Serois-je après ma mort l'innocente victime
De l'Auteur dont je tiens ce ſouffle qui m'anime;
Et ces tendres deſirs des ſens voluptueux?

Si l'eſprit des mortels ſortit des mains des dieux;
Se peut-il que ces dieux puniſſent leûr ouvrage
Des imperfections qui furent ſon partage?
Non, ma raiſon répugne à de tels ſentimens.

Un pere dont le cœur eſt tendre à ſes enfans,
Seroit-il parmi nous aſſez dur & bizarre,
Pour accabler ſon fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de ſa fécondité
Le choquoit en naiſſant par ſa difformité?

Un fils dénaturé peut irriter ſon pere,
Et ſe voir écraſer du poids de ſa colere;
Mais nous, contre les dieux que peut notre fureur?
Rien ne peut alterer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenſer l'auguſte Providence?

Signalez

Signalez, fiers géants, votre rébellion;
Entaſſez, s'il ſe peut, Oſſa ſur Pélion,
Armez contre le ciel votre bras redoutable;
Vous ne ſauriez heurter ce Trône inébranlable:
Dieu voudroit-il punir qui ne peut l'offenſer?
Un Dieu ſans paſſions peut-il ſe courroucer?
Je connois ſes bienfaits, ſa bonté, ſa clémence;
Qui le dépeint barbare, eſt le ſeul qui l'offenſe.]

Ah! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir;
Et qu'après notre mort un tyran doit punir;
Ce nous qui n'eſt pas nous, cet être chimérique
Diſparoît aux flambeaux que porte la Phyſique;
Que le peuple hébêté reſpecte ce roman,
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton ſecours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raiſon les aîles du Génie,
Montre-moi la nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connoître & voir tes vérités!

Déja l'expérience entr'ouvre la barriere,
Je vois Lucrece & Locke au bout de la carriere;
Venez, ſuivons leurs pas & montrons aux humains
Leur nature, leur être, & quels ſont leurs deſtins;
Examinons l'eſprit depuis ſon origine,
Pendant tous ſes progrès juſqu'à notre ruine;
Il naît, ſe développe & croît avec nos ſens,
Il éprouve avec eux différens changemens:
Ainſi que notre corps, débile dans l'enfance;
Etourdi, plein de feu, dans notre adoleſcence;
Abattu par les maux & fort dans la ſanté,
Il baiſſe, il s'affoiblit dans la caducité,

Il périt avec nous, son destin est le même.

Mais l'ame qu'on nous dit de nature suprême,
Quoi! cet être immortel presque l'égal des dieux,
Quitteroit-il pour nous l'heureux séjour des cieux?
Daigneroit-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiere ingrate, abjecte & périssable,
Epier les momens des plaisirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mere,
Dans un cachot obscur prisonnier volontaire,
Pour s'exposer après à tous les coups du sort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voila les visions dont notre orgueil nous flatte,
Consultons sur ces faits les enfans d'Hippocrate,
Voyons la méchanique & les jeux des ressorts
Qui meuvent nos esprits de même que nos corps:

Lorsque l'astre du jour termine sa carriere,
Que le discret sommeil ferme votre paupiere,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous.
Quand le sang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fievre vous dévore,
Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore:
Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts,
Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs;
Bientôt le mal n'est plus, votre poumon respire,
Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus;
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;

Un

Un homme évanoui perd d'abord sa pensée ;
Son ame en ce moment par les maux oppressée ;
Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement ;
Aussi-tôt qu'il revient de ce saisissement,
Quand il rouvre les yeux, son ame appésantie,
Après un court trépas est rendue à la vie ;
Souvent un peu de sang qui presse le cerveau,
De la foible raison étouffe le flambeau ;
L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'il étoit dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourroit-il voir, sentir, toucher, ouir ;
Sans mémoire penser, craindre ou se réjouir ?
Cet atome immortel sans matiere solide,
Privé de tous les sens, n'est qu'un être stupide.

Il n'est qu'un nom pompeux, un fantome idéal ;
Peut-il se souvenir de notre jour natal ?
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matiere,
Et quelle étoit jadis sa nature premiere ?

L'ame que je reçus, cet être clair-voyant,
Avoit très-mal instruit mon esprit en naissant,
Je n'ai pas apporté la plus légere trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'allarmes, *
Quand dans nos champs féconds l'oppresseur des Germai
Ravissoit les moissons qu'avoient semé nos mains,

* La guerre de trente ans.

Quand

Quand de nos ennemis la fureur divisée
Ruinoit tour-à-tour ma patrie épuisée,
Pilloit les habitans, saccageoit les cités;
Que les cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyerent la peste
Qui de nos habitans emporta tout le reste;
De son poison mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos états un immense desert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'histoire;
S'il subsistoit alors, il étoit sans mémoire.
De l'avenir, cher Keith, jugeons par le passé,
Comme avant que je fusse il n'avoit point pensé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin il ne pensera plus;
Non, rien n'est plus certain, soyons-en convaincus,
Dès que nous finissons, notre ame est éclipsée.

Elle est en tout semblable à la flamme élancée
Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baisse & périt.

Oui, tel est notre sort & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'approche de mon terme;
Craindrois-je le trépas & ses coups imprévus?
Je sais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etois-je malheureux avant qu'on m'ait vû naitre?
Je me soumets aux loix de la nécessité,
Mes jours sont passagers, mon être est limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?

Ah ! mortel orgueilleux, écoute la Nature;
C'eſt peu d'avoir ſur toi répandu ſes faveurs,
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diſſiper tes chimeres,
Enfin t'initier à ſes ſavans myſteres:
» Je t'ai donné la vie & c'eſt par mon concours
» Que ſe forma ton corps, que s'accrurent tes jours;
» Tes fibres déliés, leur tiſſure ſubtile,
» Tout a dû t'annoncer que ton être eſt fragile,
» A des conditions tu vis quelques momens:
» Quand je les compoſai de divers élémens,
» Je leur promis alors que la mort équitable
» Acquitteroit un jour cet emprunt charitable;
» Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord,
» Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort;
» Tu veux que mon ſecours allonge tes années,
» Redoute malheureux, les triſtes deſtinées;
» Je vois fondre ſur toi les maux & la douleur;
» Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
» Réduit à deſirer la fin de ta catriere,
» Ta main à tes parens fermera la paupiere
» A tes plus chers amis, à ta poſtérité;
» Iſolé dans le monde en ta caducité,
» Et perdant chaque jour tes ſens & ta penſée,
» De tes derniers neveux tu ſeras la riſée;
» Eugene & Malborough, malgré leurs grands exploits,
» Ont ſenti les effets de ces ſéveres loix;
» Condé, le grand Condé ſurvécut à lui-même,
» L'Auguſte des François malgré ſon diadême,
» Eprouva l'infortune à la fin de ſes ans,
» Et vit dans un tombeau porter tous ſes enfans.

Voila

Voila ce que diroit notre mere commune ;
Hélas trop vain mortel ſon diſcours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit,
Mais ſa figure paſſe & tout s'évanouit ;
Malgré tant de dangers tu deſires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie ;
Ta fin ſeroit pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un tems ont beſoin de ton œil :
Ah, que de grands projets ta mort viendroit ſuſpendre !
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre ?

Eh ! pourquoi, malheureux, ne t'es-tu point hâté ?
Croyois-tu donc jouir de l'immortalité ?
Apprends que nos deſirs nous ſuivent en tout âge,
Et que perſonne enfin n'acheva ſon ouvrage
Avant que d'arriver à ſon terme fatal !

Ou plus tôt ou plus tard le trépas eſt égal,
Tous les tems écoulés ſont effacés de l'être,
Cent ans paſſés ſont moins que l'inſtant qui va naître.
Tout change, & c'eſt, cher Keith, la loi de l'Univers.
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers ;
On engraiſſe la terre aride ſans culture,
Lorſque l'air s'épaiſſit, un zéphyre l'épure ;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'aſtre des ſaiſons renouvellent les feux ;
La nature attentive & de ſon bien avare,
Fait des pertes toujours & toujours les répare ;
Depuis les élémens juſques aux végétaux,
Tout change & reproduit quelques objets nouveaux :
La matiere eſt durable & ſe métamorphoſe ;
Mais ſi l'ordre l'unit, le tems la décompoſe.



Le ciel pour peu de tems nous a prêté le jour,
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir ſon tour;
Sommes-nous malheureux ſi la parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle?
Seroit-ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains, frêles jouets du ſort,
Qui rampons dans la fange, & dont l'eſprit frivole,
S'il ne poſſédoit point le don de la parole,
Seroit égal en tout à ceux des animaux?

Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux;
Ennemis irrités, armez votre vengeance!
Le trépas me défend contre votre inſolence;
Grand Dieu! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obſtacle.
J'ai vû de l'Univers le merveilleux ſpectacle,
J'ai joui de la vie & de ſes agrémens,
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, Céſar qui ſoumit ſous ſon bras deſpotique
Tout l'Univers connu, Rome ſa république!
Quoi, Virgile l'auteur des plus ſublimes vers!
Newton qui devina les loix de l'Univers!
Que dis-je? & vous auſſi vertueux Marc-Aurele,
L'exemple des humains, mon héros, mon modele,
Vous avez tous ſubi les arrêts du Trépas!
Ah! ſi le Sort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer, ſi la Parque laſſée,
Vient du fil de nos jours trancher la trame uſée?

Qu'est-ce que nos deſtins? L'homme naît pour ſouffrir;
Il éleve, il détruit, il aime, il voit mourir;

Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.

Voila, pauvres humains, votre bonheur suprême!
Nous ne quittons ici qu'un séjour passager;
Nous vivons dans le monde ainsi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher Keith, suivons les pas de nos prédécesseurs;
Faisons à notre tour place à nos successeurs;
Tout le monde a les siens, & nous aurons les nôtres;
Ceux qui nous pleureront, seront pleurés par d'autres.

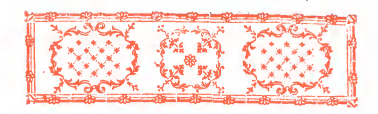
Allez, lâches chrétiens, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos desirs criminels;
Vos austeres vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récompense;
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;
Le bien du genre-humain, la vertu nous anime;
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finissons sans trouble, & mourons sans regrets,
En laissant l'Univers comblé de nos bienfaits.
Ainsi l'astre du jour au bout de sa carriere,
Répand sur l'horison une douce lumiere;
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
Sont les derniers soupirs qu'il donne à l'Univers.



L'ART
DE
LA GUERRE.
POËME.

Unde priùs nulli velarunt tempora Musæ.
LUCRET. lib. I.



CHANT PREMIER.

Vous qui tiendrez un jour, par le droit de naiſſance
Le ſceptre de nos rois, leur glaive & leur balance ;
Vous le ſang des héros, vous l'eſpoir de l'état,
Jeune prince, écoutez les leçons d'un ſoldat,
Qui, formé dans les camps, nourri dans les allarmes,
Vous appelle à la gloire, & vous inſtruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces ſoldats, ces canons
Ne ſoutiennent pas ſeuls l'honneur des nations.
Apprenez leur uſage, & par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits ſublimes.
Que ma Muſe, en ces vers, vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros ;
De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoyance ;
Et par quel art encore un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme reſſerré.

Mais ne préſumez pas que, dangereux poëte,
Entonnant des combats la funeſte trompette,
Ebloui par la gloire, ivre de ſon erreur,
J'inſpire à votre audace une aveugle fureur.
Je ne vous offre point Attila pour modèle ;
Je veux un héros juſte, un Tite, un Marc-Aurèle,

Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur,
Que la Vertu couronne ainſi que la Valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la Victoire,
Plutôt que l'injuſtice en terniſſe la gloire !

O bienfaiſante Paix, & vous Génie heureux,
Qui ſur les Pruſſiens veillez du haut des cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontieres,
Ces ravages ſanglans, ces fureurs meurtrieres,
Ces illuſtres fléaux des malheureux humains !

Si mes vœux ſont reçus au temple des Deſtins,
Conſentez qu'à jamais ce floriſſant empire
Goûte, ſous votre abri, le repos qu'il deſire ;
Que, ſous leurs toits heureux, les laboureurs contens
Recueillent, pour eux ſeuls, les moiſſons de leurs champs;
Que, ſur ſon tribunal, Thémis, en aſſurance,
Réprime l'injuſtice & vange l'innocence ;
Que nos vaiſſeaux légers, fendant le ſein des eaux,
Ne craignent, d'ennemis, que les vents & les flots ;
Que, tenant dans ſes mains l'olivier & l'égide,
Minerve, ſur le trône, à nos conſeils préſide !

Mais, ſi d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuſe paix rompt les auguſtes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous ; & que le Ciel propice
Soutienne votre cauſe, & venge la Juſtice.

C'eſt à toi, dieu terrible, à toi, dieu des combats,
A m'ouvrir la carriere, à conduire mes pas.
Et vous, charmantes ſœurs, déeſſes du Permeſſe,
Gouvernez de ma voix la ſauvage rudeſſe ;

Rendez d'un vieux ſoldat les chants mélodieux;
Accordez ma trompette au luth harmonieux.
J'entreprends de placer, par une heureuſe audace,
Le dieu de la Victoire au ſommet du Parnaſſe;
Je veux armer vos fronts de caſques menaçans.
Ma main ne peindra point le tranſport des amans,
Leurs peines, leurs plaiſirs, leurs larcins, leurs careſſes,
Ni des cœurs des héros les indignes foibleſſes:
Que le chantre du Pont, dans ſes douces erreurs,
Vante le dieu charmant qui cauſa ſes malheurs,
Qu'à ſes flatteurs accens les Graces ſoient ſenſibles.
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui, ſous l'Ethna, par ſes brûlans travaux,
Forge, à coups redoublés, les foudres des héros;
Ces foudres redoutés, entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font, de tous les temps, le deſtin des états.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle
Qu'inventa, dans Baïonne, une fureur nouvelle;
Qui, du fer & du feu réuniſſant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au ſein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des héros le tranquille courage
Réparer le déſordre; &, prompt dans ſes deſſeins,
Diſpoſer, ordonner, enchaîner les deſtins.

Avant que de traiter ces matieres ſublimes,
Il faut vous arrêter aux premieres maximes.

Des troupes, qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des soldats composent les ressorts;
Ces ressorts agissans, ces membres de l'armée,
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi, pour fournir aux superbes jets-d'eaux,
Que Versailles renferme en ses vastes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immense Machine
Qui rend la Seine esclave & sur les airs domine.
Cent pompes, cent ressorts, à la fois agissans,
Pressent, dans ses canaux, les flots obéissans :
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée :
Qu'une soupape céde, ou foible, ou détraquée,
La Machine s'arrête, & tout l'ordre est détruit.

Ainsi, dans ces grands corps que la Gloire conduit,
Que tout soit animé d'un courage docile.
La valeur qui s'égare est souvent inutile.
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains,
Font tomber les lauriers qu'avoient cueillis vos mains.

Aimez donc ces détails; ils ne sont pas sans gloire:
C'est là le premier pas qui mene à la victoire,
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas:
Soldat, vous apprendrez à régir des soldats.
Bientôt, chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant, de grade de grade, où le devoir vous guide,
Vous verrez, sous vos loix, un bataillon nombreux.
Présidez à sa marche, & gouvernez vos feux;
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge, & s'arrête ou s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes & grands,
Vainquent leurs ennemis, combattant sous trois rangs;
Sur plus de profondeur, leurs rivaux, pleins d'audace,
Résistant un moment, leur ont cédé la place.
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal;
Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal;
Que son front hérissé, pointant la baïonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveller vos combattans altiers:
La Mort, aux champs de Mars, moissonne les guerriers.
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes,
Choisissez avec soin les hommes plus robustes.
Mars veut que, sans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,
Ils portent, en marchant, les plus pesans fardeaux.
Des corps moins vigoureux, vaincus de lassitude,
N'attendroient pas la fin d'une campagne rude.

Tels, au milieu des bois, les chênes sourcilleux
Affrontent les assauts des vents impétueux;
Tandis qu'à leurs côtés, le souffle de Borée
Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions,
Dont il faut repeupler nos hardis bataillons.

Si, voulant acquérir une gloire certaine,
Vous aspirez au nom de fameux capitaine,
Des armes connoissez les emplois différens;
A les bien manier excercez vos talens.
Au combat de Lapithe, il faut sçavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure.

Apprenez à dompter la fougue des chevaux ;
Qu'un nouveau *Peuvinel* vous montre leurs défauts ;
Qu'ils fautent les foffés au gré de votre audace.
Accoutumez vos reins au poids de la cuiraffe ;
Que votre front preffé ne fe plaigne jamais,
Lorfque fur lui le cafque a fillonné fes traits ;
La valeur, fans adreffe, eft tôt ou tard trompée ;
Excercez votre bras à manier l'épée.
Cette arme redoutable eft prompte en fes effets,
Epouvante & détruit les ennemis défaits ;
Mars daigne l'approuver : il veut, dans la bataille,
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combattant à cheval ;
Son vain bruit fe diffipe, & ne fait point de mal.
Parez, quand il le faut, vos courfiers fur la croupe.
Apprenez, dans les champs, à ranger votre troupe :
Serrez vos cuiraffiers ; & que votre efcadron,
Des autres peu diftant, garde le même front.
Faites-vous enfeigner, par un guerrier habile,
Comme, en fes mouvemens, ce corps devient agile ;
Comment, en un clin d'œil, par fes converfions,
Il prend, quitte, reprend d'autres pofitions ;
Se tranfporte foudain, fe forme avec viteffe ;
Dans des terreins divers manœuvre avec fouplefle ;
A l'ordre de fes chefs attentif & foumis,
Sur les aîles des vents fond fur les ennemis,
Et de fon choc ferré les pouffe & les renverfe,
Les pourfuit dans les champs, les force & les difperfe.

La Grece la premiere a planté nos lauriers :
Sparte fut le berceau, l'école des guerriers ;

Rome ainſi triompha du Germain, de l'Ibere,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenſeurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les états qui compoſoient le monde.

Mais cette diſcipline, en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Céſars n'étoit plus en vigueur.
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands, & de pillage avides,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs.
Vainement le Romain chercha des défenſeurs;
Et ce puiſſant Etat, touchant à ſa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique diſcipline.

Cet art, qui ſe perdit après un long déclin,
Sortit de ſon tombeau ſous le grand Charles-Quint.
Sous ce guerrier fameux, la Caſtille aguerrie
Fit craindre aux nations ſa brave infanterie.
L'ordre l'avoit ſoumiſe à ſa ſévere loi;
Mais ſa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors, d'un joug honteux rejettant l'inſolence,
Exercé par *Maurice*, à venger ſon offenſe,
Apprenant à combattre, apprenant à ſervir,
Le Batave fut libre en ſçachant obéir:
Et l'exemple impoſant de ce grand capitaine
Developpa bientôt les talens de *Turenne.*
Il apprit aux François le grand art des héros;
LOUIS, ce ſage roi, ſeconda ſes travaux.

CHANT SECOND.

QUAND fur cet univers la Difcorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que fes cris furieux excitent fes ferpens,
Qu'elle fecoue en l'air fes flambeaux dévorans,
Et fur les toits des rois répand leurs étincelles;
Alors, envenimant leurs funeftes querelles,
La Vanité, l'Envie & l'Animofité
Chaffent de leurs confeils la Paix & l'Equité.
La Vengeance à leurs yeux offre fa douce amorce;
Et tous leurs démélés fe vuident par la force.
Par fes premiers fuccès le monftre encouragé,
Avide encor du fang dont il eft régorgé,
Invoque, par fes cris, le démon de la guerre,
Et les fléaux cruels qui défolent la terre.

Alors s'ouvrent partout les magafins de Mars;
Les tonneres d'airain garniffent les remparts;
L'acier battu gémit fur la pefante enclume,
Et l'air eft infecté de fouffre & de bitume:
Ces immenfes cités, où les heureux fujets
Jouiffent des plaifirs, des arts & de la paix,
Sont pleines de foldats, de machines & d'armes:
Ces guerriers raffemblés refpirent les allarmes.
La trompette guerriere éclate dans les airs:
On n'attend, pour agir, que la fin des hivers.

La faifon des plaifirs, où le dieu de Cythere
Fait refpirer l'amour à la nature entiere,

Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux :
Mais la Gloire a caché ces périls à leur vue.

Dès que l'air s'adoucit ; que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cîme des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons ;
Que les prés émaillés, par des fleurs différentes,
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes ;
Que les bleds verdoyans embellissent nos champs ;
Dès que Flore, aux humains, annonce le printemps ;
Ces guerriers, préparés contre des coups sinistres,
Des vengeances des rois redoutables ministres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur :
Et tous, pleins du desir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere :
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre :
Et de leurs laboureurs ces champs abandonnés
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné, cette troupe guerriere
S'assemble pour camper sous un front de bandiere.

Sitôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir, & croître en peu de temps
Places, maisons, palais de cette ville immense ;
L'élite de l'état y tient sa résidence.
Le Travail y préside ; il éleve ces toits,
Sans l'aide du ciment, de pierre, ni de bois :
Tout soldat est maçon ; cet architecte habile
Fait, transporte & refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquis, de l'art & des talens,
Pour choisir son terrein, & pour prendre ses camps;
Cette utile science est surtout estimée.

Voulez-vous, par vos soins, assurer votre armée:
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains;
Faites un bon emploi des différens terreins.
Ici, vous rencontrez des hauteurs escarpées,
Là, des vallons, des champs ou des terres coupées;
Dans des occasions & des temps différens,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps.
D'eux dépend votre sort, quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête:
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose, & veiller quand il dort.
En vous tous ces guerriers placent leur confiance;
Leurs destins sont commis à votre prévoyance:
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le soldat de vous seul attend sa sureté.
Si vous voulez tenter la Fortune incertaine,
Avide des combats, campez-vous dans la plaine;
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens.
Placez, pour sureté, des corps sur vos devans.
N'éloignez pas les camps des bois & des rivieres;
Couvrez de son abri les villes nourricieres.
Il faut que votre corps, sur deux lignes rangé,
Occupe son terrein avec art ménagé,
L'Infanterie au centre: & sur-tout, sur les aîles,
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles.

Ceux qui par pelotons élancent le trépas
Font le corps de bataille, & vos coursiers ses bras.
Des deux côtés, sans gêne, ils doivent les étendre,
Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre.
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps:
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces Centaures vaillans, dont la course légere
Fait sous leurs pieds adroits disparoître la terre,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne sçauroient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour votre infanterie.
Montagne, défilé, bois, colline, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans;
Escalade les monts & les retranchemens;
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le printemps un nuage orageux
Gronde & vomit soudain, de ses flancs ténébreux,
Les éclairs menaçans, & la grêle & la foudre,
Renverse les épics & les réduit en poudre:

Tels ces braves guerriers, par des gerbes de feux,
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous sçaurez appuyer les flancs de votre armée.
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs difficultés, en défendent l'accès:

Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes;
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux:
Fiérement attentif à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête;
Il refuse les flancs & présente sa tête.
Gravez dans votre esprit ce principe important:
Qui cache sa foiblesse est un guerrier prudent.
Le héros d'Ilion, illustre par la Fable,
Achille, au talon près, étoit invulnérable;
Vous l'êtes sans vos flancs: donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez, par eux, succomber comme lui.

Le sort peut relever vos foibles adversaires.
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes hasardeux.
Vous supplérez au nombre; &, par votre science,
Vous choisirez des camps propres pour la défense.
Dans d'épaisses forêts, sur le sommet des monts,
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout: qu'une route inconnue;
Pour sortir de ce poste, ouvre une libre issue.
Alors, maître absolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le sort & les événemens:
L'ennemi, que votre art a sçu rendre immobile;
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut, dans ces camps,
Selon les loix de Mars, ranger les combattans.

Soutenez par le feu la ligne de défenſe ;
Et de vos bataillons rempliſſez la diſtance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des aſſaillans.

Derriere ces volcans, d'où part la flamme ardente,
Placez des cuiraſſiers la cohorte brillante.
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne, & forcent ſa valeur,
Ebranlez vos courſiers ; que la tranchante épée
Du ſang des ennemis auſſitôt ſoit trempée.

Ainſi, par l'art du chef, le docile terrein
Contre un danger preſſant prête un ſecours certain :
Ainſi l'habileté corrige la fortune.
Mais la prudence eſt rare, & l'audace eſt commune ;
Varron fut un ſoldat, *Fabius* un héros.

Tel, s'élevant aux cieux, le ſommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée aſſembler les nuages ;
Il entend à ſes pieds éclater les orages.
Son front toujours ſerein, où ſe briſent les vents,
Mépriſe le tonnerre, & ſes bruits impuiſſans.

Tel, du haut de ſon camp, bravant le ſort contraire,
Un héros, de ſang froid, voit ſon fier adverſaire
Epuiſer contre lui ſa frivole fureur.

Si le dieu des combats vous marque ſa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez partout des forts, des citadelles,

Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés ;
Postes que la Nature a seule ainsi taillés.
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connoître :
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi, dans un lieu fort, le fier Léonidas
Se défendit longtemps avec peu de soldats.
Un monde de Persans, aussi fiers qu'inhabiles,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles.
La Grece, par son art, sçut confondre Xerxès,
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi, se disputant la victoire & l'empire,
Transportant les hasards d'Ausonie en Epire,
Le héros du Sénat, l'idole des Romains,
Du fils d'Anchise un temps balança les Destins.
Monts de Dyrrachium, où Rome étoit campée,
Vous forçâtes César à respecter Pompée!
Sans risquer de combat, maître de la hauteur,
Le Sénat triomphoit, Pompée étoit vainqueur :
Mais, trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente,
Lasse de ces travaux, valeureuse, imprudente,
Il quitta, sans raison, son poste avantageux.
Que Mars lui fit sentir de destins rigoureux,
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,
Où César soumit Rome au pouvoir despotique !

Vous, *Montecuculi*, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin,
Qui tîntes par vos camps, en sçavant Capitaine,
La Fortune en suspens entre vous & Turenne :

Mes vers oublîroient-ils vos immortels exploits ?

Ah ! Mars, pour les chanter, ranimeroit ma voix.
Venez, jeunes guerriers, admirez la campagne
Où ses marches, ses camps, sauverent l'Allemagne ;
Où, se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les François, & brava leurs travaux.

Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile.
Quoiqu'un camp vous paroisse une superbe ville,
La guerre veut souvent d'autres positions.
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir partout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand, par ordre du chef, le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés, se mettant en colonne,
Forment, en s'avançant, quatre corps différens,
L'infanterie au centre & les coursiers aux flancs :
Sous leurs pieds, dans les airs, s'éleve la poussiere.

L'ennemi, qui de loin voit leur troupe guerriere
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes serpens,
Tous armés & couverts d'une écaille brillante ;
A cet aspect terrible, il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le Trépas.

Quand vous marchez en ordre & prêt pour les combats,

Afin qu'avec plaifir Bellone vous regarde;
Pouffez devant l'armée une forte avant-garde.
Ne l'abandonnez pas, fçachez la foutenir;
Ou l'ennemi trop prompt pourroit vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précédoit Moïfe,
Ce corps vous garantit contre toute furprife.

Il eft plus d'un moyen pour tranfporter les camps.
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite, ou qu'ailleurs, le befoin vous appelle;
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le fort peut quelquefois abaiffer les vainqueurs:
Condé s'eft vu battu, *Turenne* eut des malheurs.
Alors il faut céder à ce deftin contraire.
On peut, en reculant, tromper fon adverfaire.
C'eft là que l'art du chef doit fe faire admirer,
Si fans confufion il fçait fe retirer.

Son bagage efcorté part & prévient fa perte:
Par un corps qui la fuit fon armée eft couverte:
Et, tandis qu'il garnit le fier fommet des monts,
Ses guerriers raffurés traverfent les vallons.
Ce héros gagne ainfi, fans que fon nom s'expofe;
Un pofte avantageux où fa troupe repofe.

En paffant les forêts, & les monts des Germains;
Varus négligea trop le foin de fes Romains:
Il oublia de l'art les régles falutaires.
Ses camps étoient peu fûrs, fes marches téméraires

Il guida ſes ſoldats en d'affreux défilés,
Où par *Arminius* ils furent accablés.

Frappé de leur deſtin, le pacifique *Auguſte*
S'écria, dans l'effort d'une douleur ſi juſte :
O Varus, ô Varus, rends-moi mes légions!
S'il eût vu les Romains dans leurs poſitions,
Il auroit plutôt dit : Général incapable,
Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable !

Voilà quels ſont de l'art les principes certains.
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poſte avantageux, une belle retraite,
Décident du deſtin des rois & des états.

Vous, illuſtres guerriers, guides de nos ſoldats,
Apprenez, par mes vers, la loi de la tactique ;
Et, par leur théorie, allez à la pratique.
Si vous voulez paſſer ſous un arc triomphal,
Campez en *Fabius*, marchez comme Annibal.



CHANT TROISIEME.

VOUS avez parcouru les arſenaux de Mars.
C'eſt peu d'ètre enrôlé ſous ſes fiers étendards;
C'eſt peu que d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si, maître de ſon art, il ne tend au ſublime.

Suivez-moi dans ſon temple: obſervez, pénétrez
Ses myſteres divins de la foule ignorés.
Loin des ſentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas ſage & hardi marchez au ſanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, reſſerrés,
Teints du ſang des héros, d'abîmes entourés?
Sur ce rocher ſanglant, voyez-vous, dans la nue,
De ce palais ſacré la ſuperbe étendue?
Son faîte eſt dans l'Olympe, au-delà du Soleil,
Où des Dieux immortels s'aſſemble le conſeil:
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton, la Diſcorde, avec la Mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lancent, en vain, ſur vous des regards froudroyans.
La Gloire vous raſſure, & ſa voix vous appelle:
La Gloire ouvre le temple: avancez avec elle.

Je vois les chaſtes Sœurs dans ces parvis ſacrés;
Leurs utiles travaux n'y ſont point ignorés.
Un compas à la main, j'apperçois Uranie,
Qui, meſurant la Terre, & ſa forme applatie,

Nous dépeint en petit, par ses crayons diserts,
Les différens Etats que contient l'Univers ;
Chaque point sur la terre a son ordre & sa place,
D'un hémisphere à l'autre elle a marqué la trace.
Sanson avec *Vauban*, ses dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les esprits ;
Et leur montrent à tous, dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts & les rivieres,
Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin, c'est Calliope. En caressant la Gloire,
Des rois & des héros elle conte l'histoire.
Ses jeunes auditeurs, attentifs à sa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits :
Et la Muse, en traitant des matieres si hautes,
Leur montre à profiter des succès & des fautes.

Voyez-vous la Morale à l'air majestueux,
Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux ?
Elle enseigne aux guerriers, d'un ton de voix févere,
Les devoirs de l'honneur, & d'un mérite austere ;
Condamne l'intérêt & la férocité ;
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité ;
Etouffe dans ses mains les serpens de l'Envie,
Et veut pour l'état seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous. Bellone, un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les secrets que le dieu renferme au sanctuaire,

Connus des favoris qu'il place à ses côtés.

Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
Sur un trône éclatant, de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des aîles du Génie,
Paroît le dieu terrible en toute sa splendeur.
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur;
Le tranquille Sang-froid, qui sans crainte s'expose;
Le vigilant Travail, qui jamais ne repose;
La Ruse à l'œil malin, qui, féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours;
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échappe & reparoît comme un autre Protée.
L'Imagination aux yeux étincelans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets que Pallas examine.
Plus loin, les yeux baissés, & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidele Secret.
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche:
Ce confident de Mars sçait tout ce qui le touche.

Le trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même aux demi-dieux mortels,
A ses vrais favoris, qui, dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la Victoire.
Couronne des héros! c'est vous dont les appas
Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats:
Les autres passions sont par vous étouffées.

Dans ce temple brillant, décoré de trophées,

Où Mars règle à son gré le sort du genre humain;
Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du dieu distinguer les statues
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là, sont ces deux héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés;
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée;
La terre de leur nom est encore occupée.
Là, paroît *Miltiade*, *Alcibiade*, *Cimon*,
Paul Emile, *Quintus*, *Fabius*, *Scipion.*
Plus loin, le grand *Henri*, *Condé*, *Villars*, *Turenne.*
Là, *Montecuculi*, *de Bade*, *Anhalt*, *Eugène*,
L'heureux *Gustave Adolphe*, & le *grand Electeur.*

Là, sortant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante & nouvelle:
Son front est ombragé d'une palme immortelle:
C'est ce fameux *Saxon*, le héros des François,
Que la Mort, dans son lit, abbattit de ses traits.

Venez, jeunes guerriers; voici l'Expérience.
Par d'immenses travaux, elle acquit la science:
Son front est ombragé de cheveux blanchissans;
Ses membres recourbés sentent le poids des ans;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du Temps qui nous détruit affronte les injures:
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir, dans la guerre Punique,
Par quel coup *Scipion* sauva Rome, en Afrique;

A Carthage effrayée attirant *Annibal*,
Le força de combattre en ſon pays natal.
Un général vulgaire, un moins vaſte génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Auſonie,
Peut-être eût défendu ſon pays ravagé :
Il eut ſauvé l'Etat, mais ne l'eut point vengé.

La Diſcorde, en troublant la maîtreſſe du monde,
Dans les divers partis en héros fut féconde.
Voyez *Sertorius*, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer ;
Aſſuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur agguerrie :
Tant un génie heureux, qui poſſéde ſon art,
Des deſtins de la guerre écarte le haſard !
Un guerrier plus ardent, moins ſage & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr aſyle,
Eut cherché ſes rivaux, qui, dans leur camp nombreux,
Amenoient la Fortune & Pompée avec eux.

Ici, le grand *Condé*, fils chéri de Bellone,
De la France étonnée aſſure la couronne.
Il falloit arrêter, par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les ſuccès trop conſtans.
Dans ce jour déciſif pour l'Eſpagne & la France,
L'audace du héros fit plus que la prudence.
Un chef plus circonſpect & moins entreprenant
N'auroit point haſardé ce combat imprudent ;
L'Eſpagnol, enhardi par ce François timide,
Vers Paris eut pouſſé ſa fortune rapide.

Voyez du fond du Nord, où régnent les Hivers;
Cette flotte étrangere avancer fur nos mers;
Elle porte *Guftave*, & le fort de l'Empire.
Des Germains divifés la Difcorde l'attire;
La Prudence le guide, & Mars eft avec lui.
Des peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient; il eft armé contre la tyrannie
Dont Vienne menaçoit la fiere Germanie.
Guftave s'établit fur les bords de la mer
Ou Stralfund lui préfente un port toujours ouvert;
Là, foit que le Deftin protége fon audace,
Ou que du Sort jaloux il fente la difgrace,
Il eft fûr des fecours qu'arment fes défenfeurs
Pour fervir fa fortune ou venger fes malheurs.
Il marche en conquérant; le Bonheur l'accompagne.
Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne;
Il remet dans leurs droits cent princes outragés.
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vangés,
A fes deffeins fecrets il fait fervir fa gloire.
Si la Parque fatale, au fein de la victoire,
N'eût arrêté fa courfe & tranché fon deftin,
L'Empire auroit nourri deux maîtres dans fon fein.

Là, regardez *Eugène*, & fa marche hardie
Quand l'empire des Lys tenoit la Lombardie.
Les Alpes au héros préparent le chemin;
Il les franchit, il vole, il délivre *Turin*.
Marfin, qui défendoit une trop vafte enceinte,
Vit partout fon armée à la fuite contrainte;
Et, par ce feul exploit, le rapide vainqueur
Rend la trifte Italie à fon foible Empereur.

Suivez ce grand *Eugène* aux champs de la Hongrie.
Du Danube en ſa marche il longe la prairie ;
Il aſſiége Belgrade ; & voit les Muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens.
Il pouſſe les travaux, il reſſerre la place.
Du Viſir téméraire il mépriſe l'audace ;
Il le laiſſe avancer par un travail nouveau ;
Il lui laiſſe le temps de paſſer un ruiſſeau :
Alors, ſans balancer, ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ſes cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas ; le Turc, plein de frayeur,
Céde le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Elyſée, ombre illuſtre & chérie ;
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie.
D'un regard paternel voyez vos deſcendans ;
De l'art qui vous fit vaincre inſtruiſez vos enfans.
Enfans de ce héros, je vous donne pour maîtres,
Non des guerriers obſcurs, mais vos propres ancêtres.

Electeur généreux, c'eſt donc vous que je vois !
Vos peuples ſont encor tout pleins de vos exploits.
C'eſt à leurs cris touchans, c'eſt à leur voix plaintive,
Que, du Rhin tout ſanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit ſoudain voler à leur ſecours.

L'Etat étoit en proie aux tigres, aux vautours ;
Les fiers enfans des Goths ravageoient nos contrées,
Ils brûloient nos cités au pillage livrées.
Wrangel, fier d'un ſuccès qui n'avoit rien coûté,
S'endort dans ſon triomphe avec ſécurité ;

La foudre le réveille au bord du précipice:
Un dieu vengeur paroît, un dieu pour nous propice!
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour.
Le Suédois, consterné par ce subit retour,
Surpris dans ses quartiers par le nouvel Alcide,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.
O champs de Fehrbellin, témoins de ses hauts faits,
Vous vîtes les Suédois attaqués & défaits.

Tel jadis, du Très-haut excerçant la vengeance,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel, & plus grand encore en ses heureux destins,
Guillaume, dans ce jour au-dessus de sa gloire,
Excerce la clémence au sein de la victoire:
Il pardonne à *Hombourg*, dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat, séduit par la valeur;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altieres,
De l'Etat désolé cruels incendiaires.
Mais, s'il sçait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageoient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avoient apportée.

Ses exploits sont suivis par des exploits nouveaux.
La Prusse à son secours appelle ce héros:
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter, secondent son audace;
Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis.

Il vient ; & ſon nom ſeul, qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur inſolente.
Il vient ; il eſt vainqueur, tout fuit devant ſes pas ;
Et, ſans même combattre, il vange ſes Etats.

Ce héros, qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, nourriſſons de Mars, vous ſervir de modèle.
Sans ceſſe étudiez, comme cet Electeur,
Les différens pays où vous guide l'Honneur.
Digérer vos projets, c'eſt remplir votre attente.
L'imagination eſt ſouvent imprudente.
Ne comptez jamais ſeul ; & ſçachez ſuppoſer
Tout ce que l'ennemi pourra vous oppoſer.
Vos deſſeins ſont manqués, ſi, par votre prudence,
Vous n'avez point pourvu pour votre ſubſiſtance.

Ce roi, qui des Deſtins éprouva les excès,
N'eut point perdu le fruit de neuf ans de ſuccès,
Si, dans des champs déſerts conduiſant ſon armée,
Le Czar ne l'eût battue, affoiblie, affamée.

Que le foudre, en ſecret renfermé dans les airs,
Sur l'ennemi ſurpris tombe avec les éclairs.
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'eſt fait tant qu'il vous reſte à faire :
Et ne ſoyez content de vos plus beaux ſuccès
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainſi, lorſque de Dieu la Sageſſe profonde
Du ténébreux Chaos eût arraché le Monde,
Il trouva l'Univers par ſon ſouffle animé
Conforme au grand deſſein qu'il en avoit formé.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU Siecle de fer, ſiecle où naquit le Vice;
L'audace du plus fort tenoit lieu de juſtice,
Contre des fiers voiſins au pillage excités,
On entoura de murs les naiſſantes cités.
Bientôt, pour aſſervir des citoyens rébeles,
L'autorité des rois bâtit des citadelles;
On éleva des forts & des remparts nouveaux;
Sur la cîme des monts, au confluent des eaux,
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.
Tel que, du double rang de ſes dents carnaſſieres,
Le lion rugiſſant préſente avec fierté
Le terrible appareil au Maure épouvanté:
Tel d'un puiſſant Etat la frontiere aſſurée,
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Rallentit leur ardeur par ſes puiſſans remparts.

La guerre, en tous les temps, fut le premier des arts:
Ainſi que ſes progrès cet art eut ſon enfance.
La Grèce & l'Auſonie, aſſurant leur puiſſance,
N'avoient imaginé de plus puiſſans ſecours
Que l'épaiſſeur des murs & la hauteur des tours:
De ces lieux élevés ils défendoient les brêches,
En employant la fronde, ou décochant des flêches;
Des pierres écraſoient les ſoldats aſſaillans.

Lorſqu'on ſerroit de près ces défenſeurs vaillans,

Lorsqu'on battoit un mur par des beliers terribles,
De bîtume & de poix les masses combustibles
Tomboient sur la machine ; & des traits meurtriers
Perçoient les assaillans, malgré leurs boucliers.
Souvent les généraux, lassés d'efforts stériles,
Quittoient, pleins de dépit, ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siége fameux
Qui fit périr Priam & ses fils malheureux ;
J'honore d'Ilion la poëtique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre :
Mais ce sujet si beau, par Virgile chanté,
Oteroit à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Marcellus employer la valeur & la ruse
Pour emporter ces murs à force de travaux:
Là, voyez *Archimede* éluder ses assauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains, & brûler leurs machines.

Marseille de ses forts jusqu'alors indomptés
Repoussa de César les assauts répétés:
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
César soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les siéges des Romains, tous longs & meurtriers,
Suspendoient les destins des plus fameux guerriers.

Longtemps après César, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre.
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux.
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,

Qui, s'élevant aux cieux par une courbe immense,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abîment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel s'élance le Trépas.

Bientôt de ses remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux & d'un essor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une masse de fer.
Dans les murs des cités, le boulet formidable
Rend, à coups redoublés, la brêche praticable.

Ces miracles de l'Art, à nos jours réservés,
Par le dieu des Combats aux siéges approuvés,
Se font par le charbon, le soûfre & le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connoître,
L'Industrie inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours.
Par des difficultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres affreuses.

Vous, célèbre *Vauban*, favori du dieu Mars,
Vous, le sublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparoisse à nos guerriers novices.
Montrez-leur par quels soins & par quels artifices
Vous avez assuré les places des François
Contre les bras Germains & les canons Anglois;
Comment votre sçavoir, par des routes nouvelles,
A sçu multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rafans, enterrés, protégés,
Ne font des feux lointains jamais endommagés.
Munis de contreforts à certaines diftances,
Ils font environnés par des foffés immenfes :
Les baftions voifins flanquent les baftions ;
Ils tournent vers leur gorge en forme d'orillons.
Au milieu des foffés & devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de coulevrines :
Ces ouvrages, coupés par fa fçavante main,
Par un nouveau rempart difputent le terrein.
Autour de ces travaux, dans un plus vafte efpace,
L'enveloppe s'éleve, elle couvre la place.
Devant font des foffés ; là le chemin couvert,
La paliffade enfin qui montre un front altier,
Et ce glacis fanglant que défend le courage,
Théâtre des combats, théâtre du carnage.

Que d'utiles travaux, de fecours étonnans
L'homme a tirés des Arts foumis à fes talens !
Qui ne diroit, à voir les remparts de la France,
Que tout eft épuifé dans l'art de la défenfe ?

Non, ne le penfez pas. Voyez ces fouterreins ;
Tout l'Enfer s'affocie aux fureurs des humains.
Ces glacis, fous vos pas, contiennent des abîmes.
Le falpêtre & la flamme attendent leurs victimes ;
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de fang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places, de nos jours, ne font point imprenables.

Cet art ingénieux, ſoutien des défenſeurs,
Par des ſecours égaux arme les agreſſeurs.
L'attaque a ſa méthode. Un chef expert & ſage
A travers les périls s'ouvre un libre paſſage.
Il entoure les forts par ſes guerriers nombreux.
S'il craint des ennemis les projets haſardeux ;
S'il craint qu'un général entreprenant, habile,
Oſât forcer ſon camp & ſecourir la ville,
La terre ſe remue, & tous ſes combattans,
En creuſant des foſſés, font leurs retranchemens.
Ceux que Mars a doués de qualités inſignes
Dans un terrein étroit ont reſſerré leurs lignes ;
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords.
Il faut aux ennemis oppoſer des efforts,
Et ménager de plus une forte réſerve.
Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Muniſſez-vous toujours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaillans.

Etudiez le foible & le fort de la place,
Et contre elle tournez vos ſoins & votre audace.
Formez votre dépôt : avancez pas à pas,
Le niveau à la main, la regle & le compas.
Approchez par détours au pied des citadelles,
Et creuſez dans les champs de longues paralleles.

L'airain vomit alors ſon redoutable foudre ;
Bientôt les boulevards tombent réduits en poudre :
Le tonnerre des forts, qui s'élançoit ſur vous,
Eſt réduit au ſilence & reſpecte vos coups ;

Dans ſon chemin couvert l'ennemi ſans aſyle
Céde aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.
Mais vous voilà placé ſur ce glacis trompeur
Dont les volcans cachés impriment la terreur :
Dans ces perfides lieux ſervez-vous de la ſonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde.
Craignez d'un ſang trop vif le tranſport imprudent ;
Ménagez vos ſoldats ; hâtez-vous lentement.
Terminez, avant tout, la guerre ſouterraine.
Que le mineur caché fouille & perce avec peine ;
Que la ſappe en avant, par des chemins précis,
Vous mene en ſûreté ſur le pied du glacis.
Pour ne point haſarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos aſſauts près de la palliſſade.
Alors, maître abſolu de ce ſanglant terrein,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain.
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent ;
A l'aide du ſappeur les boulevards s'écroulent ;
On comble les foſſés à force de travaux :
Et les aſſauts cruels ſuccédent aux aſſauts.

Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace,
Pourſuivant les fuyards, ont emporté la place.

Ainſi, par un effort avec art dirigé,
L'impétueux François, au combat engagé,
Au pouvoir de Louis fit tomber Valencienne.

Obſervez le ſoldat ; il faut qu'on le retienne :
Les tigres, les lions ſont plus humains que lui,
Quand il ſuit furieux le ſoldat qui le fuit.

Si vous ne gouvernez ſa cruauté mutine,
Avide du pillage, ardent ſans diſcipline,
Porté par ſes fureurs au comble des excès,
Vous le verrez ſouillé de meurtres, de forfaits.

Tout général cruel qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui ſouffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vaſtes terreins,
Voit ſes plus beaux lauriers ſe flétrir dans ſes mains:
La voix de l'univers contre lui réunie,
Oubliant ſes exploits, maudit ſa tyrannie.

Tilli, qui combattit pour l'aigle des Céſars,
De l'éclat de ſon nom remplit les champs de Mars.
Mais un nuage ſombre en obſcurcit la gloire;
Son nom fut effacé du temple de Mémoire.
De Magdebourg ſanglant les lamentables voix
Eterniſent ſa honte, & non pas ſes exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image.
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'eſt pour vous inſpirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix:
Leur foi, par cet eſpoir, fut promptement ſéduite.
Sous le trompeux appas d'une trêve hypocrite,
Tilli les endormit dans les bras du repos;
Morphée avoit ſur eux répandu ſes pavots.
Sur ce puiſſant rempart qui l'avoit défendue,
La garde mollement ſur l'herbe eſt étendue;
D'autres, pour leurs maiſons, abandonnent leurs forts.
Un fantome éclatant, ſorti des ſombres bords,

De l'olive de paix leur présente la tige:
On l'embrasse, on accourt: enfin tout se néglige.

Tout dort, mais *Tilli* veille: il dispose ses corps,
Il précéde l'Aurore, il s'approche des forts.
Sur ces puissans remparts, privés de leur défense,
L'Autrichien cruel monte sans résistance.
Ah! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit!
La Trahison approche, elle vient; la Paix fuit:
La Mort, l'affreuse Mort paroît dans ces ténebres,
Et couvre la cité de ses aîles funebres.
La Rage ensanglantée, & les sombres Fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs.
La Nature en frémit; & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater son tonnerre.

Rien n'arrête *Tilli.* Les soldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgent.
Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent.

Tilli, tranquille & fier de ses affreux succès,
Conduit leur cruauté, préside à leurs forfaits.
Ils forcent les maisons; ils enfoncent les temples:
Les moins féroces même imitent ces exemples.
Celui qui leur résiste & celui qui les fuit
Ne sçauroit éviter le fer qui les poursuit.
Près de sa mere en pleurs, l'enfant à la mamelle,
Egorgé sur son sein, tombe & meurt avec elle:
En défendant son fils, le pere infortuné
Expire sans vanger ce fils assassiné:

On ne voit en tout lieu que des objets horribles.
Ces monſtres furieux, aux plaintes inflexibles,
Dans un aſyle ſaint, inutile en ces temps,
Maſſacrent ſans remords trois cent vieillards tremblans.

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare ſecours,
Dans l'Elbe enſanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel ſpectacle affreux vient s'offrir à ma vue ?
Où courez-vous, cruels ? Quelle rage inconnue !
Monſtres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux ?
Vous êtes des démons, & non pas des héros.

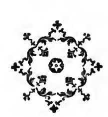
Déjà ſur les palais la flamme ſe déploie.
Malheureuſe cité, tu péris comme Troie.
L'embraſement s'accroît, il gagne en peu de temps ;
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens,
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore.
O crimes ! ô fureurs que la Nature abhorre.

Tels qu'on peint de l'Enfer les tourmens & les feux ;
Ce théâtre d'horreur, ces gouffres ténébreux
Où du plus foible eſpoir les ſources ſont taries :
Les malheureux humains, en proie à des Furies,
Aux ſupplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreurs environnés :
Tels, & plus effrayans dans ces momens funeſtes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables reſtes.

Plus d'habitans, de murs, de temples ni d'abris!
La flamme dans les airs éclairoit tes débris.

Et de cette cité jadis ſi floriſſante,
Que les Arts & la Paix rendirent ſi brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit ſouffert,
De cette ville immenſe il reſtoit un deſert,
Où le ſoldat cruel, fatigué du carnage,
S'applaudiſſoit encor du meurtre & du pillage;
Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux déteſtés,
Couvroit de corps ſanglans ſes bords épouvantés.

Tilli fut-il heureux, en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquéte utile.
Magdebourg n'étoit plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui, mettant au grand jour l'excès de ſa fureur,
En lui repréſentant tant d'images funeſtes,
Sembloit le menacer des vengeances céleſtes.



CHANT CINQUIEME.

PALLAS, qui vous appelle au champ de la Victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la Gloire,
Qui forme des héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers les prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des allarmes,
Vous sçachiez conserver tout l'honneur de vos armes.

Lorsque le froid Hiver, aux cheveux blanchissans;
Des cavernes d'Eole a déchaîné les Vents ;
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient usurper l'empire ;
Que les arbres, couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les appas;
Que les fleuves gelés demeurent immobiles;
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles;
Lors enfin que les camps, étendus sur les monts,
Ressentent les rigueurs des rudes Aquilons;
Les guerriers sont contraints d'abandonner leurs tentes.
Ils suspendent un temps leurs courses triomphantes.
Malgré toute l'ardeur dont ils sont animés,
Les chefs des deux partis, par l'Hiver désarmés,
De l'abri des maisons recherchent les asyles ;
Et leurs corps séparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le soldat, aux travaux consacré,
Goûte pendant l'hiver un repos assuré.

La fatigue à la fin l'affoiblit & l'épuiſe.
L'art peut le garantir contre toute ſurpriſe.
Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi qui voudroit vous troubler;
Que des poſtes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puiſſante.
Paſſages, défilés, bois, chemins importans
Se garniſſent d'abord par des détachemens:
Sous les ordres d'un chef, un ſçavant capitaine
Garde cette frontiere, & préſide à la chaîne.
Les agiles dragons, les rapides huſſards,
Obſervent l'ennemi, préviennent les haſards,
L'inquiétent ſans ceſſe; & leur avis fidele
De ſa moindre démarche apporte la nouvelle.
Par leurs ſoins répétés, ſes deſſeins reconnus
Sont ſoudain découverts & ſoudain prévenus.

Quand, ſur tous les détails qu'exige la défenſe,
Vous aurez conſulté les loix de la prudence;
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence ſévere
Procure aux combattans une paix paſſagere,
Leur chef judicieux, loin de reſter oiſif,
Dans les bras du repos peut ſe montrer actif.

C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée:
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la Mort a ravis à vos drapeaux heureux.

La victoire a coûté : ces ombres immortelles
Veulent des successeurs & des cœurs dignes d'elles.
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours.
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide:
De même, par l'appas d'un métal suborneur,
On tire de son champ l'indigent laboureur.
Du roi qu'il va servir il ignore l'outrage :
Mais bientôt, de la troupe où son destin l'engage,
La fiere Discipline & le Courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide:
Votre force peut rendre un ennemi timide.
Rassemblez avec soin de rapides coursiers.
Il faut qu'il soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux & dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter,
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidele,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent, deux fois par jour, vivement assaillir.
S'il manque de secours, on le voit défaillir:
Les fils de Galien y perdroient leur science.
Il faut, pour les guérir, maintenir l'abondance,
Ou, si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,

Du fond de ses rochers & de son antre aride,
Ce monstre décharné, la Faim pâle & livide.
Il amene avec lui les Maux contagieux,
Le Découragement aux cris séditieux,
La Foiblesse, la Peur, la Misere effroyable,
Le sombre Désespoir, la Mort inexorable.
Et, dans ce camp désert peuplé par des mourans,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans?
Prévenez ce malheur; arrangez-vous d'avance;
Dans vos camps, par vos soins, amenez l'abondance;
Et préparez ainsi, dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que, s'arrangeant pour la naissante armée,
Le chef, par ses travaux, regle sa destinée;
L'officier généreux, tranquille en ses quartiers,
Dans le sein de la paix joint le myrthe aux lauriers:
Sa fidelle moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence.
O jours! ô doux momens par la crainte achetés!
Après tant de soupirs que l'amour a coûtés,
Quel plaisir de revoir, à l'abri des allarmes,
L'époux qui fit couler & qui tarit ces larmes;
D'entendre ses exploits; de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur roi, la gloire des combats;
D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible;
De baiser tendrement cette bouche terrible
Qui hâtoit des soldats le redoutable effort,
Qui, par ses fiers accens, précipitoit la mort!

Tandis que, sur le sein de sa fidelle amante,
S'épanche du héros la tête triomphante,

Béniſſant ſes exploits , joyeux de ſon retour,
On voit autour de lui les fruits de ſon amour.
L'un baiſe avec tranſport ſes mains victorieuſes ;
Et brûle de remplir ces routes épineuſes
Où les ſages guerriers ſe rendent immortels ;
L'autre ſerre en ſes bras les genoux paternels.
De ces foibles enfans les naïves careſſes
A ce pere chéri prodiguent leurs tendreſſes ;
Ils tiennent, en jouant, dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de ſang, ce fer craint des humains,
Son caſque menaçant, ſa terrible cuiraſſe;
Bientôt des pas du pere ils vont ſuivre la trace.

Le dieu du tendre Hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux raviſſemens
Qui naiſſent de l'eſtime, où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque eſt le conſtant principe :
Agrémens inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partiſans des frivoles amours.
Des ces chaſtes liens écartant la molleſſe,
Ce généreux amant eſt tendre ſans foibleſſe;
Son cœur ne connoît point la molle Volupté;
Et, quand le Devoir parle, il eſt ſeul écouté.

Dans ces chaſtes plaiſirs , dans cette jouiſſance,
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuſte & ſain n'eſt jamais abbattu;
Son amour innocent anime ſa vertu.
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la Gloire l'appelle.
Avant que les hivers finiſſent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la ſaiſon des fleurs,

Aux postes avancés les généraux s'empressent ;
Ils forment leurs projets ; leurs camps se reconnoissent.
Les éleves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour assembler les corps désignent les chemins.
Le chef, toujours actif, veille sur leur ouvrage ;
Il en donne le plan ; il en sçait l'avantage ;
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent.
La mere des Succès, la sage Méfiance,
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance :
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort ;
A ses sens fatigués donne un nouvel essor.
Souvent elle lui dit : Craignez votre adversaire ;
Pesez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire ;
Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
Autour du général, des oreilles, des yeux
Qui l'observent partout, qui percent ses mysteres,
Qui sçachent ses desseins, ses projets militaires :
Et n'épargnez jamais, pour des avis certains,
Ce métal corrupteur qui séduit les humains.
Jugez en étranger de vos plans, de vous-même :
A vos arrangemens donnez un soin extrême.
Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté ?
Sur ces monts fondez-vous avec sécurité ?
Croyez-vous que le corps qui tient cette riviere,
Qui, défendant son bord, garde votre frontiere,
N'est point dans le péril de se voir insulter ?
Sur vos positions n'allez point vous flatter.
Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
Servoit de boulevard à la fierté Romaine,

Ce monts dont on craignoit le paſſage fatal
Ne purent arrêter les progrès *d'Annibal.*
Soldat laborieux, il vainquit ces obſtacles.
L'audace des héros opere des miracles.
Il arrive, il deſcend par de nouveaux chemins,
Etonne, attaque & bat les généreux Romains.

Vendôme s'aſſuroit ſur l'appui des montagnes
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes;
Quand, ſuivant des chemins inconnus juſqu'alors;
Eugène de l'Adige oſa franchir les bords;
Et, non moins vigilant que hardi capitaine,
Briſa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.

Remarquez ces torrens: dans ces triſtes ſaiſons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons.
L'ennemi, quelque jour plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers, en franchira l'eſpace:
Alors ſurpris, confus, ſéparé, conſterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un ſeul moment, fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos ſuccès & votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé.
Ce n'eſt point pour le mal qui vous eſt arrivé:
Mais votre troupe alors, interdite & rébelle
Perd ſon reſpect pour vous, ſa confiance en elle;
L'abattement ſuccede au deſir des combats;
Tout eſt découragé, le chef & les ſoldats.
Cet échec après ſoi traîne de longues ſuites;
Et l'ennemi vous perd, s'il hâte ſes pourſuites.

Bournonville

Bournonville battu, mais fier de ses renforts,
Du Rhin majestueux passa les larges bords:
Devant lui, les François, sous les loix de *Turenne*,
Craignoient, en reculant, les monts de la Lorraine.
Sans consulter son art, sans craindre les revers,
Le Germain se sépare avant les froids hivers;
Il divise son corps; il cantonne en Alsace;
Il hâte par ses mains le fort qui le menace.
Tandis qu'il est flatté par la sécurité,
Que l'aigle des Césars s'endort en sûreté,
Turenne se rassemble au revers des montagnes;
Il les passe, il paroît, il fond dans les campagnes,
Tombe sur *Bournonville*, enleve ses quartiers,
De ses soldats épars il fait des prisonniers;
Et force le Germain, par cette rude épreuve,
A passer, en courant, vers l'autre bord du fleuve.

L'hiver peut procurer de rapides succès;
La saison du repos peut hâter vos progrès.
Qu'assemblé par l'Audace & par la Vigilance,
Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance;
Dès qu'il les a surpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux sans avoir combattu.
Que la rapidité se joigne à la conduite,
Dissipez l'ennemi, précipitez sa fuite.
Nos fastes vous diront qu'en tous lieux, en tous temps,
Le Destin seconda les chefs entreprenans.

Tel parut aux Saxons ce conquérant rapide,
Qui couvroit *Stanislas* de sa puissante égide.

Lorſque, s'abandonnant à ſes tendres deſirs,
Auguſte de Vénus partageoit les plaiſirs
Avec le tendre cœur de ſa jeune maîtreſſe,
Se couronnant de pampre, & rempli d'allégreſſe,
Oublioit ſon devoir, la Pologne & ſon camp *,
L'Alexandre du Nord l'aſſaillit à l'inſtant;
Des fêtes de Bacchus il trouble les myſteres.
Les Bacchantes, l'Amour, les guerriers mercénaires,
Tout fuit devant ſes pas; & le Saxon chaſſé
Conſent qu'Abdolonyme au trône ſoit placé.

Telle, des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans ſon vol apperçoit ſur la terre
Des montagnes, des bois, les jeunes habitans,
Sans craindre de dangers, dans la campagne errans,
Elle tombe ſur eux, jette des cris de joie,
Et dans ſon nid ſanglant elle emporte ſa proie.

* Affaire de Pintchoff.



CHANT SIXIEME.

Le dieu de la Victoire a daigné, par ma voix,
Enſeigner de ſon art les rigoureuſes loix.
Du métier des héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la diſcipline,
Comment un chef habile aſſure ſes quartiers,
Et briſe les remparts ſous ſes coups meurtriers.
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage.
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons, ſur cette mer ſi prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter.
Je vous guide au combat, troupe illuſtre & guerriere.

Voilà ce champ fameux; voilà cette carriere
Où tant de généraux ont trop tôt ſuccombé,
Où *Guillaume* bronchoit, où *Marſin* eſt tombé,
Où d'autres eſſoufflés, ſans force, ſans reſſource,
N'atteignirent jamais le terme de leur courſe.

Là s'abbattit *Pompée*; ici finit *Pyrrhus*;
Là périt *Annibal*, *Mithridate*, *Craſſus*.
Des veſtiges ſanglans de leurs funeſtes pertes,
De leurs triſtes débris les plaines ſont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher *Alexandre*, *Céſar*,
L'impétueux *Condé*, le ſublime *Turenne*,
Guſtave, *Luxembourg*, *Villars*, *Maurice*, *Eugène*.

O vous, jeunes guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets.
Dans le nombre d'amans qui courtisent la Gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la Victoire.
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie.
Contre cent rois ligués sa valeur se déploie.
Diomede est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés :
Patrocle excite en vain son courage inutile ;
Hector à ce héros prend les armes d'*Achille*.
Mais le Troyen succombe après tant de bonheur ;
Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers ;
S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer, dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps, par Bellone, à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un chef foiblement éclairés ?

Mais, malgré mes conseils, dans votre ardeur premiere,
Comme un coursier fougueux lâché dans la carriere,
Vous brûlez de courir & de vous signaler.

Craignez un fol orgueil, qui peut vous aveugler ;

Craignez votre amour-propre & ses douces amorces.
Eprouvez, avant tout, vos talens & vos forces :
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du Génie en vous victorieux.

En vain possédez-vous la force d'un athlete ;
Qui dans *Londres* combat au bruit de la trompette ;
Admiré par le peuple, applaudi par des sots,
Et de ses bras nerveux terrassant ses rivaux :
Quand vous ressembleriez à ces fils de la Terre,
A ces rivaux des Dieux, qui leur firent la guerre,
Qui, pour braver l'Olympe en leur rebellion,
Souleverent l'Ossa sur le mont Pelion ;
Quand du dieu des Combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon suffrage.
Taille, force, valeur, tout est insuffisant.

Minerve exige plus du général prudent.
Il faut que son esprit, guidé par la Sagesse,
Soit vif sans s'égarer, & prudent sans foiblesse :
Qu'il agisse à propos : que, maître des soldats,
Il les fasse mouvoir dans l'horreur des combats :
Au désordre, à l'instant, qu'il porte un prompt remede,
Et ranime le corps qui s'épuise, ou qui cede :
Qu'en guerrier prévoyant, il prépare de loin
Tous les secours divers dont l'armée a besoin :
Qu'en ressources fécond, toujours infatigable,
Par sa faute jamais le Destin ne l'accable.

Formez-vous donc l'esprit, surtout le jugement :
Attendez tout de vous, rien de l'événement.

Soyez lent au conseil ; c'est là qu'on délibere :
Mais, lorsqu'il faut agir, paroissez téméraire ;
Et n'engagez jamais, sans de fortes raisons,
Ces combats où la Mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'Etat sont en votre puissance :
Des soldats généreux vous guidez la vaillance.
Prompts pour exécuter l'ordre du général,
Ils volent au danger dès le premier signal.
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe sur le lion, lui déchire le flanc,
Le terrasse, l'abbat, s'abreuve de son sang.

Le lendemain, grand Dieu ! sur ces champs de batailles
Regardez ces mourans, ces tristes funérailles ;
Et, parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
Voyez, dans le tombeau, ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes ;
Leurs parens éplorés, leurs épouses en deuil,
Qui, dans votre triomphe, abhorrent votre orgueil.
Ah ! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périssent à jamais les cruels monumens
Moins dûs à vos exploits qu'à vos égaremens !
Qui voudroit, à ce prix, gagner la Renommée ?

En pere bienfaisant, conduisez votre armée.
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans :
Ils aiment leurs pasteurs, & non pas leurs tyrans.

Leurs jours font à l'Etat, leur bonheur eft le nôtre.
Avare de leur fang, facrifiez le vôtre;
Tant que Mars le permet, il faut les ménager.
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger;
Lorfqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adverfaire,
Il faut fçavoir fixer le deftin de la guerre;
Alors, fans balancer, fans chercher de détours,
Difpofez, attaquez, & prodiguez leurs jours.
C'eft là qu'ils feront voir leur ardeur valeureufe,
Et qu'ils fçauront périr d'une mort généreufe.

Un fage général, dont Bellone eft l'appui,
Combat quand il le faut, & jamais malgré lui.
Rempli de prévoyance, & fûr de fa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte.
S'il penfe en général, il s'expofe en foldat:
Loin de le recevoir, il donne le combat.
Le fort des affaillans eft toujours favorable.
L'effort du fier bélier, par fon choc redoutable,
S'ouvre un libre paffage, & renverfe les tours
D'où l'affiégé, tremblant, croit défendre fes jours:
Le mur, longtems battu, cede au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours : Bellone vous annonce
Des deftins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos guerriers feront les affaillans.

Si, malgré tous vos foins, la Fortune légere
Paffe de vos drapeaux à ceux de l'adverfaire,
Oppofez aux revers un front toujours ferein;
Par votre habileté, corrigez le Deftin.

Des guerriers abattus ranimez le courage :
Montrez-vous ferme & grand, tant que dure l'orage.
Comme une sombre nuit, par son obscurité,
Des feux du firmament releve la clarté;
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire.
Ne désespérez point : sûr des secours de l'Art,
La Sagesse toujours triomphe du Hasard.

Si *Villars* fut forcé de se battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite.
Souvent un seul moment répare un long malheur;
De vaincu qu'il étoit, Villars devint vainqueur.

On gagne les combats de diverses manieres :
Ceux connus sous le nom d'affaires régulieres,
Vous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux,
D'affaires de details sont les sanglans théâtres :
Le terrein bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs, en bon ordre, avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer ?
Leur front, qui s'élargit, s'étend & se déploie.
L'un, dans l'instant formé, va fondre sur sa proie.
Ces escadrons serrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi, qui s'enfuit devant eux.
Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussiere,
On voit briller de loin la lame meurtriere.
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés;
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici, l'infanterie, ayant perdu ses aîles,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles.
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas:
Les corps victorieux s'avancent à grands pas,
Sur leur front menaçant brille la baïonnette.
L'ennemi consterné médite sa retraite.
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc:
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit son sang.
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Ils lancent le trépas sur la troupe allarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendards.

Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inspire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui se retire,
Le parti triomphant saisit l'occasion;
Il poursuit chaudement le gain de l'action:
Il veut en ce jour même achever son ouvrage.

Ainsi le grand *Eugène*, à ce fameux village *
Où *Tallard* & *Marsin* s'étoient très-mal postés,
D'un effort général donna de tous côtés.
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée:
Bleinheim vit des François l'audace désarmée.
Quel nombre de captifs sur ce sanglant terrein!
L'ennemi des Césars fuit jusqu'au bord du Rhin.

Ainsi, près d'Almanza, quand les lys triompherent,
Que les lions Bretons à leurs efforts céderent;
Au trône de Castille, au trône d'Arragon,
Barwick, par ses exploits, plaça l'heureux Bourbon.

* Hoëstck.

Voici d'autres combats. Là, fur cette colline,
Dont le fommet au long fur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers ?
La pouffiere de loin s'éleve dans les airs.
L'ennemi marche, il vient, il fe forme, il fe range :
Il place fur un front fa puiffante phalange.
Son terrein fe refufe aux efforts des courfiers ;
Derriere fa bataille il met fes cuiraffiers.
Le chef s'avance feul ; il doit tout reconnoître.
Il peut vaincre en un jour, par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems, un choix prémédité,
S'il prend fon ennemi par fon foible côté.
De fa droite s'avance un corps d'infanterie ;
Elle franchit les monts malgré l'artillerie.
Dans fon pofte, attaqué, renverfé, confondu,
L'ennemi fe débande & s'enfuit éperdu.
Le défordre eft par-tout, le vainqueur en profite :
Les cuiraffiers oififs volent à la pourfuite.

Ainfi le grand *Condé* fut vainqueur à Fribourg :
Ainfi devant le Roi, dans un auffi grand jour,
On vit près de Laufeldt le valeureux *Maurice*,
En offrant à Pluton le fanglant facrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter fes étendards.

Tel eft de nos combats l'ingénieux fyftême.
Tous les camps retranchés font attaqués de même.
Souvent leurs boulevards, fans prudence tracés,
Ont de foibles appuis, ou de mauvais foffés.

La moitié des ſoldats tient des lieux inutiles:
Cloués à leur terrein, ils reſtent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ſes corps,
Et peut, en liberté, diriger ſes efforts.

Rien n'arrête un héros, quand Bellone le guide.
Si, dans un camp choiſi, ſon ennemi timide,
Des maux qu'il a ſoufferts encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a dompté,
Et ſe fait du terrein un invincible aſyle;
Ce héros le contraint, par ſa manœuvre habile,
A donner des combats qu'il avoit évités.
Il marche à ce deſſein vers les grandes cités.
Il donne à l'ennemi plus d'une jalouſie:
Il ſe prépare, il feint, il tourne, il ſe replie;
Il paroît menacer trois villes à la fois:
Elles ſont dans l'attente, & craignent toutes trois.
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur eſt ſemée,
De ſon triſte adverſaire il affame l'armée.
Des lieux qui l'ont nourri il coupe les ſecours,
Et le force au combat pour prolonger ſes jours.
Il faut vaincre ou périr; il n'eſt plus de retraite.

Le fan ne quitte point la biche qui l'allaite:
Un chef riſquera tout, plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Lorſque, pour ſe ſouſtraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un Fleuve implore l'aſſiſtance,
Et croit vous arrêter par ſes rapides flots,
Imitez d'*Annibal* le plan & les travaux.

Du Rhône les Romains occupoient le rivage :
Il feint, marche plus bas, & se fraye un passage,
Il sçait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le consul, qui le croit arrêté,

Soutien de mes rivaux, digne appui de la Reine,
Charles, d'un ennemi, sourd aux cris de la Haine,
Reçois l'hommage pur, l'hommage mérité :
Je le dois à ton nom, comme à la Vérité.

Ces flots majestueux, cette riviere immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France;
Les ennemis nombreux qui défendoient ses bords,
S'opposerent en vain à tes nobles efforts.
Qu'attendez-vous, guerriers, d'un sage capitaine ?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête *Lorraine*.
Charles en quatre corps sépare ses soldats
A l'endroit où *Coigny* ne s'y préparoit pas.
Son pont, construit soudain, seconde son audace :
Il surprend les François, il pénetre en Alsace,

Oublirois-je, LOUIS, le grand jour de Tholus;
Ces Bataves postés, attaqués & vaincus;
Tes guerriers dans le Rhin, sous tes yeux, à la nage,
Gagner, en combattant, l'autre bord du rivage ?

C'est à de tels exploits que Mars daigne applaudir :
Un noble enthousiasme y peut seul réussir.

Si votre cœur aspire à la sublime Gloire,
Sçachez vaincre, & surtout user de la victoire.

Le plus grand des Romains, par ſes ſuccès divers,
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'Univers,
Sauva ſes ennemis dans les champs de Pharſale.

Voyez à Fontenoy LOUIS, dont l'ame égale,
Douce dans ſes ſuccès, ſoulage les vaincus:
C'eſt un dieu bienfaiſant dont ils ſont ſecourus.
Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme:
Sa valeur les ſoumit, ſa clémence les charme.
Dans le ſein des fureurs la bonté trouve lieu.
Si vaincre eſt d'un héros, pardonner eſt d'un dieu!

Suivez, jeunes guerriers, ces illuſtres modeles:
Alors la Renommée, en étendant ſes aîles,
Mêlant à ſes récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit, la Vertu, du haut de l'Empirée,
Retrouvant des héros dignes du tems d'Aſtrée,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'Immortalité.

Dans ce temple ſacré, bâti pour l'Innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompenſe.
Là, ſont tous les eſprits dont les ſçavans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux.
Là, ſont tous les bons rois, les magiſtrats auguſtes,
Très-peu de conquérans, mais tous les guerriers juſtes.

Si vous prenez un jour un vol ſi généreux,
Si vous vous élevez juſqu'au faîte des cieux,

Souvenez-vous au moins qu'une Muſe guerriere,
Vous ouvrant des héros la fameuſe carriere,
Excitant vos travaux du geſte & de la voix,
Par l'appas des vertus a hâté vos exploits.

FIN.

SUPPLÉMENT

AUX ŒUVRES

DU PHILOSOPHE

DE SANS-SOUCI.



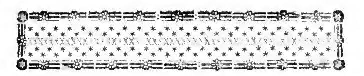
À BERLIN,

M. DCC LXII.

TABLE

DES LETTRES ET PIÉCES

Contenues dans ce Volume.



SUPPLÉMENT
AUX ŒUVRES
DU PHILOSOPHE
DE SANS-SOUCI.

ODE DU P. R.

SUR LES GRACES DONT LE CRÉATEUR nous comble; OU L'APOLOGIE DE DIEU, attaquée par les faux Dévots.

SUBLIME Auteur, par qui le Monde
Jadis fut tiré du néant,
Dieu, dont la ſageſſe profonde
En conçut le ſuperbe plan :
Sage arbitre de la Nature,
Souffre que, de ma bouche impure,
J'exalte par-tout ta grandeur;
Et qu'en adorant ta puiſſance,
Je loue avec reconnoiſſance
La bonté de mon Bienfaiteur.

C'est toi dont je tiens mon eſſence:
Sans toi, dans une obſcure nuit,
J'aurois ignoré l'exiſtence
De l'Aſtre brillant qui reluit:
C'eſt par toi que ce grand Théâtre,
De qui mon cœur eſt idolâtre,
Par mes ſens ravis fut connu.
L'Univers, ce vaſte ſpectacle,
Que tu créas par un miracle,
Par ta puiſſance eſt ſoutenu.

La droite raiſon, qui m'éclaire,
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre,
Elève mon eſprit aux Cieux:
C'eſt elle qui me fait connoître
Mon Dieu, ce tendre, ce bon maître;
Elle m'enſeigne mon devoir,
M'élève au deſſus de la brute,
Et me garantit de la chute,
Lorſqu'elle me la fait prévoir.

J'admire par-tout ton ouvrage,
Ta grandeur, ta bonté, tes ſoins;
Ce Monde eſt fait pour notre uſage,
Il ſuffit à tous nos beſoins.
Tu voulus, me donnant la vie,
Qu'elle fût de tes dons remplie,

Pour qu'en connoiſſant ſon Auteur,
J'adoraſſe la main bénigne,
Dont les faveurs, la grace inſigne,
Conſtituent tout mon bonheur.

Palais dorés, beaux édifices,
Superbe appareil des grandeurs,
Nous tenons tout des Cieux propices;
Ils nous prodiguent leurs faveurs:
Le luxe, enfant de l'opulence,
Les biens & la magnificence
Furent créés pour nos plaiſirs.
La Belle, dont le teint éclate,
Le vin, dont la douceur me flatte,
Sont faits pour combler mes deſirs.

Quand même mon ame immortelle
Subiroit le ſort de ſon corps;
Et que n'étant point éternelle,
Elle deſcendroit chez les Morts;
O Dieu, ta clémence infinie,
Dans aucun ſens, ne ſe dénie:
Je ſens des conſolations;
Eſt-ce un malheur de ne point être?
Tel qui n'eſt plus ne peut connoître
Les pleurs & les afflictions.

Mais ſi mon ame, en ſa durée,
D'Atropos trompe le ciſeau,
Et que ſa ſubſtance épurée
Survive à l'horreur du tombeau;

Que ce futur eſt plein de charmes !
Je vois des plaiſirs ſans allarmes :
Dieu, dont je reſſens les bontés,
Soulageant ici ma miſère,
Me paroît tel qu'un tendre père ;
Il ſera nos félicités.

Qu'un Scholaſtique atrabilaire,
Peu charitable & tolérant,
Plein d'un faux zèle ſanguinaire,
Dépeigne Dieu comme un Tyran ;
Et que ſon eſprit imbécille,
Du fiel que diſtille ſa bile,
Emprunte toutes les couleurs :
Ce n'eſt que ſon Dieu qu'il adore,
Un Dieu bourreau, Dieu que j'abhorre,
Né d'un cerveau rempli d'erreurs.

Déja je vois les Cieux qui s'ouvrent ;
Déjà je vois mon Bienfaiteur :
Les voiles épais qui le couvrent
Ne le cachent plus à mon cœur.
La bonté fait ſon caractère,
Et des rayons de ſa lumière
Mon eſprit eſt illuminé :
Ce Dieu chérit ſes créatures,
Il ne venge point les injures,
Tout péché ſera pardonné.



LA MÊME ODE,
RETOUCHÉE PAR LE P. R.

4 Décembre 1737.

Toi, dont la ſageſſe adorable
De l'Univers conçut le plan ;
Toi, dont le pouvoir ineffable,
D'un mot le tira du néant.
Divin Auteur de la Nature,
Souffre que mon cœur, ſans meſure,
Oſe publier en tous lieux,
Et ta douceur, & ta clémence ;
Et que plein de reconnoiſſance,
Ma voix s'élève juſqu'aux Cieux.

C'est toi, c'eſt ta grace infinie,
Qui, dans ton conſeil éternel,
Daignant m'appeller à la vie,
Me mit dans ce Monde réel.
C'eſt toi ſeul, par qui ma paupière
S'ouvrit aux traits de la lumière ;
Sans toi, dans l'éternelle nuit,
Sans corps & ſans intelligence,
Je n'eus point reçu l'exiſtence,
Et l'amour ne m'eût point produit.

La droite raiſon, qui m'éclaire,
De tes dons les plus précieux,
De la fange de cette terre
Elève mon eſprit aux Cieux :

Dans le moindre de tes ouvrages,
Elle me montre des images
D'un Dieu puiſſant, d'un Créateur;
Un miſérable ver de terre,
Plus que la foudre & le tonnerre,
Me fait admirer ta grandeur.

Le Monde, ce ſuperbe ouvrage,
Qui ſuffit à tous nos beſoins;
Les biens dont tu permets l'uſage,
Afin de ſoulager nos ſoins;
Toutes les douceurs de la vie,
Les faveurs dont tu l'as remplie,
Tout fut fait pour nous contenter;
Et ta ſageſſe avoit prévue,
Que le Monde offrît à ma vue
Ce que j'euſſe pu deſirer.

Voyez du ſein de l'opulence
Sortir la troupe des beaux Arts;
Ils ſont conduits par la ſcience,
Et rangés ſous ſes étendards.
Ici, s'érige un édifice,
Et là, des couleurs l'artifice
Préſente des objets abſens;
Et la ſublime Poëſie
Menant ſa ſœur la Symphonie,
Charment à la fois tous mes ſens.

O Dieu, de tes dons ineffables,
Qui peut compter la quantité?
Ta main, ſur les plus miſérables

Répand richement ſa bonté;
Et lorſque la Mort dévorante,
D'un coup de ſa faulx déſolante,
Vient de moiſſonner nos beaux jours;
Ce n'eſt point ſa fureur cruelle,
Mais c'eſt ta bonté paternelle,
Qui de nos maux finit le cours.

Oui, l'homme compoſé d'argile,
Doué d'organes & de ſens,
Eſt de nature trop fragile,
Pour devenir vainqueur du tems.
Le feu de la frêle jeuneſſe,
Ou les glaces de la vieilleſſe,
Toujours précipitent ſes pas;
Et comme une vapeur légère,
Son exiſtence paſſagère
Se perd dans l'ombre du trépas.

Ah! quand mon ame appeſantie
Subiroit le ſort de ſon corps,
Et deſcendroit, anéantie,
Dans le ſombre Empire des Morts.
Grand Dieu, ta clémence infinie,
Dans aucun ſens, ne ſe dénie.
Si pour jamais je dois périr,
Ta bonté ſe fera connoître.
Eſt-ce un malheur de ne point être?
Quand on n'eſt plus, peut-on ſouffrir?

Mais ſi mon ame, en ſa durée,
D'Atropos trompe le ciſeau,

Et que ſa ſubſtance épurée
Survive à l'horreur du tombeau ;
Cet avenir eſt plein de charmes ;
Je ſens des plaiſirs ſans allarmes,
Je vois un Dieu plein de bonté :
Un Dieu, dont la grace exceſſive
Unit mon ame fugitive
A ſa divine éternité.

DÉJA je vois les cieux qui s'ouvrent,
Déjà je vois mon Bienfaiteur ;
Les voiles épais qui le couvrent,
Ne le cachent plus à mon cœur :
La bonté fait ſon caractère,
Et des rayons de ſa lumière
Mes eſprits ſont illuminés ;
Ce Dieu chérit ſes créatures :
Les Démons, vengeurs des injures,
Au repos ſeront condamnés.

QU'UN Scholaſtique atrabilaire,
Sans charité, peu tolérant,
Plein d'un faux zèle ſanguinaire
Dépeigne Dieu comme un tyran ;
Et que ſon eſprit imbécille,
Du fiel que diſtille ſa bile,
Emprunte toutes les couleurs ;
Ce venin que ſa bouche impure
Vomit en blaſphême, en injure,
De ſon cœur marque les horreurs.

AIMABLE,

AIMABLE, doux, charmant Voltaire,
Ami tendre & compatiſſant,
Toi, dont le divin caractère
Eſt l'image du Tout-puiſſant;
Permets-moi que, dans cet ouvrage,
J'adore Dieu dans ſon image,
Dans ce qu'il fit de plus parfait;
Ton ame eſt ſi pure & ſi belle,
Que je la croirois immortelle,
Si l'on pouvoit croire ce fait.



LA MÉME ODE,

Corrigée par M. DE VOLTAIRE.

TOI, dont la sagesse profonde
Conçut le plan de l'Univers ;
Toi, qui d'un mot formas le Monde,
Qui créas cent Mondes divers ;
Grand Dieu, si j'adore en silence
De ton ineffable puissance
Tous ces inconcevables traits,
Ma voix, que je t'ai consacrée,
Est moins faible & plus assurée,
Quand il faut chanter tes bienfaits.

JE jouis de tous ces miracles,
Que ta main divine a formés.
Ces vastes, ces pompeux spectacles,
Ces feux dans le Ciel allumés ;
Ces biens que la terre fait naître,
Mes goûts, mon sentiment, mon être,
Tout me parle de tes bontés :
Et mes besoins inépuisables
Sont des sources intarissables
De nouvelles félicités.

LA raison, ce feu qui m'éclaire,
De tes dons le plus précieux,
M'élève au dessus de la terre,
Me transporte au plus haut des Cieux ;

C'eſt elle qui me fait connaître
Ce Roi puiſſant, ce tendre Maître,
Ses ouvrages, ſa volonté :
Qui m'enſeigne à lui rendre hommage,
A l'aimer, à jouir, en Sage,
Du tems & de ma liberté.

Je vois par-tout la vive image
De tes bontés & de tes ſoins;
Ce Monde eſt fait pour notre uſage,
Il ſuffit à tous nos beſoins.
Tu voulus, nous donnant la vie,
Que de tes dons toujours remplie,
Toujours digne de ſon auteur,
Elle dût nous rendre plus chère
La main puiſſante & ſalutaire,
La main qui fait notre bonheur.

Sous les plus brillans édifices,
Sans être enyvré des grandeurs,
Sans remords au ſein des délices,
Sans épines parmi les fleurs;
Aſſis à table entre des Belles,
Je me laiſſe ravir par elles,
Tu les fis pour toucher mes ſens;
Et ce vin d'Aï qui m'enchante,
Par une mouſſe pétillante,
Eſt encor un de tes préſens.

Ah! quand mon ame appeſantie
Serait l'eſclave de mon corps,
Et deſcendrait anéantie

Dans l'obſcure Empire des Morts.
Grand Dieu, cette ame qui t'adore,
Ici te bénirait encore;
Prête à vivre, prête à mourir;
Tu ne me devais point la vie,
Et quand la carrière eſt finie,
Qui n'eſt plus ne ſçaurait ſouffrir.

Mais ſi mon ame, en ſa durée,
D'Atropos trompe le ciſeau,
Et ſi ſa ſubſtance épurée
Survit aux horreurs du tombeau;
Que cet avenir a de charmes!
Je meurs heureux & ſans allarmes,
Je vole au ſein de l'Eternel.
O Dieu, ſi mon eſprit qui t'aime,
Eſt immortel comme toi-même,
C'eſt pour un bonheur immortel.

Vous, dont le zèle fanatique,
Dans ſa cruelle abſurdité,
Nous préſente un Dieu tyrannique,
Toujours craint, toujours irrité,
Le crayon de vos mains impies
Peint Dieu comme on peint les Furies.
Monſtres, craignez donc ſon courroux.
S'il eſt des Démons pour nous nuire,
Pour haïr Dieu, pour le maudire,
Il n'en eſt point d'autres que vous.

ODE
SUR LA PATIENCE.

FUREUR aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ta cruelle rage
A qui j'érige des Autels :
C'est à la vertu bienfaisante,
Vertu charitable & constante,
Qui balance tous nos malheurs ;
O charitable patience,
Ma Muse renonce au silence,
Pour mieux célebrer tes faveurs.

DES Dieux la colère irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Ravisseur des célestes feux,
Du funeste don de Pandore,
Dessus la terre ont fait éclore
Tous les malheurs, tous les fléaux ;
Mais dans la boëte leur clémence
Daigne placer la Patience,
Ce puissant remède à nos maux.

O Patience bienfaisante,
Sans toi que feroient les humains ?
Eux, dont la fortune inconstante
Change ainsi qu'il plaît aux Destins ;

Tel que, ſur la mer orageuſe,
Quand la tempête impétueuſe
Soulève & révolte les eaux,
Une barque aux écueils pouſſée,
De ſon Pilote délaiſſée,
Se livre à la fureur des flots.

Ainsi, ſur la mer de ce Monde,
L'homme eſt le jouet du danger,
Et dans ſa courſe vagabonde,
Ses malheurs ne font que changer.
Les maux d'une douleur aiguë
Viennent préſenter à ſa vue
L'attirail d'un cruel trépas;
Il réchappe : voilà l'Envie,
Qui creuſe, avec la Calomnie,
Un abîme affreux ſous ſes pas.

Vois ici la mort ſur ta mère
Verſer ſes livides horreurs;
Là, c'eſt le trépas de ton frère,
Dont la douleur preſſe les pleurs.
O Ciel! quelles ſont tes allarmes!
Tes yeux ſont des torrens de larmes,
Dont rien ne peut tarir le cours;
Atropos, à qui nul n'échappe,
Arrache de tes bras, & frappe
Eglé, l'objet de tes amours.

Le déſeſpoir avec la rage,
Funeſtes enfans des malheurs,
Sous la figure du courage,

Soufflent leurs poiſons dans les cœurs;
Sans toi, divine Patience,
De nos tourmens la violence
Auroit briſé tout autre frein :
C'eſt entre tes bras qu'on repoſe.
Aux revers, ta préſence oppoſe
Un cœur ferme & un front d'airain.

Héros, dont l'aveugle furie
Perça ſous tes pieds abbatu,
Céſar, ſupport de la patrie,
Heureux tyran, plein de vertu;
Brutus, ce fer que ta main plonge
Dans ton cœur, qu'un noir ſouci ronge,
Détruit Rome & la liberté.
O Rome, c'eſt ſa main barbare,
En l'immolant, qui te prépare
L'eſclavage & la royauté.

Dans un Ciel pur & ſans nuages,
Phœbus brille ſur l'horiſon,
Le tems ſe couvre, les orages
Des Cieux fondent ſur la moiſſon.
Dans le cours de la vie humaine,
A l'amour ſuccède la haine,
Et le chagrin ſuit le plaiſir.
Pourquoi, dans un ſi court eſpace,
D'un malheur qui vient & qui paſſe,
Sans ceſſe ſe plaindre & gémir?

Le tems vole d'une aîle prompte,
Il fuit & ne revient jamais;

Cet Etre fugitif nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits.
Il fait, détruit, refait, efface,
Et le bonheur & la diſgrace,
Il engloutit juſqu'au Deſtin :
Nos inſtans & nos jours s'enchaînent,
De la naiſſance ils nous entraînent
Juſqu'au moment de notre fin.

Tel qu'une Place réſervée,
Qu'on aſſiége de toutes parts,
Ne met d'eſpérance aſſurée
Qu'en la force de ſes remparts,
L'homme, dans un danger extrême,
Ne doit chercher que dans ſoi-même
Sa tranquillité, ſon repos :
Dans les malheurs on peut connoître
Ceux qui ſont, ou veulent paroître,
Sous la cuiraſſe des Héros.

Voyez environné de gloire,
Un vainqueur ſorti des combats,
Héros, dont l'illuſtre mémoire
Survit à la nuit du trépas :
Le ſort change, on voit Béliſaire
Chargé d'opprobre & de miſère,
Triſte victime du malheur;
Mais du comble de la baſſeſſe,
Sa patience & ſa ſageſſe
Jettent des rayons de grandeur.

Puissans esprits philosophiques,
De qui nous respectons les noms,
Flambeaux des écoles Stoïques,
Aurore des Wolffs, des Newtons;
De vos ames incomparables,
A la douleur inébranlables,
Nous admirons la fermeté;
En vain dans un cœur impassible,
Un monstre, un tyran insensible
Croit troubler la tranquillité.

De la douleur la plus affreuse
L'homme peut être le vainqueur;
Sa sagesse victorieuse
N'admet ni désespoir, ni peur.
Qu'au sombre Empire du Tartare,
L'implacable Alecton prépare
Les châtimens de nos forfaits,
L'horreur des tourmens & des flammes,
Contre le repos de nos ames,
Ne fera qu'émousser ses traits.



PIECES

Envoyées par le PRINCE ROYAL *à M.* DE VOLTAIRE.

ÉPITRE

A MONSIEUR DU HAN.

8 Octobre 1737.

DE mes plus jeunes ans fidèle conducteur,
Cher du Han, qui sçais joindre au sçavoir d'un Docteur
L'aisance, la gaité, les graces & la joye;
Qui de la Calomnie enfin devins la proye,
Lorsque ses noirs serpens répandant leurs venins,
Sembloient se déchaîner contre tous les humains;
Dans les bras de l'erreur, ma timide innocence
Dormoit d'un profond somme au sein de l'ignorance;
Quand Minerve avec toi, le flambeau dans la main,
De l'immortalité m'enseigna le chemin:
De loin tu me montras le Temple de la gloire,
De tous les vrais Héros l'on y trouve l'histoire,
L'auguste Vérité, chaste fille des Cieux,
Et sa sœur l'Equité président dans ces lieux:
Là, tant de coucurrens, les fléaux de la Terre,
Sont tristement chassés par un Juge sévère,

Et quiconque prétend y vouloir demeurer,
Doit être vertueux pour y pouvoir entrer.
Là, tous les hommes faits d'une semblable pâte,
Y sont tous confondus; Aristide & Socrate,
Tite, Auguste, Trajan, Antonin, Julien,
Virgile, Horace, Homère, Ovide & Lucien:
Ils y jouissent tous d'une semblable gloire,
Et l'immortalité conserve leur mémoire;
Au regard des humains ils paroissent des Dieux,
Ils sont nourris d'encens ne fumant que pour eux;
Des belles actions, c'est-là la récompense.
Que leurs faits sur ta vie ayent de l'influence,
Me disoit la Déesse, & que cet éguillon
Te rende infatigable au culte d'Apollon;
Mentor te conduira par des routes divines,
Il te fera cueillir des roses sans épines;
Il choisira toujours de faciles sentiers,
Phœbus lui prêtera ses rapides coursiers:
Tes études seront ton charme en ta jeunesse,
Tes consolations en ta froide vieillesse.
Chez toi dans le silence, ou bien chez ton voisin,
Dans la paix, à la guerre, en repos, en chemin,
Elles feront par-tout le bonheur de ta vie,
Et laisseront leurs traits dans ton ame ravie.
Ah! si toujours docile à tes doctes leçons,
J'avois pu me tirer de mes distractions:
Mais ce monstre, rival d'une sage entreprise,
Pour la faire échouer sans cesse se déguise;
D'une voix de Syrène, & d'un ton imposteur,
Il nous remplit l'esprit d'un mensonge flatteur;

Et quand, ſans le ſçavoir, ſon appas nous entraîne,
Tous nos ſoins ſont perdus, & notre étude eſt vaine.
Ainſi, mon cher du Han, dans l'âge des plaiſirs,
J'étois le vil jouet d'impétueux deſirs.
Dans l'été de mes jours, devenu plus ſolide,
Minerve de mes pas devroit être le guide :
Mais, hélas! la ſageſſe eſt rarement le fruit
D'un concours accablant de tumulte & de bruit.
C'eſt pourquoi retiré dans l'ombre du ſilence,
Je cherche, quoique tard, la Vertu, la Science.
O toi, qui les connois, conduis-les ſur ces bords,
Pour les y conſerver nous ferons nos efforts,
Leur air majeſtueux, & leur ſimple parure,
Me ſemblent réunir & l'Art & la Nature:
Puiſſé-je dans ce Temple, aux regards des mortels,
Leur établir un culte, élever leurs autels,
Tandis qu'à la Vertu rendant un juſte hommage,
Je dois m'enviſager comme étant ton ouvrage!
Tels qu'on voit, dans les champs, des arbriſſeaux épars
Les branchages confus dépendre des haſards,
Et quand une main ſage a ſoin de leur culture,
Devenir des jardins la plus riche parure;
Ainſi ſur les eſprits, quand l'éducation
D'un ſoin laborieux cultive la raiſon,
Elle abolit en nous les images confuſes,
Et nous forme le goût au commerce des Muſes.
Je te dois plus enfin qu'à l'auteur de mes jours,
Il me donna la vie en ſes jeunes amours;
Mais celui qui m'inſtruit, dont la raiſon m'éclaire,
C'eſt-là mon nourricier, & c'eſt-là mon ſeul père.

PARALLELE

Des agrémens & de la liberté que je goûte ici dans ma retraite, avec la vie pleine de troubles & d'agitations que mènent les Courtisans.

30 Octobre 1737.

Dans la retraite volontaire,
Où, par un généreux effort,
Je vis, en contemplant le ſort
De ceux que berce leur chimère;
Et qui, remplis de leurs erreurs,
Eſclaves des Dieux de la terre,
Adorent les vaines grandeurs:
J'oſe profiter de la vie,
Sans craindre le venin caché,
Que la perfide Calomnie,
De la faveur des Grands munie,
Sur mon innocence a lâché.
Le matin, quand je me réveille,
Je vois, dans la belle ſaiſon,
Phœbus brillant ſur l'horiſon,
Colorer le fruit de la treille:
Je vois la diligente abeille,
D'un parterre ſemé de fleurs,
Eclatant de mille couleurs,
Par une adreſſe ſans pareille,
Ravir les ſucs & les douceurs.

D'un bois touffu cherchant l'ombrage,
Je prends souvent un livre en main;
Ou bien sur les bords du rivage,
J'orne mon esprit du butin
De quelque Auteur Grec ou Latin:
Je lis Horace ou bien Catulle,
Tantôt l'aimable Lucien,
D'Hortensius le noble Emule,
Ou les Césars de Julien:
Le grand, le sublime Voltaire,
Toujours dissipe mon ennui;
Heureux Virgile, heureux Homère,
De n'être pas nés après lui!
Je dîne, une table frugale
Sous l'ombrage frais d'un berceau,
Où le divin *Joyard* régale,
Me donne un appétit nouveau.
Ce lieu que le pampre couronne
Des riches présens de Pomone,
Est moins somptueux, mais plus beau
Que le plus superbe Château;
Et l'éclat dont brille le Trône,
N'est rien auprès d'un beau ruisseau.
D'amis une troupe choisie,
Tous détestant l'hypocrisie,
Tous nés pour la société,
Pour le plaisir, pour la gaité,
Y composent ma compagnie.
Nous parlons de Philosophie,
Des charmes de la Vérité,

De Newton, de l'Aſtronomie,
De Peinture, de Poëſie,
D'Hiſtoire & de l'Antiquité,
Des heureux talens, du génie,
De la Grèce & de l'Italie;
D'Amours, de Vers, de Volupté;
Et plein d'une douce folie,
Qui diſſipe la gravité,
Et qui fait fuir l'auſtérité,
Sa langue, que le vin délie,
Quoique vive, toujours polie,
Nous prodigue avec liberté
Le feu d'une aimable ſaillie;
Et dans ce ſéjour écarté,
Libre de l'importunité
D'un ſot, d'un fat, d'un paraſite,
Je vois ſe mêler à ma ſuite
La tendre & ſincère Amitié.
Jamais dans notre ſanctuaire
N'entre un viſage étudié;
Loin qu'il faille ſe contrefaire,
Chacun peut être ce qu'il eſt,
Sans craindre qu'une main légère
Trace de lui de faux portraits:
Il eſt permis chez nous d'écrire;
Mais pour punir les traits mordants,
De la bouche de la Satyre,
Nous avons arraché les dents.
Le ſoir, Euterpe & Polhymnie,
Uniſſant leurs tons enchanteurs,

De la plus divine harmonie
Nous font savourer les douceurs;
Pleins du chant d'un moderne Orphée,
Qui fait retentir nos échos,
Le Sommeil, versant ses pavots,
Nous livre au pouvoir de Morphée.
C'est ainsi que dans le repos,
Fournissant toujours ma carrière,
J'attends avec une ame fière
Le coup de ciseau d'Atropos:
Malheur à l'esclave imbécille,
Qui ne sçauroit quitter la Ville,
Qu'une chaîne attache à la Cour,
Ou par devoir ou par amour!
Il éprouve que la Fortune,
Aussi changeante que la Lune,
Elève, abaisse en peu de tems
Ses Favoris, ses Courtisans:
Il est souvent le sacrifice
D'un soupçon léger, d'un caprice;
Son ennemi, toujours actif,
L'accable par son artifice,
Et de son bonheur fugitif
Dresse un trophée à sa malice;
Et si, par un rare bonheur,
Il ne succombe sous la brigue,
Bientôt l'ambitieuse Erreur
Le remplissant de sa fureur,
Par le dédale de l'Intrigue
L'égare & creuse son malheur.

Des

Des Cours le mal épidémique,
L'Intérêt vil, la Politique,
Le forcent ſouvent à demi,
De renoncer à tout ami;
Et leur morale ſophiſtique
Le fait ramper, lâche & ſoumis,
Aux pieds de ſes fiers ennemis:
Toujours rempli d'inquiétude,
Ombrageux au moindre danger,
Il fait ſa principale étude
De s'aggrandir, de ſe venger;
L'humble Reſpect, la Bienſéance,
Voilà ſes Dieux; il ſuit leurs loix:
L'Ennui qui bâille, & la Prudence
Peſant les mots à la balance,
L'accompagnent auprès des Rois.
Ah! malheureux, apprends à vivre.
Juſques à quand veux-tu languir?
Toute la grandeur qui t'enyvre,
Ne peut t'empêcher de mourir.
Oui, de nos jours le court eſpace
S'écoule trop rapidement;
Et quand ce tems, ce ſeul tems paſſe,
On le regrette vainement.
Cherchons les Plaiſirs qui folâtrent,
Les Ris, les Jeux, le tendre Amour,
Laiſſons-là ces Dieux qu'idolâtrent,
L'Orgueil, l'Ambition, la Cour.
Jamais, pour les avoir propices,
Je ne leur fis de ſacrifices.

O vous ! Dieu de la Volupté !
Vous, ma ſeule Divinité !
Venez couronner ma conſtance ;
Et que, pour comble de plaiſirs,
L'illuſion & l'eſpérance,
Même au ſein de la jouiſſance,
M'enflamment de nouveaux deſirs.



A MONSIEUR PESNE, PEINTRE.

8 Novembre 1737.

Quel ſpectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Oui, Peſne, ton pinceau te place au rang des Dieux.
Tout reſpire, tout vit, tout plaît en ta peinture,
Ton ſçavoir étonnant ſurpaſſe la Nature,
Et du fond du Tableau, tes ombres font ſortir
L'objet que de clarté ta main ſçut revêtir.
Tel eſt l'effet de l'Art, tels en ſont les preſtiges;
Tes Deſſeins, tes Portraits ſont autant de prodiges :
Quand d'un vaillant Héros, des Peuples eſtimé *,
Tu nous traces les traits, & les yeux animés,
On le voit plein de feu, tel qu'entouré de gloire,
Jadis dans les combats il fixoit la victoire.
Quand de la jeune Iris, brillante de ſanté **,
Tu nous montres l'image & la rare beauté,
Je ſens pour tes couleurs, tout ce qu'en mon jeune âge,
Des graces, des beautés, inſpire l'aſſemblage.
Mais ton pinceau s'élève, ainſi que ton ſujet,
Ton ouvrage eſt rempli des beautés de l'objet;
Et pour exprimer l'air de notre auguſte Reine,
Certe, il ne falloit pas être au deſſous de Peſne.
Son port vraiment royal, ſon front majeſtueux,
Sa bonté, ſa douceur, ſon air affectueux,

* Le Prince D'ANHALT.
** Mademoiſelle DE VALMOD.

Tout eſt repréſenté dans ce portrait ſublime;
Juſqu'à cette vertu qui fait frémir le crime,
Qui pardonne au coupable, &, d'un ſoin généreux,
Vient eſſuyer les pleurs des yeux des malheureux.
Je crois voir devant moi cette main bienfaiſante,
Qui repand en tout lieu ſes graces, quoiqu'abſente.
Plein d'admiration pour ce divin aſpect,
Je ſens mon cœur ému, pénetré de reſpect;
De mes yeux attendris je ſens couler des larmes:
Quoi! de ſimples couleurs ont-elles tant de charmes,
Que par l'illuſion de ton Art ſi vanté,
D'un regard paſſager l'eſprit ſoit enchanté?
Peſne, ſi la vertu, chère juſqu'en peinture,
De tes portraits fameux ne faiſoit la parure,
De ton original maudiſſant les défauts,
Je louerois froidement tes grands coups de pinceaux.
C'eſt dans les beaux ſujets que ton crayon excelle,
Pour peindre un Alexandre, il faut être un Apelle.
Qu'un Statuaire habile ait épuiſé ſon Art,
Pour immortaliſer l'image d'un Céſar,
Tibère à peine expire, on vient briſer ſon buſte;
L'Amour & la Vertu gardent celui d'Auguſte:
Ainſi de ces morceaux, l'art exquis, la beauté,
Hors des bons Empereurs, n'étoit point reſpecté:
Ainſi dans leurs fureurs, pleins du fiel des Ecoles,
Les Chrétiens triomphans abbattoient les idoles,
Et ſans avoir égard au nom de Phydias,
Tout buſte fut détruit qui s'offroit ſous leurs pas;
Et de l'Antiquité les plus fameux ouvrages
Périrent pour jamais dans ces affreux ravages.

C'eſt du choix du ſujet que dépend ton ſuccès,
Non pas qu'à tes talens je faſſe le procès,
Qu'agité des accès de quelque vapeur noire,
Je veuille de ton Art diminuer la gloire.
Mais *Lancrey* qui peignoit les horreurs de l'Enfer,
Penſes-tu que chez moi ſon goût ſeroit ſouffert ?
Que du ſombre Tartate entr'ouvrant les abîmes,
Je viſſe avec plaiſir tous les tourmens des crimes?
Oui, des Caligula, oui, des monſtres affreux,
Peuvent trouver plaiſir aux cris des malheureux.
Toi, qui reçus du Ciel les graces en partage,
D'un plaiſir ſéducteur ſuis la riante image;
Et que du ſpectateur le regard attaché,
En voyant tes tableaux, ſente un plaiſir caché.
C'eſt par de tels ſujets, que plaiſent tes ouvrages;
Et non pas ſur l'autel, où leur rend des hommages
Le faux zèle aveuglé, la ſuperſtition.
Ton Art, je le confeſſe, eſt digne qu'on le loue;
Mais pour l'adorer, non : mon cœur le déſavoue.
Abandonne tes Saints entourés de rayons;
Sur des ſujets brillans exerce tes crayons;
Peins-nous d'Amaryllis les graces ingénues,
Les Nymphes des forêts, les Graces demi-nues;
Et ſouviens-toi toujours que c'eſt au ſeul Amour,
Que ton Art ſi charmant doit ſon être & le jour.



A MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

26 Novembre 1737.

Dis-nous, divin Voltaire, où ton esprit sublime
Apprit à renfermer le bon sens dans la rime?
Quel trésor te fournit ces mots harmonieux,
Dont le concours heureux de sons mélodieux,
Enchantant les esprits, & châtouillant l'oreille,
Par un plaisir nouveau sans cesse nous réveille?
Daigne enseigner cet Art, qui, charmant tes Lecteurs,
Sous tes heureuses mains fait éclore des fleurs;
Fais connoître ce Dieu qui répand sur tes traces
Le feu, le tour brillant, la noblesse, les graces,
Et qui, malgré le joug où la règle asservit,
Te fait trouver des Vers, dont la beauté ravit.
Ah! que si tu sçavois les peines qu'on endure,
Lorsqu'on rime en dépit des dons de la Nature;
Par quels chemins nouveaux, par quels circuits divers,
On promène l'esprit pour trouver un bon Vers!
Si tu pouvois me voir, l'œil chagrin & l'air morne,
Méditer tristement un Vers foible que j'orne,
Et m'armer pour combattre en faveur du bon sens,
Contre les tours obscurs, contre les faux brillants:
Et lorsque sur le point de gagner la victoire,
La rime ou la raison m'en ravissent la gloire;
Quand tous ces ennemis, ligués & conjurés,
D'un appui contre moi se croyent assurés,

Que, du fond du Serrail, l'orgueilleuse Ignorance
Amène à leur secours la pesante Indolence;
Quand la distraction entraîne mes esprits,
Loin des bornes du sens qu'enferment mes écrits;
Quand d'un fantôme vain son adresse m'occupe,
Que de l'illusion mon travail est la dupe!
Alors sans balancer, sur un char lumineux,
Prompt à me secourir, tu m'ouvrirois les Cieux;
Non pas ces mêmes Cieux, où Paul, par un miracle,
Vit, à ce qu'il nous dit, je ne sçais quel spectacle;
Mais ce Ciel où Virgile honoroit Apollon,
Mais du Ciel où Henri plaça déjà ton nom *....
Quoi! tu ne réponds rien! ton œil fixe Emilie.
Qu'est-ce qui te surprend? Parle au moins, je t'en prie.
C'est de voir, diras-tu, qu'un homme sans besoin;
S'alambique l'esprit d'un inutile soin;
De son gré se rangeant au nombre des esclaves,
Et voulant se donner de cruelles entraves.
Oui: mais de mes raisons daigne être au moins instruit.
Ton Poëme immortel m'a le premier séduit:
Tes Vers mélodieux, tes Vers coulant sans peine,
M'ont trop fait présumer du succès de ma veine:
J'ai cru qu'il suffisoit d'admirer tes succès,
Que tes Vers d'Apollon valoient bien les accès,
Et qu'animé du feu que ton esprit m'inspire,
J'oserois affronter les traits de la Satyre:
J'ai cru que d'exprimer de nobles sentimens,
N'étoit point en effet mal employer son tems,

* LA HENRIADE.

Et de l'Antiquité l'illustre témoignage
Transmet le goût des Vers avec soi d'âge en âge.
Des Peuples policés cet art fut révéré;
De vingt siècles entiers Homère est admiré;
Lucain, qui de César a chanté la victoire,
Triomphe à ses côtés, & partage sa gloire.
Au sortir des combats, le Peuple d'Israël,
Par des Hymnes sacrés célebroit l'Eternel,
Et des Prêtres Payens les Oracles antiques
N'expliquoient l'avenir qu'en termes poëtiques;
Et les Vers estimés, honorés en tous lieux,
Etoient pour les Sçavans, les Sages & les Dieux.

Tel est de cet appas la trop flatteuse amorce :
Il a sur ma raison une invincible force;
Entraîné malgré moi, son ascendant fatal
Me fait souffrir le poids d'un pouvoir sans égal:
Heureux! si je sçavois habiller ma pensée,
Et travestir la Prose en strophe cadencée.
Heureux! si je pouvois, par de nouveaux efforts,
D'un doux luth à ma voix allier les accords;
Et si, pour l'Epopée entonnant la trompette,
Des plus nobles lauriers je couronnois ma tête.
Si j'avois ton pinceau, si j'avois tes couleurs,
Mes portraits peu finis seroient ornés de fleurs,
De diverses beautés j'égaîrois mes peintures;
Tout seroit animé d'images, de figures.
On me verroit bientôt prendre un rapide essor,
Et m'élever aux Cieux saisi d'un doux transport,
M'assurant du soutien de tes sublimes aîles,
Abandonner la terre aux foibles hirondelles.

Tel

Tel traversant les airs & s'élevant aux Cieux,
L'aigle porte au Soleil son vol audacieux :
Il soutient ses aiglons sur ses ailes agiles,
Les instruit à mouvoir leurs ailerons débiles ;
De même, en m'élevant sur le mont des neuf Sœurs,
Inspire à mes esprits tes divines fureurs,
Et que l'expression s'alliant à la rime,
Avec l'invention me conduise au sublime ;
Que les mots, en leur lieu tous prompts à se placer,
Sans se faire chercher, soient prêts à s'arranger.
O toi, qui de Henri célebra les conquêtes ;
Qui voit à t'inspirer les Muses toujours prêtes,
Et qui de l'art de Vers habile à te servir,
Autant qu'il t'ennoblit, sçut autant l'ennoblir,
Viens m'animer du feu de ton puissant génie,
Viens pour armer ma main de ta plume polie ;
Et daigne m'enseigner par quel heureux effort,
Tout métal en tes mains se convertit en or :
Et tandis qu'au vrai beau ton Apollon me guide,
Ton jugement exquis me servira d'égide.
Rempli du feu divin de ton esprit fécond,
Je mets tout mon espoir en ton sçavoir profond ;
Et tentant avec toi les vents & les orages,
J'oppose aux flots émus Voltaire & ses Ouvrages.



A LA
REINE MERE DE PRUSSE.

D'une agréable solitude,
Que nous consacrons à l'étude,
Au culte de la Vérité,
Où nous fuyons la multitude,
Les Courtisans, la fausseté.

Des vieux tems la simplicité
Revient chez nous en habitude,
Et l'auguste sincerité;
Dans nos discours l'exactitude
Règne en toute sa pureté.
Jamais d'une main frauduleuse
Aux Dieux nous n'offrons de l'encens;
Une ame grande & généreuse
N'encense point les plus puissans:
C'est la vertu qui nous entraîne,
Et pour elle notre Hippocrène
Nous inspire des sentimens.
En vain un Empereur à Rome,
Moins encor furieux que vain,
Voulut persuader Lucain
De le chanter comme un grand homme,
D'en imposer à l'Univers;
Et d'une lâche flatterie,
Profanant la Muse fleurie,
Souiller la gloire de ses Vers,

O liberté, trop chère idole,
Nous apprenons, dans ton école,
A ne point démentir nos cœurs;
L'éclat, l'appareil des grandeurs,
Ni la force ne m'effarouche;
Et mon cœur parle par ma bouche,
Sans que de frivoles erreurs
Ayent pû corrompre mes mœurs.
Au fein de Palais magnifiques,
Sous ces vaftes lambris dorés,
Entourés de flatteurs iniques,
Les Grands, les Rois font adorés.
Sous nos toits fimples & ruftiques,
Tous les vices font abhorrés:
Nos vœux, nos fouhaits, nos hommages,
De la vertu font les ouvrages,
C'eft elle que nous révérons;
Et le Dieu que nous implorons,
Du crime ennemi redoutable,
Sourd à notre voix lamentable,
Puniroit nos illufions,
Si pour le vice puniffable,
Sans ceffe nous l'importunions.
O Reine, que mon cœur révère,
Femme héroïque, & tendre mère,
Ta bonté, toutes tes vertus;
Les foibles par toi défendus;
Ta grande ame compatiffante,
Et fecourable, & bienfaifante;
Ta douceur & ta fermeté,

Et cette magnanimité,
Qui te fais pardonner l'offense;
Ta justice & ton équité,
Ces limites de ta puissance;
Tes vertus dont l'éclat divin
A les imiter nous invite,
Et qui font, lorsqu'on les médite,
Mieux présumer du genre humain;
Ce sont elles qui du silence,
Auquel je m'étois condamné,
Ayant rompu la violence,
A te chanter m'ont destiné.
  Veuille le Ciel que ta carrière,
Brillante & couverte de fleurs,
N'offre jamais à ta paupière
Que des jours remplis de douceurs;
Que la trame trop peu durable
De jours si beaux, si précieux,
Par Atropos inexorable
Jamais ne soit tranchée en deux.
  Plutôt tranchez mes destinées,
Dieu du Styx, Dieu de l'Achéron;
Nouez-les au fil des années,
Dont vos mains lui feront le don.
Heureuse, mille fois heureuse
L'ame bien née & généreuse,
Qui, dans les ombres du trépas,
Pousse & précipite ses pas,
Pour conserver les jours insignes
Des Héros, de nos vœux seuls dignes;

Et qui méritent nos amours !
  Plus noble, & plus digne d'envie
Eſt l'homme qui donne ſes jours,
Afin de conſerver le cours
De ceux des auteurs de ſa vie.



SUR L'HONNEUR ET L'AMOUR DE LA VRAYE GLOIRE.

QUEL ſentiment remplit mon ame?
Quelle eſt cette divine ardeur?
De la Gloire une vive flamme
M'ennoblit l'eſprit & le cœur:
Fille des Vertus, chaſte Gloire,
Toujours préſente à ma mémoire,
O ma ſeule Divinité!
Gloire ſi préférable au Trône,
C'eſt vous dont le laurier couronne
La valeur & la probité.

QU'EN vain ce fameux incendiaire,
Armé d'un flambeau deſtructeur,
Dans un Temple & ſon ſanctuaire
Porte les flammes & l'horreur.
Aux faſtes ſacrés de la Gloire,
On voit rayés de la mémoire
Un Eroſtrate, une Laïs;
Laïs, de qui l'ame orgueilleuſe,
Impure, mais ambitieuſe,
Sacrifia Perſépolis.

GLOIRE, de qui l'encens ſublime
Ne fume point pour les forfaits,
Ni l'injuſtice, ni le crime

Ne participe à tes bienfaits.
Non, ce n'eſt point pour un Tibère,
Monſtre affreux vomi de la Terre,
Que ta main prépare des prix ;
Il faut, pour gagner ton ſuffrage,
De la Vertu porter l'image :
Il faut des lauriers non flétris.

Ne prétendez point mes hommages,
Vous, moins Héros qu'uſurpateurs ;
Vous, dont les fureurs, les ravages
Du trépas ſement les horreurs :
L'Orgueil, l'Ambition, la Haine,
L'Erreur, la Vengeance inhumaine
De vos ames forment les traits ;
Apprenez, fléaux de la Terre,
Que l'olivier, que je révère,
Eſt préférable à vos cyprès.

Que l'Intérêt, père du crime,
Sous les faux appas du bonheur,
Dans une ame puſillanime
Fomente ſa noire vapeur :
Que cette idole mercenaire
Reçoive les vœux du Vulgaire,
De la brute ſtupidité ;
Et que la rampante baſſeſſe,
Servilement, en ſon yvreſſe,
Y trouve ſa félicité.

Jamais une ame vertueuſe
Ne trahit la Gloire & l'Honneur ;

Grande, ſublime & généreuſe,
Plutus, elle hait ta faveur :
Elle eſt fidelle, incorruptible,
A l'infamie inacceſſible,
Les Vices n'oſent l'approcher ;
Tel que dans la mer écumante
Paroît la maſſe menaçante
D'un impraticable rocher.

Nos vertus produiſent la Gloire,
La Gloire produit nos vertus.
Elle couronne la Victoire,
Elle déchaîne les vaincus :
La Gloire eſt l'ame de ce Monde ;
Elle rend la vertu féconde,
Elle forme les vrais Céſars.
Sortez des voûtes ténebreuſes,
Répondez, Ames généreuſes,
Qui vous fit braver les haſards ?

Déja je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenſeurs,
Leurs troupes en Héros fertiles
Préférables à leurs vainqueurs ;
Leur valeur intrépide impoſe,
Au nombre leur courage oppoſe
L'inébranlable fermeté ;
Et lorſque le fer les abîme,
La Gloire paroît, les anime,
Leur montrant l'immortalité.

Généreux captif de Carthage,
Brave & malheureux Régulus,
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus;
O trait digne de la mémoire!
Plutôt que de trahir ta gloire,
Ton nom, ton honneur, tes fermens,
Pour le falut de ta patrie,
De la mort bravant la furie,
Tu fubis d'horribles tourmens.

Quel eft ce Héros? C'eft Eugène,
Ce fortuné triomphateur.
De la Victoire qu'il enchaîne,
La Sageffe eft le conducteur;
La Gloire habite en cet Alcide,
A fes exploits elle préfide,
Elle anime tous fes deffeins;
Et dans le choc, dans le carnage,
La Gloire, dont il eft l'ouvrage,
Place les lauriers en fes mains.

Enfans des Arts & du Génie,
Peuple de Dieux, vrais Apollons,
De Calliope & de Thalie
Les plus célèbres nourriçons;
Organes, qui fervez la Gloire,
Et qui gravez dans la mémoire
Les noms chéris de l'Univers;

C'eſt la Gloire, (parlez Homère,
Horace, Virgile, Voltaire,)
De qui la voix dicta vos Vers.

Tel, protégé par ſon étoile,
Le vaiſſeau ſur mer navigeant,
Déploye, & voit enfler ſa voile,
Par le ſecours d'un heureux vent:
De ſa caverne épouvantable,
Eole, au trajet favorable,
De ſes agents hâte l'effort;
Et le vaiſſeau, le vent en poupe,
Fend les eaux, & porte ſa troupe
A l'aſyle qu'offre le port.

Tel, l'homme qui ſent l'influence
De l'honneur & des ſentimens,
Eſt entraîné par la puiſſance
Que la Gloire prend ſur ſes ſens;
Il fuit, par un effort ſublime,
Les bords habités par le crime:
La Vertu lui ſert de compas,
La Gloire lui ſert de bouſſole,
Et lorſque ſon ame s'envole,
Son nom triomphe du trépas.

L'honneur fit naître l'héroïſme,
Et l'Erreur, la Religion.
Voyez la fleur du Stoïciſme,
Caton, l'admirable Caton!
Comparez ſon cœur intrépide
Au cœur pénitent & timide

De Céfar excommunié;
L'un, plein d'honneur, trancha fa vie,
L'autre, pour comble d'infamie,
Sert au Pape de marche-pié.

Que tout tombe, que tout périffe,
La Gloire ne périt jamais;
Que la Calomnie & le Vice
Sur elle décochent leurs traits;
De l'Envie une fombre nue
La cache un moment à la vue,
Sous le voile obfcur de la nuit;
Mais en vain la Gloire outragée,
Et par la Vérité vengée,
Perce le nuage & reluit.

Tombeaux, fuperbes Maufolées,
Monuments par l'orgueil produits;
Travaux immenfes, Collifées,
Le Tems cruel vous a détruits,
Ni le marbre le plus durable,
Ni le ciment impénétrable,
Ne peuvent réfifter au Tems.
Tout tombe fous fa main profane,
Comme on voit l'herbe qui fe fane,
Par le fouffle infecté des vents.

O Gloire, à qui je facrifie
L'éclat trompeur des paffions :
Gloire, à qui j'ai voué ma vie,

Motrice de mes actions;
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Conserveras une étincelle
De l'être qui réside en moi;
Que ton flambleau puissant m'éclaire:
O Gloire, que mon cœur revère,
Je veux vivre & mourir pour toi.



ÉPITRE
SUR LE PRINTEMS.

ENFIN les Aquilons, lassés de leurs fureurs,
Fuyent tout essoufflés devant le Dieu des Fleurs;
Et le froid grelottant, les glaçons & la neige,
Du pesant Dieu d'Hyver redoutable cortège,
De nos fertiles champs, par leurs mains désolés,
Chez le Lapon barbare enfin sont envolés.
L'astre brillant du jour, ce feu qui nous éclaire,
Déjà répand sur nous des torrens de lumière;
Et dans le vaste cours de ses longs mouvemens,
La terre gravitant, & roulant sur ses flancs,
Approchant du Soleil, en sa carrière immense,
De Phébus éclatant déjà sent l'influence;
C'est lui qui vivifie, & répand ses vertus
Dessus les végétaux, par l'Hyver morfondus;
De ses vives couleurs les objets se colorent,
Les bois, les prés, les fleurs, les Belles s'en décorent;
De diverses beautés ses rayons sont le fard,
En vain *Pesne* sans eux cultiveroit son Art.
Sans leurs secours puissans, l'abondante Nature
Perdroit l'éclat trompeur de sa riche parure,
Et l'homme appesanti par le froid destructeur,
Moins sain, moins agissant, auroit moins de vigueur.
Cet Astre étincelant, dont son ame est ravie,
Cet Astre bienfaisant le rappelle à la vie;

Sous un Ciel épuré, sa féconde chaleur
Nous excite à l'amour, au travail, à l'honneur.
Les compactes glaçons engourdissant les fleuves,
Du Soleil radieux ressentent les épreuves;
L'eau redevient fluide, & reprenant son cours,
Au Navigeur hardi présente ses secours.
Du sommet sourcilleux des montagnes chenues,
Tombe, en rebondissant, l'eau des neiges fondues;
Elle écume & mugit, &, d'un cours orageux,
S'enfuit, en serpentant, par des vallons fangeux;
Mille petits ruisseaux se mêlant à sa course,
Par leurs tributs grossis, d'un fleuve enflent la source:
Comme un torrent rapide, on voit couler leurs eaux
Vers le vaste Océan, qui les perd dans ses flots.
Déjà le trafiquant, plein du gain qu'il espère,
Charge de ses bateaux le cours de la rivière,
La rame, en un moment, fait voler loin de l'œil
Un bateau téméraire, ouvrage de l'orgueil.
Il lève les tributs, que paye à la patrie,
Le besoin que l'ignare a de notre industrie,
Et le voisin, puni de sa stupidité,
Récompense nos Arts & notre habileté.
Là, d'autres dans nos ports, où règne l'abondance,
Cherchent le superflu qu'offre notre opulence;
Tandis qu'en sa sueur, avec ses socs tranchants,
Fertilisant la terre & cultivant les champs,
Pressant ses bœufs tardifs, d'une main assidue,
A tracer les sillons que forme la charrue,
Et semant les trésors que mûrit le lion,
Le Laboureur actif prépare la moisson;

Tandis que le Berger ſort de la bergerie,
Son troupeau bondiſſant qu'il mène à la prairie;
Et que le Jardinier, plantant des arbriſſeaux,
Greffe, inocule, taille, émonde leurs rameaux:
Que la liqueur des ſucs, dans les arbres paſſée,
Circule en cent canaux par la chaleur preſſée,
Et qu'au bout des rameaux, en forme de bourgeons,
De rendres fleurs, de fruits, elle annonce les dons:
Qu'aux parterres ſemés de narciſſes, de roſes,
On reſpire un parfum de fleurs fraîches écloſes;
Que tout renaît enfin dans l'air & ſous les Cieux,
La guêpe bourdonnante, & le ver tortueux,
Et que tout, acquérant une vertu nouvelle,
L'intrépide guerrier ſent augmenter ſon zèle.
Raſſemblés en un lieu, ſous leurs drapeaux vainqueurs,
Nos ſoldats courageux, mépriſant les chaleurs,
Déteſtant des hyvers les langueurs léthargiques,
Ne rrouvent de plaiſir qu'en des jeux héroïques.
 Voyez aux champs de Mars nos braves bataillons,
Avec ordre rangés, couvrir rous les ſillons;
L'auſtérité forma leur auguſte ſilence,
Et Mars leur inſpira la prompre obéiſſance.
On voir cenr mille bras, d'un mouvemenr égal,
Agiſſanrs à reſſorr, & mus pat un ſignal;
Maniant avec art leurs armes meurtrières,
Formidables aux uns, aux autres ſalutaires,
Fermes, puiſſants appuis des ſincères amis,
Mais foudres pour punir tous nos fiers ennemis.
Ornemens de la paix, utiles à la guerre,
Toujours fatals ſoutiens d'une illuſtre colère;

Et de ses instrumens, forgés dans les Enfers,
Ils font sortir la foudre éclatante en éclairs.
A peine les Zéphirs, déchaînés par leur maître,
Dissipent dans les airs les vapeurs du salpêtre,
Que le Soldat actif, agile & diligent,
A rechargé son arme, & décharge à l'instant.
A ce vacarme affreux, à ces vives images,
Emblême de la guerre & du bruit des orages,
La tendre Philomèle, en ce bruyant séjour,
Le cœur plein de frayeur, va cacher son amour :
Là, dans un bois obscur choisissant sa retraite,
Elle apprend aux passans sa passion secrette.
Son chant mélodieux fait retentir les bois,
Les oiseaux gazouillans répondent à sa voix.
Tout respire l'Amour, la Nature naissante
Fournit, d'un sein fécond, sa vertu produisante.
Ce Roi de l'Univers, l'Amour ce foible enfant,
De tout Être vivant est vainqueur triomphant.
Les poissons, les oiseaux, & l'air doux qu'on respire,
Tout invite à l'Amour, tout subit son empire ;
L'homme, ce vain mortel, fier de sa liberté,
Sous le joug de Vénus par l'Amour est dompté.
Comme on voit, d'un monceau de cendres amorties,
Sortir d'un feu caché les brillantes parties,
Le vent qui les attise, allumer de nouveau
D'un triste embrasement le funeste flambeau :
Ainsi rajeunissant, d'une force nouvelle,
De l'amour dans son cœur portant une étincelle,
L'homme, plus vigoureux dans la belle saison,
Sent son cœur enflammé rebelle à la raison.

O toi, fidele Amant de l'inconſtante Flore;
Jeune, aimable Printems, Printems qui fait éclore
Dans les prés négligés, & dans le champ orné,
Les fleurs, de qui l'éclat n'eſt que momentané;
Conſerve, ſur nos bords, ta jeuneſſe éternelle:
Que du Lion brûlant l'ardeur ſurnaturelle,
Enjambant ſur tes droits à pas précipités,
De tes plus beaux préſents reſpecte les beautés.
Le Printems de notre âge eſt la frêle Jeuneſſe,
Le tems, en un coup d'œil, amène la Vieilleſſe;
Et quand de notre front l'air joyeux & ſerein
Eſt rayé par ſes traits, gravé par ſon burin;
Quand le grand jour pourſuit notre naiſſante aurore,
Que l'eſprit pétillant par l'âge s'évapore,
Que l'Automne détruit l'ouvrage de l'Eté,
L'Hyver vient à la ſuite avec l'Infirmité.
Les Souci dévorans, le Chagrin hypochondre,
Et la Caducité ſur nous viennent tous fondre.
O toi, charmant Printems, qui va de ces climats
Diſſiper les ennuis, les vents & les frimats;
Qui vas reſſuſciter la Nature féconde.
Du ſommeil de l'Hyver où languiſſoit le Monde,
Puiſſions-nous, comme vous, renaître tous les ans,
Pour ſavourer la joye & les plaiſirs naiſſans;
Et d'une paſſion maîtreſſe de notre ame,
Sentir par les Amours reproduire la flamme!
Et puiſqu'enfin le Sort nous a faits pour périr,
Que nos jours paſſagers s'écoulent ſans vieillir!



A CÉSARION.

J'ai vu ce séjour turbulent,
Où la bassesse se prodigue,
Où règnent la Fraude & la Brigue,
A l'abri du Trône éclatant;
Où l'artificieuse Intrigue,
Par mille détours serpentant,
Opprime & pille l'innocent;
Où tout un Peuple d'hypocrites
A renié la Vérité;
Où l'arrogante Impunité
Triomphe des vertus proscrites,
Qui brilloient dans l'Antiquité.

D'un Maître adorant les caprices,
On admire jusqu'à ses vices,
On tremble à ses décisions;
Et vous voyez ses visions,
De Favoris canonisées,
Du Sage en tout tems méprisées,
Propager leurs impressions.
Là, jamais la simple Nature
Ne fit éclater sa parure;
Tout est astuce, tout est fard;
On compose jusqu'au regard:
Le Ris badin, le Ris volage
Fuit soigneusement ce rivage,

Cet aimable enfant indompté
Doit ses jours à la liberté ;
Mais les chaînes de l'esclavage
Sont le tombeau de la gaité.

D'HUMAINS quelle troupe frivole !
Au pied du Trône prosternés,
Sans cesse ils encensent l'idole,
Dont leurs trésors sont émanés :
La Trahison, la Perfidie,
Ces maudits essains de l'Envie,
Habitent ces lieux criminels ;
La satyrique Calomnie,
De la faveur des Grands munie,
Y persécute les Mortels.

EN vain pour y trouver un Sage,
Iroit-on, la lanterne en main,
Examinant chaque visage,
Pester contre le genre humain.
Comme une cire tendre & molle,
L'homme suit les impressions
Que l'exemple d'une Cour folle
Enseigne, en sa maudite école,
A ses novices nourriçons.

UN ami franc, un cœur sincère
N'habite point cet hémisphère ;
L'avide & sordide Intérêt
Met les sentimens à l'enchère,

Et l'Amitié, qu'on honoroit,
N'eſt plus qu'un trafic mercénaire;
C'eſt un nœud qui n'attache guère,
Un phantôme qui diſparoît.

Le vent vous eſt-il favorable :
Tout s'empreſſe à vous entourer;
Et le Courtiſan ſerviable,
Pour vous d'un zèle inimitable,
Se laiſſeroit ſacrifier :
Mais la faveur eſt peu durable;
Une tempête épouvantable
De loin ſemble vous menacer.
L'ami de Cour craint la bouraſque,
Il vous trahit & ſe démaſque;
Et d'un rire Sardonien,
La cauſtique & fauſſe Malice,
En vous pouſſant au précipice,
Mépriſe encor votre deſtin.

La folle Superſtition
Confond, ſans diſtinction,
L'œil éclairé du Philoſophe,
Qui ſonde avec précaution
Les écueils de l'Illuſion,
De la Vérité limitrophe;
Avec l'audacieuſe erreur.
De ces Elèves du Sophiſme,
Qui fait germer un Athéiſme
Moins né de l'eſprit que du cœur.

La ferme, la bonne Morale,
Les devoirs de l'humanité,
Et l'incorruptible Equité,
Qui marche d'une allure égale,
Où la guide la Vérité;
Les Loix de Saturne & de Rhée
Ne regnèrent point dans ces lieux,
Et n'ont pas eu plus de durée,
Que le siècle de nos ayeux.
Cher ami, de cette contrée
J'ai fui les vents contagieux;
J'ai fui les plaisirs ennuyeux,
Que l'on vante par complaisance,
Et qu'on goûte par bienséance.

J'ai l'esprit, libre des liens
Dont la Cour enchaînoit mes mains;
Des respects, de l'obéissance,
Et de tous ces hommages vains,
Que des Grands la magnificence
Se fait rendre par l'indigence.

Enfin échappé du Palais
Où l'esclavage de la gêne
Tenoit, de sa main inhumaine,
Ma liberté dans les filets;
Où la timide Prévoyance,
Et la circonspecte Prudence,
Craintive, & marchant à tâtons,

Retenoient mes plaisirs en bride,
Et par l'ennui seul de leurs noms
Rendoient mon plaisir insipide;
Je te puis, cher ami, sans peur,
Libre, & seul maître de moi-même,
Confier à quel point je t'aime;
Aux sentimens vifs de mon cœur,
Le tien servira d'interpréte.
Que sans fin cet écho répéte
Tous les charmes & la douceur
D'un commerce plein de candeur;
Mais au plaisir, lorsque j'y pense,
Succède bientôt la douleur.
D'un Démon jaloux du bonheur
Je sens la maligne influence:
Celui qui cause ton absence,
L'aggrave encor, par sa longueur.

Si ce Démon, plein de furie,
Calme son importune ardeur,
Aura-t-il la galanterie
De laisser à ton Protecteur,
A ton Séraphin tutelaire,
Le plaisir, la gloire & l'honneur,
De t'amener plein de vigueur
Trouver ton étoile polaire,
Et respirer la douce odeur
Des parfums de notre prairie?

Viens promptement, pour mon bonheur,
Revoir cette rive fleurie,

Ta vraye & ta ſeule patrie,
Où ſans toi, de la belle humeur
La ſource à jamais eſt tarie.
Le fer, attiré par l'aimant,
Sent une impulſion moins vive,
Qu'eſt le deſir impatient
D'une amitié tendre & craintive.
Mille maux menacent tes jours.
La Goutte lente & douloureuſe,
D'une main homicide, creuſe
Ta tombe, accélerant leur cours.

HÉLAS! faudroit-il que la vie,
Entre mes bras, te ſoit ravie?
Devrois-tu ſubir le trépas?
Non, ce n'eſt qu'aux ames communes
A croupir dans les infortunes;
Le Ciel doit veiller ſur tes pas.
Que du Deſtin l'ordre barbare
Nous envoye au ſombre Tartare;
Le ſort en eſt ainſi jetté.
Si des Dieux la rigueur extrême
Reſpecte la vertu ſuprême;
Si Caron connoît l'équité,
Tes jours cheris, tes jours que j'aime,
Dureront une Eternité.

MAIS non, ta courſe eſt meſurée:
Des momens prompts & paſſagers
Font le tiſſu de ſa durée;

Un inſtant peut les abréger.
Mets à profit l'inſtant qui paſſe.
Hélas ! celui qui le remplace,
Te laiſſe un eſpoir peu certain :
Qui ſçait ſi l'aube du matin,
Qui ſçait ſi la brillante aurore,
A tes yeux reluiſant encore,
Pour toi reparoîtra demain ?

Reviens goûter, dans ma retraite,
Les plaiſirs que ma main t'apprête ;
Reviens épancher dans mon ſein
L'ennui de ta douleur ſecrette,
Tu ſoulageras ton chagrin ;
Et dans les bras d'un ami tendre,
Ton cœur pourra, du moins attendre,
Que l'ingrat & cruel Amour,
Plus flexible, veuille t'entendre,
Et te témoigner du retour.



AU

AU MÉME.

24 Mai 1738.

PROLONGEONS les momens que le Ciel nous accorde,
Et dans les bras de la Gaité,
Que la tendresse & la concorde
Nous enyvrent de volupté.
Que dans son antre obscur frémisse la Discorde,
Crevant d'envie & de fureur,
De ne pouvoir verser l'horreur qu'elle distille
Sur les jours fortunés que la Parque nous file,
Et sur le front serein qu'offre une égale humeur.
Sans puiser chez Bacchus une joye insensée,
Et méchaniquement échauffer ma pensée,
Un seul ami présent suffit à mes desirs;
Lui seul peut combler mes plaisirs:
Ami, toi qu'en ces lieux l'amitié seule attire,
Hâte tes pas toujours trop lents,
Et pour mon cœur qui te désire,
Et pour nos plaisirs innocens:
Nous pourrons tout penser, & nous pourrons tout dire,
Joyeux, satisfaits & contents;
De la Liberté c'est l'empire.
L'auguste confiance, en unissant nos cœurs,
Au champ de l'Amitié nous fait cueillir des fleurs.
Sage & pure Amitié, sanctifiez ma Muse,
Je vous consacre mes écrits.
J'abandonne à jamais aux frivoles esprits

Le plaisir de chanter l'Amour qui les abuse.
O vous, qui renoncez à ses appas trompeurs,
Qui sevrez votre cœur de ses jeunes erreurs,
D'un moment passager, tissu d'or & de soye,
Où pour nous la faveur du Ciel
Se manifeste & se déploye,
Secondez la tranquille Joye.
Le Destin inégal, bienfaisant & cruel,
Réglant les jours de notre vie,
Voulut que rarement, par un bonheur réel,
Notre ame se sentît ravie;
Qu'un plaisir s'achetât au prix de mille maux,
Que fragiles jouets du vent de ses caprices,
Les humains agités, ainsi que les roseaux,
Trouvassent peu de jours propices.
C'est pour nous faire mieux connoître tout le prix
De ceux que le bonheur éclaire;
De nos ennuis passés l'effet est salutaire :
Du plaisir, des jeux & des ris,
On est plus vivement épris.
Pour moi, qui dès long-tems apprentif dans l'école
De la funeste Adversité,
Ai fléchi mille fois devant la grave Idole
De l'absurde Formalité;
Je t'attends, escorté des Graces,
De l'Enjoument, de la Gaîté,
Et de tous les Plaisirs qui naissent sur tes traces,
Et de ceux de la Liberté.
Que les momens de ces journées,
Qui rejoindront nos destinées,

S'écoulent moins rapidement,
Et qu'ils s'allongent prudemment
D'une durée égale à celle des années
Dont notre impatience aime à hâter le cours.
Mais reprenez vos droits, Parques inexorables,
Sur ces ſiècles affreux de douleurs effroyables,
Dont le nuage épais obſcurcit nos beaux jours.
Ce Printems que nous voyons naître,
Le père de ces tendres fleurs,
Eſt le dernier Printems peut-être,
Dont nous ſentirons les douceurs.
Peut-être ce matin, cette brillante aurore,
Qui parut à notre réveil,
Et ce Soleil brillant que nous voyons encore,
Sera notre dernier Soleil.
L'inſatiable Mort, ce ſpectre qui dévore,
Dans peu nous plongera dans l'éternel ſommeil.
Hâtons-nous de goûter les charmes de la vie,
Le tems qui fuit nous y convie:
Arbitres, tant que nous vivons,
De nos foibles plaiſirs & de nos actions.
Mais lorſque le Trépas, qui ſeme l'épouvante,
Nous aura moiſſonnés avec ſa faulx ſanglante.
Alors nous nous éclipſerons,
Ainſi que la vapeur de nos illuſions.
Alors notre ame appeſantie,
Par le Trépas anéantie,
N'aura plus de ſenſations:
Et ſi le reſte de notre être,
Après la mort, pouvoit connoître,

Vainement nous regretterions
De n'avoir pas sçu faire usage
D'un bien qui fut notre partage.
Toi, qui sçais réunir la sublime raison
A ce feu que l'on nomme Imagination,
Et qui du Dieu du Goût recueillis le suffrage;
O toi, dont l'esprit pétillant
Etinçelle plus qu'un brillant,
Maître dans l'art du badinage,
Prodigue, cher Césarion,
Ta vive conversation.
Eloigne des chagrins la troupe insupportable,
Eloigne des soucis le lugubre convoi.
Que ton front, ceint de fleurs d'un parfum agréable,
Relève encor ton air aimable;
Que dans cette soirée, entre Hermotène * & moi,
Le Dieu qu'à Naxos on adore
Te rende plus heureux encore,
Que ne l'est le plus puissant Roi.

* Cet ami du Prince; jeune homme dont il a parlé ci-devant, & dont le nom Tudesque auroit fait détonner le Vers.



LE PHILOSOPHE GUERRIER.

9 Mai 1738.

LOIN de ce séjour * solitaire,
Où, sous les auspices charmans
De l'Amitié tendre & sincère,
Triomphent tous les agrémens:
Où l'Empire des vrais Sçavans
Est joint à celui de Cythère;
Loin des lieux où l'Oisiveté
Par la Sagesse est exilée,
Où règne, avec la Liberté,
La Science, non boursoufflée
Par le vent de la Vanité;
Mon Destin obstiné me guide
Dans un séjour plus turbulent;
Le Dieu des Combats y préside,
Adoré d'un Peuple insolent:
Ce Dieu si fier, si violent,
Aime le bruit & les allarmes.
Là, sur un trophée éminent,
Entouré de casques & d'armes,
On voit son Trône tout-puissant:
Et Bellone qui le contemple,
Jettant un regard inhumain,
Fait fumer, sur l'autel du Temple,

* CIREY.

Ses ardentes foudres d'airain.
La Vigueur, la nerveuſe Force,
Le Courage, & l'Ambition,
Y ſuivent la flatteuſe amorce
D'une brillante illuſion :
A Mars ils ſervent de Miniſtres,
Ils ſont les Augures ſiniſtres,
Et ſouvent les exécuteurs
De nos fléaux, de nos malheurs.
Près d'eux on voit la noble Gloire,
Et l'invincible Point-d'honneur,
Avec les fers dont leur ardeur
Prétend enchaîner la Victoire.
Plus fier, mais rempli de valeur,
Impétueux, de noble race,
Un Courtiſan, nommé l'Audace,
S'y diſtingue par ſa hauteur.
L'infatigable Vigilance
Y veille, avec activité,
Sur l'ordre & ſur la ſûreté;
Et la barbare Violence,
Et la brute Férocité,
Sous l'air de l'Intrépidité,
En impoſent à l'Ignorance.
De cette Cour l'iniquité
Ne reſpire que la vengeance;
Elle revit dans les combats,
Le ſang ruiſſelle ſur ſes pas,
Et ſa compagne, la Licence,
Sourde aux cris de la Conſcience,

Sème les horreurs du trépas.
Vieux Vétéran, ſous les bannières
De ce Dieu rempli de fureur,
Des Mortels j'ai plaint les misères,
Et j'ai conſervé ma douceur,
Soutien d'un ordre néceſſaire,
Sans adopter l'abſurdité
D'un chagrin farouche & ſévère,
D'une auſtère rigidité.
Dans le tumulte de la guerre,
Fidele à mon Dieu tutelaire,
Au Dieu, père de l'Equité,
J'ai reſpecté l'Humanité.
J'ai même apprivoiſé les Muſes,
Au bruyant fracas des Guerriers:
Ces Filles chaſtes & récluſes
M'ont vu mille fois, à leurs pieds,
M'épuiſer en frais d'éloquence,
Pour captiver leur bienveillance.
Courtiſant Apollon & Mars,
Je ſuis l'un parmi les haſards:
Mais dès que l'on ſuſpend les armes,
Dès qu'on voit la fin des allarmes,
Seul arbitre de mes plaiſirs,
L'autre remplit tous mes loiſirs.
Troquant la Plume pour l'Epée,
Tantôt les Armes pour les Arts,
Bellone, aux champs de Mars campée,
Me rangea ſous ſes étendards.
Ma jeuneſſe d'abord frappée,

D'elle bientôt fut détrompée.
Le Pinde attira mes regards.
Enfin je tente la fortune,
Et chez la Blonde & chez la Brune;
Et j'abandonne à ſes erreurs
Le Peuple deſtiné pour être
Et l'artiſan de ſes malheurs,
Et l'outil dans la main d'un Maître,
Qui, rude & ſans compaſſion,
Sacrifie à l'ambition
Le ſang du Sujet miſérable,
Vil à ſes yeux & mépriſable.
Heureux, quand ſous l'ombrage frais,
Que prête l'olivier fertile,
Le Citoyen goûte la paix!
Heureux, quand d'un travail utile
Il préfère le ſoin tranquille
A la culture des cyprès;
Qu'il ſe prête, non à l'envie
D'arracher, ſans pitié, la vie,
Mais au plaiſir de la donner!
Quelle rage de ſe baigner
Dans le ſang de ſon propre frère!
Nous n'avons tous qu'un même père,
Et le Trépas, qui nous pourſuit,
De nos beaux jours creuſe la tombe.
L'homme eſt une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui ſe fane & tombe.
Mille chemins nous ſont ouverts,
Pour ſortir de cet Univers.

Mais la Nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au Monde.
Ah ! pourquoi dérober un bien,
Que jamais on ne sçauroit rendre?
Prolongeons plutôt au Prochain
Les momens qu'il pourroit prétendre
De la justice du Destin.
La Nature si prévoyante,
Industrieuse & bienfaisante,
Daigna fournir les animaux
D'armes pour dompter leurs égaux;
Le tigre, & le lion rapace,
Muni d'ongles, a de l'audace;
Et par leurs cornes les taureaux,
Bravent le Roi des Animaux.
Les Humains seuls, nés sans défense,
Devoient jouir de l'innocence:
Le Ciel vouloit tous les unir;
Mais la fureur de la Vengeance,
Suppléant à leur impuissance,
D'armes fut prompt à les munir.
Aussitôt leur maudite engeance
Sçut l'art d'amenuiser le fer;
Les frondes & les javelines,
En volant firent siffler l'air;
Et dans leurs guerres intestines,
La Mort, plus prompte qu'un éclair,
Punissoit leurs ames mutines;
Quand, pour comble, un monstre d'Enfer
Inventa la poudre & les mines,

Et fit perdre, par les forfaits,
Des jours confacrés à la Paix.
O Ciel ! quelle eft l'aveugle rage,
Qui les plonge dans ces excès ?
D'un même auteur ils font l'ouvrage.
Tous fe reffemblent de vifage ;
Tous fentent les mêmes befoins ;
Ils fe doivent les mêmes foins ;
Et la raifon fut leur partage :
Ah ! pourquoi n'en point faire ufage ?



A MONSIEUR JOURDAN,

EN LUI ENVOYANT UNE ÉCRITOIRE.

17 Mai 1738.

JOURDAN, tout bon Poëte & tout Peintre fameux,
Doit exceller furtout, par le rapport heureux
Des traits hardis, frappants, dont brille fon ouvrage,
Avec l'original dont il offre l'image.
Le Peintre fcrupuleux doit, dans tous fes portraits,
Imiter le maintien, le coloris, les traits,
Et les effets divers que produit la Nature.
Le Poëte, évitant des mots la vaine enflure,
De termes juftes, clairs facile à fe munir,
Doit poffeder furtout l'art de bien définir.
Il diftingue les mœurs, fçait qu'un tems n'eft pas l'autre,
Ne peindra point Caton difant fa *patenôtre*,
Ni les Saints en pourpoint, ni la Vierge en ponpons.
Partout la Mode change, ainfi que les Saifons;
Chaque âge différent porte fon caractère :
L'un eft vif & brillant, l'autre trifte & févère;
Et comme chacun d'eux a d'autres paffions,
Il faut, pour chacun d'eux, d'autres expreffions.
Que fuyant l'ignorance, ainfi que la pareffe,
Un Rimeur n'aille point, plein d'une folle yvreffe,
A la Fortune ôter fa roue & fon bandeau;
Peindre le Tems fans aîles, Atropos fans cifeau;
Confondre le nectar avec de l'antimoine;
Ou donner à la Mort le teint frais d'un Chanoine.

Juſte appréciateur d'un ornement ſéant,
Un Nain ne doit jamais lui paroître un Géant;
Un Zoïle, pour lui, n'eſt jamais un Voltaire;
Ni * * * ſurpris, un Condé qu'on revère.
Tout Poëte, tout Peintre, avec un ſoin égal,
Doit fuir ſurtout du faux l'aveuglement fatal.
Il obſerve toujours l'exacte bienſéance,
Qui place les objets ſelon leur convenance.
Qu'un Prince ſur le Trône ait le ſceptre à la main;
Que Céſar ſoit vêtu comme un Héros Romain;
Et que regnant le vrai, dans l'air, dans l'attitude,
Un Eraſme *, un Jourdan ſoit dépeint, à l'étude,
S'appuyant ſur un bras, l'œil vif, ſpirituel,
Et l'eſprit détaché du Monde ſenſuel,
Méditant gravement quelque phraſe oratoire,
Ayant ſans ceſſe en main Papier, Plume, Écritoire.
Muſe, tout doucement. Sage & diſcret Jourdan,
Plus aimable qu'Eraſme, autant & plus ſçavant;
Mais plus gueux de beaucoup, grace au Deſtin peu ſage,
Qui réunit ſur toi, ton bien, ton équipage;
Qui de Livres rongés t'a rendu l'héritier;
Sans feu, ſans lieu, d'ailleurs même ſans encrier,
Ma Muſe, ne pouvant chanter ton Écritoire,
Sans faire à nos neveux une impoſture noire,
Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
Te veux ſervir, au moins tout autant que Plutus.

---

* Eraſme étoit le Saint de Jourdan; celui-ci avoit ſon portrait dans l'attitude d'un homme qui médite, & il pouſſoit ſon admiration pour ce Sçavant ſi loin, qu'il auroit voulu être mort & avoir été Eraſme.

Reçois donc, par mes mains, l'inſtrument de ta gloire;
De celle des Sçavans; l'appui de leur mémoire.
Des amis des neuf Sœurs fidèle compagnon,
Organe de qui veut faire afficher ſon nom;
Dans le Greffe, au Barreau, le Commis, le Notaire
Et Bernard & Fleury, Réaumur & Voltaire
En font, à leur honneur, ſortir l'encre à grands flots,
Et Rollin des Anciens en tire les travaux.
Du fond de ton eſprit, je vois déjà d'avance
Sourdre mille torrents d'écrits & de ſcience,
Je vois déjà rangés ſur mes nouveaux rayons,
Les gros *in-folio* de tes productions;
Croître & multiplier, ainſi qu'une famille,
Les Livres projettés dont ton eſprit fourmille.
Je te vois, éclipſé ſous leur poudreux monceau,
Oublier d'Hans-Carvel le merveilleux anneau *.
O Jourdan, ſouviens-toi que toute étude eſt vaine;
Et qu'on y perd ſon tems, ſa vigueur & ſa peine;
Enfin qu'on n'a rien fait dans ces terreſtres lieux,
Si l'on n'a point appris le ſecret d'être heureux.

* Jourdan vouloit ſe marier; mais ſes études l'empêchoient d'exécuter ſon projet.



A DARNAULT.

DARNAULT, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos cantons;
Par les ſons de votre harmonie,
Réveiller ma Muſe aſſoupie,
Et diviniſer nos *Manons*.
L'Amour préſide à vos Chanſons,
Et dans vos Hymnes, que j'admire,
La tendre Volupté reſpire,
Et ſemble dicter ſes leçons.
Déjà ſans être téméraire,
Prenant votre vol juſqu'aux Cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire,
Et près de Virgile & d'Homère
Jouir de vos ſuccès fameux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à ſa décadence;
Venez briller à votre tour.
Elevez-vous, s'il brille encore;
Ainſi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.



A MONSIEUR

DE VOLTAIRE.

Croyez que, si j'étois Voltaire,
Et Particulier comme lui,
Me contentant du néceſſaire,
Je verrois voltiger la Fortune légère,
Et m'en moquerois aujourd'hui.

Je connois l'ennui des grandeurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des Flatteurs,
Ces misères de toute eſpèce,
Et ces détails de petiteſſe,
Dont il faut s'occuper dans le ſein des honneurs.
Je mépriſe la vaine gloire,
Quoique Poëte & Souverain.
Quand, le ciſeau fatal retranchant mon deſtin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain
De vivre, après ma mort, au Temple de Mémoire?
Un inſtant de bonheur vaut mille ans dans l'Hiſtoire.
Nos deſtins ſont-ils donc ſi beaux?
Les doux plaiſirs & la molleſſe
Ont toujours fait des Grands la pompe & les faiſceaux.
Priſant la liberté, leur troupe enchantereſſe
Préfère l'aimable pareſſe
Au pénible devoir, guide de mes travaux.
Ainſi la Fortune volage

N'eût jamais causé mes ennuis;
Je dormirois toutes les nuits,
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi;
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire, dans son hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne foi,
Peut se livrer en paix à la Vertu sauvage
Dont Platon nous marque la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois en affronter l'orage,
Penser, vivre & mourir en Roi.



ÉPITRE
AU
PRINCE GUILLAUME AUGUSTE.

O vous, en qui mon cœur tendre & plein de retour
Chérir encor le ſang qui lui donna le jour,
De mes plus chers parens la reſſemblante image,
Vous, dont leurs vertus font le plus bel héritage,
O frère, en qui je vois briller, avant les ans,
Les qualités du ſang & les heureux talens,
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincère,
Et de mes ſentimens une eſquiſſe légère.

Vainqueur des préjugés, & de l'opinion,
Qui fait aux vils mortels adorer un grand nom,
De vos nobles ayeux, qui brillent dans l'Hiſtoire,
Vous ne prétendez point obtenir votre gloire;
Toute gloire empruntée eſt indigne à vos yeux,
Vous la voulez de vous, & non de vos ayeux.
Le courage d'Albert, que l'on ſurnomme Achille,
N'eſt, pour ſes deſcendans, qu'une leçon utile;
Et ce ſage Neſtor *, ce prudent Electeur,
Si nous ne l'imitons, fait notre déshonneur.
Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut ſuivre;
Qui n'y veut point atteindre eſt indigne de vivre.

* Joachim Neſtor, cinquième Electeur, fut ainſi ſurnommé à cauſe de ſa ſageſſe & de ſa prudence.

Cent Héros immortels dont vous êtes issu,
Présentent de leurs faits le vertueux tissu;
De nos ayeux craignons que la tige fleurie,
N'ait, en ses rejettons, quelque branche pourrie.
Si, parmi des lauriers, croissoit un vil chardon,
Le Jardinier soigneux l'arrachant sans pardon,
Sçauroit déraciner cette plante sauvage,
Placée indignement sous un si noble ombrage.
Ainsi la voix publique est l'appréciateur,
Qui pèse au poids du sang notre juste valeur;
Rien ne peut l'éblouir: méconrente ou charmée,
Par elle en mille endroits vole la Renommée,
Et nos pères brillans de l'éclat des vertus,
Eclairent de plus près nos vices confondus.
C'est un roc élevé, que la haute naissance:
L'honneur entier par elle est mis en évidence;
Et sans cesse observé par des yeux attentifs,
On voit ses actions & leurs secrets motifs.
De Critiques ridés le Sénat inflexible,
Porte sur ses défauts un jugement terrible;
Et s'il fait un faux pas, ces Juges inhumains,
Le perdent pour jamais dans l'esprit des humains.
Ainsi donc plus le rang vous élève en ce Monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde.
De lui seul vient la gloire, & vous devez sçavoir,
Que le Peuple est surtout votre premier devoir.
Le Courtisan flatteur, & singe de son Maître,
Observateur exact, apprend à le connoître;
De nos plus vils défauts, adulateur infâme,
Il est toujours des Grands grossier imitateur,

Et ce mal dangereux de copier le Prince,
Court souffler son poison de Province en Province.
Alexandre, dit-on, eut le torticoli,
Aussi des Courtisans le cortège poli;
Affectant, dans leurs airs, d'ailleurs un port honnête,
Sans art négligemment laissoient tomber la tête;
Le vainqueur généreux des Persans fortunés,
Le grand homme échappoit à leurs yeux fascinés.
Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage;
Ils sont nés vos égaux, le sang fit nos liens;
D'un même continent nous sommes citoyens.
Que bien loin d'abuser d'une entière puissance,
Nos cœurs n'écoutent point la voix de la Vengeance.
Qui ne peut se dompter, qui ne sçait pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à regner.
Le Destin qui préside au sort des Loteries,
Qui dispense les lots par ses bisarreries,
Au bonheur des humains préside également:
Il règle les états, il agit librement;
C'est ainsi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un ustensile abjet, ou le Saint qu'on révère.
Ainsi faits de limon, & d'argile formés,
Pour des emplois divers nous sommes animés.
Pourquoi nous élever, si le Sort favorable
Nous rend heureux, tandis qu'un autre est misérable?
Tout homme plein de soi n'est point vu de bon œil,
On déteste sa gloire, on rit de son orgueil.
Autant que la hauteur nous rend insupportables,
Autant nous chérit-on doux, bienfaisants, aimables.

La Fortune en tout tems trouva des envieux,
Satyriques mordans, censeurs fastidieux.
De peur que de vos prés l'abondante récolte,
De leur jalouse aigreur n'excite la révolte,
Qu'au sein de vos trésors règne l'humanité,
Le desir de servir, la libéralité;
Qu'aux malheureux toujours, votre secours utile
Fasse de votre toit leur port & leur asyle;
Tirez de la misère & de l'obscurité,
Les talens, la vertu, l'honneur, la probité.
Il est un monstre affreux, dangereuse Furie,
Monstre né de la Haine & de la Perfidie;
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard;
La Trahison l'arma de ses noires malices,
Le nourrissant de fiel, l'abbreuva d'artifices.
Il respire le meurtre, il rampe auprès des Grands,
Il prépare ses traits contre les innocens;
Etre blessé par lui, c'est un mal incurable:
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.
Gardez-vous bien des traits de ce monstre trompeur,
Fuyez de ses discours la fatale noirceur,
Soutenez l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.
Si vous voulez par l'âge amasser un trésor,
Plus grand que tous vos biens, plus précieux que l'or,
Dévouez vos beaux jours, dès votre adolescence,
A l'application qu'exige la Science.
C'est elle dont la voix puissamment nous instruit;
Elle chasse l'Erreur, l'Ignorance la fuit.

C'eſt elle qui ſondant la nuit de la Nature,
De l'Univers ſurpris découvre la ſtructure,
Nous montre la grandeur de ſon divin Auteur,
Et nous fait révérer ce ſage Créateur,
Ses deſſeins infinis, ſes ouvrages immenſes,
Qui confondent toujours nos foibles connoiſſances.
Craignez de votre eſprit le dangereux poiſon;
Au bord de cet abîme arrêtez la raiſon.
Qu'avec votre ſçavoir marche la modeſtie;
Ayez toujours pour but le bien de la patrie.
Qui s'inſtruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'eſt peu de s'éclairer, il faut régler ſon cœur.
Soyez l'ami des Arts, & des talens le père,
Mais ſçachez réunir, par un choix néceſſaire,
La qualité de Sage à celle de Héros.
Quittez, lorſqu'il le faut, les Arts pour les travaux.
Tel, parmi les dangers, le vainqueur de Carthage,
Entre Apollon & Mars partageoit ſon hommage;
Et tel, de toute gloire ardent à vous ſaiſir,
Dans tout genre d'honneur pourrez vous réuſſir.
Il eſt une Beauté, dont la fraîcheur naiſſante
Peut ternir du Soleil la face étincelante.
La ſanté ſur ſon front paroît en ſa vigueur,
La gaité l'accompagne en ſa plus belle humeur,
La troupe des chagrins ſe diſſipe à ſa vue:
Loin de ſe déguiſer, elle ſe montre nue,
Pleine de feu, d'ardeur & de vivacité;
Elle eſt fille des Ris & de la Volupté;
Tout en elle eſt tranſport, tout eſt rempli de vie;
Elle aime les plaiſirs, & même la folie,

Sur un trône de fleurs elle embraſſe Vénus,
Et, le couvrant de pampre, elle adore Bacchus.
Ne connoiſſez-vous point cette aimable Déeſſe ?
Mon frère, elle eſt en nous, c'eſt l'heureuſe Jeuneſſe.
Fuyez de ſes excès l'égarement fatal ;
L'abus ſeul des plaiſirs change le bien en mal.
La molleſſe, en tout tems, fut contraire à la gloire.
Il faut, ſur notre cœur, remporter la victoire.
Lorſqu'à ſes paſſions on veut lâcher le frein,
C'eſt un cheval fougueux, qui s'emporte ſoudain ;
Il écume, il bondit, & bientôt ſon caprice
Entraîne, malgré ſoi, ſon maître au précipice.
On peut à tous ſes goûts ſe prêter ſagement :
Le plaiſir ſe ſent mieux, goûté modérément :
Je hais de ces Docteurs la vertu trop auſtère,
Dont la miſanthropie, à blâmer trop ſévère,
Condamne aveuglément tout genre de plaiſirs.
Quels êtres ſerions-nous, ſans vœux & ſans deſirs ?
Automates peſants, qui, dans l'inquiétude,
Perdroient l'amour du bien & celui de l'étude.
En un mot la Nature a gravé dans nos cœurs
Nos loix & nos devoirs, ſuivons-les dans nos mœurs.
C'eſt-là notre fanal, c'eſt une règle ſûre,
C'eſt de notre bonheur la ſource la plus pure :
D'elle naît le plaiſir de faire des heureux.
Mais quelle eſt cette voix qui vient du haut des Cieux ?
Mon frère, entendez-vous ? La Gloire vous appelle,
Partez, courez, volez, placez-vous auprès d'elle ;
Mes ſens ſont enchantés de ſes divins concerts,
On prépare pour vous des lauriers toujours verds.

J'apperçois cette Reine au haut de l'Empirée,
Qui du Temple ſacré vous applanit l'entrée.
Adieu, mon frère, adieu, ſecondez ſes deſſeins,
Comblez par vos efforts l'ouvrage de ſes mains;
Heureux entre les bras de la Philoſophie,
Je verrai vos ſuccès, content & ſans envie.



ÉPITRE
A MA SŒUR DE BAREITH.

Chere Sœur, de tout tems l'homme, peu raisonnable,
Languit ſtupidement ſous le joug de ſes ſens;
Des foudres enflammés la crainte formidable
Lui fit ſur des autels allumer ſon encens;
Tout objet merveilleux lui parut adorable;
Sa peur créa des Dieux, de tous les Elémens;
On vit des bois exprès conſacrés aux Furies;
Sous le nom d'Amphitrite on adora les Mers;
L'Ether devint Saturne, & tant d'idolâtries
Durent leur origine aux erreurs des Enfers.
Ceux que l'Ambition dévora de ſa rage,
Que leur force excitoit à dompter leurs égaux,
Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
A des Peuples groſſiers parurent des Héros:
Dès-lors l'apothéoſe eut des routes aiſées;
Le Ciel tout étonné de ces cultes nouveaux,
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux;
Et ſi quelques vertus furent diviniſées,
Les vices à leur tour trouvèrent des dévots.
Mais parmi tant de Dieux que s'étoit forgé l'homme,
Auxquels la folle Erreur avoit ſacrifié,
On ne trouve à Memphis, dans Athènes, dans Rome,
Aucun culte à l'honneur du Dieu de l'Amitié,
Seul être, s'il en fut, qui méritât des Temples.

Tant

Tant le Peuple ignorant, facile à s'égarer,
Confond ce qu'il a lieu de craindre ou d'adorer!
Mais l'Univers alors manquoit de grands exemples;
Le fidele Euryale expirant pour Nisus,
Théſée aux bords du Styx ſuivant Pirithoüs;
Ces beaux noms, ces Héros, leurs faſtes reſpectables,
Ne ſubſiſtoient que dans les Fables:
Pour donner du luſtre aux vertus,
Il faut des faits plus véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine Sœur, que j'honore & révère,
Dont mon orgueil ſéduit ſe vante d'être frère;
Si Delphes, ſi Colchos, dans leurs tems fortunés,
Avoient trouvé chez eux une vertu ſi rare,
Les Temples, les ſaints lieux, de feſtons couronnés,
Les Peuples empreſſés à vos pieds proſternés,
La géniſſe expirant ſous un glaive barbare,
Vous euſſent confirmé l'hommage des mortels;
Et bientôt leur reconnoiſſance,
Des dons de l'Amitié connoiſſant l'excellence,
Vous auroit ſous ſon nom dédié des autels.
Qui ſentit mieux que moi ſa bénigne influence?
Dans mes jours fortunés, ou dans ma décadence,
Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.
Quoi! pourrois-je oublier cette amitié conſtante,
Senſible, ſecourable, & toujours agiſſante,
Qui me récompenſoit des maux que j'ai ſoufferts?
O vous, mon ſeul refuge, ô mon port, mon aſyle,
Votre voix étouffoit ma douleur indocile;
Et fort de vos vertus, je bravois l'Univers.

A combien de dangers votre ame généreuse
S'exposa pour me secourir,
Moi qui préférois de périr
A l'image trop douloureuse
Des maux que je craignois que vous pussiez souffrir!
Ah! fut-il jamais un modèle
D'une tendresse plus fidelle,
Que celui que vous nous donnez?
Si la vertu rend immortelle,
Des autels vous sont destinés.
Qu'un cœur pétri de boue, ou qu'une ame commune,
Sans sentimens & sans honneur,
Place le souverain bonheur
Dans ces frivoles biens, jouets de la Fortune;
Qu'en lâche il se livre à l'erreur
De l'Intérêt qui l'importune;
Qui peut posséder votre cœur,
(Espoir sur lequel je me fonde,)
Le trouve au-dessus, tendre Sœur,
De tous les trésors de ce Monde.
Ah! si tous ces mortels d'un faux éclat surpris,
Qui, par de vains desirs, empoisonnent leur vie,
D'un cœur fidele & pur reconnoissoient le prix.
A mes tristes grandeurs ne portant plus d'envie,
Quittant tous leurs projets, ils ne seroient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
Mais quel trouble soudain me coupe la parole!
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours sereins,
Quand, pour adoucir mes chagrins,

Votre ſouvenir me conſole,
Des cris lugubres & perçans
Me font frémir d'horreur & me glacent les ſens;
Mes yeux ſe couvrent de ténèbres.
Les Graces, les Vertus, ſous des voiles funèbres,
Par leurs plaintifs gémiſſemens,
Mépriſant leurs attraits & négligeant leurs charmes,
M'annoncent, en fondant en larmes,
Et vos dangers & mes tourmens.
La Mort, l'affreuſe Mort menace votre vie;
Les Dieux jaloux de leurs bienfaits!
A mon bonheur portent envie:
Et le Trépas, d'un bras impie,
S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits!
Les vertueux liens de deux amis parfaits.
Non, jamais la Nature avare
N'avoit, de ſes arides mains,
Prodigué de préſent plus parfait, ni plus rare,
Qu'elle le fit, ma Sœur, vous donnant aux humains.
Peut-être ce ſéjour, où l'Audace & le Crime
Ne ceſſent de ſe déborder,
Eſt indigne de poſſéder
Un mérite auſſi rare, une ame auſſi ſublime.
Hélas! quand mon cœur, révolté
Contre tant de méchanceté,
Déteſtoit les humains & leur ſcélérateſſe,
Alors de vos vertus rappellant la ſplendeur,
Je pardonnois, en leur faveur,
A tous les vices de l'Eſpèce.
O divine Amitié, dont l'aide & la douceur

Secourable à mes maux, appaisa leur douleur,
Ne souffrez pas, mes Dieux, qu'en vain je vous implore;
Arrachez au trépas une Sœur que j'adore;
Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs;
Si votre culte fut l'objet de mes plaisirs,
Si jusqu'aux Cieux ma voix de vous se fait entendre,
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardens desirs
Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre :
Conservez les précieux jours
De votre plus parfait ouvrage;
Qu'une santé brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal soit toujours leur partage.
Si l'inflexible Sort, qui nous donne la loi,
Demande un sanglant sacrifice,
Mes Dieux, implorez sa justice,
Que son choix rigouteux ne tombe que sur moi.
J'attends sans murmurer, victime obéissante,
Que l'inexorable Trépas,
En consommant ses attentats,
Veuille émousser sur moi sa faulx étincelante.
Mais si tant de faveurs, que j'ose demander,
Sur un foible mortel ne peuvent se répandre,
O mes Dieux, daignez accorder
Qu'on me voye, & ma Sœur, un même jour descendre
Dans ces champs ombragés de myrthe & de cyprès,
Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau puisse enfermer ma cendre.

MA TRES-CHERE SOEUR, daignez recevoir avec bonté les Vers que je vous envoye; je ſuis ſi plein de vous, de vos dangers & de ma reconnoiſſance, qu'éveillé comme en rêve, qu'en Proſe comme en Poëſie, votre image règne également dans mon eſprit, & fixe toutes mes penſées. Veuille le Ciel exaucer les vœux que je lui adreſſe tous les jours pour votre convaleſcence. Cothénius eſt en chemin; je le diviniſerai, s'il ſauve la perſonne du monde qui me tient le plus à cœur, que je reſpecte & vénère, & dont je ſuis, juſqu'au moment que je rendrai mon corps aux élémens, ma très-chère Sœur,

Le très-fidèle & dévoué frère
& ſerviteur FEDERIC.

Le 12 Octobre 1758.



SUR LE

PAPE BENOIT XIV.

OUI, je l'avoue, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un Souverain, un Pontife, un grand Homme,
Puiſſant génie, eſprit dont la beauté
Peut égaler l'auguſte Antiquité.
Prélat ſans fourbe, & Prince ſans foibleſſe,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Egliſe & même du Permeſſe.

A MONSIEUR

DE VOLTAIRE,

A SON ARRIVÉE A POSTDAM.

LES Deſtins ont ſur votre vie
Répandu les talens avec profuſion.
Votre Proſe & vos Vers, voilà mon ambroiſie.
Voltaire eſt mon ſeul Apollon.



AU MÊME,

En lui donnant la Croix de l'Ordre du Mérite & la Clef de Chambellan.

Recevez ces frivoles marques
De titres d'honneur décevans,
Dont souvent l'intérêt, ou le goût des Monarques,
Décore, par faveur, l'orgueil des Courtisans.
Mais s'ils donnent du lustre au mérite vulgaire,
Ces honneurs distingués, réunis chez Voltaire,
En recevront de ses talens,
Sous l'abri du pouvoir suprême.
Bavius peut jouir d'un éclat emprunté;
L'éclat n'est rien pour vous; votre belle ame n'aime
Que la sublime gloire & l'immortalité:
Vous ne la devez qu'à vous-même.

VERS

A M. Gottscher, Professeur de l'Université de Leipsick, qui lui avoit fait voir une Traduction d'un Chant du Lutrin en Allemand.

Le Ciel, en dispensant ses dons,
Ne les prodigue point d'une main libérale:
Il nous refuse plus que nous ne recevons;
Pour tout Peuple, à peu près, sa faveur est égale.

Les François sont légers, les Anglois sont profonds;
Et s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,
L'amour-propre, en changeant en roses les chardons,
Au talent du voisin sçait préférer le nôtre.
Sparte possedoit la valeur,
Mars se plut d'y former de fameux Capitaines;
Tandis que la molle Douceur
Des Arts & des Talents respiroit dans Athènes.
Des Parthes nos vaillans Germains
Ont recueilli l'antique gloire.
Combien de grands exploits ont place en leur Histoire!
Mais s'ils ont trouvé les chemins,
A travers les périls, au Temple de Mémoire,
Les fleurs se fanent dans les mains,
Dont ils couronnent la Victoire.
C'est à toi, que je puis nommer Cygne Saxon,
D'arracher ce talent à la Nature avare,
D'adoucir, par tes soins, une Langue barbare,
La dure âpreté de ses sons.
Ajoute par les chants que ta Muse prépare,
Aux lauriers des vainqueurs, dont le Germain se pare,
Les plus beaux lauriers d'Apollon.



DISSERTATION



DISSERTATION

SUR

L'INNOCENCE DE L'ERREUR

DE L'ESPRIT.

A Ruppin, le 14 Septembre 1738.

MONSIEUR, je me crois obligé de vous rendre raiſon de mon loiſir, & de l'uſage que je fais de mon tems; vous connoiſſez le goût que j'ai pour la Philoſophie: c'eſt une paſſion chez moi, c'eſt-à-dire, une compagne de tous mes pas. Quelques amis qui connoiſſent en moi ce goût dominant, ſoit pour s'y accommoder, ſoit qu'ils y trouvent plaiſir eux-mêmes, m'entretiennent ſouvent ſur des matières ſpéculatives, ſoit de Phyſique, de Métaphyſique, ou de Morale. Nos converſations ſont peu remarquables d'ordinaire, roulant ſur des ſujets connus de longue main, ou qui ſont au-deſſous de l'œil éclairé des Sçavants.

M

La converſation que j'eus hier au ſoir av
Philante, m'a paru plus digne d'attention, ro
lant ſur un ſujet qui intéreſſe & partage pre
que tout le genre humain. Je penſai d'abord
vous; il me ſembloit que je vous devois cet
converſation. Je montai incontinent dans r
chambre au retour de la promenade, les idé
toutes fraîches, & l'eſprit plein de notre d
cours, je les couchai par écrit le mieux qu
me fut poſſible. Je vous prie, Monſieur,
m'en dire votre ſentiment, & ſi je ſuis aſſ
heureux de l'avoir rencontré, votre ſinceri
ſera le ſalaire de mes peines, & je me trouve
richement récompenſé, ſi mon travail ne vo
eſt pas déſagréable.

Il faiſoit hier le plus beau tems du mond
le ſoleil brilloit d'un feu plus beau qu'à l'orc
naire, & le Ciel étoit ſi ſerein qu'on n'appe
cevoit aucun nuage à portée de vûe. J'avc
paſſé toute la matinée à l'étude, & pour n
délaſſer du travail, je fis une partie de pro
menade avec Philante. Nous nous entreti
mes aſſez longtems du bonheur dont jouiſſe
les hommes, & de l'inſenſibilité de la plupa
qui ne goûtent point les charmes d'un be

ſoleil & d'un air pur & tranquille. De conſidérations en conſidérations, nous nous apperçûmes que notre diſcours avoit infiniment allongé notre promenade, & qu'il étoit tems de rebrouſſer chemin pour arriver au logis avec l'obſcurité. Philante, qui s'en apperçut le premier, m'en fit la guerre. Je me défendis, en lui diſant que ſa converſation me paroiſſoit ſi agréable, que je ne comptois pas les momens, lorſque je me trouvois avec lui, & que j'avois cru qu'il ſeroit aſſez tems de penſer à notre retour lorſqu'on verroit baiſſer le ſoleil. Comment! baiſſer le ſoleil! reprit-il: êtes-vous Copernicien? Et vous accommodez-vous aux façons populaires de vous exprimer, & aux erreurs de Tichobrahé? Tout doucement, lui répartis-je, vous allez bien vîte; il ne s'agiſſoit premierement point ici de Philoſophie dans une converſation familiere, & ſi j'ai failli en péchant contre Copernic, ma faute me doit être auſſi facilement pardonnée qu'à Joſué, qui fait arrêter le ſoleil en ſa courſe, & qui, étant divinement inſpiré, devoit bien être au fait des ſecrets de la Nature. Joſué, en ces momens, parloit comme le Peuple, & moi je parlois à un homme éclairé qui m'entendoit

également bien d'une ou d'autre manière. Mais puisque vous attaquez ici Tichobrahé, souffrez que, pour un moment, je vous attaque aussi à mon tour.

Il paroît que votre zèle pour Copernic est bien animé ; vos anathêmes sont incontinent lancés contre tout ce qui se trouve d'un sentiment contraire au sien ; je veux croire qu'il a raison ; mais cela est-il bien sûr ? Quel garant en avez-vous ? Est-ce que la Nature, est-ce que son Auteur vous a revelé quelque chose sur l'infaillibilité de Copernic ? Quant à moi, je ne vois qu'un systême, c'est-à-dire, l'arrangement des visions de Copernic ajustées sur les opérations de la Nature. Et moi, reprit Philante en s'échauffant, j'y vois la vérité. La vérité ! Et qu'appellez-vous la vérité ? c'est, dit-il, l'évidence réelle des Etres & des faits. Et connoître la vérité ? continuai-je. C'est, me répondit-il, être parvenu à trouver un rapport exact entre les Etres qui existent réellement, ou qui ont existé, avec nos idées ; entre les faits passés ou présents, & les notions que nous en avons. A ce prix-là, mon cher Philante, nous pouvons peu nous flatter de connoître

des vérités ; elles ſont preſque toutes douteuſes, lui dis-je, & il n'y a, ſelon la définition que vous venez de faire vous-même, que deux ou trois vérités tout au plus inconteſtables. Le rapport des ſens, qui eſt preſque tout ce que nous avons de plus ſûr, n'eſt point exempt d'incertitudes. Nos yeux nous trompent, lorſqu'ils nous peignent ronde de loin une tour que nous trouvons quarrée en approchant. Nous croyons quelquefois entendre des ſons qui n'ont lieu que dans notre imagination, & qui ne conſiſtent que dans une impreſſion ſourde aux oreilles. L'odorat n'eſt pas moins infidele que les autres ſens ; il me ſemble quelquefois qu'on ſent des odeurs de fleurs dans des prairies, ou dans des bois, & ces fleurs n'y ſont cependant pas, & à préſent que je vous parle, je m'apperçois, au ſang qui me coule de la main, qu'un moucheron m'a piqué ; la chaleur du diſcours m'a rendu inſenſible à cette douleur, & l'attouchement m'a fait faux bond.

Si donc ce que nous avons de moins douteux, l'eſt ſi fort, comment pouvez-vous parler avec tant de certitude des matieres abſtraites de la Philoſophie ? C'eſt, répartit Philante,

qu'elles ſont évidentes, & que le ſyſtême de Copernic eſt confirmé par l'expérience ; les révolutions des planettes y ſont marquées avec une préciſion admirable ; les éclipſes y ſont calculées avec une juſteſſe merveilleuſe ; enfin ce ſyſtême explique parfaitement l'Enigme de la Nature. Mais que diriez-vous, répartis - je, ſi je vous faiſois voir un ſyſtême très-différent aſſurément du vôtre, & qui, par un principe évidemment faux, explique les mêmes merveilles que celui de Copernic ? Je vous attends aux erreurs des Malabares, reprit Philante. C'eſt juſtement de leur montagne que j'allois vous parler, lui répondis-je ; mais, erreur tant qu'il vous plaira, mon cher Philante, ce ſyſtême explique parfaitement bien les opérations aſtronomiques de la Nature, & il eſt étonnant que partant d'un point auſſi abſurde, que de ſuppoſer le ſoleil uniquement occupé à faire le tour d'une grande montagne qui ſe trouve dans le païs de ces barbares, les Aſtronomes ayent pû ſi bien prédire les mêmes révolutions & les mêmes Eclipſes que votre Copernic. L'erreur des Malabares eſt groſſiere ; celle de Copernic eſt peut-être moins ſenſible.

Peut-être verra-t-on un jour quelque nouveau Philoſophe dogmatiſer du haut de ſa gloire, & tout bouffi d'arrogance de quelque découverte peu importante, & toujours ſuffiſante à ſervir de baſe à un nouveau ſyſtême, traiter les Copernics & les Newtons comme un petit eſſain de miſérables qui ne méritent pas qu'on releve leurs erreurs. Il eſt vrai, dit Philante, que les nouveaux Philoſophes ont eu de tout tems le droit de triompher ſur leurs Anciens. Deſcartes foudroya les Saints de l'Ecole; il fut foudroyé à ſon tour par Newton, & celui-ci n'attend qu'un ſucceſſeur pour ſubir le même ſort.

Ne ſeroit-ce point, repris-je, qu'il ne faut que de l'amour-propre pour faire un Syſtême? De cette haute idée de ſon mérite naît un ſentiment d'infaillibilité; alors le Philoſophe forge ſon Syſtême. Il commence par croire aveuglément ce qu'il veut prouver; il cherche des raiſons pour y donner un air de vraiſemblance, & de-là une ſource intariſſable d'erreurs. Il devroit, tout au contraire, commencer par remonter à des vérités confirmées par pluſieurs expériences, de conſéquence en

conféquence, & voir fimplement à quoi elles aboutiroient, & ce qui en réfulteroit. On en croiroit moins, & on apprendroit fçavamment à douter, en fuivant les pas timides de la circonfpection.

Il vous faudroit des Anges pour Philofophes, me dit vivement Philante; car où trouver un homme fans prévention, & parfaitement impartial? Ainfi, lui dis-je, l'erreur eft notre partage. A Dieu ne plaife, reprit mon ami: nous fommes faits pour la vérité. Je vous prouverai bien le contraire, fi vous voulez vous donner la patience de m'écouter, lui dis-je, &, pour cet effet, comme nous voici près de la maifon, nous nous repoferons fur ces bancs; car je vous crois las de la promenade. Philante, qui n'eft pas trop bon piéton, & qui auroit plutôt marché par diftraction & machinalement que de propos déliberé, fut charmé de s'affeoir. Nous nous plaçâmes tranquillement, & je repris ainfi: je vous ai dit, Philante, que l'erreur étoit notre partage: je dois vous le prouver; fuivez-moi, & vous verrez que cette erreur a plus d'une fource.

Il paroît que le Créateur ne nous a pas deftinés

tinés pour posséder beaucoup de science, & pour faire un grand chemin dans le païs des connoissances. Il a placé les vérités dans des abîmes que nos foibles lumières ne sçauroient approfondir, & il les a entourées d'une haye d'épines fort épaisse. La route de la vérité offre des précipices de tous côtés; on ne sçait quel sentier suivre pour éviter ces dangers, & si l'on est assez heureux pour les avoir franchis, on trouve sur son chemin un labyrinthe, où le fil merveilleux d'Ariane n'est d'aucun usage, & dont on ne peut jamais se tirer. Les uns courent après un Phantôme imposteur qui les trompe par ses prestiges, & leur donne pour bonne monnoye ce qui est de faux aloi; ils s'égarent, de même que ces voyageurs qui suivent les feux folets dont la clarté les séduit. D'autres veulent deviner ces vérités si secrettes, ils croyent arracher le voile de la Nature, ils font des conjectures, & c'est un pays où il faut avouer que les Philosophes ont fait de grandes conquêtes.

Les vérités sont placées si loin de notre vûe qu'elles deviennent douteuses, & prennent de leur éloignement même un air équivoque. S'il

n'en eſt preſque aucune qui n'ait été combattue, c'eſt qu'il n'en eſt aucune qui n'ait deux faces. Prenez-la d'un côté, elle paroît inconteſtable; prenez-la de l'autre, c'eſt la fauſſeté même: raſſemblez tout ce que votre raiſonnement vous a fourni pour & contre, réfléchiſſez, déliberez, peſez bien; vous ne ſçavez à quoi vous déterminer.

J'infere de-là qu'il n'y a que le nombre des vraiſemblances qui donne du poids à l'opinion des hommes; ſi quelque vraiſemblance leur échappe pour ou contre, ils prennent le mauvais parti, & comme jamais l'imagination ne peut leur offrir avec une même force le pour & le contre, ils ſe détermineront toujours par foibleſſe, & la vérité leur échappera.

Je ſuppoſe qu'une ville ſoit ſituée dans une plaine, que cette ville ſoit aſſez longue, & qu'elle ne contienne qu'une rue; je ſuppoſe encore qu'un voyageur qui n'a jamais entendu parler de cette ville, s'y rende, & qu'il en voie toute la longueur, il jugera que cette ville eſt immenſe, parce qu'il ne la voit que d'un côté, & ſon jugement ſera très-faux, puiſque nous

avons vû qu'elle ne contenoit qu'une rue. Il en eſt de même des vérités, lorſque nous les conſidérons par parties, & que nous faiſons abſtraction du tout; nous jugerons bien de cette partie : mais nous nous tromperons conſidérablement ſur la totalité.

Pour arriver à la connoiſſance d'une vérité importante, il faut auparavant avoir fait une proviſion préliminaire des vérités ſimples qui conduiſent, ou qui ſervent d'échelons pour atteindre à la vérité compoſée qu'on cherche; c'eſt encore ce qui nous manque. Je ne parle point des conjectures : je parle des vérités évidentes, certaines & irrévocables.

A prendre les choſes dans un ſens philoſophique, nous ne connoiſſons rien du tout; nous nous doutons de certaines choſes, nous nous en formons une notion vague, & nous modifions, par les organes de la voix, de certains ſons que nous appellons des termes ſcientifiques, & qui, bien pris, n'offrent que des idées confuſes & embrouillées à l'imagination. De ſorte que notre Philoſophie ſe réduit à l'habitude que nous nous faiſons de nous ſervir de termes

obſcurs, de termes que nous ne comprenons guères, & à une profonde méditation ſur des effets dont les cauſes nous reſtent bien inconnues & bien cachées. L'amas pitoyable de ces rêveries eſt honoré du beau nom d'excellente Philoſophie, que l'Auteur annonce, avec l'arrogance d'un Charlatan, comme la découverte la plus rare & la plus utile au genre humain. La curioſité vous pouſſe-t-elle à vous informer de cette découverte : vous croyez trouver des choſes; quelle injuſtice de vous y attendre! non, cette découverte ſi rare, ſi précieuſe ne conſiſte que dans la compoſition d'un nouveau mot, plus barbare que ce qui a jamais paru. Ce nouveau mot, ſelon notre Charlatan, explique merveilleuſement certaine vérité ignorée, & vous la montre plus brillante que le jour. Voyez, examinez, dépouillez ſon idée de l'appareil des mots qui la couvroit, il ne vous reſte rien; même obſcurité & mêmes ténébres : c'eſt une décoration qui diſparoît, & qui détruit avec ſoi les preſtiges de l'illuſion.

La véritable connoiſſance de la vérité doit être bien differente de celle que je viens de vous préſenter; il faudroit pouvoir indiquer

toutes les causes ; il faudroit, en remontant jusqu'aux premiers principes, les connoître, & en développer l'essence ; c'est ce que Lucrece sentoit bien, & ce qui faisoit dire à ce Poëte Philosophe :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

Le nombre des premiers principes des Etres, & les ressorts de la Nature sont, ou trop immenses, ou trop petits pour être apperçus, ou pour être connus des Philosophes. De-là viennent ces disputes sur les atômes, sur la matière divisible, ou non, à l'infini, sur le plein ou sur le vuide, sur le mouvement, sur la manière dont le Monde est gouverné : toutes questions très-épineuses, & que nous ne résoudrons jamais.

Il semble que l'homme appartient à lui-même ; il me paroît que je suis maître de ma personne, que je m'approfondis, que je me connois : mais je m'ignore. Serois-je une machine, un automate remué par les mains du Créateur, ou suis-je un Être libre & indépendant de ce Créateur ? Je sens que j'ai la faculté de me mouvoir, & je ne sçais point ce que c'est que le

mouvement, si c'est un accident, ou si c'est une substance. Un Docteur vient crier que c'est un accident, l'autre jure que c'est une substance; ils se disputent, les Courtisans s'en rient, les Idoles de la terre les méprisent, & le Peuple les ignore, eux & le sujet de leur querelle.

Ne vous paroît-il point que c'est mettre la raison hors de la sphère de son activité, que de l'employer à des matières si incompréhensibles & si abstraites? Il me semble que notre esprit n'est pas capable de ces vastes connoissances; il en est de nous comme des hommes qui voguent le long des côtes; ils s'imaginent que c'est le continent qui remue, & ils ne croient point se remuer eux-mêmes. Il en est pourtant tout autrement; le rivage est inébranlable, & ce sont eux qui sont poussés par le vent. Notre amour-propre nous séduit toujours; nous donnons à toutes les choses que nous ne pouvons pas comprendre l'Epithète d'obscures, & tout devient inintelligible, dès qu'il est hors de notre portée; c'est cependant la nature de notre esprit qui nous rend incapables de grandes connoissances.

Il y a des vérités éternelles, cela eſt inconteſtable : mais pour bien comprendre ces vérités, pour en connoître juſqu'aux moindres raiſons, il faudroit un million de fois plus de mémoire que n'en a l'homme, il faudroit pouvoir ſe livrer tout entier à la connoiſſance d'une vérité, il faudroit une vie de Mathuſalem, & plus longue encore, une vie ſpéculative, fertile en expériences, & il faudroit une attention dont nous ne ſommes abſolument point capables. Jugez, après cela, ſi l'intention du Créateur a été de nous rendre des gens bien habiles ; car voilà les empêchemens qui ſemblent émanés de ſa volonté, & l'expérience nous fait connoître que nous avons peu de capacité, peu d'application, que notre génie n'eſt pas aſſez tranſcendant pour pénétrer les vérités, & que nous n'avons pas une mémoire aſſez vaſte & aſſez ſûre pour la charger de toutes les connoiſſances néceſſaires à cette belle & pénible étude.

Il ſe trouve encore un autre obſtacle qui nous empêche de parvenir à la connoiſſance de la vérité, & que les hommes ſe ſont mis dans leur

chemin, de leur propre volonté; comme si ce chemin étoit trop aisé par lui-même.

Cet obstacle consiste dans les préjugés de l'éducation; la plus grande partie des hommes sont dans des principes évidemment faux; leur Physique est très-fautive, leur Métaphysique ne vaut rien, leur Morale consiste dans un intérêt sordide, dans un attachement sans bornes aux biens de la terre: ce qui est chez eux une grande vertu, c'est une sage prévoyance qui les fait songer à l'avenir, c'est leur providence qui pourvoit de loin à la subsistance de leur famille. Vous jugez bien que la Logique de ces sortes de gens est sortable avec le reste de leur Philosophie; aussi est-elle pitoyable. L'art de raisonner chez eux consiste à parler seuls, à décider de tout, & à ne point souffrir de réplique.

Ces petits Législateurs de familles s'intriguent d'abord extrêmement des idées qu'ils veulent imprimer à leur progéniture, en travaillant à éterniser leurs erreurs. On prend bien de la peine pour donner aux enfans, au sortir du berceau,

berceau, une idée du Moine bouru, & du Loup garou ; ces belles connoiſſances ſont, à l'ordinaire, ſuivies par d'autres qui les valent ; l'école y contribue du ſien ; il vous faut paſſer par les viſions de Platon pour arriver à celles d'Ariſtote, & d'un ſaut on vous initie au miſtère des tourbillons. Vous ſortez de l'école la mémoire bien chargée de mots pleins de ſuperſtitions ; & rempli de reſpect pour les anciennes billeveſées. L'âge de la raiſon arrive ; ou bien vous ſecouez le joug de l'erreur, ou bien vous encheriſſez ſur le barbariſme de vos parens. Ont-ils été borgnes : vous devenez aveugles. Ont-ils cru de certaines choſes, parce qu'ils s'imaginoient les croire : vous les croyez par opiniâtreté. Enſuite l'exemple de tant de monde qui adhere à un ſentiment vous entraîne, leurs ſuffrages vous ſont une autorité ſuffiſante, ils donnent du poids par leur nombre, & l'erreur populaire fait des Proſélytes, & triomphe. Enfin ces erreurs invéterées deviennent formidables par la ſuite des tems. Figurez-vous un jeune arbriſſeau dont le jet ſe ploye à l'effort des vents, & qui par la durée oppoſe ſa tête altiere aux nuées ; & préſente à la hache du bucheron un tronc inébranlable.

Comment ! dit-on, mon pere a raifonné ainfi, & il y a foixante & foixante-dix ans que je raifonne de méme ; par quelle injuftice prétendez-vous que je commence à préfent à raifonner d'une autre manière ? Il me fiéroit bien de redevenir écolier, & de m'engager comme apprentif fous votre direction ! Allez, allez, j'aime mieux ramper fur les pas de l'ufage que de m'élever, nouvel Icare, avec vous dans les airs ; fouvenez-vous de fa chûte, c'eft là le falaire des nouvelles opinions, & c'eft la peine qui vous attend. L'opiniâtreté fe mêle fouvent à la prévention ; & une certaine barbarie que l'on appelle le faux zèle, ne manque jamais d'étaler fes tiranniques maximes. Ce font-là les effets qui fuivent les préjugés de l'enfance ; ils prennent une plus profonde racine à caufe de la flexibilité du cerveau à cet âge tendre ; les premieres impreffions font les plus vives, & tout ce que peut la force du raifonnement ne paroît que froid en comparaifon d'elles.

Vous voyez, mon cher Philante, que l'erreur eft le partage des Humains ; vous comprendrez fans doute après tout ce que je viens de vous détailler, qu'il faut être bien infatué de

ſon opinion pour ſe croire au-deſſus de l'erreur, & qu'il faut être très-ferme dans ſes arçons pour oſer déſarçonner un autre.

Je commence à voir, à mon grand étonnement, répondit Philante, que la plûpart des erreurs ſont invincibles pour ceux qui en ſont infeſtés. Je vous ai écouté avec plaiſir & avec attention, & j'ai fort retenu, ſi je ne me trompe, les cauſes de l'erreur que vous avez indiquées. C'étoient, diſiez-vous, l'éloignement où la vérité eſt de nos yeux, le petit nombre de nos connoiſſances, la foibleſſe & l'inſuffiſance de notre eſprit, & les préjugés de notre éducation.

A merveille, Philante; vous avez une mémoire toute divine, & ſi Dieu ou la Nature daignerent former un mortel capable d'embraſſer leurs ſublimes vérités, c'eſt aſſurément vous qui uniſſez à cette mémoire vaſte un eſprit vif & un jugement ſolide.

Treve de complimens, reprit Philante; j'aime mieux vos raiſonnemens philoſophiques que vos louanges. Il ne s'agit point ici de faire

mon panégyrique : mais il s'agit de faire amende honorable au nom de l'orgueil de tous les Sçavans, & de faire un humble aveu de notre ignorance.

Je vous feconderai merveilleufement, Philante, lorfqu'il faudra mettre en évidence notre profonde & craffe ignorance : j'en fais même très-volontiers l'aveu ; je pouffe au Pyrrhonifme, & je trouve qu'on fait bien de n'avoir qu'une foi équivoque pour ce que nous appellons les vérités de l'expérience.

Vous voilà en beau chemin, Philotime ; le Scepticifme ne vous convient point mal. Pyrrhon au Lycée n'auroit pas autrement parlé que vous.

Je vous avoue, lui dis-je, que je fuis un peu Académicien ; j'entends que je confidere les chofes de tous les côtés ; c'eft l'unique moyen de fe garantir de l'erreur. Ce Scepticifme ne me fait pas marcher à pas de géant, à pas d'Homère vers la vérité ; mais auffi me fauve-t-il des embuches des préjugés. Et pourquoi, craignez-vous l'erreur, reprit Phi-

lante, vous qui en faites si bien l'apologie?

Hélas! lui dis-je, il y a pareille erreur dont la douceur est préferable à la vérité; ces erreurs vous remplissent d'idées agréables, elles vous comblent de biens que vous n'avez point, & dont vous ne jouirez jamais; elles vous soutiennent dans vos adversités & dans la mort même; prêt à perdre tous vos biens & votre vie, elles vous font encore voir, comme dans une perspective, des biens préferables à ceux que vous perdez, & des torrens de voluptés dont les délices sont capables d'adoucir la mort même, & de la rendre aimable, si elle pouvoit l'être. Je me rappelle, à ce propos, l'histoire d'un fou qu'on m'a contée, & qui peut-être vous désennuyera de mon long & didactique raisonnement,

Il y avoit un fou aux petites-maisons de Paris, homme de très-bonne naissance, & qui mettoit tous ses parens dans la derniere affliction par le dérangement de son cerveau. Il étoit sensé sur tout sujet, hors sur celui de la béatitude: alors ce n'étoient que compagnies de Chérubins, de Séraphins, & d'Archanges; il

chantoit tous les jours dans le concert de ces Esprits immortels ; il étoit honoré de visions béatifiques, les Anges étoient ses compagnons, & la manne céleste lui servoit d'aliment. Cet heureux fou jouissoit d'un bonheur parfait dans les petites-maisons, lorsqu'un Médecin ou un Chirurgien vint, pour son malheur, faire la visite des fous ; ce Médecin offrit à la famille, de guérir ce béat ; vous pouvez croire que l'on n'épargna aucune promesse pour engager le Médecin à se surpasser & à effectuer des prodiges, s'il pouvoit. Enfin pour abreger, soit par des saignées ou par d'autres remedes, le Médecin réussit à remettre le fou dans son bon sens. Celui-ci fort étonné de ne plus se trouver au Ciel, mais dans un appartement assez approchant d'un cachot, & environné d'une compagnie qui n'avoit rien d'angelique en elle, s'emporta extrêmement contre le Médecin. J'étois bien dans le Ciel, lui dit-il ; ce n'étoit pas à vous de m'en faire sortir. Je voudrois que pour votre peine vous allassiez réellement peupler le païs des damnés dans les Enfers.

Vous voyez par-là, Philante, qu'il est d'heureuses erreurs ; il ne me coûtera rien de vous

montrer qu'elles ſont innocentes .... Je le veux bien, Philotime ; auſſi bien nous ſoupons tard, & nous avons encore pour le moins trois heures à notre diſpoſition.

Il ne m'en faut pas tant, repris-je, pour ce que j'ai à vous dire ; je ſerai plus ménagé de mon tems & de votre patience. Vous êtes convenu, il y a un moment, que l'erreur étoit involontaire chez ceux qui en ſont infeſtés ; ils croient tenir la vérité, & ils s'abuſent ; ils ſont excuſables dans le fait, car ſelon leur ſuppoſition ils ſont poſſeſſeurs de la vérité, ils y vont de bonne foi : ce ſont les apparences qui leur en impoſent, ils prennent l'ombre pour le corps.

Conſiderez encore, je vous prie, que le motif de ceux qui tombent en erreur eſt louable : ils cherchent la vérité, ils s'égarent dans leur chemin ; & s'ils ne la trouvent point, ce n'en étoit pas moins leur volonté. Ils manquent de guides, ou, ce qui pis eſt, ils en avoient de mauvais ; ils cherchoient le chemin de la vérité, mais leurs forces n'étoient pas ſuffiſantes pour y arriver. Pourroit-on condamner un homme qui ſe noyeroit en paſſant un fleuve extrême-

ment large, parce qu'il n'auroit pas la force de le franchir ? A moins de n'avoir rien d'humain; on compatiroit à sa triste destinée, & on plaindroit un homme si brave & si vaillant, capable d'un dessein aussi généreux & hardi, de n'avoir pas été assez secouru de la Nature; sa témérité paroîtroit digne d'un sort plus heureux; & ses cendres seroient baignées de larmes.

Tout homme qui pense doit faire des efforts pour connoître la vérité; ces efforts sont dignes de nous, quand même ils surpasseroient notre capacité. C'est un assez grand malheur pour nous que ces vérités soient impénétrables; il ne faut pas l'augmenter par notre mépris pour ceux qui font naufrage à la découverte de ce nouveau Monde. Ce sont des Argonautes généreux qui s'exposent pour le salut de leurs compatriotes; & c'est assurément un travail bien rude, que celui d'errer dans les pays imaginaires. L'air de ces régions nous est contraire, nous ne connoissons point le langage de ces habitans, & nous ne sçavons pas marcher à travers ces sables mouvans.

Croyez-moi, Philante, ayons du support pour

pour l'erreur ; c'eſt un poiſon ſubtil qui ſe gliſſe dans nos cœurs, ſans que nous nous en apperce-vions. Moi, qui vous parle, je ne ſuis pas sûr d'en être exempt. Ne donnons jamais dans le ridi-cule orgueil de ces Sçavantaſſes infaillibles, dont les paroles doivent paſſer pour autant d'oracles. Soyons pleins d'indulgence pour les erreurs les plus palpables, & ayons de la condeſcendance pour les opinions de ceux avec leſquels nous vivons en ſociété. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous uniſſent? Pour l'a-mour d'une opinion de laquelle nous ne ſommes pas convaincus nous-mêmes? Ne nous érigeons point en Chevaliers défenſeurs d'une vérité in-connue, & laiſſons à l'imagination de chacun la liberté de compoſer le roman de ſes opinions,

Le ſiècle des Héros fabuleux, des miracles, & des extravagances chevalières eſt paſſé. Dom Guichotte ſe fait encore admirer dans Michel de Cervantes; mais les Pharamonds, les Ro-lands, les Amadis, les Gaudalins s'attireroient la riſée de toutes les perſonnes raiſonnables, & les Chevaliers qui voudroient marcher ſur leurs traces, auroient un même deſtin. Remarquez encore que pour extirper l'erreur de l'Univers,

il faudroit exterminer tout le genre humain.

Croyez-moi, continuai-je, ce n'eſt pas notre façon de penſer ſur des matières ſpéculatives, qui peut influer ſur le bonheur de la ſociété; mais c'eſt notre manière d'agir. Soyez du ſyſtême de Ticobrahé ou des Malabares, je vous le pardonnerai ſans peine, pourvu que vous ſoyez humain. Mais ſuſſiez-vous le plus orthodoxe de tous les Docteurs, & que votre caractère fût cruel, dur & barbare, je vous abhorrerois toujours. Je me conforme entièrement à vos ſentimens, me dit Philante.

A ces mots, nous entendîmes, pas loin de nous un bruit ſourd, comme d'une perſonne qui marmotoit quelques paroles injurieuſes; nous nous tournâmes, & nous fûmes tout ſurpris d'appercevoir, au clair de la Lune, notre Aumônier, qui n'étoit qu'à deux pas de nous, & qui vraiſemblablement avoit entendu la meilleure partie de notre diſcours. Ah! mon Père, lui dis-je, d'où vient eſt-ce que nous vous rencontrons ſi tard? C'eſt aujourd'hui ſamedi, reprit-il; j'étois ici à compoſer mon Prône pour demain, lorſque j'ai entendu à moitié quelques

paroles de votre difcours, qui m'ont engagé à écouter le refte. Plût au Ciel, pour le bien de mon ame, que je ne les euffe point entendues! Malheureux, vous méritez ma jufte colère, vous avez fcandalifé mes faintes oreilles, ces facrés fanctuaires de nos vérités ineffables. Profanes indignes, qui préférez, ô les mauvais Chrétiens! l'humanité, la charité, l'humilité à la puiffance de la foi, & à la fainteté de notre croyance. Allez, vous ferez maudits, & tourmentés dans les chaudières d'huile bouillante, préparées pour les damnés vos femblables. Eh! de grace, répartis-je, mon Père, nous n'avons point touché les matières de Religion, nous n'avons parlé que fur des matières très-indifférentes de Philofophie; & à moins que vous n'érigiez Ticobrahé & Copernic en Pères de l'Eglife, je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Allez, allez, nous dit-il, je vous prêcherai demain, & Dieu fçait comme je vous enverrai galamment au Diable!

Nous voulûmes lui répondre : mais il nous quitta brufquement, marmottant toujours quelques paroles, que nous ne pûmes pas bien diftinguer. Je crus que c'étoit quelque faint foupir; mais Philante s'imagina avoir entendu quelques imprécations rhétoriciennes. P ij

Nous nous retirâmes très-mortifiés de l'aventure qui nous étoit arrivée, & fort embarrassés des mesures que nous devions prendre. Il me sembloit que je n'avois rien dit qui dût choquer personne, & que ce que j'avois avancé à l'avantage de l'erreur, étoit conforme à la droite raison, & par conséquent aux principes de notre très-sainte Religion, qui nous ordonne même de nous supporter avec nos défauts, & de ne point scandaliser ou choquer les foibles.

Je me sentois net à l'égard de mes sentimens; mais la seule chose qui me faisoit craindre, étoit la façon de penser des dévots. On connoît trop jusqu'où vont leurs emportemens, & combien ils sont capables de prévenir contre l'innocence, lorsqu'ils se mêlent d'exciter l'allarme contre ceux qu'ils ont pris en aversion.

Philante me consola de son mieux, & nous nous retirâmes après souper chacun de notre côté à rêver, je crois, sur le sujet de notre conversation, & sur la malencontreuse aventure du Prêtre. Je montai incontinent dans ma chambre, & je passai la meilleure partie de la nuit à vous marquer ce que je pus retenir de notre conversation.

ÉLOGE
DE M. DE BORCK.

GASPARD-GUILLAUME DE BORCK, fils de George Matthias, Chancelier de la Nouvelle Marche, & d'Elifabeth-Marie de Blanckenbourg, de la Maifon de Friedland dans la Grande Pologne, naquit à Gerfrdorff le trente Août mil fept cent quatre.

Si nos Mémoires ne devoient être lûs qu'en Allemagne, nous ne parlerions point ici de la famille de Borck; tout le monde fçait le rang qu'elle y tient. Les Hiftoriens de Poméranie les plus célèbres prétendent que dès le cinquième fiècle elle étoït établie dans cette Province, qu'elle fe défendit pendant plus de fix cens ans contre les Venèdes. Son origine fe perd dans ces tems, où la Barbarie ne confervoit aucune époque.

Depuis que la Poméranie, devenue Chrétienne, eut quelque connoiffance des Lettres, on trouve le nom des Borcks dans tous les anciens monumens, & on les y voit jouir de plufieurs des droits de la fouveraineté.

Les guerres qu'ils entreprirent en Pologne, & contre les Ducs de Poméranie, leur furent funestes; ils perdirent leurs Villes & leurs Châteaux, & furent réduits dans un état où leurs ennemis n'en eurent plus rien à craindre. Depuis ces tems, le mérite & la vertu ont sans cesse concouru à rendre à cette famille son ancienne splendeur. Les Borcks, devenus sujets de la Maison régnante, ont toujours occupé les premières charges de l'Etat & de l'Armée.

Celui dont nous parlons maintenant, Gaspard-Guillaume, eut à peine achevé ses études, qu'il fut destiné aux Affaires étrangères, & nommé presqu'en même tems pour aller à la Cour de Dannemarck. Dans une grande jeunesse il avoit tous les talens d'un Ministre : mais cette Cour pria le Roi d'en envoyer un dont l'âge les supposât.

En 1731 il fut envoyé à Brunswick féliciter le Duc Louis-Rodolphe sur son avénement à la Régence, & fut bientôt après chargé de négocier le mariage du Prince Royal avec la Princesse Elisabeth-Christine, aujourd'hui notre Reine.

Il fut depuis continuellement employé dans diverses négociations, tantôt à la Cour de Dresde, tantôt à celle de Brunswick, jusqu'à ce

qu'en 1735 il partit pour l'Angleterre. Il fut peu agréable dans cette Cour, & peu utile à ſon Maître. Il n'y a guères d'art où le talent ſuffiſe pour réuſſir; mais celui du Négociateur dépend encore plus des circonſtances qu'aucun autre.

Il fut nommé en 1738 Miniſtre Plénipotentiaire à Vienne, où il demeura juſqu'à ce que les juſtes prétentions du Roi ſur la Siléſie ayant brouillé les deux Cours, il fut rappellé à Berlin, & placé auſſitôt dans le Miniſtère de tous le plus important.

Toute l'Europe aujourd'hui ne forme qu'un Corps, par la relation qu'ont entr'eux les différens Etats qui la compoſent. Mais dans ce Corps chaque partie a ſes intérêts propres, & n'eſt occupée que de ſon aggrandiſſement. Elle voudroit l'acquérir aux dépens de toutes les autres, devenir la tête ou le corps entier. De quel déſordre une telle ambition ne ſeroit-elle pas ſuivie, ſi une ſage politique n'en arrêtoit l'impétuoſité, ne tenoit toutes les forces dans un certain équilibre, & tous les membres dans une juſte proportion? Le génie heureux à qui il eſt permis de s'élever juſques-là, ſemble partager avec la Divinité l'Empire du Monde. Ce fut

dans cette ſcience que M. de Borck eut le bonheur de trouver un Maître tel que le Roi, & un Collégue tel que M. le Comte de Podewils. Le nouveau Miniſtre y apportoit une parfaite connoiſſance des intérêts de toutes les Puiſſances, une imagination féconde en expédiens, & un grand courage d'eſprit.

Il avoit fait dans ſa jeuneſſe d'excellentes études, qu'il avoit cultivées à travers toutes ſes diverſes occupations. Les heures qu'il donnoit aux Muſes ont valu à ſa Nation des Traductions eſtimées de la Pharſale de Lucain, & de quelques Pièces du Théâtre Anglois. L'hiſtoire moderne de l'Europe, qu'il poſſédoit, eſt du reſſort du Miniſtre : mais il y joignoit toute l'érudition d'un Sçavant dans l'Hiſtoire & les Langues de l'Antiquité. Il eût pû être Miniſtre de Céſar, ſans s'appercevoir qu'il changeoit de Maître.

Lorſque l'Académie en 1744 prit une nouvelle forme, il en fut un des quatre Curateurs. Ce ne fut pas pour lui un vain titre ; ſon amour pour cette Compagnie, & ſon goût pour toutes les Sciences qui en ſont l'objet, l'attirèrent ſouvent dans nos aſſemblées, où ſes lumières nous étoient auſſi utiles que la ſageſſe de ſon adminiſtration. Nous

Nous n'avons encore parlé que des talens; parlons maintenant de l'homme. L'État & l'Académie ſçavent ce qu'ils ont perdu; c'eſt ici que je ſens toute la perte que j'ai faite.

Je n'examine point s'il eſt vrai qu'il y ait d'autres principes pour les hommes d'État que pour les Particuliers; ſi, quand l'intérêt de toute une Nation pourroit juſtifier de telles exceptions, elles ne ſeroient pas toujours, pour l'État même, plus préjudiciables qu'utiles. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'en cas qu'on en admette l'uſage, il doit ſe tenir étroitement renfermé dans ſa ſphère, & ne jamais ſe répandre dans la ſociété. Dans ce métier périlleux, où il eſt ſi difficile de marquer les bornes entre la prudence & la diſſimulation, où le Public même paroît prêt à pardonner l'habitude de les confondre, M. de Borck conſerva le cœur le plus droit & le plus franc. De ce cabinet impénétrable, où ſon eſprit s'étoit occupé des ſoins les plus importans, & des ſpéculations les plus pénibles, il ſortoit avec la ſérénité que donne la ſatisfaction d'un travail heureux. Le Miniſtre diſparoiſſoit, on ne trouvoit plus dans le reſte de la journée que l'homme de la meilleure compagnie, & du commerce le plus sûr.

Au commencement de Mars 1747, il fut attaqué d'une inflammation d'entrailles. Il connoiſſoit la dépendance où eſt ce foible corps, que nous animons, de tout le reſte de l'Univers; il ſupporta ſes douleurs, & vit arriver la mort en homme accoutumé à ſacrifier ſes intérêts à des intérêts ſupérieurs.

ÉLOGE

DE LA METTRIE.

JULIEN OFFRAY DE LA METTRIE naquit à Saint-Malo, le 25 Décembre 1709, de Julien Offray de la Mettrie & de Marie Gaudron, qui vivoient d'un commerce aſſez conſidérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyerent au collége de Coutance pour faire ſes humanités, d'où il paſſa à Paris dans le collége du Pleſſis; il fit ſa rhétorique à Caën, & comme il avoit beaucoup de génie & d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence; il étoit né orateur; il aimoit paſſionnément la poéſie & les belles-lettres; mais ſon pere qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un Eccléſ-

siastique que pour un poëte, le destina à l'Église: il l'envoya l'année suivante au collége du Plessis, où il fit sa logique sous M. Cordier qui étoit plus Jansénifte que Logicien.

C'est le caractere d'une imagination ardente de saisir avec force les objets qu'on lui présente, comme c'est le caractere de la jeunesse d'être prévenue des premieres opinions qu'on lui inculque; tout autre disciple auroit adopté les sentimens de son maître. Ce n'en fut pas assez pour le jeune la Mettrie; il devint Janséniste, & composa un Ouvrage qui eut vogue dans le Parti.

En 1725 il étudia la Physique au collége d'Harcourt, & y fit de grands progrès. De retour en sa patrie, le sieur Hunault, Médecin de Saint-Malo, lui conseilla d'embrasser cette profession; on persuada le pere; on l'assura que les remedes d'un Médecin médiocre rapporteroient plus que les absolutions d'un bon Prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie, il disséqua pendant deux hivers; après quoi il prit en 1725 à Reims le bonnet de Docteur, & y fut reçu Médecin.

En 1733 il fut étudier à Leyde sous le fameux Boërhaave. Le maître étoit digne de l'écolier, & l'écolier se rendit bientôt digne du maître. M. la

Mettrie appliqua toute la ſagacité de ſon eſprit à la connoiſſance & à la cure des infirmités humaines, & il devint Médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734 il traduiſit, dans ſes momens de loiſir, le Traité du feu de M. Boërhaawe, ſon Aphrodiſiacus, & y joignit une Diſſertation ſur les maladies vénériennes, dont lui-même étoit l'Auteur. Les vieux Médecins s'éleverent en France contre un écolier qui leur faiſoit l'affront d'en ſçavoir autant qu'eux. Un des plus célébres Médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer ſon Ouvrage (marque certaine qu'il étoit bon.) La Mettrie répliqua; & pour confondre d'autant plus ſon adverſaire, en 1736 il compoſa un Traité du Vertige, eſtimé de tous les Médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine baſſe jalouſie eſt devenue un des attributs des gens de Lettres; elle irrite l'eſprit de ceux qui ſont en poſſeſſion des réputations contre les progrès des naiſſans génies; cette rouille s'attache aux talens ſans les détruire; mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie, qui avançoit à pas de géant dans la carriere des Sciences, ſouffrit de cette jalouſie, & ſa vivacité l'y rendit trop ſenſible.

Il traduisit à Saint-Malo les Aphorismes de Boërhaawe, la Matiere médicale, les Procédés chymiques, la Théorie chymique & les Institutions du même Auteur. Il publia presqu'en même tems un abrégé de Sydenham. Le jeune Médecin avoit appris, par une expérience prématurée, que, pour vivre tranquille, il vaut mieux traduire que composer; mais c'est le caractère du génie de s'échapper à la réflexion. Fort de ses propres forces, si je peux m'exprimer ainsi, & rempli des recherches de la Nature, qu'il faisoit avec une dextérité infinie, il voulut communiquer au Public les découvertes utiles qu'il avoit faites. Il donna son Traité sur la petite Vérole, sa Médecine pratique, & six volumes de Commentaires sur la Physiologie de Boërhaawe; tous ces Ouvrages parurent à Paris, quoique l'Auteur les eût composés à Saint-Malo. Il joignoit à la théorie de son art une pratique toujours heureuse; ce qui n'est pas un petit éloge pour un Médecin.

En 1742 la Mettrie vint à Paris, attiré par la mort de M. Hunault, son ancien maître. Les sieurs Morand & Sidobre le placerent auprès du Duc de Grammont; & peu de jours après ce Seigneur lui obtint le brevet de Médecin des Gardes. Il

accompagna ce Duc à la guerre, & fut avec lui à la bataille de Dettingue, au siége de Fribourg & à la bataille de Fontenoy, où il perdit son protecteur qui y fut tué d'un coup de canon.

M. la Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même tems l'écueil de sa fortune : voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fribourg, M. la Mettrie fut attaqué d'une fiévre chaude ; une maladie est pour un Philosophe une école de Physique. Il crut s'appercevoir que la faculté de penser n'étoit qu'une suite de l'organisation de la machine, & que le dérangement des ressorts influoit considérablement sur cette partie de nous-mêmes, que les Métaphysiciens appellent l'ame. Rempli de ces idées pendant sa convalescence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténébres de la Métaphysique ; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'Anatomie, la texture déliée de l'entendement ; & il ne trouva que de la mécanique où d'autres avoient supposé une essence supérieure à la matiere. Il fit imprimer ses Conjectures philosophiques sous le titre d'*Histoire naturelle de l'ame*. L'Aumônier du Régiment sonna le tocsin contre lui, & d'abord tous les dévots crierent.

Le vulgaire des Eccléſiaſtiques eſt comme Don-Quichotte qui trouvoit des aventures merveilleuſes dans des événemens ordinaires ; ou comme ce fameux militaire qui, trop rempli de ſon ſyſtême, trouvoit des colomnes dans tous les livres qu'il liſoit. La plûpart des Prêtres examinent tous les ouvrages de Littérature comme ſi c'étoient des traités de Théologie. Remplis de ce ſeul objet, ils voient des héréſies par-tout ; de-là viennent tant de faux jugemens & tant d'accuſations formées, pour la plûpart mal-à-propos, contre les Auteurs. Un livre de Phyſique doit être lu avec l'eſprit d'un Phyſicien ; la nature, la vérité eſt ſon juge ; c'eſt elle qui doit l'abſoudre ou le condamner : un livre d'Aſtronomie doit être lu dans le même ſens. Si un pauvre Médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué ſur le crâne dérange l'eſprit, ou bien qu'à un certain dégré de chaleur la raiſon s'égare, il faut lui prouver le contraire, ou ſe taire. Si un Aſtronome habile démontre, malgré Joſué, que la Terre & tous les Globes céleſtes tournent autour de Soleil, il faut ou mieux calculer que lui, ou ſouffrir que la Terre tourne.

Mais les Théologiens, qui, par leurs appréhenſions continuelles, pourroient faire croire

aux foibles que leur cauſe eſt mauvaiſe, ne s'embarraſſent pas de ſi peu de choſe. Ils s'obſtinerent à trouver des ſemences d'héréſie dans un Ouvrage qui traitoit de Phyſique. L'Auteur eſſuya une perſécution affreuſe, & les Prêtres ſoutinrent qu'un Médecin accuſé d'héréſie ne pouvoit pas guérir les Gardes-Françoiſes.

A la haine des dévots ſe joignit celle de ſes rivaux de gloire; celle-ci ſe ralluma ſur un Ouvrage de M. la Mettrie, intitulé, *la Politique des Médecins* Un homme plein d'artifice & dévoré d'ambition, aſpiroit à la place vacante de premier Médecin du Roi de France; il crut, pour y parvenir, qu'il lui ſuffiſoit d'accabler de ridicules ceux de ſes confreres qui pouvoient prétendre à cette charge. Il fit un Libelle contre eux; & abuſant de la facile amitié de M. la Mettrie, il le ſéduiſit à lui prêter la volubilité de ſa plume, & la fécondité de ſon imagination : il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étoient toutes les apparences, & qui n'avoit de protection que ſon mérite.

M. la Mettrie, pour avoir été trop ſincere comme philoſophe, & trop officieux comme ami, fut obligé de renoncer à ſa patrie. Le Duc de

de Duras & le Vicomte du Chaila lui conſeillerent de ſe ſouſtraire à la haine des Prêtres & à la vengeance des Médecins. Il quitta donc en 1746 les hôpitaux de l'Armée où M. de Sechelles l'avoit placé, & vint philoſopher tranquillement à Leyde. Il y compoſa ſa Pénélope, ouvrage polémique contre les Médecins, où, à l'exemple de Démocrite, il plaiſantoit ſur la vanité de ſa profeſſion. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que les Médecins, dont la charlatanerie y eſt peinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le liſant; ce qui marque bien qu'il ſe trouvoit dans l'Ouvrage plus de gaité que de malice.

M. la Mettrie, ayant perdu de vue ſes hôpitaux & ſes malades, s'adonna entierement à la Philoſophie ſpéculative : il fit ſon *Homme machine*, ou plutôt il jetta ſur le papier quelques penſées fortes ſur le Matérialiſme, qu'il s'étoit ſans doute propoſé de rédiger. Cet Ouvrage, qui devoit déplaire à des gens qui par état ſont ennemis déclarés des progrès de la raiſon humaine, révolta tous les Prêtres de Leyde contre l'Auteur: Calviniſtes, Catholiques & Luthériens oublierent en ce moment que la conſubſtantiation, le libre arbitre, la meſſe des morts & l'infaillibilité du Pape les diviſoient; ils ſe réunirent tous

pour persécuter un Philosophe qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un tems où cette Monarchie faisoit une guerre heureuse à leurs Hautes-Puissances.

Le titre de Philosophe & de malheureux fut suffisant pour procurer à M. la Mettrie un asyle en Prusse, avec une pension du Roi. Il se rendit à Berlin au mois de Février de l'année 1748, où il fut reçu Membre de l'Académie Royale des Sciences. La Médecine le revendiqua à la Métaphysique, & il fit un traité de la Dyssenterie, & un autre de l'Asthme, les meilleurs qui aient été écrits sur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages sur des matieres de Philosophie abstraite qu'il s'étoit proposé d'examiner ; & par une suite des fatalités qu'il avoit éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés ; mais il en demanda la suppression aussi-tôt qu'ils parurent.

M. la Mettrie mourut dans la maison de Milord Tirconnel, Ministre Plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il semble que la maladie, connoissant à qui elle avoit à faire, ait eu l'adresse de l'attaquer d'abord au cerveau pour le terrasser plus sûrement. Il lui prit une fiévre chaude avec un délire violent. Le malade fut obligé d'avoir recours à la science de ses

collégues, & il n'y trouva pas la ressource qu'il avoit si souvent, & pour lui & pour le Public, trouvée dans la sienne propre.

Il mourut le 11 Novembre 1751, âgé de 45 ans. Il avoit épousé Louise-Charlotte Dréano, dont il ne laissa qu'une fille âgée de cinq ans & quelques mois.

M. la Mettrie étoit né avec un fond de gaité naturelle intarissable; il avoit l'esprit vif & l'imagination si féconde qu'elle faisoit croître des fleurs dans le terrein de la Médecine. La Nature l'avoit fait Orateur & Philosophe; mais un présent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une ame pure & un cœur serviable. Tous ceux auxquels les pieuses injures des Théologiens n'en imposent pas, regrettent en M. la Mettrie un honnête homme & un sçavant Médecin.



COPIE D'UNE LETTRE DU ROI DE PRUSSE

ÉCRITE A M. DE VOLTAIRE,

Le 23 Août 1750.

J'AI vu la Lettre que votre Niéce vous écrit de Paris; l'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon estime. Si j'étois Madame Denis, je penserois de même; mais étant ce que je suis, je pense autrement. Je serois au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi; & comment pourrois-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, & qui me sacrifie sa Patrie, & tout ce que l'Humanité a de plus cher? Non, mon cher Voltaire, si je pouvois prévoir que votre transplantation pût tourner le moins du monde à votre désavantage, je serois le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerois votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous voir; mais vous êtes Philosophe, je le suis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus simple & de plus dans l'ordre que des Philosophes faits pour vivre ensemble,

réunis par la même étude, par le même goût, ou par une façon de penser semblable, se donnent cette satisfaction? Je vous respecte comme mon maître en éloquence & en sçavoir; je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnoissant? Je n'ai point la folle présomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richesses, la grandeur & la magnificence font une Ville aimable, nous le cédons à Paris; si le bon goût, pour être plus généralement répandu, se trouve dans un endroit du Monde, je sçais, & j'en conviens, que c'est à Paris: mais vous, ne portez-vous pas ce goût par-tout où vous êtes? Nous avons des organes qui nous suffisent pour vous applaudir; & en fait de sentimens, nous ne le cédons à aucun pays du Monde. J'ai respecté l'amitié qui vous lioit à Madame *du Châtelet*; mais après elle j'étois un de vos plus anciens amis. Quoi! parce que vous vous retirez dans ma maison, il sera dit que cette maison devient une prison pour vous? Quoi! parce que je suis votre ami, je serai votre tyran? Je vous avoue que je n'entends pas cette

Logique-là; que je ſuis fermement perſuadé que vous ſerez fort heureux ici tant que je vivrai; que vous ſerez regardé comme le pere des Lettres & des gens de goût, & que vous trouverez en moi toutes les conſolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'eſtime. Bon ſoir.

LETTRE

DU ROI DE PRUSSE

AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE.

A Poſtdam le 2 Juillet 1754.

MONSIEUR MON FRERE, rien ne pouvoit me rendre le retour de M. *de Maupertuis*, plus agréable que la Lettre dont Votre Majeſté a bien voulu le charger pour moi. L'eſtime que j'ai con çue pour votre perſonne, lorſque j'ai eu la ſatiſfaction de vous voir à Koëniſberg & Berlin, ne finira jamais qu'avec ma vie; & il m'eſt bien doux de voir que Votre Majeſté ne m'a pas oublié. Je la remercie de tout mon cœur du livre des Plans qu'Elle a bien voulu m'envoyer. Les grandes choſes qu'Elle exécute avec peu de

moyens en Lorraine, doivent faire regretter à jamais à tous les bons Polonois la perte d'un Prince qui auroit fait leur bonheur. Votre Majesté donne en Lorraine l'exemple à tous les Rois de ce qu'ils devroient faire : Elle rend les Lorrains heureux, & c'est le seul mérite des Souverains. Je la prie d'être persuadée que je l'aime autant que je l'admire. Je serai toute ma vie avec les sentimens les plus distingués, &c.

LETTRE
DU ROI DE PRUSSE
AU ROI D'ANGLETERRE.

Juillet 1757.

JE viens d'apprendre qu'il est encore question d'un Traité de neutralité pour l'Electorat d'Hanovre. Votre Majesté auroit-elle assez peu de constance & de fermeté pour se laisser abbattre par quelques revers de fortune? Les affaires sont-elles si délabrées, qu'on ne puisse les rétablir? Que Votre Majesté fasse attention à la démarche qu'Elle a dessein de faire, & à celle qu'Elle m'a fait faire; Elle est la cause des malheurs prêts à

fondre ſur moi. Je n'aurois jamais renoncé à l'alliance de la France, ſans toutes les belles promeſſes de Votre Majeſté ; mais qu'Elle ne m'abandonne pas lâchement à la merci de mes ennemis, après avoir attiré preſque toutes les forces de l'Europe contre moi. Je compte que Votre Majeſté ſe reſſouviendra de ſes engagemens réitérés encore le 26 du mois paſſé, & qu'Elle n'entendra à aucun accommodement que je n'y ſois compris.




Google



